

HISTOIRE DE LA GRÈCE

**depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération
contemporaine d'Alexandre Le Grand**

George Grote

traduction d'Alfred Sadous

HUITIÈME VOLUME

CHAPITRE I — DEPUIS LA TRÊVE DE TRENTE ANS, QUATORZE ANS AVANT LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE, JUSQU'AU BLOCUS DE POTIDÆA, L'ANNÉE QUI PRÉCÈDE CETTE GUERRE.

Les changements judiciaires effectués à Athènes par Periklès et Ephialtès, que nous avons décrits dans le dernier chapitre du volume précédent, donnèrent à une proportion considérable des citoyens les fonctions directes de jurés et un intérêt actif dans la constitution, tels qu'ils n'en avarièrent jamais possédé auparavant de pareils ; ce changement étant à la fois une marque du développement antérieur du sentiment démocratique dans le temps passé et une cause de son développement ultérieur dans l'avenir. Le peuple athénien était à cette époque prêt à faire des efforts personnels dans toutes les directions. Le service militaire sur terre ou sur mer n'était pas moins conforme à ses dispositions que la présence fréquente à l'ekklesia ou au dikasterion à l'intérieur. Le service naval particulièrement fut suivi avec un degré d'assiduité qui opéra un progrès continu en habileté et en efficacité ; en même temps les citoyens plus pauvres, dont il était surtout composé, étaient plus exacts à obéir et à se conformer à la discipline qu'aucune des personnes plus opulentes d'où l'on tirait l'infanterie et la cavalerie¹. La multitude maritime, outre la confiance en elle-même et le courage, acquérait par cette éducation laborieuse une plus grande habileté, qui chaque année plaçait de plus en plus la flotte athénienne au-dessus du reste de la Grèce. Et la perfection de ces forces navales devenait d'autant plus indispensable que l'empire athénien était alors limité de nouveau à la mer et aux villes ports de nier ; les revers qui précèdent immédiatement la trêve de Trente ans ayant détruit tout l'ascendant sur terre qu'Athènes exerçait sur Megara, la Bœôtia et les autres territoires continentaux attenants à l'Attique.

La confédération maritime, — commencée dans l'origine à Dêlos, sous l'hégémonie d'Athènes, mais avec une assemblée commune et une voix délibérative appartenant à chaque membre, — s'était alors transformée en un empire assuré appartenant à Athènes, sur les autres États comme dépendances étrangères ; tous payant tribut, excepté Chios, Samos et Lesbos. Ces trois États restaient encore sur leur pied primitif d'alliés autonomes, et conservaient leurs forces armées, leurs vaisseaux et leurs fortifications, — avec l'obligation de fournir des secours en soldats et en vaisseaux quand on les leur demandait, mais non de payer un tribut. Toutefois la cessation de l'assemblée délibérative les avait privés de leur ancienne garantie contre les empiétements d'Athènes. J'ai déjà exposé en général les mesures (nous ne les connaissons pas en détail) au moyen desquelles fut effectué cet important changement, par degrés et sans aucune révolution violente, — car même la translation du trésor commun de Dêlos à Athènes, qui était le signe et la preuve les plus palpables du changement, ne fut pas un acte de violence athénienne, puisqu'il fut adopté sur la proposition des Samiens. Dans le fait, le changement fut le résultat presque inévitable des circonstances du cas et de l'ardente activité des Athéniens mise en contraste avec la répugnance et l'aversion pour un service personnel de la part des alliés. Nous devons nous rappeler que la confédération, même dans sa structure originelle, était formée pour des objets permanents, et qu'elle liait d'une manière permanente par le vote de sa majorité, à l'instar de la

¹ Xénophon, *Memorab.*, III, 5, 18.

confédération spartiate, chaque membre individuellement¹. Elle était destinée à éloigner la flotte persane et à faire la police de la mer Ægée. Conformément à, ces objets, aucun membre individuel ne pouvait être autorisé à se retirer de la confédération et à acquérir ainsi l'avantage d'une protection aux dépens des autres : de sorte que quand Naxos et d'autres membres se séparèrent réellement, cette démarche fut considérée comme une révolte, et Athènes ne fit qu'accomplir son devoir de président de la confédération en les réduisant. Par toute réduction pareille, aussi bien que par cet échange de service personnel contre un paiement en argent, que recherchèrent volontairement la plupart des alliés, le pouvoir d'Athènes s'accrut, jusqu'à ce qu'enfin elle se trouvât avec une flotte irrésistible au milieu de tributaires désarmés, dont aucun ne pouvait échapper à l'étreinte de son pouvoir, — et maîtresse de la mer, dont l'usage leur était indispensable. L'assemblée de Délos, même n'eût-elle pas auparavant été partiellement abandonnée, devait avoir cessé à l'époque où le trésor fut transporté à Athènes, — probablement vers 460 avant J.-C., ou peu de temps après.

Les relations entre Athènes et ses alliés changèrent ainsi considérablement, par une série d'actes qui se déroulèrent graduellement et se succédèrent les uns aux autres sans aucun plan préconçu. Elle devint cité reine ou despote ; gouvernant un agrégat de sujets dépendants, tous sans leur concours actif, et dans bien des cas sans doute contrairement à leur sentiment de droit politique. Il n'était pas vraisemblable qu'ils conspireraient unanimement pour briser la confédération, et qu'ils cesseraient la levée de la contribution fournie par chacun des membres ; et il n'eût été nullement désirable qu'ils le fissent, car pendant que la Grèce en général aurait beaucoup perdu par une telle conduite, les alliés eux-mêmes y auraient perdu plus que personne, en ce qu'ils auraient été exposés sans défense à la flotte persane et à la flotte phénicienne. Mais les Athéniens commirent la faute capitale de prendre toute l'alliance dans leurs mains, et de traiter les alliés purement comme des sujets ; sans chercher à se les attacher par aucune forme d'incorporation politique ni d'assemblée et de discussion collectives. — sans prendre aucune peine pour entretenir une communauté de sentiment ou d'idée quant à la communauté d'intérêt, — sans admettre aucun contrôle, réel ou même supposé, sur eux-mêmes comme administrateurs. S'ils avaient tenté de le faire, ils auraient eu de la peine à y réussir, — tant étaient puissantes la force de dissémination géographique, la tendance à une vie civique isolée et la répugnance à toute obligation permanente en dehors de ses murs, dans toute communauté grecque. Mais il ne paraît pas qu'ils l'aient jamais essayé. Trouvant Athènes élevée à l'empire par les circonstances et les alliés rabaissés à l'état de sujets, l'homme d'État athénien embrassait l'élévation comme un objet d'orgueil aussi bien que de profit². Periklès lui-même, le plus prudent parmi eux et celui qui voyait le plus loin, ne montra pas qu'il eût conscience qu'un empire sans le ciment de quelque intérêt ou de quelque attachement qui dominât universellement, ne fût-il pas oppressif dans la pratique, devait néanmoins avoir une tendance naturelle à devenir de, plus en plus impopulaire, et finir par tomber en pièces. Tel fut le cours des événements qui, si l'on eût suivi les judicieux conseils de Periklès, aurait été ajourné, bien qu'il n'eût pu être détourné.

Au lieu d'essayer de favoriser ou de ranimer les sentiments d'une alliance égale, Periklès la désavoua formellement. Il soutint qu'Athènes ne devait pas compte à

¹ Thucydide, V, 30, au sujet de la confédération spartiate.

² Thucydide, II, 63.

ses sujets alliés de l'argent qu'elle recevait d'eux tant qu'elle exécutait son contrat en tenant l'ennemi persan éloigné et en maintenant la sécurité sur les eaux de la mer Ægée¹. Telle était, comme il le disait, l'obligation qu'Athènes s'était imposée ; et pourvu qu'elle la remplît fidèlement, les alliés n'avaient pas le droit de faire de questions ni d'exercer un contrôle. Qu'elle fût accomplie fidèlement, personne ne pouvait le nier. On ne voyait jamais de vaisseau de guerre, excepté ceux d'Athènes et de ses alliés, entre la côte orientale et la côte occidentale de la mer Ægée. Une flotte athénienne de soixante trirèmes était continuellement de service dans ces eaux, montée surtout par des citoyens athéniens, et utile aussi bien par la protection qu'elle donnait au commerce que parce qu'elle assurait aux marins une paye et un exercice constants². Et la surveillance maintenue effectivement fut telle que, dans la période désastreuse qui précéda la trêve de Trente ans, quand Athènes perdit Megara et la Bœôtia, et eut de la peine à recouvrer l'Eubœa, aucun de ses nombreux sujets maritimes n'en prit occasion pour se révolter.

Le total de ces cités tributaires distinctes montait, dit-on, à mille, suivant un vers d'Aristophane³, ce qui peut ne pas être au-dessous de la vérité, bien que cela puisse être, et que ce soit probablement beaucoup au-dessus. Le tribut annuel total levé au commencement de la guerre du Péloponnèse, et probablement aussi pour les années précédentes, était, d'après Thucydide, d'environ six cents talents. Toutefois, quant aux sommes payées par des États particuliers, nous avons sur ce point peu ou pas de renseignements⁴. Il était placé sous la

¹ Plutarque, *Periklès*, c. 12.

² Plutarque, *Periklès*, c. 11.

³ Aristophane, *Vesp.*, 707.

⁴ L'île de Kythêra fut conquise par les Athéniens sur Sparte en 425 avant J.-C., et le tribut annuel qui lui fut imposé alors était de quatre talents (Thucydide, IV, 57). Dans l'inscription n° 143, ap. Bœckh, *Corp. inscr.*, nous trouvons énumérés quelques noms de villes tributaires avec le montant du tribut en face de chacune ; mais la pierre est trop endommagée pour nous instruire beaucoup. Tyrodiza, en Thrace, payait mille drachmes ; quelques autres villes, ou réunions de villes, qui ne sont pas faciles à discerner, sont taxées à mille, à deux mille, à trois mille drachmes, à lui talent, et même à dix talents. Cette inscription doit être antérieure à 413 avant J.-C., moment où le tribut fut converti en un droit de 5 p. 100 sur les importations et sur les exportations ; V. Bœckh, *Public Econ. of Athens*, et ses notes sur l'inscription mentionnée ci-dessus.

Athènes était dans l'habitude de ne pas toujours taxer chaque cité tributaire séparément, mais quelquefois d'en réunir plusieurs dans une taxation collective, chacune d'elles étant probablement responsable pour les autres. Ceci semble avoir provoqué à l'occasion des remontrances de la part des alliés, pour quelques-unes desquelles on demanda au rhéteur. Antiphôn le discours que les plaignants devaient prononcer devant le dikasterion : V. Antiphôn, ap. Harpocraton, v. Ἀντίφῶν — Συντελεῖς. Il est bien à regretter que les discours composés par Antiphôn pour les Samothrakiens et les Lindiens (ces derniers habitant l'une des trois villes séparées dans l'île de Rhodes) n'aient pas été conservés.

Depuis ma première édition, M. Bœckh a publié une seconde édition de son *Économie politique des Athéniens*, avec des additions et des augmentations importantes. Dans ces dernières sont comprises plusieurs inscriptions (publiées aussi pour la plupart dans les *Antiquités helléniques* de Rangabé) trouvées récemment à Athènes, et expliquant le tribut levé par l'ancienne Athènes sur ses alliés sujets. M. Bœckh a consacré plus de la moitié de son second volume (de la page 369 à la page 747) à un commentaire élaboré destiné à élucider ces documents.

Si nous avons eu la bonne fortune de recouvrer ces inscriptions complètes, nous aurions acquis une connaissance importante et authentique relativement au système du tribut chez les Athéniens. Mais on ne peut les lire que très imparfaitement, et elles exigent à chaque pas une restauration aussi bien qu'une interprétation conjecturale. Pour en tirer une idée logique du système entier, M. Bœckh a recours à plusieurs hypothèses, qui me paraissent plus ingénieuses que convaincantes. Les pierres (ou du moins plusieurs d'entre elles) forment une série d'annales appartenant à des années successives on à d'autres périodes, gravées par les trente Logistæ ou auditeurs (Bœckh, p. 584). Le moment où elles commencent ne peut être déterminé d'une manière positive. Rangabé

surveillance des Hellenotamiæ, officiers appartenant dans l'origine à la confédération, mais maintenant transférés de Délos à Athènes, et agissant entièrement comme conseil de finances athénien. La somme totale du revenu athénien¹, provenant de toutes sources, et comprenant ce tribut, au commencement de la guerre du Péloponnèse, était, selon Xénophon, de mille talents. Les douanes, les droits de port et de marché, les recettes des mines d'argent à Laureion, les rentes des biens publics, les amendes résultant de sentences judiciaires, une taxe par tête sur les esclaves, le paiement annuel fait par chaque metœkos, etc., tout cela peut avoir composé une somme dépassant quatre cents talents, somme qui, ajoutée aux six cents talents de tribut, ferait le total nommé par Xénophon. Mais un vers d'Aristophane², pendant la neuvième année de la guerre du Péloponnèse (422 av. J.-C.), porte le total général de cette somme à *près de deux mille talents* ; c'est selon toute probabilité beaucoup au-dessus de la vérité, bien que nous puissions raisonnablement croire que le montant de l'argent levé en tribut sur les alliés avait été augmenté pendant l'intervalle. Je pense que la duplication alléguée du tribut par Alkibiadês, que Thucydide ne mentionne nulle part, n'est appuyée par aucune bonne preuve, et je ne puis croire non plus qu'il soit jamais parvenu à la somme de douze cents

suppose que c'est dans l'Olymp. 82, 1 (452 avant tandis que Bœckh le place à une époque postérieure, — Olymp., 83, 2, 447 avant J.-C. (p. 594-596). Elles vont, dans son opinion, jusqu'en 406 avant J.-C.

Quant au montant du tribut exigé des alliés ou payé par eux, collectivement ou individuellement, ces inscriptions ne me paraissent fournir rien de certain ; elles varient d'une manière surprenante (comme Bœckh le fait observer p. 615, 626, 628, 646) dans les sommes placées vis-à-vis du même nom. Nous apprenons cependant quelque chose relativement à la classification des alliés sujets. Ils étaient répartis sous cinq chefs généraux : — 1° Tribut karien. 2° Tribut ionien. 3° Tribut insulaire. 4° Tribut hellespontique. 5. Tribut thrace. Sous le premier chef, karien, nous trouvons spécifiés 62 noms de cités ; sous le second, ionien, 42 noms ; sous le troisième, insulaire, 41 ; sous le quatrième, hellespontique, 50 ; sous le cinquième, thrace, 68. Le total de ces noms (en y en ajoutant quatre indéchiffrables non réunis à l'une ou à l'autre des classes) forme 267 noms de cités tributaires (Bœckh, p. 611). Indubitablement tous les noms de tributaires ne sont pas compris ici. Bœckh suppose qu'on peut se rapprocher du total réel en ajoutant un cinquième en plus, faisant en tout 334 tributaires (p. 663). Ceci offre un minimum probable, mais guère plus.

Il est fait allusion dans les inscriptions à certaines différences dans le mode de taxation. Quelques villes se taxent elles-mêmes, d'autres sont inscrites par de simples particuliers sur le rôle du tribut (p. 613-616). Ces deux chefs (qui se rencontrent dans trois inscriptions différentes) semblent indiquer une date postérieure de peu au premier établissement du tribut. Il paraît que les Klêruchi athéniens ou citoyens résidant au dehors étaient comptés parmi les tributaires, et étaient imposés (autant qu'on peut le reconnaître) à la taxe la plus haute (p. 631).

Il y a un petit nombre d'inscriptions dans lesquelles la somme placée en face du nom de chaque cité est extrêmement élevée ; mais en général la somme consignée est si faible que, selon Bœckh, elle ne représente pas tout le tribut imposé, mais seulement la petite fraction (suivant lui 120) qui était payée comme cadeau casuel à la déesse Athênê. Son hypothèse à ce sujet ne repose pas, à mon avis, sur une bonne preuve, et je ne puis m'imaginer que ces inscriptions nous aident à découvrir l'agrégat réel du tribut levé. Il parle avec trop d'insistance du lourd fardeau dont ce tribut chargeait les alliés. Rien dans Thucydide n'autorise cette croyance ; en outre, nous savons distinctement par lui que jusqu'à l'année 413 avant J.-C., le tribut total était quelque chose de moins élevé que 5 p. 100 sur les importations et sur les exportations (Thucydide, VII, 28). De combien était-il au-dessous ? c'est ce que nous ignorons ; mais il n'atteignait certainement pas ce point. Mitford semble frappé de la légèreté de la taxe (V. une note dans cette histoire, tom. X, ch. 5). Il est possible que les impositions très élevées, qui paraissent sur quelques-unes des pierres annexées à quelques noms de tributaires insulaires, puissent se rapporter à une date postérieure à 413 avant J.-C. pendant les dernières années de la guerre, quand Athènes luttait au milieu des maux et des dangers les plus sérieux. Bœckh, p. 547 sqq.

¹ Xénophon, *Anabase*, VII, 1, 27 ; cf. Bœckh, *Publ. Econ. of Athens*, b. III, ch. 7, 15, 19.

² Aristophane, *Vesp.*, 660.

talents¹. Toutefois, quelle que puisse avoir été la grandeur réelle du budget

¹ Des savants qui ont écrit de très excellentes choses sur l'antiquité athénienne (Bœckh, *Publ. Econ. of Athens*, c. 15, b. III ; Schoemann, *Antiq. J. P. Att.*, sect. 74 ; K. F. Hermann, *Gr. Staatsalterthümer*, sect. 157 : cf. cependant un passage de Bœckh, ch. 17, 421, Trad. Angl., où il semble être d'un avis opposé) acceptent ce renseignement, que le tribut levé par Athènes sur ses alliés fut doublé quelques années après le commencement de la guerre du Péloponnèse (époque où il était de 600 talents), et qu'il arriva à monter à 1.200 talents. Néanmoins, je ne puis les suivre sur des preuves qui ne sont pas plus fortes qu'Æschine (*Fals. Leg.*, c. 54, p. 301), Andocide, *De Pace*, c. I, s. 9) et Pseudo-Andocide, *cont. Alkib.*, s. II.

Andocide et Æschine, qui le copie, déclarent tous deux donner une esquisse générale, mais courte, de l'histoire athénienne pour le siècle qui suit l'invasion des Perses. Mais ils sont tellement remplis tous deux d'inexactitudes historiques et chronologiques, que nous pouvons difficilement accepter comme suffisante pour un fait important, leur autorité, quand elle est contredite par des probabilités négatives. Dans un chapitre précédent, j'ai déjà touché le vague extraordinaire de leurs renseignements, — signalé par divers commentateurs, et entre autres en particulier par M. Fynes Clinton : V. tom. VII, ch. 6.

L'assertion que le tribut des alliés athéniens fut élevé à la somme de 1.200 talents annuellement, nous vient seulement de ces orateurs comme premiers témoins ; et chez eux, elle fait partie d'un tissu de renseignements également confus et incorrects. Mais nous avons à y opposer un puissant argument négatif, — le silence absolu de Thucydide. Est-il possible que cet historien eût omis toute mention d'une mesure d'une si grande importance dans ses effets, si Athènes l'avait réellement adoptée ? Il nous signale le changement opéré par Athènes du tribut de ses alliés en un droit de 5 p. 100 payable par eux sur leurs exportations et sur leurs importations (VII, 28), — c'était dans la dix-neuvième année de la guerre, — 413 avant J.-C. Mais quelque chose comme la duplication du tribut tout d'un coup aurait changé d'une manière bien plus considérable les relations entre Athènes et ses alliés, et aurait constitué dans l'esprit de ces derniers un grief réel capable d'aggraver les motifs de révolte d'une façon que Thucydide n'aurait guère manqué de mentionner. L'orateur Æschine rapporte l'augmentation du tribut jusqu'à 1.200 talents à l'époque qui suivit la paix de Nikias ; M. Bœckh (*Publ. Econ. of Athens*, b. III, ch. 15-19, p. 400-434) suppose qu'elle fut effectuée antérieurement à la représentation des Guêpes d'Aristophane, c'est-à-dire environ trois années avant cette paix, soit en 423 avant J.-C. Mais c'eût été précisément avant le temps de l'expédition de Brasidas en Thrace, et du succès qu'il eut en excitant la révolte parmi les dépendances d'Athènes. Or, si Athènes avait doublé le tribut de tous ses alliés, justement avant cette expédition, Thucydide n'aurait pas omis de le mentionner, comme augmentant les chances de succès pour Brasidas, et aidant à déterminer les résolutions quant à une révolte chez les Akanthiens et d'autres, résolutions qui ne furent nullement adoptées unanimement ni sans hésitation.

Quant au discours auquel je m'en réfère ici comme étant celui du Pseudo-Andocide contre Alkibiadès, j'ai fait quelques remarques dans le treizième chapitre du cinquième volume de cette histoire, p. 295, note 3, tendant à montrer qu'il est apocryphe et d'une époque de beaucoup postérieure à celle à laquelle il prétend appartenir. J'ajouterai ici une autre remarque qui me paraît décisive, et qui va à la même conclusion.

Le discours déclare être prononcé dans une lutte d'ostracisme entre Nikias, Alkibiadès et l'orateur. Un des trois (dit-il) doit nécessairement être frappé d'ostracisme, et la question est de déterminer lequel des trois ; en conséquence, l'orateur insiste sur maintes raisons propres à donner une mauvaise impression d'Alkibiadès, et une impression favorable de lui-même.

L'une des accusations portées contre Alkibiadès, c'est qu'après avoir recommandé dans l'assemblée du peuple que les habitants de Mèlos fussent vendus comme esclaves, il avait lui-même acheté parmi les captifs une femme mélienne, dont il avait eu un fils ; il était criminel (dit l'orateur) d'avoir un enfant d'une femme dont il avait contribué à faire mettre les parents à mort et à ruiner la cité (c. 8).

Je ne m'occupe ici de cet argument que pour faire ressortir le point de chronologie. Le discours, s'il fut jamais prononcé, doit l'avoir été ; au plus tôt, près d'une année après la prise de Mèlos par les Athéniens ; il peut être d'une date plus récente, mais il n'est pas possible qu'il soit d'une date plus reculée.

Or Mèlos se rendit pendant l'hiver qui précéda immédiatement la grande expédition des Athéniens en Sicile en 415 avant J.-C., expédition qui partit vers le milieu de l'été (Thucydide, V, 116 ; VI, 30). Nikias et Alkibiadès allèrent tous deux en qualité de commandants de cette expédition ; ce dernier fut rappelé à Athènes pour être cité en justice sous l'accusation d'impiété environ trois mois après ; mais il s'échappa en route pour Athènes, fut condamné et banni pendant son absence, et il ne retourna à Athènes qu'en 407 av. J.-C., longtemps après la mort de Nikias, qui continua à commander l'armement athénien en Sicile, jouissant de l'estime entière de ses compatriotes,

athénien avant la guerre du Péloponnèse, nous savons que pendant la plus grande partie de l'administration de Periklès, le revenu comprenant le tribut fut administré de manière à laisser annuellement un surplus considérable, au point qu'un trésor d'argent monnayé fut amassé dans l'acropole pendant les années qui précédèrent la guerre du Péloponnèse, — trésor qui, lorsqu'il était à son maximum, atteignit la grosse somme de neuf mille sept cents talents, (= 55.750.000 fr.), et était encore de six mille talents, après une sérieuse saignée qu'on y fit pour divers desseins, au moment où cette guerre commença¹. Ce système d'économie publique, de mettre constamment de côté une somme considérable année par année, — qu'Athènes suivit seule, puisque aucun des Etats péloponnésiens n'avait de réserve publique quelconque², suffit seul pour justifier Periklès de l'accusation d'avoir gaspillé l'argent public dans des distributions nuisibles, en vue d'obtenir de la popularité, et aussi pour décharger le demos athénien du reproche d'un désir avide de vivre aux dépens du trésor public, reproche qu'on avance ordinairement contre lui. Après la mort de Kimôn, il n'y eut plus d'expéditions entreprises contre les Perses. Même pendant quelques années avant sa mort, il ne paraît pas qu'il ait été fait grand'chose. L'argent du tribut resta ainsi sans être dépensé, et fut mis en réserve, ainsi que le prescrivaient les devoirs d'Athènes, comme président la confédération, contre une attaque future, qui pouvait à tout moment être renouvelée.

Lien que nous ignorions le montant exact des autres sources du revenu athénien, nous savons cependant que le tribut reçu des alliés en était l'article le plus considérable³. Et l'exercice de l'empire au dehors devint tout à la fois un trait

jusqu'à son échec complet et sa ruine devant Syracuse, — et qui périt lui-même plus tard comme prisonnier syracusain.

Ln réunissant ces circonstances, on verra aussitôt qu'il n'y a pu jamais avoir une époque, dix mois ou plus après la prise de Halos, où Nikias et Alkibiadès pussent avoir été exposés à un vote d'ostracisme à Athènes. La chose est absolument impossible ; et le discours qui renferme de telles incompatibilités historiques et chronologiques doit être apocryphe ; en outre, il a dû être composé longtemps après le temps où l'on prétend qu'il fut prononcé, quand la série chronologique des événements avait été oubliée.

Je puis ajouter que le conte de cette duplication du tribut par Alkibiadès est virtuellement contraire à l'assertion de Plutarque, empruntée probablement d'Æschine, qui dit que les démagogues élevèrent graduellement le tribut jusqu'à 1.300 talents (Plutarque, *Aristeidès*, c. 24).

¹ Thucydide, II, 13.

² Thucydide, I, 80. La prévoyance du peuple athénien, en s'abstenant de l'usage immédiat de l'argent public et en faisant une réserve pour des besoins futurs, serait démontrée d'une manière bien plus remarquable encore, si l'assertion de l'orateur Æschine était vraie, qu'on amassa 7.000 talents entre la paix de Nikias et l'expédition de Sicile. M. Bœckh ajoute foi à cette assertion, et dit : *Il n'est pas impossible que mille talents aient pu être mis de côté chaque année, vu que le montant du tribut reçu était si considérable* (Publ. Econ. of Athens, ch. 20, p. 446, Eng. Trans.). Pour moi, je n'y crois pas. M. Bœckh et d'autres, qui y croient, devraient en bonne justice l'opposer aux nombreuses remarques qu'ils font pour condamner la prodigalité démocratique.

³ Thucydide, I, 122-143 ; II, 13. La *νενηκιστή*, ou droit de 2 p. 100 sur les importations et sur les exportations au Peiræus, produisit à l'État un revenu de trente-six talents l'année où elle fut prise à ferme par Andocide, à peu près vers 400 avant J.-C., après que la démocratie à Athènes se releva de sa défaite et de son renversement à la fin de la guerre du Péloponnèse (Andocide, *De Mysteriis*, c. 23, p. 65). C'était à une époque d'abaissement dans les affaires athéniennes, et où le commerce était sans doute loin d'être si bon qu'il l'avait été pendant la première partie de cette guerre.

Il semble probable que ce droit a dû être la source permanente la plus considérable du revenu athénien après le tribut, bien que nous ne sachions pas à quel taux s'élevaient les droits de douane pendant la guerre du Péloponnèse. En comparant ensemble les deux passages de Xénophon (*Republ. Athen.*, I, 17, et Aristophane, *Vesp.*, 657), nous pouvons supposer que le taux régulier et habituel du droit était de 1 p. 100, ou une *ἑκατοστή*, — tandis qu'en cas de besoin il a pu être

saillant dans la vie athénienne et une nécessité pour le sentiment athénien, non moins que la démocratie à l'intérieur. Athènes ne fut plus, comme elle l'avait été jadis, une seule cité, avec l'Attique pour territoire. Elle fut cité capitale ou souveraine, — cité despote, telle était l'ex-pression employée par ses ennemis et quelquefois même par ses propres citoyens¹, — avec de nombreuses dépendances attachées à elle et obligées de se conformer à ses ordres. Telle était la manière dont non seulement Periklès et les autres principaux hommes d'État, mais même le plus humble citoyen athénien, concevaient la dignité d'Athènes. C'était un sentiment qui entraînait avec lui et un orgueil personnel et un stimulant pour un patriotisme actif. Établir des intérêts athéniens dans les territoires dépendants était un objet important aux yeux de Periklès. Tout en décourageant toute entreprise éloignée² et téméraire, telles que les invasions d'Égypte ou de Kypros, il établissait au dehors de nombreux Klêruchi et des colonies de citoyens athéniens, entremêlées d'alliés, dans des îles ou sur des parties de la côte. Il conduisit mille citoyens à la Chersonèse de Thrace, cinq cents à Naxos et deux cent cinquante à Andros. Dans la Chersonèse, il repoussa en outre les envahisseurs thraces barbares venus du dehors, et même entreprit le travail de mener un mur de défense en travers de l'isthme qui rattachait la péninsule à la Thrace ; vu que les tribus thraces barbares, bien que chassées quelque temps auparavant par Kimôn³, avaient continué encore à renouveler leurs incursions de temps à autre. Depuis l'occupation du premier Miltiadès, environ quatre-vingts ans auparavant, il y avait toujours eu dans cette péninsule beaucoup de propriétaires athéniens, entremêlés probablement de Thraces à demi civilisés : les colons acquièrent alors tant une force numérique plus grande qu'une protection plus assurée, bien qu'il ne paraisse pas que le mur transversal fût conservé d'une manière permanente. Les expéditions maritimes de Periklès s'étendirent même jusque dans le Pont-Euxin, aussi loin que l'importante cité grecque de Sinopê, gouvernée alors par un despote nommé Timesilaos, contre lequel une partie considérable des citoyens nourrissait un mécontentement actif. On laissa Lamachos avec treize trirèmes athéniennes pour aider à chasser le despote, qui fut exilé avec ses amis et ses partisans. Les biens de ces exilés furent confisqués et assignés à l'entretien de six cents citoyens athéniens, admis à une société et à une résidence égale avec les Sinopiens. Nous pouvons présumer qu'en cette occasion Sinopê devint membre de l'alliance tributaire athénienne, si elle ne l'avait pas été auparavant ; mais nous ne savons pas si Kotyora et Trapézonte, dépendances de Sinopê, plus à l'est, que les dix mille Grecs trouvèrent dans leur retraite cinquante années plus tard, existaient ou non du temps de Periklès. De plus, la flotte athénienne, nombreuse et bien équipée sous le commandement de Periklès, produisait un effet imposant sur les princes et les tribus barbares le long de la côte⁴, contribuant certainement à la sécurité du commerce grec et probablement à l'acquisition de nouveaux alliés dépendants.

Ce fut par des actes successifs de cette sorte que maints détachements de citoyens athéniens furent établis dans diverses parties de l'empire maritime de la

doublé ou triplé, (V. Bœckh, III, c 1. 1-4, p. 298-318, Trad. Ang.). Cependant le montant du revenu tiré même de cette source, ne peut avoir soutenu de comparaison avec le tribut.

¹ Par Periklès, cf. Thucydide, II, 63 ; par Kleôn, cf. Thucydide, III, 37 ; par les envoyés à Mèlos, V, 89 ; par Euphemos, VI, 85 ; par les Corinthiens hostiles, I, 124, comme une chose toute naturelle.

² Plutarque, *Periklès*, c. 20.

³ Plutarque, *Kimôn*, c. 14.

⁴ Plutarque, *Periklès*, c. 19, 20.

citée, — quelques-uns riches, plaçant leurs biens dans les îles comme étant plus en sécurité (grâce à l'incontestable supériorité d'Athènes sur mer) même que dans l'Attique, qui, depuis la perte de la Mégaris, ne pouvait être protégée contre une invasion péloponnésienne par terre¹, — d'autres pauvres et se louant comme ouvriers². Les îles de Lemnos, d'Imbros et de Skyros, aussi bien que le territoire d'Estiæa, au nord de l'Eubœa, furent complètement occupées par des propriétaires et des citoyens athéniens ; d'autres endroits furent occupés partiellement ainsi. Et il fut sans doute avantageux aux insulaires de s'associer avec les Athéniens dans des entreprises commerciales, puisque par là ils avaient plus de chance d'être protégés par la flotte athénienne. Il paraît qu'Athènes faisait par occasion des règlements pour le commerce de ses alliés dépendants, comme nous le voyons par ce fait que, peu de temps avant la guerre du Péloponnèse, elle excluait les Mégariens de tous leurs ports. Les relations commerciales entre Peiræus et la mer Ægée atteignirent leur maximum pendant l'intervalle qui précéda immédiatement la guerre du Péloponnèse. Ces relations ne furent pas limitées au pays situé à l'est et au nord de l'Attique ; elles s'étendirent aussi jusqu'aux régions occidentales. Les établissements les plus importants fondés par Athènes pendant cette période furent Amphipolis en Thrace et Thurii en Italie.

Amphipolis fut établie par une colonie d'Athéniens et d'autres Grecs, sous la conduite de l'Athénien Agnôn, en 437 avant J.-C. Elle était située près du fleuve Strymôn en Thrace, sur la rive orientale, et à l'endroit où le Strymôn reprend son cours comme fleuve, après être sorti du lac situé au-dessus. C'était primitivement un municipe ou établissement des Thraces Edoniens, appelé Ennea Hodoi ou les Neuf-Routes, — dans une situation doublement importante, tant parce qu'elle était voisine du pont du Strymôn que parce que c'était un centre commode pour le bois propre aux constructions navales et pour les mines d'or et d'argent de la région avoisinante. Il était éloigné d'environ trois milles (4 kil. 800 m.) de la colonie athénienne d'Eiôn, à l'embouchure du fleuve. Les essais malheureux faits antérieurement pour former des établissements aux Ennea Hodoi ont été déjà mentionnés, — d'abord celui d'Histiæos le Milésien, suivi par son frère Aristagoras (vers 497-496 av. J.-C.), ensuite celui des Athéniens, vers 465 avant J.-C., sous Leagros et autres, — et, dans ces deux occasions, les colons qui voulaient s'introduire dans le pays avaient été défaits et chassés par les tribus thraces indigènes, bien que, dans la seconde, le nombre envoyé par Athènes ne fût pas au-dessous de dix mille³. Une perte si sérieuse détourna pendant longtemps les Athéniens de la pensée de renouveler la tentative. Mais il est très probable que des citoyens athéniens individuellement d'Eiôn et de Thasos s'associèrent avec de puissantes familles thraces, et finirent de cette manière par être engagés activement dans l'exploitation des mines, — à leur grand profit en particulier, aussi bien qu'au profit de la cité collectivement, puisque les biens des Klêruchi, ou citoyens athéniens occupant des terres coloniales, étaient soumis aux taxes directes dans le cas où l'on en imposait sur la propriété en général. Parmi ces aventuriers heureux, nous pouvons compter l'historien Thucydide -lui-même : il descendait vraisemblablement de parents athéniens unis par mariage avec des Thraces, et lui-même il épousa une femme soit thrace ; soit appartenant à une famille de colons athéniens de cette contrée, par laquelle il devint possesseur de biens considérables clans les mines, aussi

¹ Xénophon, *Rep. Ath.*, II, 16. Cf. également *Memorab.*, II, 8, 1, et *Symposion*, IV, 31.

² V. le cas de l'ouvrier libre et du laboureur à Naxos, Platon, *Eutyphrôn*, c. 3.

³ Thucydide, I, 100.

bien que d'une grande influence dans les districts d'alentour¹. Ce fut l'un des divers moyens par lesquels le pouvoir collectif d'Athènes mit ses principaux citoyens en état de s'enrichir individuellement.

La colonie sous Agnôn, envoyée d'Athènes l'année 437 avant J.-C., paraît avoir été à la fois nombreuse et bien appuyée, en ce qu'elle conquiert et conserva l'importante position des Ennea Hodoi, malgré le formidable voisinage de ces Edoniens qui avaient déjoué les deux précédents essais. Son nom d'Ennea Hodoi fut changé en celui d'Amphipolis, — la colline sur laquelle était située la nouvelle ville étant bornée de trois côtés par le fleuve. Les colons semblent avoir été d'extraction mêlée, ne comprenant pas d'Athéniens dans une proportion considérable. Quelques-uns étaient de race chalkidique, d'autres venaient d'Argilos, cité grecque colonisée par Andros ; qui possédait le territoire sur la rive occidentale du Strymôn, immédiatement en face d'Amphipolis², et qui était comprise au nombre des sujets alliés d'Athènes. Amphipolis, rattachée à la mer par le Strymôn et le port d'Eiôn, devint la plus importante de toutes les dépendances athéniennes par rapport à la Thrace et à la Macedonia.

La colonie de Thurii, sur la côte du golfe de Tarente en Italie, près de l'emplacement et sur le territoire de l'ancienne Sybaris, fut fondée par Athènes environ sept ans avant Amphipolis, peu de temps après la conclusion de la trêve de Trente ans avec Sparte, en 443 avant J. :-C. Depuis la destruction de l'ancienne Sybaris par les Krotoniates, en 509 avant J.-C., son territoire était resté en grande partie sans application déterminée. Les descendants des anciens habitants, dispersés à Laos et dans les autres portions du territoire, n'étaient pas assez forts pour établir une nouvelle cité : et il ne convenait pas non plus aux vues des Krotoniates de le faire. Toutefois, après un intervalle de plus de soixante ans, pendant lequel quelques colons thessaliens avaient fait une tentative malheureuse d'occupation, ces Sybarites finirent par déterminer les Athéniens à entreprendre et à protéger la nouvelle colonisation : la proposition ayant été faite en vain aux Spartiates. Lampôn et Xenokritos, dont le premier était prophète et interprète d'oracles, furent envoyés par Periklès avec dix vaisseaux comme chefs de la nouvelle colonie de Thurii, fondée sous les auspices d'Athènes. Les colons, réunis de toutes les parties de la Grèce, comprenaient des Dôriens, des Ioniens, des insulaires, des Boëôtiens, aussi bien que des Athéniens. Mais les descendants des anciens Sybarites obtinrent d'être traités comme citoyens privilégiés, monopolisant pour eux-mêmes la possession des pouvoirs politiques aussi bien que les terres les meilleures dans le voisinage immédiat des murs ; tandis que leurs épouses aussi s'arrogeaient une prééminence blessante sur les autres femmes de la cité dans les processions religieuses publiques. Cet esprit de privilège et de monopole paraît avoir été une manifestation fréquente dans les anciennes colonies, et souvent fatale soit à leur tranquillité, soit à leur développement ; parfois à tous deux. Dans le cas de la ville de Thurii, fondée sous les auspices de la démocratique Athènes, il n'était pas probable qu'il eût un succès durable. Et nous trouvons qu'après un assez court espace de temps, la majorité des colons se soulevèrent contre les .Sybarites privilégiés, les tuèrent

¹ Thucydide, IV, 105 ; Marcellinus, *Vit. Thucydide*, c. 19. V. Rotscher, *Leben des Thukydidês*, c. 1, 4, p. 96, qui donne une généalogie de Thucydide, autant qu'on peut l'établir avec quelque probabilité. L'historien était uni par le sang à Miltiadês et à Kimôn, aussi bien qu'à Oloros, roi de l'une des tribus Thraces, dont la fille Hegesipylê fut l'épouse de Miltiadês, le vainqueur de Marathôn. De cette manière il appartenait donc à l'une des anciennes familles héroïques d'Athènes et même de la Grèce, étant Æakide par Ajax et Philæos (Marcellinus, c. 2).

² Thucydide, IV, 102 ; V, 6.

bu les chassèrent, et partagèrent le territoire entier de la cité sur des bases égales entre les colons de toutes les différentes races. Cette révolution leur permit de faire la paix avec les Krotoniates, qui probablement avaient été hostiles tant que leurs anciens ennemis les Sybarites étaient maîtres de la ville et seraient dans le cas d'appliquer ses forces au dessein de venger la défaite de leurs ancêtres. Et à partir de ce temps la cité, gouvernée démocratiquement, paraît avoir fleuri constamment et sans dissensions intestines pendant trente ans, jusqu'à ce que les désastres ruineux des Athéniens devant Syracuse amenassent le renversement du parti athénien à Thurii. Combien la population de Thurii était mélangée, c'est ce dont nous pouvons juger par les dénominations des dix tribus ; — tel était le nombre des tribus établies, d'après le modèle d'Athènes : — Arkas, Achais, Eleia, Bœôtia, Amphiktyonis, Dôris, Ias, Athenais, Euboïs, Nesiôtis. Ce mélange de races les empochait de s'accorder pour reconnaître ou honorer un Ækiste athénien, et en général aucun Ækiste, si ce n'est Apollon¹. Le général spartiate Kleandridas, banni peu d'années auparavant pour s'être laissé gagner par Athènes avec le roi Pleistoanax, se retira à Thurii et fut nommé général des citoyens dans leur guerre contre Tarente. Cette guerre fut définitivement terminée par la fondation commune de la nouvelle cité d'Hêrakleia, située à mi-chemin entre les deux peuples, — dans le fertile territoire appelé Siritis².

La circonstance la plus intéressante relative à Thurii, c'est que le rhéteur Lysias et l'historien Hérodote y furent tous deux domiciliés comme citoyens. La cité était rattachée à Athènes, seulement toutefois, comme il est vraisemblable, par un faible lien : elle n'était pas comptée parmi les alliés sujets et tributaires³. De la circonstance qu'une si faible proportion des colons à Thurii étaient des Athéniens indigènes, nous pouvons conclure qu'il y avait peu de ces derniers à cette époque qui fussent disposés à se placer si loin en dehors des relations avec Athènes, — même bien que tentés par la perspective de lots de terre dans un territoire fertile et plein de promesses. Et Periklès était probablement désireux que ces pauvres citoyens, pour lesquels une émigration était à souhaiter, devinssent plutôt klêruchi dans quelques-unes des îles ou quelques-uns des ports de la mer ~Egée, où ils serviraient (à l'instar des colonies de Rome) comme une sorte de garnison pour soutenir l'empire athénien⁴.

Les quatorze années entre la trêve de Trente ans et l'explosion de la guerre du Péloponnèse, sont une période pendant laquelle Athènes exerce un empire maritime complet, — rencontrant, il est vrai, des résistances partielles, mais toujours inutiles. C'est une période de paix avec toutes les cités étrangères à son propre empire, et de magnifiques embellissements pour la cité elle-même, émanant du génie de Pheidias et d'autres, en sculpture aussi bien qu'en architecture.

Depuis la mort de Kimôn, Periklès était devenu, par degrés, mais entièrement, le premier citoyen de la république. Plus on connaissait ses qualités, et plus on les appréciait, et même les revers désastreux qui précédèrent la trêve de Trente ans ne l'avaient pas renversé, puisqu'il avait protesté contre l'expédition de Tolmidès

¹ Diodore, XII, 35.

² Diodore XII, 11, 12 ; Strabon, VI, 264 ; Plutarque, *Periklès*, c. 22.

³ Les Athéniens ne prétendaient à aucun allié sujet au delà du golfe Ionien. Thucydide, VI, 14 ; cf. VI, 45, 104 ; VII, 34. Thucydide ne mentionne même pas Thurii, dans son Catalogue des alliés d'Athènes au commencement de la guerre du Péloponnèse (Thucydide, II, 15).

⁴ Plutarque, *Periklès*, c. 11.

en Bœôtia qui en fut la première cause. Mais si l'influence personnelle de Periklès avait grandi, le parti qui lui était opposé semble être devenu plus fort et mieux organisé qu'auparavant, et avoir un chef à tous égards plus puissant que Kimôn, — Thukydidès, fils de Melêsias. Le nouveau chef était proche parent de Kimôn, mais d'un caractère et de talents plus analogues à ceux de Periklès ; il était homme d'Etat et orateur plutôt que général, bien que compétent pour les deux fonctions, si l'occasion l'exigeait, comme devait l'être à cette époque tout homme à la tête des affaires. Sous Thukydidès, l'opposition politique et parlementaire contre Periklès prit un caractère constant et une organisation tels que Kimôn, avec ses aptitudes exclusivement militaires, n'avait jamais pu en établir de pareils. Les membres du parti aristocratique dans la république, — les *honorables et respectables* citoyens, comme nous les trouvons appelés, en adoptant leur propre nomenclature, — s'imposaient dès lors l'obligation d'une régularité constante dans leur présence à l'assemblée publique, où ils siégeaient dans une section particulière, de manière à être séparés du Dêmos d'une façon marquée. Ainsi, leurs applaudissements et leur désapprobation, les encouragements qu'ils se donnaient mutuellement, la distribution de rôles qu'ils faisaient à différents orateurs, étaient rendus plus utiles aux desseins de parti qu'ils ne l'avaient été auparavant, quand ces personnes distinguées étaient mêlées à la masse des citoyens¹. Thukydidès lui-même était éminent comme orateur, inférieur seulement à Periklès, — peut-être même à peine inférieur à lui. Archidamos, nous dit-on, lui demandant lequel était le meilleur lutteur, de Periklès ou de lui, Thukydidès répondit : *Même quand je le renverse, il nie qu'il soit tombé ; il en arrive à ses fins et fait changer d'avis ceux qui l'ont réellement vu tomber*².

Une telle opposition, faite à Periklès avec la pleine licence que permettait une constitution démocratique, doit avoir été à la fois efficace et embarrassante. Mais la séparation marquée entre les chefs aristocratiques qu'introduisit Thukydidès, fils de Melêsias, contribua probablement à la fois à rallier la majorité démocratique autour de Periklès, et à aggraver l'amertume du conflit des partis³. Autant que nous pouvons reconnaître, les motifs de l'opposition, elle roulait en partie sur la politique pacifique de Periklès à l'égard des Perses, en partie sur ses dépenses pour l'ornement de la ville. Thukydidès prétendait qu'Athènes était déshonorée aux yeux des Grecs pour avoir attiré le trésor confédéré de Dêlos dans son acropolis, sous prétexte d'une sécurité plus grande, — et ensuite pour l'employer, non pas à poursuivre la guerre contre les Perses⁴, mais à embellir Athènes de nouveaux temples et de statues coûteuses. A quoi Périclès répondait qu'Athènes avait pris sur elle l'obligation, en considération de l'argent du tribut, de protéger ses alliés et d'éloigner d'eux tout ennemi étranger, — qu'elle avait accompli complètement cet objet pour le moment, et conservé une réserve suffisante pour garantir la même sécurité dans l'avenir, — qu'au milieu de telles circonstances, elle ne devait aucun compte à ses alliés de la dépense du surplus, mais était libre de l'employer dans des vues utiles et honorables pour la cité. A ce point de vue, c'était un objet d'une grande importance publique, que de

¹ Cf. le discours de Nikias, par rapport aux jeunes citoyens, partisans d'Alkibiadès siégeant ensemble près de ce dernier dans l'assemblée (Thucydide, VI, 13). V. aussi Aristophane, *Ekklesiaz.*, 298 sqq., sur les partisans assis les uns auprès des autres.

² Plutarque, *Periklès*, c. 8.

³ Plutarque, *Periklès*, c. 2.

⁴ Plutarque, *Periklès*, c. 12.

Cf. le discours des Lesbiens et leurs plaintes contre Athènes, au moment de leur révolte dans la quatrième année de la guerre du Péloponnèse (Thucydide, III, 10), où une semblable accusation est mise en avant.

rendre Athènes imposante aux yeux, tant des alliés que de la Hellas en général, par des fortifications améliorées, — par des embellissements accumulés en sculpture et en architecture, — et par des fêtes religieuses fréquentes, magnifiques, musicales et poétiques.

Telle fut la réponse faite par Périclès pour défendre sa politique contre l'opposition à la tête de laquelle était Thucydides. Et à considérer les raisons du débat des deux côtés, la réponse était parfaitement satisfaisante. Car, si l'on songe à la somme très considérable que Periklès gardait continuellement en réserve dans le trésor, personne ne pouvait raisonnablement se plaindre que ses dépenses dans des rues d'embellissement allassent jusqu'à empiéter sur les exigences de la défense. Ce sur quoi Thucydides et ses partisans paraissent avoir insisté, c'était que ce fonds commun continuât encore à être dépensé en guerre agressive contre le roi de Perse, en Égypte et ailleurs, — conformément aux projets poursuivis par Kimôn pendant sa vie¹. Mais Periklès avait raison de prétendre qu'une telle dépense aurait été simplement ruineuse ; d'aucune utilité ni pour Athènes, ni pour ses alliés, tout en entraînant avec elle toutes les chances d'une défaite lointaine semblable à celle qu'on avait déjà essuyée en Égypte peu d'années avant. L'armée persane était déjà tenue à distance tant des eaux de la mer Égée que de la côte d'Asie, soit par les stipulations du traité de Kallias, soit (si ce traité est supposé apocryphe) par une conduite qui était la même en pratique que celle que ces stipulations auraient imposée. Les alliés, il est vrai, auraient eu quelque motif de plainte contre Periklès, soit pour ne pas réduire le montant du tribut exigé d'eux, en voyant qu'il était plus que suffisant pour les desseins légitimes de la confédération, — soit pour n'avoir pas recueilli leur sentiment positif quant au mode d'en disposer. Mais nous ne trouvons pas que tel ait été l'argument adopté par Thucydides et par son parti ; et il n'était pas non plus fait pour trouver faveur soit auprès des aristocrates, soit auprès des démocrates de l'assemblée athénienne.

Si nous admettons l'injustice que commettait Athènes ; — injustice commune aux deux partis dans cette cité, non moins à Kimôn qu'à Periklès, — en agissant en despote et non en chef, et en discontinuant tout appel au concours actif et dévoué de ses nombreux alliés, nous trouverons que les plans de Periklès étaient néanmoins éminemment panhelléniques. En fortifiant et en embellissant Athènes, en développant la pleine activité de ses citoyens, en multipliant les temples, les offrandes religieuses, les oeuvres d'art, les fêtes solennelles, offrant toits un attrait supérieur, — il projetait de l'élever à quelque chose de plus grand qu'une cité souveraine avec de nombreux alliés dépendants. Il désirait en faire le centre du sentiment grec, le stimulant de l'intelligence grecque, et le type d'un fort patriotisme démocratique combiné avec la pleine liberté des aspirations et du goût individuels. Il désirait non seulement conserver l'attachement des États sujets, mais attirer l'admiration et la déférence spontanée de voisins indépendants, de manière à procurer à Athènes un ascendant moral dépassant de beaucoup le cercle de son pouvoir direct. Et il réussit à élever la cité à une grandeur visible², qui la fit paraître même beaucoup plus forte qu'elle ne l'était réellement, — et qui eut ce nouvel effet d'adoucir dans l'esprit de ses sujets le sentiment humiliant de l'obéissance ; tandis qu'elle servait comme d'école normale, ouverte aux étrangers de tout pays, pour y apprendre l'action énergique, même soumise à la pleine licence de la critique, — les occupations

¹ Plutarque, *Periklès*, c. 20.

² Thucydide, I, 10.

élégantes économiquement poursuivies, — et un amour de connaissance sans affaiblissement du caractère. Telles furent les vues de Periklès par rapport à son pays, pendant les années qui précédèrent la guerre du Péloponnèse. Nous les trouvons consignées dans sa célèbre Oraison funèbre prononcée la première année de cette guerre, — exposé à jamais mémorable du sentiment et du plan de la démocratie athénienne, tels que les comprenait son président le plus capable.

. Cependant l'opposition faite par Thukydidès et par son parti à la dépense projetée fut si acharnée, — la scission des aristocrates et des démocrates devint si marquée et si violente, — que la dispute en arriva, après peu de temps, à cet appel suprême que fournissait la constitution athénienne pour le cas de deux chefs de parti opposés et presque égaux, — un vote d'ostracisme. Quant aux détails particuliers qui précédèrent cet ostracisme, nous les ignorons ; mais nous voyons clairement que la position générale était telle que celle que l'ostracisme était destiné à prévenir. Probablement le vote fut proposé par le parti de Thukydidès, afin d'obtenir le bannissement de Periklès, le personnage le plus puissant des deux et le plus propre à exciter la jalousie populaire. Le défi fut accepté par Periklès et par ses amis, et le résultat du vote fut tel qu'une majorité légale suffisante condamna Thukydidès à l'ostracisme¹. Et il semble que la majorité doit avoir été très prononcée, car le parti de Thukydidès fut complètement brisé par ce vote. Nous n'entendons pas parler d'un seul autre individu aussi formidable, comme chef d'opposition, pendant tout le reste de la vie de Periklès.

L'ostracisme de Thukydidès fut prononcé apparemment environ deux années² après la conclusion de la trêve de Trente ans (443-442 av. J.-C.) et c'est à la période qui suit immédiatement qu'appartiennent les grands travaux de Periklès. Le mur méridional de l'acropole avait été bâti au moyen des dépouilles apportées par Kimôn de ses expéditions en Perse ; mais le troisième des Longs Murs rattachant Athènes au port fut proposé par Periklès : à quel moment précis ? nous l'ignorons. Les Longs Murs achevés dans l'origine (peu après la bataille de Tanagra, comme je l'ai déjà dit) étaient au nombre de deux, l'un allant d'Athènes à Peiræus, l'autre d'Athènes à Phaléron : l'espace qui les séparait était large, et si un ennemi en était maître, la communication avec Peiræus était interrompue. En conséquence, Periklès engagea alors le peuple à construire un troisième mur, ou mur intermédiaire, courant parallèlement au premier mur qui allait à Peiræus, et séparé de lui par une faible distance³ (vraisemblablement près de 200 mètres) : de sorte que la communication entre la cité et le port était à l'abri de toute interruption possible, même en admettant que l'ennemi eût pénétré dans l'intérieur du mur phalérique. Ce fut vraisemblablement vers cette époque aussi que furent construits les bassins et l'arsenal de Peiræus, qui, suivant Isocrate, cogitèrent mille talents⁴ ; tandis que la ville elle-même de Peiræus fut refaite avec des rues droites se coupant à angles droits. C'était apparemment quelque chose de nouveau en Grèce, — les villes en général, et Athènes elle-même en particulier, ayant été construites sans aucune symétrie, sans rues larges ni

¹ Plutarque, *Periklès*, c. II, 14. Voir, par rapport au principe de l'ostracisme, un remarquable incident à Magnésia, entre deux rivaux politiques, Krêtinès et Hermeias, et les justes réflexions de Montesquieu, *Esprit des Loix*, XXVI, c. 17 ; XXIX, c. 7.

² Plutarque, *Periklès*, c. 16 ; toutefois l'indication du temps est vague.

³ Platon, *Gorgias*, p.455, avec les Scholies ; Plutarque, *Periklès*, c. 13 ; Forchhammer, *Topographie von Athen*, in *Kieler philologische studien*, p. 279-282.

⁴ Isocrate, *Orat.* VII ; *Areopagit.*, p. 153, c. 27.

continues¹. Hippodamos le Milésien, homme doué de vastes connaissances dans la philosophie naturelle de l'époque, obtint beaucoup de renom comme le premier constructeur de villes, pour avoir disposé le Peiræeus sur un plan régulier. La place du marché, ou l'une d'elles du moins, porta son nom d'une manière permanente, — l'agora Hippodamienne². A une époque où tant de grands architectes déployaient leur génie dans la construction de temples, nous ne sommes pas surpris d'apprendre que la construction des villes commença aussi à être régularisée. De plus, on nous dit que la nouvelle ville coloniale de Thurii, où se rendit Hippodamos comme colon, fut également construite dans la même forme systématique quant aux rues droites et larges³.

Le nouveau plan sur lequel le Peiræeus fut disposé n'était pas sans valeur comme preuve visible de la grandeur navale d'Athènes. Mais les édifices élevés dans la ville même et sur l'acropole firent la gloire réelle du siècle de Periklès. Un nouveau théâtre, appelé Odéon, fut construit pour des représentations musicales et poétiques à la grande solennité panathénaïque ; ensuite, le magnifique temple d'Athênê, appelé le Parthénon, avec tous ses chefs-d'œuvre de sculpture, de décoration, ses frises et ses bas-reliefs ; enfin, les coûteux portiques érigés pour orner l'entrée de l'acropole, sur le côté occidental de la colline, et par lesquels étaient conduites les processions solennelles les jours de fête. Il paraît que l'Odéon et le Parthénon furent achevés tous les deux entre 445 et 437 avant J.-C. ; les Propylæa un an plus tard, entre 437 et 431 avant J.-C., et c'est dans cette dernière année que commença la guerre du Péloponnèse⁴. On avança aussi la restauration ou la reconstruction de l'Erechtheion, ou ancien temple d'Athênê Polias, la déesse protectrice de la cité, — qui avait été brûlé dans l'invasion de Xerxès. Mais l'explosion de la guerre du Péloponnèse semble avoir empêché l'achèvement de ce monument aussi bien que du grand temple de Démêtêr à Eleusis, destiné à la célébration des mystères éleusiniens, — de celui d'Athênê à Sunion, — et de celui de Némésis à Rhamnonte. Et la sculpture ne fut pas moins mémorable que l'architecture. Trois statues d'Athênê, toutes de la main de Pheidias, décoraient l'acropole, — l'une colossale de 14 mètres 425 millimètres, en ivoire, dans le Parthénon⁵, — une seconde de bronze, appelée l'Athênê Lemnienne, — une troisième de grandeur colossale, également en bronze, nommée Athênê Promachos, placée entre les Propylæa et le Parthénon, et visible de loin, même au navigateur approchant du Peiræeus par mer.

Ce n'est pas naturellement à Periklès que revient la gloire, de ces magnifiques productions de l'art. Mais les grands sculpteurs et les grands architectes qui les conçurent et les exécutèrent appartenaient à cette même période de la démocratie athénienne, qui faisait épanouir et stimulait les talents, et qui fit naître également le génie créateur dans l'éloquence, dans la poésie dramatique et dans la spéculation philosophique. Un homme en particulier, d'un nom immortel, — Pheidias, — né un peu avant la bataille de Marathôn, fut le premier

¹ V. Dikæarque, *Vit. Græciæ, Fragm.*, éd. Fuhr, p. 140 ; cf. la description de Platée dans Thucydide, II, 3.

Les villes anciennes qui existent aujourd'hui dans les îles grecques ont toutes la même physionomie, — voies étroites, boueuses, tortueuses, — peu de lignes de maisons continues et régulières : V. Ross, *Reisen in den Griechischen Inseln*, lettre XXVII, vol. II, p. 20.

² Aristote, *Politique*, II, 5, 1 ; Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 1 ; Harpocraton, v. Ἰπποδάμεια.

³ Diodore, XII, 9.

⁴ Leake, *Topography of Athens*, append. II et III, p. 328-336, 2e édit.

⁵ V. Leake, *Topography of Athens*, 2e édit. p. III, trad. allem. O. Müller (*De Phidias Vita*, p. 18) ne mentionne pas moins de huit statues célèbres d'Athênê, de la main de Pheidias, — quatre dans l'acropole d'Athènes.

esprit dans lequel les sublimes conceptions idéales de l'art pur paraissent s'être dégagées de cette raideur d'exécution et de cet attachement à un type consacré, qui marquèrent les efforts de ses prédécesseurs¹. Il fut chargé de la haute direction et de la surveillance de tous ces embellissements nouveaux, par lesquels Periklès donnait à Athènes une majesté qui n'avait jamais appartenu auparavant à aucune cité grecque. Les architectes du Parthénon et des autres édifices, — Iktinos, Kallikratès, Korœbos, Mnesiklès et autres, — travaillaient d'après ses instructions ; et il avait, en outre, une école d'élèves et de subordonnés auxquels était confiée la partie matérielle de ses travaux. Si Pheidias contribua dans une si large mesure à la grandeur d'Athènes, sa dernière oeuvre, et la plus grande, fut achevée loin d'Athènes, — la statue colossale de Zeus, dans le grand temple d'Olympia, exécutée dans les années qui précédèrent immédiatement la guerre du Péloponnèse. Cette oeuvre colossale avait 18 mètres 287 millimètres de hauteur ; elle était d'ivoire et d'or, personnifiant dans une majesté visible quelques-unes des plus grandes conceptions de la poésie et de la religion grecques. Son effet sur les esprits de ceux qui la contemplèrent pendant plusieurs siècles successivement fut tel, qu'il n'a jamais été et probablement qu'il ne sera jamais égalé dans les annales de l'art sacré ou profane.

A. ne considérer ces prodigieuses productions, dans le domaine de l'art, que sous leur rapport avec l'histoire athénienne et l'histoire grecque, ce sont des phénomènes d'une importance extraordinaire. Quand nous apprenons l'impression profonde qu'elles produisaient sur des spectateurs grecs d'une époque postérieure, nous pouvons juger de leur effet immense sur la génération qui les vit et commencer et se terminer. C'est dans l'année 480 avant J.-C. qu'Athènes avait été ruinée par l'occupation de Xerxès. Depuis cette époque, les Grecs avaient vu d'abord la reconstruction et la fortification de la ville sur une plus grande échelle, — ensuite, l'addition de Peiræeus avec ses bassins et ses magasins, — en troisième lieu, la réunion du port à la ville par les Longs Murs, renfermant ainsi la population concentrée la plus nombreuse, richesses, armes, vaisseaux, etc., qu'il y eût en Grèce², — enfin la création rapide de tant de nouvelles merveilles d'art, — les sculptures de Pheidias aussi bien que les peintures du peintre Thasien Polygnôtos, dans le temple de Thêseus, et dans le portique appelé Poëkilê (Pécile). Plutarque fait observer³ que la célérité avec laquelle les travaux furent achevés était la circonstance la plus remarquable qui s'y rattachât ; et il est probable qu'il en fut ainsi, vu l'effet produit sur les Grecs contemporains. Les pas de géant grâce auxquels Athènes avait atteint son empire maritime furent alors suivis immédiatement par une série d'œuvres qui la désignèrent comme la cité souveraine de la Grèce, lui donnèrent une apparence de pouvoir qui dépassait même la réalité, et en particulier firent honte à la simplicité surannée de Sparte⁴. La dépense fut sans doute prodigieuse, et elle n'aurait pu être supportée que dans un temps où il y avait un trésor considérable dans l'acropolis, aussi bien qu'un fort tribut y entrant annuellement. Si nous pouvons nous fier à un calcul qui semble fondé sur des raisons plausibles, elle ne peut avoir été beaucoup au-dessous de 3.000 talents en tout (environ 17.250.000

¹ Plutarque, *Periklès*, c. 13-15 ; O. Müller, *De Phidias Vitâ*, p. 34-60 ; et son ouvrage, *Archæologie der Kunst*, sect. 108-113.

² Thucydide, I, 80.

³ Plutarque, *Periklès*, c. 13.

⁴ Thucydide, I, 10.

fr)¹. L'emploi d'une si grosse somme fut naturellement une source de grand bénéfice particulier pour les entrepreneurs, les fournisseurs, les marchands, les artisans de tout genre, etc., qui y étaient intéressés. D'une manière ou d'une autre, elle se répartit sur une vaste portion de la cité entière. Et il paraît que les matériaux employés pour une grande partie du travail furent à dessein de l'espèce la plus coûteuse, comme étant plus conforme au respect M aux dieux. On rejeta le marbre comme trop ordinaire pour la statue d'Athênê, et on employa l'ivoire à la place². L'or même dont elle fut entourée ne pesait pas moins de quarante talents³. Une dépense considérable pour de tels desseins, regardée comme pieuse à l'égard des dieux, imposait en même temps au sentiment grec, qui regardait avec admiration toutes les formes de la pompe et de la magnificence publiques, et témoignait en retour un respect reconnaissant aux hommes riches qui se la permettaient. Periklês savait bien que la splendeur visible de la cité, si nouvelle pour tous ses contemporains, ferait paraître plus grande encore sa grande puissance, et lui procurerait ainsi une influence réelle, bien que non reconnue — peut-être même un ascendant — sur toutes les cités du nom grec. Et il est certain que chez celles qui la haïssaient et la craignaient le plus, au moment où éclata la guerre du Péloponnèse, il régnait un sentiment puissant de déférence involontaire.

Une démarche faite par Periklês, apparemment peu de temps après le commencement de la trêve de Trente ans, prouve comme il visait directement à cet ascendant, et comme il le rattachait à des vues tant d'harmonie que d'utilité pour la Grèce en général. Il détermina le peuple à envoyer des ambassadeurs à toutes les cités du nom grec, grandes et petites, invitant chacune à nommer des députés pour un congrès qui serait tenu à Athènes. On devait discuter trois points dans ce congrès projeté. 1° Le rétablissement des temples qui avaient été brûlés par les envahisseurs perses. 2° L'accomplissement des vœux qui avaient été faits aux dieux dans cette occasion. 3° La sûreté de la mer et du commerce maritime pour tous.

On envoya de tous côtés vingt Athéniens âgés pour obtenir la convocation de ce congrès à Athènes, — congrès panhellénique pour des desseins panhelléniques. Mais ceux qui furent envoyés en Bœotia et dans le Péloponnèse virent complètement échouer leur mission, à cause de la jalousie, nullement étonnante, de Sparte et de ses alliés. Quant aux autres États, nous n'apprenons rien à leur sujet ; car ce refus était tout à fait suffisant pour faire manquer tous les projets⁴. Nous devons faire remarquer que les alliés dépendant d'Athènes paraissent avoir

¹ V. Leake, *Topography of Athens*, *append.* III, p. 329, 2e édit. trad. allem. Le colonel Leake, avec beaucoup de raison, soutient que la somme de 2.012 talents, que donne Harpocraton, d'après Philochore, comme dépense des Propylæa seuls, doit être fort exagérée. M. Wilkins (*Atheniensiâ*, p. 84) exprime la même opinion, en faisant remarquer que le transport du marbre du Pentelikos à Athènes est aisé et sur une route qui descend. Démétrius de Phalère (ap. Cicéron, *De Officiis*, II, 17) blâmait Periklês pour la grosse somme consacrée aux Propylæa. Il n'est pas étonnant qu'il exprimât ce blâme, s'il avait été conduit à fixer la dépense faite pour ce monument à 2.012 talents.

² Valère Maxime, I, 7, 2.

³ Thucydide, II, 13.

⁴ Plutarque, Periklês, c. 17. Plutarque ne donne pas de date précise, et O. Müller (*De Phidiæ Vitâ*, p. 9) place ces démarches, pour la convocation d'un congrès, avant la première guerre entre Sparte et Athènes et la bataille de Tanagra, — *i. e.* avait 460 av. J.-C. Mais cette date me semble improbable : Thèbes n'avait pas encore vu sa puissance renaître, et la Bœotia n'était pas encore remise des suites de son alliance avec les Perses ; de plus, ni Athènes ni Periklês lui-même ne semblent avoir été à cette époque en état de concevoir un si vaste projet, qui à tous égards convient beaucoup mieux pour la période postérieure, après la trêve de Trente-Ans, mais avant la guerre du Péloponnèse.

été convoqués autant même que les cités absolument autonomes, de sorte que leur position de tributaires à l'égard d'Athènes n'était pas regardée comme une dégradation pour eux. Nous pouvons sincèrement regretter que ce congrès ne se soit pas tenu, en ce qu'il aurait ouvert quelques nouvelles chances de tendance convergente et d'alliance pour les fractions dispersées du nom grec, — avantage compréhensif qui n'était pas de nature à être accueilli à Sparte même comme projet, mais qui aurait pu se réaliser dans Athènes, et qui semble dans ce cas avoir été sincèrement recherché par Periklès. Toutefois, les événements du Péloponnèse firent évanouir tout espoir d'une telle union.

L'intervalle de quatorze ans entre le commencement de la trêve de Trente ans et celui de la guerre du Péloponnèse, ne fut nullement une période de paix tranquille pour Athènes. C'est dans la sixième année de cette période qu'éclata la formidable révolte de Samos.

Cette île paraît avoir été le plus puissant de tous les alliés d'Athènes¹. Elle surpassait même Chios ou Lesbos, étant sur le même pied qu'elles deux, c'est-à-dire ne payant pas d'argent de tribut, — privilège en comparaison du corps des alliés, — mais fournissant des vaisseaux et des hommes quand on en demandait, et conservant, à cette condition, son autonomie complète, son gouvernement oligarchique, ses fortifications et ses forces militaires. Comme la plupart des autres îles voisines de la côte, Samos possédait une portion de territoire sur le continent asiatique, entre lequel et le territoire (le Milêtos était située la petite ville de Priênê, un des douze membres primitifs qui contribuaient à la solennité panionienne. Relativement à la possession de cette ville de Priênê, une guerre éclata entre les Samiens et les Milésiens, la sixième année de la trêve de Trente ans (440-439 av. J.-C.). La ville avait-elle été auparavant indépendante ? c'est ce que nous ignorons ; mais dans cette guerre les Milésiens furent battus, et elle tomba au pouvoir des Samiens. Les Milésiens, après leur défaite, inscrits comme ils l'étaient au nombre des alliés tributaires d'Athènes, se plaignirent à elle de la conduite des Samiens, et leur plainte fut appuyée par un parti, à Samos même, opposé à l'oligarchie et à sa conduite. Les Athéniens requirent les deux cités qui avaient contestation d'apporter l'affaire à Athènes pour y être discutée et décidée. Mais les Samiens refusèrent, d'obéir² : alors on envoya d'Athènes vers cette île un armement de quarante vaisseaux, qui y établit un gouvernement démocratique, y laissa une garnison et transporta à Lemnos cinquante personnes et autant d'enfants des principales familles oligarchiques, pour servir d'otages. Toutefois, un certain nombre de ces familles se retirèrent sur le continent, où elles entrèrent en négociations avec Pissuthnès, le satrape de Sardes, afin de se procurer de l'aide et leur rétablissement. Ces oligarques obtinrent de lui sept cents hommes de troupes mercenaires, passèrent de nuit dans l'île, après s'être concertés à l'avance avec le parti oligarchique, et surprirent les démocrates samiens aussi bien que la garnison athénienne, qu'ils envoyèrent comme

¹ Thucydide, I, 115 ; VIII, 76 ; Plutarque, *Periklès*, c. 28.

² Thucydide, I, 115 ; Plutarque, *Periklès*, c. 25. La plupart des assertions que l'on trouve dans ce chapitre de Plutarque (outre la narration concise de Thucydide) paraissent avoir été, empruntées de contes exagérés des partis à cette époque. Nous n'avons pas besoin de faire de remarque sur l'histoire, que Periklès fut amené à prendre parti pour Milêtos contre Samos, parce qu'Aspasia était native de cette dernière ville. Il n'est pas non plus du tout croyable que le satrape Pissuthnès, par bon vouloir pour Santos, ait offert à Periklès 10.000 statères d'or pour l'engager à épargner l'île. Toutefois il se peut qu'il soit vrai que l'oligarchie samienne ; et ces hommes riches dont il était probable que les enfants seraient emmenés comme otages, essayèrent l'effet de riches présents sur l'esprit de Periklès pour le décider à ne pas changer le gouvernement.

prisonniers à Pissuthnès. De plus, ils furent assez heureux pour réussir à enlever furtivement de Lemnos leurs propres otages qui y avaient été récemment déposés, et ensuite ils se déclarèrent en révolte ouverte contre Athènes, révolte à laquelle se joignit aussi Byzantion. Il semble remarquable que, bien que par une telle conduite ils attirassent naturellement sur eux-mêmes toutes les forces d'Athènes, leur première démarche cependant ait été de reprendre des hostilités agressives contre Milêtos¹, vers laquelle ils cinglèrent avec une puissante armée de soixante-dix vaisseaux, dont vingt portaient des troupes.

Immédiatement au reçu de cette grave nouvelle, une flotte de soixante trirèmes, — probablement toutes celles qui étaient complètement en état de prendre la mer, — fut envoyée à Samos sous dix généraux, au nombre desquels étaient Periklès lui-même et le poète Sophokle², tous deux vraisemblablement compris dans les dix Stratêgi ordinaires de l'année. Mais il fut nécessaire d'employer seize de ces vaisseaux en partie à convoquer les contingents de Chios et de Lesbos, îles où Sophokle alla en personne³ ; en partie à faire sentinelle à la hauteur de la côte de Faria dans le cas de l'arrivée de la flotte phénicienne, qui, disait-on, approchait ; de sorte qu'il ne restait à Periklès que quarante-quatre vaisseaux dans son escadre. Cependant il n'hésita pas à attaquer la flotte samienne, forte de soixante-dix vaisseaux, quand elle revenait de Milêtos, près l'île de Tragia, et il sortit victorieux de l'engagement. Bientôt il fut renforcé par quarante vaisseaux d'Athènes et par vingt-cinq de Chios et de Lesbos, de sorte qu'il fut en état de débarquer à Samos, où il vainquit les forces de terre samiennes et bloqua le port avec une portion de sa flotte, entourant la ville du côté de la terre par une triple muraille. Pendant ce temps-là les Samiens avaient envoyé Stesagoras avec, cinq vaisseaux pour presser l'arrivée de la flotte phénicienne, et le bruit de leur approche prit de nouveau tant de consistance, que Periklès se vit obligé d'emmener soixante vaisseaux (du nombre total de cent vingt-cinq) pour la surveiller à la hauteur de la côte de Kaunos et de Faria, où il croisa pendant environ quatorze jours. La flotte phénicienne⁴ ne vint jamais en vue, bien que Diodore affirme qu'elle était réellement en marche. Il paraît certain que Pissuthnès l'avait promise et que les Samiens l'attendaient. Cependant j'incline à croire que, bien que disposé à soutenir des espérances et à encourager la révolte parmi les alliés athéniens, le satrape ne voulut pas violer ouvertement la convention de Kallias, qui interdisait aux Perses d'envoyer une flotte à l'ouest du promontoire Chélidonien. Toutefois, le départ de Periklès affaiblit tellement la flotte athénienne à la hauteur de Samos, que les Samiens, sortant soudain de leur port, dans un moment favorable, à l'instigation et sous les ordres de l'un de leurs plus éminents citoyens, le philosophe Melissos, — surprirent et mirent hors de combat l'escadre de blocus, et même remportèrent une victoire sur le reste de la flotte, avant que les vaisseaux eussent pu être complètement dégagés de la terre⁵. Pendant quatorze jours ils restèrent maîtres de la mer, faisant rentrer et

¹ Thucydide, I, 114, 115.

² Strabon, XIV, p. 638 ; Schol. Aristide, t. III, p. 485, Dindorf.

³ V. les intéressants détails que raconte, relativement à Sophokle, le poète de Chios Iôn, qui le rencontra et conversa avec lui dans le cours de cette expédition (Athénée, XIII, p. 603). Il représente le poète comme ayant en société un charme et un agrément rares, mais comme nullement distingué en capacité active. Sophokle était à cette époque en faveur particulière, grâce au succès de sa tragédie d'Antigonê représentée l'année précédente. V. la chronologie de ces événements discutés et élucidés dans la dissertation de Bœckh mise en tête de d'*Antigone*, c. 6-9.

⁴ Diodore, XI. 27.

⁵ Plutarque, *Periklès*, c. 26. Plutarque semble avoir eu sous les yeux des récits relatifs à cette campagne samienne non seulement d'Ephore, de Stésimbrote et de Duris, mais encore d'Aristote.

sortir tout ce qu'ils jugeaient bon. Ce ne fut qu'au retour de Periklès qu'ils furent bloqués de nouveau. Toutefois il vint alors à l'escadre d'investissement de nombreux renforts, — d'Athènes, quarante vaisseaux sous Thukydidès¹, Agnan et Phormiôn, et vingt sous Tlepolemos et Antiklès, outre trente de Chios et de Lesbos, — faisant en tout près de deux cents voiles. Contre ces forces écrasantes Melissos et les Samiens firent une tentative inutile de résistance ; mais ils furent bientôt tout à fait bloqués, et restèrent dans cet état près de neuf mois, jusqu'à ce qu'il leur fût impossible de tenir davantage. Alors ils capitulèrent et furent forcés de raser leurs fortifications, de livrer tous leurs vaisseaux de guerre, de donner des otages pour leur conduite future, et d'indemniser par paiements partiels fixés de tous les frais de l'entreprise, qui montèrent, dit-on, à mille talents. Les Byzantins aussi firent leur soumission en même temps².

Deux ou trois circonstances méritent attention relativement à cette révolte, comme servant à expliquer l'état actuel de l'empire athénien. D'abord, c'est que toutes les forces d'Athènes, avec les contingents de Chios et de Lesbos, furent nécessaires pour l'écraser, de sorte qu'il paraît qu'on laissa sans l'attaquer la ville de Byzantion, qui s'était jointe aux révoltés. Or il est remarquable qu'aucun des alliés dépendants près de Byzantion n'ait profité d'une opportunité si favorable pour se révolter aussi : fait qui semble impliquer évidemment qu'il régnait alors peu de mécontentement positif parmi eux. Si le soulèvement s'était étendu à d'autres cités, probablement Pissuthnès aurait réalisé sa promesse d'amener la flotte phénicienne, ce qui eût été une calamité sérieuse pour les Grecs de la mer Ægée, et qui ne fut écarté que parce que l'empire athénien fut maintenu intact.

En second lieu, les Samiens révoltés demandèrent du secours non seulement à Pissuthnès, mais encore à Sparte et à ses alliés ; dans une assemblée spéciale on débattit formellement la question de savoir si on accorderait ce secours ou si on le refuserait. Quoique la trêve de Trente ans subsistât alors, trêve dont six

Et les renseignements de ce dernier ont dit différer ainsi beaucoup de Thucydide, en ce qu'il affirmait que pelisses, le général samien, avait vaincu Periklès lui-même, ce qui ne peut se concilier avec le récit de Thucydide.

L'historien samien Duris, qui vivait près d'un siècle après ce siège, semble avoir introduit bien des mensonges relativement aux cruautés d'Agnon ; V. Plutarque, l. c.

¹ Il paraît très improbable que ce Thukydidès puisse être l'historien lui-même. Si c'est Thukydidès fils de Melésias, nous devons supposer qu'il fut rappelé d'ostracisme avant le temps régulier, — supposition dans le fait qui n'est nullement inadmissible en elle-même, mais qui n'est appuyée par aucune autre chose. L'auteur de la vie de Sophokle, aussi bien que la plupart des critiques modernes, adopte cette opinion.

D'autre part, il se peut qu'il y ait eu une troisième personne nommée Thukydidès ; car le nom semble avoir été commun, comme nous pouvions le deviner par les deux mots dont il est composé. Nous trouvons un troisième Thukydidès mentionné ; — VIII, 92, — natif de Pharsalos ; et le biographe Marcellin semble avoir là maintes personnes appelées ainsi (Θουκύδιδοι πολλοί, p. 16, éd. Arnold). L'histoire subséquente de Thukydidès, fils de Melésias, est enveloppée d'une obscurité complète. Nous ne savons pas l'incident auquel fait allusion le remarquable passage d'Aristophane (*Acharn.*, 703), — cf. *Vespæ*, 946 ; et nous ne pouvons pas confirmer le renseignement que cite le Scholiaste d'après Idomeneus, avançant que Thukydidès fût banni et s'enfuit chez Artaxerxès. V. Bergk, *Reliq. Coin. Att.*, p. 61.

² Thucydide, I, 117 ; Diodore, XII, 27, 23 ; Isocrate, *De Permutat.*, Or. XV, sect. 118 ; Cornelius Nepos, *Vit. Timoth.*, c. 1.

L'assertion d'Éphore (V. Diodore, XII, 28, et *Ephori Fragm.*, 117, éd. Marx, avec la note de Marx), que Periklès employa des machines de siège contre la ville, sous la direction du Klazoménien Artemôn, était révoquée en doute par Héraclide de Pont, sur la raison qu'Artemôn était contemporain d'Anakréon, près d'un siècle auparavant ; et Thucydide représente Periklès comme ayant pris la ville complètement par blocus.

années seulement s'étaient écoulées, et qui n'avait été nullement violée par Athènes, — un grand nombre des alliés de Sparte furent d'avis qu'on assistât les Samiens. Quelle part Sparte elle-même prit-elle à ce vote ? c'est ce que nous ignorons ; — mais les Corinthiens furent les défenseurs principaux et prononcés pour la négative. Non seulement ils soutinrent que la trêve interdisait nettement d'accéder à la requête samienne, mais encore ils reconnurent le droit qu'avait chaque confédération de punir ses membres récalcitrants. Et ce fut là la décision qui finit par être adoptée, et qui, aux yeux d'Athènes, fit dans la suite honneur aux Corinthiens, comme en étant les principaux auteurs¹. Certainement, si la politique contraire avait été poursuivie, l'empire athénien aurait pu être en grand danger, — la flotte phénicienne eût été probablement amenée aussi, — et le cours futur des événements changé considérablement.

En outre, après que Samos eut été reconquise, nous admettrions presque comme un fait certain que les Athéniens aient renouvelé le gouvernement démocratique qu'ils avaient établi précisément avant la révolte. Toutefois, s'ils le firent, il doit avoir été renversé de nouveau, sans qu'Athènes ait fait aucune tentative pour le relever. Car nous n'entendons guère, plus parler de Samos avant vingt-sept ans plus tard, vers la dernière période de la guerre du Péloponnèse, en 412 avant J.-C., et on la trouve alors avec un gouvernement oligarchique établi de Geomori ou propriétaires fonciers, contre lesquels le peuple se souleva avec succès dans le cours de cette année². Comme Samos resta, pendant l'intervalle entre 439 et 412 avant J.-C., sans fortifications, privée de sa flotte, et inscrite au nombre des alliés d'Athènes soumis au tribut, — et comme néanmoins, ou elle conserva, ou elle acquit son gouvernement oligarchique, nous pouvons conclure qu'Athènes n'a pu intervenir systématiquement pour imposer par la violence la démocratie aux alliés sujets, dans des cas où la tendance naturelle des esprits allait à l'oligarchie. On verra que l'état de Lesbos à l'époque de sa révolte (qui sera racontée ci-après) confirme cette conclusion³.

De retour à Athènes après avoir reconquis Samos, Periklès fut choisi pour prononcer l'oraison funèbre en l'honneur des citoyens tués dans la guerre, auxquels, suivant l'usage, on fit des obsèques solennelles et publiques dans le faubourg appelé Kerameikos (Céramique). Cette coutume paraît avoir été introduite peu après la guerre des Perses⁴, et contribuait sans doute à stimuler le patriotisme des citoyens, surtout quand l'orateur choisi pour la prononcer possédait la dignité personnelle aussi bien que les talents oratoires de Periklès. Deux fois le choix des citoyens le désigna comme orateur public pour prononcer une oraison funèbre, une fois après la victoire remportée sur Samos, et une

¹ Thucydide, I, 40, 41.

² Thucydide, VIII, 21.

³ Cf. Wachsmuth, *Hellenische Alterthumskunde*, sect. 58, vol. II, p. 82.

⁴ V. Westermann, *Geschichte der Beredsamkeit in Griechenland und Rom* ; Diodore, XI, 33 ; Denys d'Halicarnasse, *A. R.*, V, 17.

Periklès, dans l'oraison funèbre conservée par Thucydide (II, 35-40) commence en disant : — *La plupart de ceux qui avant moi ont pris ici la parole, ont fait un mérite au législateur d'avoir ajouté aux funérailles prévues par la loi l'oraison funèbre en l'honneur des guerriers morts à la guerre, etc.*

Le Scholiaste, et d'autres commentateurs (K. F. Weber et Westermann entre autres), font diverses conjectures pour expliquer qui est l'homme célèbre désigné ici comme l'auteur de la coutume d'une oraison funèbre. Le Scholiaste dit Solôn ; Weber s'arrête à Kimôn ; Westermann à Aristeidès ; un autre commentateur à Themistoklès. Mais nous pouvons douter avec raison qu'aucun homme vraiment célèbre quelconque soit indiqué spécialement par les mots τὸν προσθέντα. Louer l'auteur de la coutume, ce n'est rien de plus qu'une phrase pour louer la coutume elle même.

seconde fois dans la première année de la guerre du Péloponnèse. Son discours dans la première occasion ne nous est point parvenu¹, mais le second, heureusement, a été conservé (en substance du moins) par Thucydide, qui décrit brièvement aussi la cérémonie funèbre, — sans doute la même dans toutes les occasions. Les ossements des guerriers morts étaient exposés dans des tentes trois jours avant la cérémonie, afin que les parents de chacun eussent l'occasion d'apporter des offrandes. Ils étaient ensuite placés dans des cercueils de cyprès et portés sur des chariots jusqu'au lieu de sépulture public au Kerameikos ; un cercueil pour chacune des dix tribus, et une couche vide, disposée exprès pour représenter les guerriers dont on n'avait pas découvert ou recueilli les ossements. Les parentes de chacun suivaient les chariots, poussant de profonds gémissements, et après elles venait une nombreuse procession tant de citoyens que d'étrangers. Aussitôt que les ossements avaient été confiés au tombeau, un citoyen distingué, choisi spécialement dans ce dessein, montait sur une estrade élevée, et adressait à la multitude un discours approprié. L'effet produit par celui de Periklès après l'expédition samienne fut tel, que, quant il eut fini, l'auditoire présent témoigna son émotion de la manière la plus vive et que les femmes en particulier le couronnèrent de fleurs comme un athlète victorieux². Seulement Elpinikê, soeur de Kimôn décédé, lui rappela que les victoires de son frère avaient été plus heureuses en tant que gagnées sur des Perses et des Phéniciens, et non sur des Grecs et des parents. Et le poète contemporain Iôn, l'ami de Kimôn, rapporta ce qu'il jugeait une inconvenante vanterie de Periklès, — à savoir, qu'Agamemnôn avait mis dix ans à prendre une cité étrangère, tandis que *lui*, en neuf mois, avait réduit la première et la plus puissante de toutes les communautés ioniennes³. Mais si nous possédions le discours prononcé réellement, nous trouverions probablement qu'il attribuait tout l'honneur de l'exploit à Athènes et à ses citoyens en général, en comparant favorablement leur fait d'armes avec celui d'Agamemnôn et de son armée, — et non lui-même avec Agamemnôn.

Quoi qu'on puisse penser de cette vanterie, il n'y a pas lieu de douter que le résultat de la guerre samienne non seulement n'ait délivré l'empire athénien d'un grand péril⁴, mais ne l'ait rendu plus fort que jamais : tandis que la fondation d'Amphipolis, qui fut effectuée deux ans après, le fortifia encore plus. Nous n'entendons pas non plus parler, pendant les quelques années suivantes, d'autres tendances à la désaffection parmi ses membres, jusqu'à la période qui précéda immédiatement la guerre du Péloponnèse. Le sentiment commun parmi eux à l'égard d'Athènes semble n'avoir été ni de l'attachement ni de la haine, mais simplement de l'indifférence et un acquiescement à la suprématie. La somme de mécontentement positif, en tant qu'il existait réellement parmi eux, avait sa source non dans des maux réels soufferts, mais dans l'instinct politique de l'esprit grec en général, — le désir d'une autonomie séparée, qui se manifestait dans chaque ville par le parti oligarchique, dont Athènes tenait le pouvoir dans l'abaissement, — et qui était stimulé par le sentiment que leur communiquaient les communautés grecques en dehors de l'empire athénien.

¹ Il semble que quelques fragments en étaient conservés à l'époque d'Aristote. V. son *Traité De Rhetoricâ*, I, 7 ; III, 10, 3.

² Cf. les démonstrations enthousiastes qui accueillirent Brasidas à Skiônê (Thucydide, IV, 121).

³ Plutarque, *Periklès*, c. 28 ; Thucydide, II, 34.

⁴ Un court fragment qui reste du poète comique Eupolis (*Κόλακες*, *Fragm.* XVI, p. 493, éd. Meineke), atteste l'anxiété qui régnait à Athènes au sujet de la guerre samienne, et la grande joie qu'on y ressentit quand l'île fut reconquise. Cf. Aristophane, *Vesp.*, 283.

Suivant ce sentiment, la condition d'un allié sujet d'Athènes était considérée comme un état de dégradation et de servitude. A mesure que la crainte et la haine d'Athènes devinrent prédominantes chez les alliés de Sparte, ces derniers exprimèrent ce sentiment d'une manière de plus en plus énergique, de manière à encourager habilement le mécontentement parmi les sujets alliés de l'empire athénien. Maîtresse absolue de la mer, et possédant toute espèce de supériorité nécessaire pour exercer la domination sur les îles, Athènes n'avait cependant pas dans ses sujets de sentiment auquel elle pût faire appel, et qui fût fait pour rendre sa domination populaire, si ce n'est celui d'une démocratie commune, qui semble avoir agi d'abord sans qu'elle s'occupât de l'encourager, jusqu'à ce que les progrès de la guerre du Péloponnèse fissent de cet encouragement une partie de sa politique. Et même eût-elle essayé d'entretenir dans les alliés le sentiment d'un intérêt commun et l'attachement à une confédération permanente, l'instinct de la séparation politique aurait probablement déjoué tous ses efforts. Mais elle ne prit pas une telle peine. Avec la moralité ordinaire qui grandit dans l'esprit des possesseurs actuels du pouvoir, elle se crut autorisée à exiger l'obéissance comme en vertu d'un droit. Quelques-uns des orateurs athéniens dans Thucydide vont jusqu'à dédaigner toute raison fondée sur la légitimité de la puissance, même celle qu'on pourrait justement faire valoir ; ils font reposer la suprématie d'Athènes sur l'argument sans fard de la supériorité de force¹. Comme la plupart des cités alliées avaient des gouvernements démocratiques, par l'influence indirecte plutôt que par la suggestion systématique d'Athènes, — chacune d'elles toutefois ayant sa propre aristocratie intérieure en état d'opposition, les mouvements de révolte contre Athènes partirent de l'aristocratie ou d'un petit nombre de citoyens isolés, tandis que le peuple, bien que partageant plus ou moins le désir d'autonomie, avait cependant soit la crainte de sa propre aristocratie, soit la sympathie pour Athènes, qui le faisait toujours reculer devant la révolte ; et quelquefois l'y rendait décidément contraire. A la vérité, ni Periklès ni Kléon ne s'appuyaient sur l'attachement du peuple en tant que distingué de celui du Petit Nombre dans les cités dépendantes. Mais Diodotos² insiste avec force sur l'argument dans la discussion relative à Mitylênê, après sa reddition ; et comme la guerre avançait, la question de l'alliance avec Sparte finit par s'identifier de plus en plus avec la prépondérance intérieure de la démocratie ou de l'oligarchie clans chacune d'elles³.

Nous trouverons que dans la plupart des cas de révolte réelle dont nous connaissons les circonstances précédentes, la mesure est adoptée ou favorisée par un petit nombre de mécontents oligarchiques, sans consulter la voix générale ; tandis que dans les cas où l'assemblée générale est consultée à l'avance, il se manifeste, il est vrai, une préférence pour l'autonomie, mais rien qui ressemble à de la haine contre Athènes ou à une inclination prononcée à rompre avec elle. Dans le cas de Mitylênê⁴, la quatrième année de la guerre, ce fut le gouvernement aristocratique qui se révolta, tandis que le peuple, aussitôt qu'il obtint des armes, se déclara réellement en faveur d'Athènes. Et la défection de Chios, le plus grand de tous les alliés, la douzième année de la guerre du

¹ Thucydide, III, 37, II, 63. V. la conférence tenue dans l'île de Mèlos ; la seizième année de la guerre du Péloponnèse (Thucydide, V, 89 sqq.), entre les commissaires athéniens et les Méliens. Je pense cependant qu'on doit moins se fier à cette conférence comme ayant une base réelle qu'aux discours de Thucydide en général, — dont nous parlerons ci-après plus en détail.

² Thucydide, III, 47.

³ V. les observations frappantes de Thucydide, III, 82, 83 ; Aristote, *Politique*, V, 6, 9.

⁴ Thucydide, III, 27.

Péloponnèse, — même après tous les maux que les alliés avaient été appelés à souffrir pendant cette guerre, et après les désastres ruineux qu’Athènes avait essuyés devant Syracuse, — cette défection, disons-nous, fut à la fois préparée à l’avance et accomplie par des négociations secrètes de l’oligarchie de l’île, non seulement sans le concours, mais contre l’inclination du peuple lui-même¹. C’est ainsi que la révolte de Thasos ne serait pas survenue, si la démocratie thasienne n’avait pas d’abord été renversée par l’Athénien Peisandros et par les oligarques ses confédérés. De même, à Akanthos, à Amphipolis, à Mendê et dans ces autres dépendances athéniennes qui furent enlevées à Athènes par Brasidas, — nous trouvons ce dernier introduit secrètement par un petit nombre de conspirateurs. La masse des citoyens ne le salue pas d’abord comme un libérateur, semblable à des hommes las de la suprématie athénienne : ils acquiescent, non sans débat, lorsque Brasidas est déjà dans la ville, et sa conduite, juste aussi bien que conciliante, gagne bientôt leur estime. Mais ni à Akanthos ni à Amphipolis il n’eût été admis par la libre décision des citoyens, s’ils n’avaient craint pour la sûreté de leurs amis, de leurs biens et de leur récolte, encore exposée dans les campagnes hors des murs². Ces exemples particuliers nous autorisent à affirmer que, bien que l’oligarchie dans les diverses cités alliées désirât ardemment secouer la suprématie d’Athènes, le peuple reculait toujours à la suivre, quelquefois même lui était opposé, et était à peine jamais disposé à faire des sacrifices dans ce but. Il partageait l’amour universel chez les Grecs pour une autonomie séparée³, et sentait l’empire athénien comme une pression étrangère dont il aurait été content de se délivrer, lorsque le changement pourrait se faire avec sûreté. Mais sa position n’était pas positivement pénible, et il ne fermait pas les yeux sur le côté hasardeux d’un pareil changement, — en partie à cause de la main coercitive d’Athènes — en partie à cause de nouveaux ennemis contre lesquels Athènes l’avait protégé jusque-là, — et non moins à cause de sa propre oligarchie. Naturellement, les différentes cités alliées n’étaient pas toutes animées des mêmes sentiments, quelques-unes ayant plus d’éloignement pour Athènes que d’autres.

Les manières particulières dont la suprématie athénienne pesait sur les alliés et excitait des plaintes, paraissent avoir été surtout au nombre de trois. 1° Le tribut annuel. 2° Les empiétements ou autres méfaits commis par des Athéniens individuellement, qui profitaient de la supériorité de leur position : citoyens ou établis au dehors par la cité en qualité de klêruchi (colons du dehors) sur les terres de ces alliés qui avaient été soumis, — ou servant dans les armements navals, — ou envoyés de ville en ville comme inspecteurs, — ou placés en garnison par occasion, — ou poursuivant quelque spéculation particulière. 3° L’obligation à laquelle les alliés étaient soumis d’apporter une partie considérable de leurs procès judiciaires devant les dikasteria à Athènes pour y être jugés.

Quant au tribut, j’ai fait remarquer auparavant que son montant n’avait été que peu élevé depuis qu’il avait été établi pour la première fois jusqu’au commencement de la guerre du Péloponnèse, époque à laquelle il était annuellement de six cents talents⁴. Il semble avoir été revu, et la répartition

¹ Thucydide, VIII, 9-14. Il fait observer aussi, relativement à l’oligarchie thasienne qui venait d’être établie à la place de la démocratie antérieure par les conspirateurs oligarchiques athéniens, qui étaient alors en train d’organiser la révolution des Quatre Cents, à Athènes, — qu’elle fit immédiatement des préparatifs pour se révolter contre cette ville (VIII, 64).

² Thucydide, IV, 86, 88, 106, 123.

³ V. l’important passage, Thucydide, VIII, 48.

⁴ Xénophon, *Repub. Ath.*, III, 5.

corrigée tous les cinq ans, époque à laquelle il est probable que les agents collecteurs étaient changés. Dans la suite, probablement, il devint plus onéreux, bien que nous ignorions quand ou dans quelle mesure ; mais sa duplication prétendue (comme je l'ai déjà fait remarquer) est à la fois non certifiée et improbable. On peut vraisemblablement affirmer le même accroissement graduel du second chef de désagrément, — les vexations causées aux alliés par des Athéniens individuellement, surtout par des officiers des armements, c'est-à-dire par des citoyens puissants¹. Sans doute ce fut toujours plus ou moins un grief réel, à partir du moment où les Athéniens devinrent despotes au lieu de chefs. Mais il est probable qu'il ne fut très sérieux en étendue qu'après le commencement de la guerre du Péloponnèse, quand la révolte de la part des alliés devint plus à craindre, et quand des garnisons, des inspecteurs et des vaisseaux destinés à recueillir le tribut furent plus essentiels dans le jeu de l'empire athénien.

Mais on a insisté sur la troisième circonstance ci-dessus mentionnée — l'assujettissement des cités alliées aux dikasteria athéniens — comme grief, plus que sur la seconde, et il paraît qu'elle a été exagérée à tort. Nous ne pouvons guère douter que le commencement de cette juridiction exercée par les dikasteria athéniens ne date de l'assemblée de Délos, à l'époque de la formation primitive de la confédération. C'était un élément indispensable de cette confédération, que les membres renonçassent à leur droit de se faire mutuellement la guerre en particulier, et qu'ils soumissent leurs différends à un arbitrage paisible, — convention introduite même dans des alliances beaucoup moins intimes que ne l'était celle-ci, et absolument essentielle au maintien efficace d'une action commune contre la Perse². Naturellement bien des causes de disputes publiques et privées ont dû s'élever dans ces îles et dans ces ports de la mer Ægée, dispersés sur une grande étendue, rattachés entre eux par des rapports de confraternité, de commerce et de craintes communes. L'assemblée de Délos, composée de députés de tous ces endroits, était le conseil naturel d'arbitrage pour ces disputes. Il a dû se former ainsi une habitude de reconnaître une sorte de tribunal fédéral, — pour décider paisiblement jusqu'à quel point

¹ Xénophon, *Repub. Ath.*, I, 14.

Quelles sont les personnes désignées par l'expression ἐκπέοντες, c'est ce qui paraît spécifié plus particulièrement un peu plus loin (I, 18) ; elle signifie les généraux, les officiers, les ambassadeurs, etc., envoyés par Athènes.

Quant aux klêruchiæ, ou établissements au dehors de citoyens athéniens sur les terres d'alliés révoltés et reconquis, — nous pouvons faire remarquer qu'elles ne sont pas mentionnées comme grief dans ce traité de Xénophon, ni dans aucun des discours anti-athéniens de Thucydide. Elles paraissent cependant comme chefs d'accusation après la destruction de l'empire, et au moment où Athènes était en train de s'élever de nouveau à une position qui pouvait inspirer l'espoir de le voir revivre. Car à la fin de la guerre du Péloponnèse, qui fut aussi la destruction de l'empire, tous les klêruchiæ furent de nouveau chassés, forcés de revenir à Athènes, et privés de leurs biens au dehors, qui firent retour aux divers propriétaires insulaires. Ces derniers furent terrifiés à l'idée qu'Athènes pourrait dans la suite essayer de recouvrer ces droits perdus ; de là les hauts cris jetés subséquentement contre les klêruchiæ.

² V. l'expression de Thucydide (V, 27), indiquant les conditions requises quand Argos était près d'étendre ses alliances dans le Péloponnèse. Ces conditions étaient au nombre de deux :

1° Que la cité fût autonome ;

2° Ensuite, qu'elle fût disposée à soumettre ses querelles à un arbitrage équitable.

Dans le discours contre les Athéniens, prononcé par le Syracusain Hermokratês à Kamarina, Athènes est accusée d'avoir asservi ses alliés, en partie parce qu'ils négligeaient de remplir leurs obligations militaires, en partie parce qu'ils se faisaient mutuellement la guerre (Thucydide, VI, 76), en partie aussi sous d'autres prétextes spécieux. Jusqu'à quel point cette accusation contre Athènes est-elle appuyée par le fait ? c'est ce qu'il est difficile de dire ; dans tous ces exemples particuliers que mentionne Thucydide de réduction d'alliés par Athènes, il y a une cause parfaitement définie et suffisante, — non pas un simple prétexte inventé par l'ambition athénienne.

chaque allié avait fidèlement rempli ses devoirs, tant envers la confédération collectivement, qu'envers d'autres alliés avec leurs citoyens pris individuellement et à part, — aussi bien que pour imposer ses décisions et punir des membres récalcitrants, en vertu du droit que Sparte et sa confédération réclamaient aussi et exerçaient¹. Or, dès le commencement, les Athéniens furent les présidents de cette assemblée qu'ils dirigeaient et dont ils faisaient exécuter les décisions. Quand elle disparut insensiblement, ils se trouvèrent occupant sa place aussi bien qu'investis de ses fonctions. Ce fut de cette manière que leur autorité judiciaire sur les alliés paraît avoir commencé pour la première fois, à mesure que la confédération se changea en un empire athénien, — les fonctions judiciaires de l'assemblée étant transférées à Athènes en même temps que le trésor commun, et étant sans doute étendues beaucoup. Et, en somme, ces fonctions ont dû produire plus de bien que de mal polir les alliés eux-mêmes, surtout pour ceux d'entre eux qui étaient les plus faibles et les plus dénués de défense.

Parmi les mille villes qui payaient tribut à Athènes — en prenant cette assertion numérique d'Aristophane non dans son sens exact, mais simplement comme un grand nombre —, si une ville de peu d'importance, ou l'un de ses citoyens, avait un motif de plainte contre une plus considérable, il n'y avait pas d'autre voie que l'assemblée de Dêlos ou le tribunal athénien où elle pût avoir une assurance raisonnable de trouver un jugement ou une justice équitable. Il n'est pas à supposer que toutes les plaintes et actions particulières entre un citoyen et un autre citoyen fussent portées à Athènes pour y être jugées ; cependant nous ne connaissons pas distinctement la ligne de démarcation entre les affaires qui y étaient portées et celles que l'on jugeait sur placé. Les cités sujettes paraissent avoir été privées du pouvoir de punir de mort, châtement qui ne pouvait être infligé qu'après un jugement ou une condamnation préalables à Athènes² ; de sorte que cette dernière se réservait le droit de connaître de la plupart des crimes graves, — ou ce que l'on peut appeler — *la haute justice* en général. Et les accusations politiques portées par un citoyen contre un citoyen, dans une cité sujette, quelconque, pour trahison, corruption, non accomplissement de devoir public, etc., prétendus, étaient sans doute portées à Athènes pour y être jugées, — ce qui était peut-être la partie la plus importante de sa juridiction.

Mais Athènes ne maintenait pas cette suprématie judiciaire dans le dessein réel de réformer l'administration de la justice dans chaque ville alliée séparément. Elle tendait plutôt à régler les relations d'une cité à l'égard d'une autre cité, — entre les citoyens de différentes villes, — entre les citoyens ou agents athéniens, et quelque-une de ces villes alliées, avec lesquelles ils avaient des rapports, -entre chaque cité isolée, en tant que gouvernement dépendant avec des partis politiques en lutte, et le chef souverain, Athènes. Tous ces points étant des problèmes que la souveraine Athènes était appelée à résoudre, la meilleure solution eût été dans une assemblée commune, émanant de tous les alliés. En mettant ceci de côté, nous verrons que celle que trouva Athènes était la meilleure immédiatement après, et nous serons d'autant plus amenés à le croire, si nous la comparons avec la conduite adoptée dans la suite par Sparte, quand

¹ Suivant le principe posé par les Corinthiens peu de temps avant la guerre du Péloponnèse, Thucydide, I, 40, 43.

Les Lacédæmoniens, en portant leur accusation de trahison contre Themistoklès, demandaient qu'il fût juré à Sparte, devant l'assemblée Hellénique commune qui y tenait ses séances, et dont Athènes était membre alors : c'est-à-dire la confédération ou alliance spartiate, Diodore, XI, 55.

² Antiphôn, *De Cæde Herodis*, c. 7, p. 135.

elle eut abattu l'empire athénien. Sparte avait pour règle générale de placer chacune des cités dépendantes sous le gouvernement d'une dékarchie (ou conseil oligarchique de dix) parmi ses principaux citoyens, avec un harmoste ou gouverneur spartiate, ayant une petite garnison sous ses ordres. On verra, quand nous en viendrons à décrire l'empire maritime spartiate, que ces arrangements exposaient chaque cité dépendante à des violences et à des extorsions très grandes, tandis que, après tout, une partie du problème seulement était résolue par là. Ils servaient uniquement à retenir chaque cité séparée sous la domination de Sparte, sans contribuer à régler les relations entre les citoyens de l'une et ceux de l'autre, ou à lier l'empire- pour en faire un tout. Or les Athéniens ne placèrent pas, comme système, dans leurs cités dépendantes, des gouverneurs analogues aux harmostes, bien qu'ils le fissent à l'occasion dans un besoin spécial. Hais leurs flottes et leurs officiers avaient de fréquents rapports avec ces cités ; et comme les principaux officiers n'étaient nullement éloignés d'abuser de leur position, la facilité de se plaindre, constamment ouverte, devant le dikasterion populaire athénien, servait à la fois de redressement et de garantie contre un désordre de ce genre. C'était une garantie que les alliés eux-mêmes comprenaient et estimaient vivement, comme nous l'apprend Thucydide. La source d'où ils avaient surtout à redouter du mal, c'était la mauvaise conduite des employés athéniens et des principaux citoyens, qui pouvaient abuser de la puissance d'Athènes pour leurs vues particulières, — mais ils considéraient *le Dêmos athénien comme le châtieur de ces méchants et comme un port de refuge pour eux-mêmes*¹. Si les dikasteria populaires à Athènes n'avaient pas été ouverts ainsi, les cités alliées auraient souffert bien plus cruellement des capitaines et des employés d'Athènes en leur qualité individuelle. Et le maintien de l'harmonie politique, entre la cité souveraine et l'allié sujet, fut assuré par Athènes au moyen de la juridiction de ses dikasteria au prix de beaucoup moins de violence et d'injustice que par Sparte. Car, bien que des chefs oligarchiques dans ces cités alliées pussent être injustement condamnés à Athènes, cependant cette faute accidentelle était immensément dépassée par les énormités des harmostes et des dékarchies spartiates, qui faisaient mourir en masse de nombreuses personnes sans aucun jugement.

De plus, il faut se rappeler que les simples citoyens athéniens, non revêtus d'emplois publics, étaient répandus sur toute la surface de l'empire comme klêruchi, propriétaires ou marchands. Par conséquent, il s'élevait naturellement des disputes entre eux et les indigènes des cités sujettes, aussi bien que parmi ces derniers eux-mêmes, dans les cas où les deux parties n'appartenaient pas à

¹ Thucydide, VIII, 48. Ceci est présenté comme le jurement réfléchi du commandant athénien, l'oligarque Phrynichos, que Thucydide loue beaucoup pour sa sagacité, et avec lequel il semble avoir concordé dans ce cas.

Xénophon (*Rep. Ath.*, I, 14, 15) affirme que les officiers athéniens en fonction rendaient maintes sentences injustes contre le parti oligarchique dans les cités alliées, — amendes, sentences de bannissement, peines capitales, et que le peuple athénien, bien qu'il eût un grand intérêt public dans la prospérité des alliés pour en tirer un tribut plus considérable, regardait néanmoins comme meilleur qu'un citoyen quelconque d'Athènes individuellement s'appropriât ce qu'il pouvait en pillant les alliés, et ne laissât à ces derniers que ce qui leur était absolument nécessaire pour vivre et travailler sans aucune superfluité qui pût leur donner la tentation de se récolter.

Que les officiers athéniens en fonction aient réussi trop souvent dans un injuste pécuniaire aux dépens des alliés, c'est assez probable ; mais que le peuple athénien se plût à voir ses citoyens individuellement s'enrichir, cela n'est certainement pas vrai. La vaste juridiction des dikasteria était destinée, entre autres effets, à ouvrir aux alliés un redressement légal contre cette mauvaise conduite de la part des officiers athéniens, et le passage de Thucydide cité plus haut prouve qu'elle produisait cet effet.

la même cité. Or, dans de tels cas, l'autorité souveraine de Sparte était exercée de manière à procurer peu ou point de remède, puisque l'action de l'harmoste ou de la dékarchie était limitée à une seule cité séparée ; tandis que les dikasteria athéniens, avec une compétence universelle et un jugement public, fournissaient la réparation la meilleure qu'admettait la possibilité.. Si un citoyen thasien se croyait lésé par l'historien Thucydide, soit comme commandant de la flotte athénienne dans cette station, soit comme propriétaire de mines d'or en Thrace, — il avait son remède contre lui dans une accusation portée devant les dikasteria athéniens, dont l'Athénien le plus puissant était justiciable non moins que le plus humble Thasien. Pour lui citoyen d'une cité alliée, ce pouvait être à l'occasion une chose pénible que d'être poursuivi devant les cours à Athènes ; mais c'était souvent aussi un précieux privilège pour lui de pouvoir poursuivre, devant ces cours, d'autres qu'ils n'auraient pu atteindre autrement. Il avait sa part du bien aussi bien que du mal. Si Athènes enlevait aux sujets alliés leur indépendance, elle leur donnait du moins en échange l'avantage d'une autorité judiciaire, centrale et commune, mettant ainsi chacun d'eux à même d'appliquer en toute rigueur les droits de la justice, contre les autres, d'une manière qui n'aurait pas été praticable (pour le plus faible du moins) même dans un état d'indépendance générale.

Or Sparte ne paraît pas même avoir riels tenté de pareil à l'égard de ses alliés sujets, se contentant de les tenir sous le pouvoir d'un harmoste et d'une oligarchie qui l'appuie. Et nous lisons des anecdotes qui montrent qu'on ne pouvait obtenir justice à Sparte même pour les plus graves outrages commis par l'harmoste, ou par de simples Spartiates, en dehors de la Laconie. Les deux filles d'un Bœôtien nommé Skedastos, de Leuktra, en Bœôtia, avaient été d'abord violées et ensuite tuées par deux citoyens spartiates : le fils d'un citoyen d'Oreus, en Eubœa, avait été également outragé et tué par l'harmoste Aristodêmos¹ : dans les deux cas les pères allèrent à Sparte pour soumettre l'énormité aux éphores et aux autres autorités, et dans les deux cas on fit la sourde oreille à leurs plaintes. Mais de tels crimes, s'ils eussent été commis par des officiers ou par des citoyens athéniens, auraient été formellement exposés à l'audience publique du dikasterion, et l'on ne peut douter que tous deux n'eussent été sévèrement punis. Nous verrons ci-après qu'une énormité de ce genre, commise par le général athénien Pachês, à Mitylênê, lui coûta la vie devant les dikastes athéniens². Xénophon, dans la représentation sombre et exclusive qu'il offre de la démocratie athénienne, fait remarquer que, si les alliés n'avaient pas été rendus justiciables des tribunaux d'Athènes, ils se seraient peu souciés du peuple d'Athènes, et auraient seulement fait leur cour aux Athéniens individuels, généraux, triérarques, où ambassadeurs, qui visitaient les îles étant de service ; mais dans le système actuel, les sujets étaient obligés de visiter Athènes, soit comme demandeurs, soit comme défendeurs, et étaient ainsi dans la nécessité de faire la cour à la niasse du peuple aussi, — c'est-à-dire à ces citoyens plus humbles dont les dikasteria étaient formés ; ils demandaient avec prière aux dikastes, à l'audience, faveur ou indulgence³. Mais c'est seulement une manière insidieuse de discréditer ce qui réellement était une protection pour les alliés, tant en projet qu'en réalité. Car il était moins dur d'être cité en justice, devant le dikasterion, que d'être condamné sans appel par le général en fonction, ou que d'être forcé de racheter sa condamnation par un présent. De

¹ Plutarque, *Pélopidas*, c. 20 ; Plutarque, *Amator. Narrat.*, c. 3, p. 773.

² V. infra ch. 3.

³ Xénophon, *Rep. Athen.*, I, 18.

plus, le dikasterion était ouvert non seulement pour recevoir des accusations contre des citoyens appartenant aux villes alliées, mais encore pour accueillir les plaintes qui étaient portées contre d'autres.

En admettant que les dikasteria à Athènes aient été aussi défectueux que possible en tant que tribunaux chargés d'administrer la justice, nous devons nous rappeler qu'ils étaient les mêmes tribunaux qui assuraient à tout citoyen sa propre fortune ou sa réputation, et que le citoyen natif d'une cité sujette quelconque était admis à la même chance de justice que le, citoyen natif d'Athènes. Conséquemment, nous trouvons l'ambassadeur athénien à Sparte, immédiatement avant la guerre du Péloponnèse, vantant, particulièrement pour ce motif, la cité souveraine, à savoir qu'elle traitait de la même façon ses alliés sujets. *Si notre pouvoir* (dit-il) *venait à passer dans d'autres mains, la comparaison montrerait bientôt quel usage modéré nous en faisons ; mais quant à nous, notre modération même est injustement tournée à notre honte plutôt qu'à notre louange. Car même bien que nous ayons le dessous dans les procès avec nos alliés, et bien que nous ayons décidé que ces affaires seraient jugées parmi nous, et d'après des lois égales pour les deux parties, on nous représente comme animés uniquement d'un amour de chicane*¹. *Nos alliés* (ajoute-il) *se*

¹ Thucydide, I, 76, 77.

J'explique *ξυμβόλαιαις δίκαις* comme se rattachant par le sens à *ξυμβόλαια* et non à *ξύμβολα*, — en suivant Duker et Bloomfield de préférence à Poppo et à Goeller : V. les notes élaborées des deux derniers éditeurs. *Δίκαι ἀπό ξυμβόλων* indiquaient les arrangements conclus par convention spéciale entre deux cités différentes, d'un commun accord, dans le dessein de régler des controverses entre leurs citoyens respectifs ; c'était quelque chose d'essentiellement distinct des arrangements judiciaires ordinaires de l'un ou de l'autre État. Or, ce sur quoi l'orateur athénien insiste ici est exactement le contraire de cette idée : il dit que les alliés étaient admis au bénéfice du jugement athénien et des lois athéniennes, de la même manière que les citoyens eux-mêmes. Les dispositions judiciaires par lesquelles les alliés athéniens étaient amenés devant les dikasteria athéniens ne peuvent proprement être appelées *δίκαι ἀπό ξυμβόλων*, à moins que l'acte d'incorporation primitive dans la confédération de Délos ne doive être regardé comme un *ξυμβόλον* ou accord, — ce qu'il pourrait être dans un sens large, bien qu'il ne le soit pas dans le sens propre dans lequel *δίκαι ἀπό ξυμβόλων* sont mentionnées ordinairement. De plus, je pense que le passage d'Antiphôn (*De Cæde Herodis*, p. 745) prouve que c'étaient les citoyens de villes non alliées d'Athènes qui plaidaient avec des Athéniens suivant les *δίκαι ἀπό ξυμβόλων*, — et non les alliées d'Athènes pendant qu'ils résidaient dans leurs villes natales ; car j'admets l'interprétation que Bœckh donne de ce passage, en opposition à Platner et à Schoemann (Bœckh, *Publ. Econ. of Athens*, b. III, ch. 16, p. 403, trad. angl ; Schoemann, *Der Attisch. Prozess*, p. 778 ; Platner, *Prozess und Magen bei den Attikern*, ch. 4, 21 p. 110-112), où ce dernier discute à la fois les passages d'Antiphôn et de Thucydide.

Les passages de Démosthène, *Orat. de Halones.*, c. 3, p. 98, 99 ; et Andocide, *cont. Alkibiadès*, c. 7, p. 121 (je cite ce dernier discours, bien qu'il soit indubitablement apocryphe, parce que nous pouvons bien supposer que son auteur était familier avec la nature et le contenu des *ξύμβολα*), nous donnent une idée suffisante de ces conventions judiciaires, ou *ξύμβολα*, — spéciales et sujettes à changer dans chaque cas particulier. Elles me semblent essentiellement distinctes de ce plan systématique de conduite par lequel les dikasteria d'Athènes furent appelés à connaître de toutes les controverses importantes, ou de la plupart, dans les villes alliées ou entre elles, aussi bien que des accusations politiques.

M. Bœckh établit une distinction entre les alliés autonomes (Chios et Lesbos, à l'époque qui précéda immédiatement la guerre du Péloponnèse) et les alliés sujets. *La première classe* (dit-il) *conservait la possession d'une juridiction illimitée, tandis que la seconde était forcée de juger toutes ses disputes dans les cours d'Athènes.* Sans doute cette distinction existait dans une certaine mesure, mais nous pouvons difficilement dire jusqu'où elle allait. En supposant qu'une dispute s'élevât entre Chios et une des îles sujettes, — ou entre un individu de Chios et un individu de Thasos, — le demandeur de Chios ne poursuivait-il pas, ou le défendeur de Chios n'était-il pas poursuivi devant le dikasterion athénien ? En supposant qu'un citoyen ou un officier athénien vînt à être enveloppé dans une dispute avec un homme de Chios, le dikasterion athénien n'était-il pas la cour compétente, quel que fût celui des deux qui était demandeur ou défendeur ? En supposant

plaindraient moins si nous faisons ouvertement usage de nos forces supérieures à leur égard ; mais nous écartons de telles maximes, et nous les traitons sur un pied d'égalité : et ils y sont tellement accoutumés qu'ils se croient en droit de se plaindre toutes les fois qu'ils se voient même légèrement trompés dans leur attente¹. Ils souffraient des maux pires sous les Perses, avant que notre empire commençât, et ils en souffriraient de pires sous vous (Spartiates) si vous deviez réussir à nous vaincre et à devenir maîtres à notre place.

L'histoire vient à l'appui de la vanterie de l'orateur athénien, et quant au temps qui précède et quant à celui qui suit l'empire d'Athènes². Et dans le fait, un citoyen athénien pouvait bien regarder non comme un mal, mais comme un privilège pour les alliés sujets, qu'ils fussent autorisés à le poursuivre devant le dikasterion, et à se défendre devant le même tribunal, soit dans le cas d'un tort qui lui aurait été fait, soit dans le cas d'une prétendue trahison à l'égard de l'autorité souveraine d'Athènes : ils étaient par là mis à son niveau. Il trouvait encore plus de motifs à vanter la compétence universelle de ces dikasteria, en ce qu'ils assuraient une autorité légale commune pour toutes les disputes des nombreuses communautés distinctes de l'empire entre elles, et pour la sûreté de la navigation et le commerce général de la mer Ægée. Qu'il s'élevât des plaintes à cet égard parmi les alliés sujets, cela n'est nullement surprenant ; car l'empire d'Athènes en général était incompatible avec cette autonomie séparée à laquelle chaque ville croyait avoir droit, et cette justice centrale était une de ces

qu'un citoyen ou magistrat de Chios fût soupçonné de fomenter une révolte, n'était-il pas possible à un accusateur quelconque, soit de Chios, soit d'Athènes, de le citer devant le dikasterion à Athènes ? Abus de pouvoir ou spéculat commis par des officiers athéniens à Chios, devait naturellement être porté devant les dikasteria athéniens, justement autant que si le crime avait été commis à Thasos ou à Naxos. Nous n'avons pas de preuves qui puissent nous venir en aide dans ces questions ; mais j'incline à croire que la différence par rapport à l'arrangement judiciaire, entre les alliés autonomes et les alliés sujets, était moins grande que ne le pense M. Bœckh. Nous devons nous rappeler que l'arrangement n'était pas tout mal pour les alliés ; — s'ils étaient exposés à être poursuivis, ils avaient le privilège de poursuivre pour des injures reçues.

Toutefois, il y a une remarque qui me paraît avoir de l'importance pour comprendre les témoignages sur ce sujet. L'empire athénien, proprement appelé ainsi, qui commença par la confédération de Délos après l'invasion des Perses, fut complètement détruit à la fin de la guerre du Péloponnèse, quand Athènes fut vaincue et prise. Mais après que quelques années se furent écoulées, vers l'an 377 avant J.-C., Athènes recommença à faire des conquêtes maritimes, à acquérir des alliés, à recevoir un tribut, à réunir une assemblée, et à se remettre sur le pied d'une sorte de cité souveraine. Or son pouvoir sur ses alliés pendant cette seconde période d'empire fut loin d'être aussi grand qu'il pouvait être pendant la première, entre la guerre des Perses et la guerre du Péloponnèse ; et nous ne pouvons pas du tout être sûrs que ce qui est vrai de la seconde soit également vrai de la première. Et je regarde comme probable que ces assertions des grammairiens, qui représentent leurs alliés comme portant *δικας από συμβόλων*, selon l'usage ordinaire chez les Athéniens, puissent réellement être vraies quant au second empire ou seconde alliance. Bekker, *Anecdota*, p. 436. Pollux, VIII, 63. Également Hesychius, I, 489. L'assertion attribuée ici à Aristote peut très probablement être vraie par rapport à la seconde alliance, bien qu'elle ne puisse être regardée comme vraie par rapport à la première. Dans la seconde, les Athéniens ont pu réellement avoir *σύμβολα*, ou conventions spéciales pour affaires judiciaires, avec beaucoup de leurs principaux alliés, au lieu de faire d'Athènes le centre d'autorité, et l'héritière de l'Assemblée délienne, comme ils le firent pendant la première. Toutefois il est à remarquer qu'Harpocrate, dans l'explication qu'il donne de *σύμβολα*, les considère d'une manière absolument générale, comme des conventions faites pour régler des controverses judiciaires entre une cité et une autre cité, sans aucune allusion particulière à Athènes et à ses alliés. Cf. Heffter, *Athenneische Gerichtsverfassung*, III, 1, 3, p. 91.

¹ Thucydide, I, 77.

² Cf. Isocrate, *Or. IV, Panégyrique*, p. 62, 66, sect. 116-138 ; et *Or. XII, Panathen.*, p. 247-254, sect. 72-111 ; *Or. VIII, De Pace*, p. 178, sect. 119 sqq. ; Plutarque, *Lysand.*, c. 13 ; Cornelius Nepos, *Lysand.*, c. 2, 3.

institutions saillantes et toujours actives, aussi bien qu'une marque frappante de dépendance pour les communautés subordonnées. Cependant, nous pouvons affirmer sans danger que, si l'empire devait -être maintenu, on ne pouvait trouver, pour le sauvegarder, de moyen à la fois moins oppressif et plus avantageux que la compétence et la surveillance des dikasteria, — système ne prenant pas sa source dans un pur *amour de chicane* (si, en effet, nous devons compter ceci comme un trait réel du caractère athénien, ce que je prendrai occasion d'examiner ailleurs), encore moins dans ces petits intérêts accessoires indiqués par Xénophon¹, tels que l'augmentation des droits de douane, des loyers des maisons, et de la location des esclaves, et les profits plus considérables des hérauts, provenant de l'affluence des plaideurs. Ce n'était rien que le pouvoir, inhérent dans l'origine à la confédération de Dêlos, de servir d'arbitre entre les membres et d'imposer des devoirs au corps entier, — pouvoir qu'Athènes hérita de cette assemblée, et qu'elle agrandit pour qu'il répondit aux besoins politiques de son empire ; fin à laquelle il était essentiel, même aux yeux de Xénophon². Il se peut que le dikasterion ne fût pas toujours impartial entre des citoyens athéniens en particulier, ou la république athénienne collectivement, et les alliés sujets, — et en ce sens les derniers avaient de bonnes raisons de se plaindre. Mais d'autre part nous n'avons pas de motif pour le soupçonner d'une injustice calculée ou constante, ni de défauts autres que ceux qui étaient inséparables de sa constitution et de sa procédure, quelles que pussent être les parties qu'il était appelé à juger.

Nous sommes en train maintenant de considérer l'empire athénien tel qu'il était avant la guerre du Péloponnèse, avant l'accroissement des exactions et la multiplication des révoltes, auxquelles cette guerre donna naissance, avant les cruautés qui accompagnèrent la répression de ces révoltes, et qui entachèrent si profondément le caractère d'Athènes, — avant cette aggravation de férocité, de méfiance, de mépris de l'obligation et de violence rapace, que Thucydide indique d'une manière si énergique comme ayant été communiqués au cœur grec par la fièvre d'une lutte qui régnait partout³. Il y avait eu avant cette époque bien des révoltes des dépendances athéniennes, depuis la plus ancienne à Naxos jusqu'à la plus récente à Samos. Toutes avaient été réprimées heureusement ; mais, dans aucun cas, Athènes n'avait déployé la même rigueur inflexible que nous verrons ci-après manifestée. à l'égard de Mitylênê, de Skiônê et de Mêlos. La politique de Periklês, alors dans la plénitude de son pouvoir à Athènes, était prudente et conservatrice, contraire à une extension forcée de l'empire aussi bien qu'à cette augmentation de charges sur les alliés dépendants qu'auraient imposée de tels projets ; elle tendait aussi à maintenir ce commerce assuré dans la mer Ægée qui avait dû être profitable à tous, non sans la conviction que la lutte devait s'élever tôt ou tard entre Athènes et Sparte, et qu'on devait ménager les ressources aussi bien que les dispositions des alliés contre cette éventualité.

¹ Xénophon, *Repub. Ath.*, I, 17.

² Xénophon, *Repub. Ath.*, I, 16. Il dit que l'une des conséquences avantageuses qui engagèrent les Athéniens à faire venir à Athènes les procès et les plaintes des alliés pour y être jugés — fut que les prytaneia ou sommes payées en présentant une cause en justice, devinrent assez considérables pour fournir toute la paye des dikastes d'un bout à l'autre de l'année.

Drais dans une autre partie de son traité (III, 2, 3), il représente les dikasteria athéniens comme surchargés d'affaires judiciaires, beaucoup plus qu'il ne leur était possible d'en terminer ; au point qu'il y avait de longs délais avant que les causes pussent être présentées. Il ne pouvait donc pas y avoir un grand intérêt à multiplier artificiellement les plaintes, afin de faire une paye pour les dikastes.

³ V. ses commentaires bien connus sur les séditions de Korkyra, III, 82-83.

Si nous lisons dans Thucydide le discours de l'ambassadeur de Mitylênê à Olympia¹, adressé aux Lacédœmoniens et à leurs alliés, la quatrième année de la guerre du Péloponnèse, à l'occasion de la révolte de la cité contre Athènes, — discours implorant aide, et avançant contre Athènes la plus forte accusation que l'on pouvait tirer des faits, — nous serons surpris de la faiblesse du cas et de la conscience que l'orateur a de cette faiblesse. Il n'a rien à émettre contre la cité souveraine qui ressemble à des griefs et à des actes oppressifs. Il n'insiste pas sur l'énormité du tribut, sur la conduite impunie d'officiers athéniens, sur la peine d'apporter les procès à Athènes pour y être jugés, ou sur d'autres souffrances des sujets en général. Il n'a rien à dire, si ce n'est qu'ils étaient sans défense et humiliés, et qu'Athènes exerçait une autorité sur eux sans et contre leur propre consentement ; et dans le cas de Mitylênê, il ne pouvait pas en dire autant, puisqu'elle était sur le pied d'un allié égal, armé et autonome. Naturellement cet état de dépendance forcée était tel que les alliés, ou ceux d'entre eux qui pouvaient être seuls, devaient par un motif naturel et raisonnable le secouer dès qu'ils en trouveraient l'occasion². Mais les preuves négatives, tirées du discours de l'orateur mitylênæen, vont jusqu'à établir le point soutenu par l'orateur athénien à Sparte, immédiatement avant la guerre, à savoir que, au delà du fait de cette dépendance forcée, les alliés avaient en pratique peu de sujets de plainte. Une cité comme Mitylênê pouvait être assez forte pour se protéger, elle et son commerce, sans le secours d'Athènes. Mais pour les alliés plus faibles, la ruine de l'empire athénien aurait grandement diminué la sécurité, tant des individus que du commerce, dans les eaux de la mer Ægée, et ils auraient ainsi acheté leur liberté au prix d'immenses désavantages positifs³.

¹ Thucydide, III, 11-14.

² C'est ce que dit l'orateur athénien Diodotos dans son discours où il conjure le châtement extrême près d'être infligé à Mitylênê, Thucydide, III, 46.

³ Il faut se rappeler que l'empire athénien était essentiellement un gouvernement de dépendances, Athènes comme État souverain exerçant une autorité sur des gouvernements subordonnés. Maintenir des relations avantageuses entre ceux gouvernements, — l'un suprême, — l'autre subordonné, — et faire fonctionner le système et la satisfaction du peuple de l'un aussi bien qu'il celle du peuple de l'autre, — cela a toujours été regardé comme un problème d'une grande difficulté. Quiconque lit le volume instructif de sir G. G. Lewis (*Essay on the Government of Dependencies*), et le nombre des exemples de mauvais gouvernement pratique en ce point qui y sont présentés, inclinera à penser que l'empire d'Athènes sur ses alliés fait comparativement une honorable figure. Il soutiendra très certainement une comparaison complète avec le gouvernement de l'Angleterre sur ses dépendances dans le dernier siècle ; en tant qu'expliqué par l'histoire de l'Irlande, avec les lois pénales contre les catholiques, — par la déclaration de l'indépendance publiée en 1776 par les colonies américaines, où soit exposés les motifs de leur séparation, — et par les plaidoyers de M. Burke contre Warren Hastings.

Un exposé et un procès légal auxquels fait allusion sir George Lewis (p. 367), jette eu outre du jour sur deux points qui ne sont pas sans importance dans l'occasion présente : 1° La veine de sentiment peu libérale et humiliante qui est prompte à se produire chez des citoyens du gouvernement suprême à l'égard de ceux du subordonné. 2° La protection que le jugement par le jury anglais, néanmoins, accorda aux citoyens de l'État dépendant contre l'oppression exercée par des officiers anglais :

Une action fut portée devant la cour des plaid communs, en 1773, par M. Anthony Fabrigas, natif de Minorque, contre le général Mostyn, gouverneur de file. Les faits prouvés au jugement étaient que le gouverneur Mostyn avait arrêté le demandeur, l'avait emprisonné, et transporté en Espagne sans aucune forme de procès, sur le motif que le demandeur lui avait présenté une pétition pour réparation de torts d'une manière qu'il regardait comme inconvenante. M. le juge Gould laissa au jury le soin de dire si la conduite du demandeur était de nature à ce qu'on pût conclure justement qu'il était sur le point d'exciter une sédition et de la mutinerie dans la garnison, ou s'il ne voulait rien de plus que hâter vivement son procès et obtenir réparation de griefs. S'ils croyaient le dernier point, le demandeur avait droit à une indemnité. Le jury rendit un verdict en faveur du demandeur

Presque tout le monde grec (en mettant de côté les Grecs italiens, siciliens et africains) était à cette époque compris soit dans l'alliance de Lacédæmone, soit dans celle d'Athènes, de sorte que la trêve de Trente ans assurait une suspension d'hostilités partout. De plus, les confédérés Lacédæmoniens avaient décidé, à la majorité, qu'on refuserait la requête de Samos, qui demandait du secours dans sa révolte contre Athènes ; ce qui semblait établir, comme loi pratique internationale, que ni l'un ni l'autre de ces deux grands corps collectifs ne se mêlerait de l'autre, et que chacun d'eux contiendrait ou punirait ses propres membres désobéissants¹.

Ce refus, qui influait considérablement sur le cours des événements, avait été conseillé surtout par les Corinthiens, malgré cette crainte d'Athènes et cet éloignement pour elle qui poussaient beaucoup d'entre les alliés à voter pour la guerre². La position des Corinthiens était particulière ; car tandis que Sparte et ses autres alliés étaient surtout des puissances de terre, Corinthe avait été dès les temps anciens maritime commerçante, et elle avait colonisé. Elle avait en effet possédé jadis la marine la plus considérable de Grèce, avec Ægina ; mais, ou elle ne l'avait pas augmentée du tout pendant les quarante dernières années, ou si elle l'avait fait, son importance navale comparative avait été abaissée par la

avec 75.000 fr. de dommages et intérêts. Dans la session suivante, il fut demandé un nouveau jugement que toute la cour refusa.

Les remarques suivantes de l'avocat du gouverneur Mostyn dans cette affaire contiennent un exposé franc et naïf de la doctrine, qu'une dépendance doit être gouvernée non dans son propre intérêt, mais dans celui de l'État dominant. *Messieurs les jurés (dit l'avocat), c'est maintenant le moment pour moi de signaler une autre circonstance, notoire pour toutes les personnes qui ont été établies dans l'île, c'est que les indigènes de Minorque n'ont que de mauvaises dispositions pour les Anglais et pour le gouvernement anglais. On ne doit pas s'en étonner beaucoup. Ils descendent des Espagnols, et ils considèrent l'Espagne comme le pays auquel ils devraient naturellement appartenir et n'est nullement surprenant qu'ils soient indisposés contre les Anglais, qu'ils regardent comme leurs vainqueurs. — De tous les Minorquains de l'île, le demandeur est peut-être éminemment et particulièrement le sujet le plus séditieux, le plus turbulent et le plus mécontent de la couronne de la Grande-Bretagne que l'on puisse trouver dans Minorque. Messieurs, il est, ou veut être appelé le patriote de Minorque. Or le patriotisme est une très bonne chose parmi nous, et nous lui devons beaucoup : nous lui devons nos libertés ; mais nous n'aurions que peu de chose digne d'estime, et peut-être n'aurions-nous que peu de ce dont nous jouissons maintenant, n'était notre commerce. Et dans l'intérêt de notre commerce, il n'est pas bon que nous encouragions le patriotisme à Minorque ; car il y détruit notre commerce, et ce sera la fin de notre commerce dans la Méditerranée si ce sentiment y entre. Mais chez nous il est très bien ; car la masse du peuple dans ce pays-ci veut l'avoir : il l'a demandé, — et par suite de ses demandes, il a joui de libertés qu'il transmettra à sa postérité, — et il n'est pas au pouvoir de ce gouvernement de l'en priver. Mais ce dernier s'inquiètera de toutes nos conquêtes au dehors. Si cet esprit prévalait à Minorque, la conséquence serait la perte de ce pays, et naturellement de notre commerce dans la Méditerranée. Nous serions fâchés de donner la liberté à tous nos esclaves dans nos plantations.*

La prodigieuse somme de dommages et intérêts accordée par le jury montre la force de sa sympathie pour ce demandeur Minorquain contre l'officier anglais. Je ne doute pas que le sentiment du dikasterion à Athènes ne fût beaucoup de la même sorte, et souvent tout à fait aussi fort, sincèrement disposé à protéger les alliés sujets contre la mauvaise conduite des triérarques ou inspecteurs athéniens.

Les sentiments que renferme le discours mentionné ci-dessus étaient souvent aussi exprimés par des orateurs athéniens dans l'assemblée, et il ne serait pas difficile de produire des passages leur servant de pendant, où ces orateurs impliquent qu'un mécontentement de la part des alliés est l'état naturel des choses, auquel Athènes ne pouvait espérer échapper. Le discours donné ici montre que ces sentiments naissent, presque inévitablement, des relations gênées de deux gouvernements, l'un suprême, et l'autre subordonné. Ils ne sont pas le produit d'une cruauté et d'une oppression particulières de la part de la démocratie athénienne, comme M. Mitford et tant d'autres ont cherché à le démontrer.

¹ V. l'important passage déjà indiqué dans une précédente note. Thucydide, I, 40.

² Thucydide, I, 33.

gigantesque expansion d'Athènes. Les Corinthiens avaient et un commerce et des colonies — Leukas, Anaktorion, Ambrakia, Korkyra, etc., le long ou près de la côte d'Épire ; ils avaient aussi leur colonie Potidæa, située sur l'isthme de Pallênê en Thrace, et intimement unie à eux : et l'intérêt de leur commerce les rendait opposés à une collision avec la flotte supérieure des Athéniens. C'était cette considération qui les avait engagés à résister au désir qu'avaient les alliés lacédémoniens de faire la guerre en faveur de Samos. Car, bien que leurs sentiments et de jalousie et de haine contre Athènes fussent forts même alors¹, nés en grande partie de la lutte qui s'était élevée peu d'années avant que Megara fût acquise à l'alliance athénienne, — la prudence indiquait que dans une guerre contre, la première puissance navale de la Grèce, ils étaient sûrs de perdre plus chue personne.

Tant que la politique de Corinthe fut tournée vers la paix, il y avait toute probabilité que la guerre serait évitée, ou du moins acceptée seulement dans le cas d'une nécessité grave, par l'alliance lacédémonienne. Mais un événement fortuit, éloigné aussi bien qu'inattendu, qui survint environ cinq ans après la révolte de Samos, renversa toutes ces chances, et non seulement fit disparaître les dispositions pacifiques de Corinthe, mais même la changea en une instigatrice ardente de la guerre.

Parmi les diverses colonies établies par Corinthe le long de la côte d'Épire, le plus grand nombre reconnaissait de sa part une hégémonie ou suprématie². Quelle mesure de puissance et d'intervention réelles impliquait cette reconnaissance, outre la dignité honorifique ? c'est ce que nous ne sommes pas en état de dire. Mais les Corinthiens étaient populaires, et ils n'avaient pas porté leur intervention au delà du point qui convenait aux colons eux-mêmes. Toutefois, la puissance de Korkyra faisait à ces relations amicales une exception éclatante ; elle avait été en général opposée à sa métropole, quelquefois même dans l'hostilité la plus grave à l'égard d'elle, et elle lui avait même refusé les tributs accoutumés d'honneur et de respect filial. Ce fut au milieu de ces relations de mauvais vouloir habituel entre Corinthe et Korkyra qu'il s'éleva une dispute relativement à la cité d'Epidamnos (connue dans la suite à l'époque romaine comme Dyrrachium, tout près de la moderne Durazzo), — colonie fondée par les Korkyræens sur la côte de l'Illyrie (Illyrie) dans le golfe Ionien, considérablement au nord de leur propre île. Si forte était la sainteté de l'usage grec par rapport à la fondation de colonies, que les Korkyræens, malgré leur inimitié pour Corinthe, avaient été obligés de choisir l'Ækiste (ou fondateur en chef) d'Epidamnos dans cette cité, — un citoyen de descendance hêraklide nommé Phalios — avec lequel était venus aussi quelques colons corinthiens. Et ainsi Epidamnos, bien que colonie korkyræenne, était cependant une petite fille reconnue (si l'on peut admettre l'expression) de Corinthe, dont le souvenir était perpétué par les solennités célébrées périodiquement en l'honneur de l'Ækiste.

Fondée sur l'isthme d'une péninsule qui s'avancait sur la côte maritime des Taulantiens illyriens, la ville d'Epidamnos fut d'abord prospère, et acquit un territoire considérable aussi bien qu'une nombreuse population. Mais pendant les années qui précédèrent immédiatement la période à laquelle nous sommes arrivés maintenant, elle avait été exposée à de grands revers. Une lutte intérieure entre l'oligarchie et le peuple, aggravée par des attaques des Illyriens du voisinage,

¹ Thucydide, I, 42.

² Thucydide, I, 38.

avait paralysé sa puissance ; et une révolution récente, dans laquelle le peuple renversa l'oligarchie, l'avait réduite encore davantage, — vu que les exilés oligarchiques réunissant une armée et s'alliant avec les Illyriens, harcelèrent cruellement la ville tant par mer que par terre. La démocratie épidaïnienne se trouva dans de tels embarras qu'elle fut forcée de demander du secours à Korkyra. Leurs ambassadeurs s'assirent comme suppliants auprès du temple de Hêrê, se mirent à la merci des Korkyræens, et les prièrent avec instance d'agir à la fois comme médiateurs avec l'oligarchie exilée et comme auxiliaires contre les Illyriens. Bien qu'on eût pu s'attendre à ce que les Korkyræens, gouvernés eux-mêmes démocratiquement, eussent compati à ces suppliants et à leurs prières, cependant leur sentiment fut décidément contraire. Car c'était l'oligarchie épidaïnienne qui était principalement liée à Korkyra, d'où leurs ancêtres avaient émigré, et où l'on pouvait trouver encore leurs sépultures de famille aussi bien que leurs parents¹ : tandis qu'il se peut que le Dêmos, ou les petits propriétaires et les marchands d'Épidaïnos, ait été d'origine mêlée, et en aucun cas il n'avait de monuments visibles d'un ancien lignage dans l'île mère. S'étant vu refuser du secours à Korkyra, et trouvant insupportable leur état de détresse, les Épidaïniens songèrent ensuite à s'adresser à Corinthe. Mais comme c'était une démarche d'une convenance douteuse, leurs ambassadeurs récurèrent l'ordre de prendre d'abord l'avis du Dieu de Delphes. Son oracle ayant donné une sanction complète, ils se rendirent à Corinthe avec leur mission : M, ils exposèrent leur détresse aussi bien que leur vaine demande adressée à Korkyra, — ils offrirent Épidaïnos aux Corinthiens comme en étant les Cœkistes et les chefs, demandant avec les prières les plus instantes une aide immédiate qui la préservât de la ruine, — et ils n'oublièrent pas d'insister sur la sanction divine qu'ils venaient d'obtenir. Ils n'eurent pas de peine à persuader les Corinthiens qui, considérant Épidaïnos comme une colonie commune de Corinthe et de Korkyra, se crurent non seulement autorisés, mais encore obligés, à entreprendre sa défense, — résolution que contribua beaucoup à leur inspirer leur ancienne querelle avec Korkyra. Ils organisèrent rapidement une expédition, composée en partie de nouveaux colons, en partie de ces militaires protectrices — de Corinthe, de Leukas et d'Ambrakia : ce corps combiné, pour ne pas être arrêté par la puissante flotte korkyræenne, fut conduit par terre jusqu'à Apollônia, et de là transporté par mer à Épidaïnos².

L'arrivée de ce renfort délivra la ville pour le moment, mais attira sur elle une formidable augmentation de péril de la part des Korkyræens, qui regardèrent l'intervention de Corinthe comme une infraction faite à leurs droits, et la ressentirent de la manière la plus forte. Leurs sentiments furent excités, en outre, par les exilés oligarchiques épidaïniens qui, venant dans file avec des demandes de secours et des appels aux tombes de leurs ancêtres korkyræens, trouvèrent une sympathie empressée. On les mit à bord d'une flotte de vingt-cinq trirèmes ; ils reçurent plus tard un nouveau renfort, qui fut envoyé à Épidaïnos avec la demande insultante adressée aux Épidaïniens, de les rétablir sur-le-champ et de renvoyer les nouveaux venus de Corinthe. Comme il ne fut fait aucune attention à ces requêtes, les Korkyræens commencèrent le blocus de la cité avec quarante vaisseaux et une armée auxiliaire de terre composée d'Illyriens, — et annoncèrent par une proclamation que toute personne de l'intérieur, citoyen ou non, pouvait se retirer en sûreté si elle le voulait, mais

¹ Thucydide, I, 26.

² Thucydide, I, 26.

serait traitée comme ennemie si elle restait. Combien de personnes profitèrent de cette permission ? c'est ce que nous ignorons : mais il y en eut assez du moins pour porter à Corinthe la nouvelle que ses troupes à Epidamnos étaient étroitement assiégées. Les Corinthiens se hâtèrent immédiatement d'équiper une seconde expédition, — suffisante non seulement pour délivrer la ville, mais pour surmonter la résistance que les Korkyræens feraient certainement. Outre trente trirèmes et mille hoplites qu'ils fournirent eux-mêmes, ils sollicitèrent du secours tant en vaisseaux qu'en argent auprès de beaucoup d'entre leurs alliés. Huit vaisseaux complètement équipés furent fournis par Megara, quatre par Palès dans file de Kephallènia, cinq par Epidauros, deux par Trœzen, un par Hermionê, dix par Leukas, et huit par Ambrakia, — en même temps que les contributions pécuniaires de Thèbes, de Phlionte et d'Élis. En outre, par une invitation publique ils appelèrent de nouveaux colons pour Epidamnos, promettant à tous des droits politiques égaux ; on permettait à tout homme qui désirait devenir colon sans être prêt à partir immédiatement, de s'assurer une admission future en déposant la somme de cinquante drachmes corinthiennes. Bien qu'il pût sembler que les perspectives de ces nouveaux colons fussent pleines de doute et de danger, cependant la confiance que l'on avait dans la protection de Corinthe la métropole était telle, qu'il s'en trouva beaucoup, tant pour rejoindre la flotte que pour payer le dépôt qui leur donnait droit de se réunir plus tard aux autres.

Tous ces actes de la part de Corinthe, bien qu'entrepris avec des intentions hostiles à l'égard de Korkyra, n'avaient été précédés d'aucune proposition formelle telle. qu'il était d'habitude d'en faire dans les États grecs, — dureté de procédé qui avait sa source non seulement dans sa haine contre Korkyra, mais encore dans la position politique particulière de cette île, qui était seule et isolée, inscrite ni dans l'alliance athénienne, ni dans l'alliance lacédæmonienne. Les Korkyræens, connaissant bien les sérieux préparatifs qu'on faisait alors à Corinthe, et la ligue de tant de villes contre eux, ne se sentirent guère en état de leur tenir tête seuls, malgré leurs richesses et leurs formidables forces navales de 120 trirèmes, inférieures seulement à celles d'Athènes. Ils tentèrent de détourner l'orage par des moyens pacifiques, et déterminèrent quelques citoyens de Sparte et de Sikyôn à les accompagner à Corinthe comme médiateurs ; là, tout en demandant que les forces et les colons envoyés récemment à Epidamnos fussent retirés, niant tout droit de la part de Corinthe d'intervenir dans cette colonie, — ils offrirent en même temps, si ce point était contesté, de s'en référer pour un arbitrage soit à quelque cité péloponnésienne impartiale, soit à l'oracle de Delphes ; un tel arbitre déciderait à laquelle des deux villes Epidamnos appartenait réellement comme colonie, — et les deux États se soumettraient à la décision. Ils repoussèrent solennellement tout recours aux armes qui, si l'on y persistait, les mettrait dans la nécessité de chercher de nouveaux alliés auxquels ils ne seraient pas disposés à s'adresser volontiers. A cela, les Corinthiens répondirent qu'ils ne pouvaient écouter aucune proposition avant que l'armée assiégeante des Korkyræens fût retirée d'Epidauros. Alors les Korkyræens répliquèrent qu'ils la retireraient immédiatement, pourvu que les nouveaux colons et les troupes envoyés par Corinthe fussent éloignés en même temps. Ou cette retraite réciproque devait s'effectuer, ou les Korkyræens acquiescèrent au statu quo, jusqu'à ce que les arbitres eussent décidé¹.

Bien que les Korkyræens eussent montré une dureté inexcusable en rejetant la première supplication d'Epidauros, cependant, dans les propositions qu'ils

¹ Thucydide, I, 28.

faisaient à Corinthe, le droit et l'équité étaient de leur côté. Mais les Corinthiens étaient allés trop loin, et avaient pris une attitude trop décidément agressive, pour consentir à se soumettre à un arbitrage. En conséquence, aussitôt que leur armement fut équipé, ils firent voile pour Epidamnos, en envoyant un héraut déclarer la guerre en forme aux Korkyræens. Quand l'armement, composé de soixante-quinze trirèmes sous Aristeus, Kallikratês et Timanor, avec deux mille hoplites sous Archetimos et Isarchidas, eut atteint le cap Aktium à l'entrée du golfe Ambrakien, il fut rencontré par un héraut Korkyræen monté sur un petit bateau qui leur défendait d'aller plus loin, — sommation naturellement inutile, et bientôt suivie par l'apparition de la flotte korkyræenne. Des 120 trirèmes qui constituaient l'établissement naval de l'île, quarante étaient occupées au siège d'Epidamnos, mais on se servit de toutes les quatre-vingts autres, les vieux vaisseaux étant spécialement réparés pour cette occasion. Dans l'engagement qui fut livré ensuite, les Korkyræens gagnèrent une victoire complète, où ils détruisirent quinze vaisseaux corinthiens, et firent un nombre considérable de prisonniers. Et le jour même de la victoire, Epidamnos se rendit à la flotte assiégeante, sous condition que les Corinthiens qui s'y trouvaient seraient retenus comme prisonniers, et que les autres nouveaux venus seraient vendus comme esclaves. Les Corinthiens et leurs alliés ne tinrent pas longtemps la mer après leur défaite, mais ils se retirèrent chez eux, tandis que les Korkyræens restèrent maîtres incontestés de la mer voisine. Après avoir élevé un trophée u Leukimnê, promontoire attenant à leur île, ils se mirent en devoir, suivant la déplorable coutume de la guerre grecque, de tuer tous leurs prisonniers¹, — excepté les Corinthiens, qui furent emmenés à Korkyra et retenus comme des prix de grande valeur en vue de négociations. Ensuite ils commencèrent à tirer vengeance de ceux des alliés de Corinthe qui lui avaient prêté aide pour la récente expédition : ils ravagèrent le territoire de Leukas, brûlèrent Kyllênê, le port maritime d'Elis, et causèrent tant de dommage que les Corinthiens furent obligés, vers la fin de l'été, d'envoyer un second armement au cap Aktium, pour défendre Leukas, Anaktoriori et Ambrakia. La flotte korkyræenne se rassembla de nouveau près de Leukimnê ; mais il n'y eut pas de nouvel engagement, et à l'approche de l'hiver les deux armements furent licenciés².

Les Corinthiens furent profondément humiliés de leur défaite sur mer, en même temps que de la dispersion des colons qu'ils avaient réunis, et bien que la perte d'Epidamnos eût fait échouer leur projet primitif, ils n'en furent que plus disposés à tirer une vengeance complète de leur ancienne ennemie Korkyra. Ils s'occupèrent, pendant deux années entières après la bataille, à construire de nouveaux vaisseaux et à préparer un armement qui correspondit à leurs desseins : et, en particulier, ils envoyèrent partout, non seulement dans les ports maritimes du Péloponnèse, mais encore dans les îles dépendantes d'Athènes, pour prendre à leur solde la meilleure classe de marins. Par ces efforts prolongés, quatre-vingt dix vaisseaux corinthiens bien équipés furent prêts à mettre à la voile la troisième année après la bataille. La flotte entière, une fois

¹ Pour expliquer cette manière dont les anciens Grecs traitaient les prisonniers de guerre, je transcris un incident de l'histoire plus récente d'Europe. Il est contenu dans une description faite par Bassompierre de sa campagne en Hongrie en 1603, avec une armée d'Allemands et de Hongrois sous le comte de Rossworm, contre les Turcs : *Après cette victoire, nous repassâmes toute l'armée, de l'autre côté du Danube en notre camp. Le général commanda que l'on tuât tous les prisonniers du jour précédent, parce qu'ils embarrassaient l'armée : qui fut une chose bien cruelle, de voir tuer de sang-froid plus de huit cents hommes rendus.* — *Mémoires de Bassompierre*, p. 308, collect. Petitot.

² Thucydide, I, 29, 30.

renforcée par les alliés, ne comptait pas moins de cent cinquante voiles, vingt-sept trirèmes d'Ambrakia, douze de Megara, dix d'Élis, autant de Leukas, et une d'Anaktorion. Chacune de ces escadres alliées avait ses officiers particuliers, tandis que le Corinthien Xenokleidês et quatre autres étaient commandants en chef¹.

Mais les préparatifs que l'on faisait avec tant de soin à Corinthe n'étaient pas un secret pour les Korkyræens, qui savaient bien, en outre, les nombreux alliés que cette ville pouvait avoir à sa disposition, et son influence étendue d'un bout à l'autre de la Grèce. Une attaque si formidable dépassait ce qu'ils pouvaient se hasarder à braver, seuls et sans aide. Ils ne s'étaient jamais encore inscrits au nombre des alliés soit d'Athènes, soit de Lacédæmone. Leur orgueil et leur politique avaient consisté à conserver une ligne séparée d'action, ce que leurs richesses, leur pouvoir et leur position toute particulière leur avaient jusque-là permis de faire avec sûreté. Toutefois, qu'ils eussent pu continuer à être dans cet état sans danger, c'est ce qu'amis et ennemis considéraient comme une particularité appartenant à leur île ; et de là nous pouvons conclure combien peu les îles de la mer Ægée, alors sous l'empire athénien, auraient été en état de conserver une indépendance réelle, si cet empire avait été détruit. Mais bien que Korkyra n'eût pas été inquiétée dans cette politique d'isolement jusqu'au moment actuel, les forces ailleurs dans toute la Grèce s'étaient tellement accrues et consolidées, qu'elle ne pouvait plus même la continuer. Demander à être admise dans la confédération lacédæmonienne, où son ennemie immédiate exerçait une influence supérieure, étant hors de question, elle n'avait pas d'autre choix que de rechercher l'alliance d'Athènes. Jusqu'alors cette ville n'avait pas de dépendances dans le golfe ionien ; elle n'était pas unie par la parenté, et elle n'avait pas eu de relations amicales antérieures avec la dorienne Korkyra. Mais s'il n'y avait ainsi ni fait ni sentiment antérieur qui pût servir de fondement à une alliance, il n'y avait rien non plus qui s'y opposât ; car dans la trêve entre Athènes et Sparte, il avait été expressément stipulé que toute ville non inscrite actuellement parmi les alliés de l'une ou de l'autre, pourrait s'unir à l'une ou à l'autre à son gré². Tandis que la proposition d'alliance pouvait ainsi formellement être acceptée ou refusée, le temps et les circonstances dans lesquels elle devait être faite la rendaient pleine de graves éventualités pour toutes les parties. Les ambassadeurs korkyræens, qui visitaient alors Athènes pour la première fois dans le dessein de la faire, y vinrent avec des espérances douteuses de succès, bien que ce fiât pour leur île une question de vie ou de mort.

Selon les théories modernes de gouvernement, déclarer la guerre, faire la paix, et contracter des alliances, sont des fonctions propres à être confiées au pouvoir exécutif séparément de l'assemblée représentative. Selon les idées anciennes, c'étaient précisément les objets les plus essentiels à soumettre à la décision de l'assemblée complète du peuple : et en réalité ils lui étaient soumis, même dans les gouvernements qui n'étaient que partiellement démocratiques ; et à plus forte raison, naturellement, dans la complète démocratie d'Athènes. Les ambassadeurs korkyræens, en arrivant dans cette ville, commencèrent par exposer leur affaire aux stratèges ou généraux de l'État, qui leur indiquèrent un jour où ils seraient entendus par l'assemblée publique, quand les citoyens en auraient eu pleine connaissance à l'avance. La mission n'était pas secrète, car les Korkyræens avaient eux-mêmes fait comprendre leur intention à Corinthe, à

¹ Thucydide, I, 31-46.

² Thucydide, I, 35-40.

l'époque où ils proposaient qu'on s'en référât à un arbitrage pour la querelle. Même sans cette mention, la nécessité politique de la mesure était assez évidente pour que les Corinthiens s'y attendissent. Enfin, leurs *proxeni* à Athènes — citoyens athéniens qui veillaient sur les intérêts publics et privés des Corinthiens, en correspondance confidentielle avec leur gouvernement, — et qui, parfois en vertu d'une nomination, parfois volontairement, remplissaient en partie les fonctions des ambassadeurs des temps modernes —, ces proxeni, disons-nous, leur communiquèrent l'arrivée des envoyés korkyræens. De sorte que le jour désigné à ces derniers pour être entendus devant l'assemblée publique, des ambassadeurs corinthiens étaient aussi présents pour leur répondre et pour s'opposer à ce qu'on accédât à leur prière.

Thucydide nous a donné dans son Histoire les discours des deux parties, c'est-à-dire des discours de sa composition, mais selon toute probabilité représentant la substance de ce qui fut dit réellement ou de ce qu'il avait peut-être entendu lui-même. Bien que le style particulier à l'historien et sa forme dure y dominant d'un bout à l'autre, ces discours cependant sont au nombre des plus clairs et des plus pratiques de tout son ouvrage ; ils nous montrent complètement la situation réelle, qui était pleine de doute et de difficulté, en présentant des raisons d'une force considérable de la part de chacun des côtés opposés.

Les Korkyræens, après avoir déploré leur imprévoyance antérieure qui les avait amenés à attendre que l'heure du besoin fût arrivée pour rechercher une alliance, se présentaient comme, réclamant l'amitié d'Athènes sur les plus forts motifs d'intérêt commun et d'utilité réciproque. Bien que le danger actuel et le besoin où ils étaient de l'appui des Athéniens fussent urgents maintenant, ce n'était ni une injuste querelle ni une conduite déshonorante qui les y avaient exposés. Ils avaient proposé à Corinthe un arbitrage équitable relativement à Epidamnos, et leur demande avait été repoussée, — ce qui montrait où était le droit du cas : en outre, ils se trouvaient maintenant exposés seuls, non, à la seule Corinthe, qu'ils avaient déjà vaincue, mais à une confédération formidable organisée sous ses auspices, et comprenant des marins d'élite soudoyés même parmi les alliés d'Athènes. En accédant à leur prière, Athènes neutraliserait d'abord cet emploi abusif de ses propres marins, et en même temps elle imposerait une obligation indélébile, protégerait la cause du droit, et s'assurerait à elle-même un important renfort. Car, après la sienne propre, l'armée navale korkyræenne était la plus puissante de la Grèce, et elle était actuellement à sa portée. Si en déclinant l'offre présente, elle laissait accabler Korkyra, cette armée navale passerait du côté de ses ennemis ; car telles étaient Corinthe et l'alliance péloponnésienne, — et telles elles se déclareraient bientôt ouvertement. Dans l'état actuel de la Grèce, une collision entre cette alliance et Athènes ne pouvait être différée longtemps. C'était en vue de cette éventualité que les Corinthiens cherchaient actuellement à s'emparer de Korkyra avec sa flotte¹. La politique d'Athènes lui imposait donc l'impérieux devoir de déjouer un tel dessein, en assistant maintenant les Korkyræens. Il lui était permis de le faire aux termes de la trêve de Trente ans. Et bien que quelques-uns pussent prétendre que dans la conjoncture critique présente, accepter Korkyra comme alliée équivalait à une déclaration de guerre avec Corinthe, le fait cependant convaincrerait de fausseté de telles prédictions ; car Athènes se fortifierait au point que ses ennemis seraient moins disposés que jamais à l'attaquer. Non seulement elle rendrait ses forces navales irrésistiblement puissantes, mais encore elle deviendrait maîtresse

¹ Thucydide, I, 33.

de la communication entre la Sicile et le Péloponnèse, et empêcherait ainsi les Dôriens Siciliens d'envoyer des renforts aux Péloponnésiens¹.

Les orateurs corinthiens répondirent à ces représentations faites par les Korkyræens. Ils dénoncèrent la politique, égoïste et inique suivie par Korkyra, lion moisis dans l'affaire d'Epidamnos que dans tout le temps antérieur², — ce qui était la raison réelle qui l'avait toujours fait rougir d'alliés honnêtes. Avant tout, elle avait toujours agi d'une manière méchante et irrévérencieuse à l'égard de Corinthe, sa métropole, à qui elle était unie par ces liens de fidélité coloniale que reconnaissait la moralité grecque et à laquelle les autres colonies corinthiennes obéissaient avec plaisir³. Epidamnos n'était pas une colonie korkyræenne, mais une colonie corinthienne. Les Korkyræens, après avoir commis une faute en l'assiégeant, avaient proposé un arbitrage sans être disposés à retirer leurs troupes quand l'arbitrage était pendant : ils venaient maintenant avec impudence demander à Athènes de devenir, après le fait, complice d'une telle injustice. La disposition de la trêve de Trente ans pouvait paraître, il est vrai, autoriser Athènes à les recevoir comme alliés ; mais cette disposition n'avait pas pour but de permettre l'admission de cités déjà attachées ailleurs par le lien de fidélité coloniale, — encore moins de cités engagées dans une querelle active et pendante, où un appui quelconque donné à un parti dans la querelle était nécessairement une déclaration de guerre contre le parti opposé. Si l'un des deux partis avait droit à invoquer l'aide d'Athènes dans cette occasion, Corinthe avait un droit meilleur que Korkyra. Car cette dernière n'avait jamais eu d'affaires avec les Athéniens ; tandis que Corinthe était non seulement encore en convention d'amitié avec eux, par la trêve de Trente ans, — mais elle leur avait rendu un service essentiel en dissuadant les alliés péloponnésiens d'assister Samos révoltée. En agissant ainsi, les Corinthiens avaient soutenu la loi internationale grecque, qui enjoignait que chaque alliance eût le droit de punir ses propres membres désobéissants. Ils priaient maintenant Athènes de respecter ce principe en n'intervenant pas entre Corinthe et ses alliés coloniaux⁴, surtout en ce que sa violation retomberait d'une manière fâcheuse sur Athènes elle-même avec ses nombreuses dépendances. Quant à la crainte d'une guerre imminente entre l'alliance péloponnésienne et Athènes, une telle éventualité était jusqu'à présent incertaine, — et pouvait ne pas se présenter du tout, si Athènes se conduisait justement, et consentait à se concilier Corinthe dans cette occasion critique. Mais elle se présenterait assurément si elle repoussait ce moyen, — et les

¹ Thucydide, I, 32-36.

² La description que fait Hérodote (VII, 168 : cf. Diodore, XI, 15) de la duplicité des Korkyræens quand ils furent sollicités d'aider la cause grecque à l'époque de l'invasion de Xerxès, semble impliquer que le portrait défavorable qu'en font les Corinthiens coïncidait avec l'impression générale, d'une extrémité à l'autre de la Grèce.

Relativement à la prospérité et à l'insolence des Korkyræens, V. Aristote, ap. Zenob., *Proverb.*, IV, 49.

³ Thucydide, I, 38.

C'est là un passage remarquable qui sert à expliquer la position d'une métropole à l'égard de sa colonie. La relation était telle qu'elle devait être comprise sous le nom général d'hégémonie : supériorité et droit de commander d'un côté, infériorité avec devoir de respect et d'obéissance de l'autre, — limités quant à l'étendue, bien que nous ne sachions pas où se plaçait la limite, et variant probablement dans chaque cas individuel. Les Corinthiens envoyaient à Potidæa des magistrats annuels, appelés Epidemiurgi (Thucydide, I, 56).

⁴ Thucydide, I, 40.

dangers auxquels Athènes s'exposerait ainsi seraient beaucoup plus grands que la compensation de la coopération navale promise par Korkyra¹.

Tels furent en substance les arguments présentés par les ambassadeurs des deux parties adverses devant l'assemblée publique athénienne dans cet important débat. Ce débat dura deux jours, l'assemblée étant ajournée jusqu'au matin ; tellement fut considérable, le nombre des orateurs, et probablement aussi la divergence de leurs vues. Malheureusement Thucydide ne nous donne aucun de ces discours athéniens, — pas même celui de Periklès, qui détermina le résultat définitif.

Epidamnos, avec sa question contestée de droit métropolitain, occupa peu l'attention de l'assemblée athénienne. Mais les forces navales korkyræennes étaient une chose immense, puisque la question était de savoir si elles seraient pour les Athéniens ou contre eux, — chose que rien ne put contrebalancer, si ce n'est les dangers d'une guerre péloponnésienne. *Évitons cette dernière calamité* (fut l'opinion d'un grand nombre), *même au prix de voir Korkyra vaincue, et tous ses vaisseaux et ses marins au service de la ligue péloponnésienne. Vous ne l'éviterez réellement pas, même par ce grand sacrifice* (était la réponse d'autres). *Les causes créatrices de la guerre sont à l'œuvre, — et elle arrivera infailliblement, quelle que soit votre décision au sujet de Korkyra : profitez de l'ouverture présente, au lieu d'être poussés finalement à entreprendre la guerre avec un grand désavantage relatif.* De ces deux points de vue, le premier l'emporta d'abord dans l'assemblée d'une manière prononcée² ; mais elle en arriva insensiblement au second, qui était conforme à la conviction ferme de Periklès. Il fut résolu cependant qu'on prendrait une sorte de moyen terme, de manière à sauver Korkyra, et toutefois, s'il était possible, à éviter de violer la trêve existante et la guerre péloponnésienne qui s'ensuivrait. Accéder à la requête des Korkyræens, -en les adoptant sans réserve comme alliés, aurait forcé les Athéniens de les accompagner dans une attaque contre Corinthe, si on le leur demandait, — ce qui aurait été une infraction manifeste à la trêve. En conséquence, on lie conclut -rien de plus qu'une alliance dans des vues rigoureusement défensives, pour préserver Korkyra dans le cas où elle serait attaquée : et l'on n'équipa point pour appuyer cette résolution de forces plus considérables qu'une escadre de dix trirèmes, sous Lacedæmonios, fils de Kimôn. La faiblesse de cet armement prouverait aux Corinthiens qu'on ne projetait aucune agression contre leur ville, tandis qu'il sauverait Korkyra de la ruine, et dans le fait entretiendrait la guerre de manière à affaiblir et à endommager les forces navales des deux parties³, — ce qui était le meilleur résultat qu'Athènes put espérer. Les instructions données à Lacedæmonios et à ses deux collègues étaient expresses : ne pas engager de combat avec les Corinthiens, à moins qu'ils n'approchassent réellement de Korkyra ou de quelque possession korkyræenne dans le dessein de l'attaquer ; mais dans ce cas faire de son mieux sur la défensive.

¹ Thucydide, I, 37-43.

² Thucydide, I, 44.

Οὐχ ἤσσον, dans le langage de Thucydide, a ordinairement le sens positif de plus.

³ Thucydide, I, 44. Plutarque (*Periklès*, c. 29) attribue la faiblesse de l'escadre envoyée sous Lacedæmonios à mie petite rancune de Periklès contre ce commandant, comme étant le fils de Kimôn, son ancien rival politique. Quelle que soit la source où il a puisé ce renseignement, le motif attribué semble tout à fait indigne de crédit.

Le grand armement corinthien de cent cinquante voiles partit bientôt du golfe, et parvint à un port sur la côte d'Épire, au cap appelé Cheimerion, presque en face de l'extrémité méridionale de Korkyra. Ils y établirent une station navale et un camp, appelant du voisinage à leur aide une armée considérable de tribus Épirotes amies. La flotte korkyræenne de cent dix voiles, sous Meikiadès et deux autres, avec les dix vaisseaux athéniens, s'arrêta dans l'une des îles adjacentes nommée Sybota, tandis que l'armée de terre et mille hoplites zakynthiens étaient postés sur le cap korkyræen Leukimnè. Des deux côtés on se prépara à combattre : les Corinthiens, prenant à bord des provisions pour trois jours, partirent la nuit de Cheimerion et rencontrèrent le matin la flotte korkyræenne qui s'avancait vers eux, partagée en trois escadres, l'une sous chacun des trois généraux et ayant les dix vaisseaux athéniens à l'extrême droite. En face d'eux étaient rangés les vaisseaux d'élite des Corinthiens, occupant la gauche de leur flotte collective : ensuite venaient les divers alliés, avec des Mégariens et des Ambrakiotes à l'extrême droite. Jamais auparavant deux flottes aussi nombreuses, toutes les deux grecques, ne s'étaient livrées bataille. Mais la tactique, et la manoeuvre ne répondaient pas au nombre. Les ponts étaient couverts d'hoplites et d'archers, tandis que les rameurs en dessous, du côté des Korkyræens du moins, étaient en grande partie des esclaves. Les vaisseaux des deux côtés, étant poussés en avant par les rames, de manière à se choquer directement et à donner proue contre proue, étaient accrochés ensemble par les grappins, et un combat acharné corps à corps commençait alors entre les troupes à bord de chacun, comme si elles étaient à terre, — ou plutôt comme des marins allant à l'abordage : tout à fait d'après le système suranné du combat naval grec, sans aucune de ces améliorations introduites dans la flotte athénienne pendant la dernière génération. Dans l'attaque navale athénienne, le vaisseau, les rameurs et le timonier étaient d'une importance beaucoup plus grande que les soldats armés sur le pont. Par la force et la régularité de la nage, par un soudain et rapide changement de direction, par des feintes calculées pour tromper, le capitaine athénien cherchait à pousser l'éperon aigu de son vaisseau, non pas contre la proue, mais contre les parties plus faibles, et plus vulnérables de son ennemi, — le flanc, les rames ou la poupe. Le vaisseau devenait ainsi dans les mains de son équipage l'arme réelle de l'attaque, qui était destinée d'abord à désemperer l'ennemi et à le laisser hors d'état d'être dirigé sur l'eau ; et ce n'était que quand on avait obtenu ce résultat que les hommes armés sur le pont commençaient à agir¹. Lacedæmonios, avec ses dix vaisseaux athéniens, bien que ses instructions lui défendissent de prendre part à la bataille, prêta autant d'aide qu'il put en prenant position à l'extrémité de la ligne et en faisant des mouvements comme s'il, était prêt à attaquer ; tandis que les marins avaient tout loisir pour contempler ce qu'ils méprisaient comme un maniement maladroit des vaisseaux des deux côtés. Tout devint confusion après que la bataille fut engagée. Les vaisseaux des deux parties ennemies s'enchevêtrèrent, les rames furent brisées et devinrent difficiles à manier, — les ordres ne purent ni être entendus, ni être obéis, — et la valeur individuelle des hoplites et des archers sur le pont, devint le point décisif d'où dépendit la victoire.

¹ Changer le combat naval en un combat de terre à bord, était un usage complètement répugnant au sentiment athénien, — comme nous le voyons indiqué aussi dans Thucydide, IV, 14 : cf. aussi VII, 61.

Les vaisseaux corinthiens et syracusains en vinrent finalement à neutraliser la manoeuvre athénienne en construisant leurs proues avec plus de force et de solidité, et en forçant le vaisseau athénien à un choc direct, que sa proue plus faible n'était pas en état de soutenir (Thucydide, VII, 36).

A l'aile droite des Corinthiens, la gauche des Korkyræens fut victorieuse. Leurs vingt vaisseaux repoussèrent les alliés ambrakiotes de Corinthe, et non seulement les poursuivirent jusqu'au rivage, mais encore les équipages débarquèrent et pillèrent les tentes. Leur imprudence à rester ainsi aussi longtemps en dehors de la bataille eut des conséquences fatales et incalculables, d'autant plus que leur nombre total était inférieur ; car leur aile droite, opposée aux meilleurs vaisseaux de Corinthe, fut, après un rude combat, complètement battue. Un grand nombre de vaisseaux furent désemparés, et, les autres obligés de faire retraite comme ils purent, — retraite que les vaisseaux victorieux de l'autre aile auraient protégée s'il y avait eu une discipline efficace dans la flotte, mais qui alors ne fut qu'imparfaitement aidée par les dix vaisseaux athéniens sous Lacedæmonios. Bien que dans le commencement ils eussent obéi aux instructions reçues d'Athènes de ne pas frapper de coups réels, cependant, — lorsque la bataille devint douteuse, et plus encore, lorsque les Corinthiens poussaient leur victoire, les Athéniens ne purent plus rester à l'écart, mais ils attaquèrent pour tout de bon ceux qui poursuivaient les Korkyræens défaits et firent beaucoup pour sauver ceux-ci. Aussitôt que ces derniers eurent été poursuivis jusqu'à leur île, les Corinthiens victorieux retournèrent sur le théâtre de l'action, qui était couvert de vaisseaux mis hors de combat et engagés à moitié dans l'eau ; appartenant à eux-mêmes et à leurs ennemis, aussi bien que de marins, de soldats et d'hommes blessés, soit sans secours à bord des débris, soit se maintenant au-dessus de l'eau aussi bien qu'ils le pouvaient, — et dans le nombre se trouvaient beaucoup de leurs propres citoyens et de leurs alliés, surtout à leur aile droite défaite. Ils firent voile à travers ces vaisseaux désemparés, sans essayer de les remorquer, mais ne s'occupant que des équipages à bord, et faisant quelques-uns des hommes prisonniers, mais mettant le plus grand nombre à mort. Quelques-uns même de leurs propres alliés furent tués, n'étant pas faciles à distinguer. Les Corinthiens, après avoir recueilli comme ils purent leurs propres cadavres, les transportèrent à Sybota, le point de la côte d'Épire le plus rapproché ; après quoi ils rassemblèrent de nouveau leur flotte et retournèrent reprendre l'attaque contre les Korkyræens sur leur propre côte. Ces derniers réunirent tous ceux de leurs vaisseaux qui pouvaient tenir la mer, avec la petite réserve qui était restée dans le port, afin d'empêcher à tout prix un débarquement sur la côte, et les vaisseaux athéniens, alors dans la lettre rigoureuse de leurs instructions, se préparèrent à coopérer à la défense de toute leur énergie : L'après-midi était déjà avancée : mais on vit soudain la flotte corinthienne, bien que son péan eût déjà retenti pour l'attaque, nager à culer au lieu d'avancer ; bientôt elle vira en cercle et gouverna directement vers la côte d'Épire. Les Korkyræens ne comprenaient pas la cause de cette retraite soudaine, jusqu'à ce qu'enfin on annonçât qu'un secours inattendu de vingt nouveaux vaisseaux athéniens approchaient, sous Glaukôn et Andokidês : les Corinthiens avaient été les premiers à les apercevoir, et avaient même cru qu'ils étaient les précurseurs d'une flotte plus considérable. Il faisait déjà nuit quand ces nouveaux vaisseaux atteignirent le cap Leukimnê, après avoir traversé les eaux couvertes de débris et de cadavres¹. D'abord les Korkyræens mêmes les prirent pour des ennemis. Le renfort avait été envoyé d'Athènes, probablement après qu'on eut appris d'une manière plus exacte les forces comparatives de Corinthe et de Korkyra, sous l'impression que les dix premiers vaisseaux seraient insuffisants pour la défense, — impression plus que vérifiée par la réalité.

¹ Thucydide, I, 51.

Bien que les vingt vaisseaux athéniens ne fussent pas ; comme les Corinthiens se l'étaient imaginé, les précurseurs d'une flotte plus considérable, ils se trouvèrent suffisants pour changer complètement la face des affaires. Dans l'action précédente, les Korkyræens avaient eu 70 vaisseaux coulés à fond ou désarmés, — les Corinthiens 30 seulement, — de sorte que la supériorité du nombre était encore du côté de ces derniers, qui toutefois étaient embarrassés du soin de 1.000 prisonniers (dont 800 esclaves) ; qu'il n'était facile ni de loger ni de garder dans les étroits emménagements d'une trirème ancienne. Mais cet embarras à part, les Corinthiens n'étaient pas disposés à hasarder une seconde bataille contre 30 vaisseaux athéniens ajoutés au reste des vaisseaux korkyræens. Et quand leurs ennemis traversèrent la mer pour leur offrir le combat sur la côte d'Épire, non seulement ils le refusèrent, mais encore ils ne songèrent qu'à une retraite immédiate, avec la sérieuse crainte que les Athéniens n'agissent maintenant en agresseurs et ne regardassent toute relation amicale entre Athènes et Corinthe comme anéantie dans la pratique par les événements de la veille. Après avoir rangé leur flotte en ligne non loin du rivage, ils éprouvèrent les dispositions des commandants athéniens en envoyant en avant un petit bateau monté par quelques hommes, pour leur adresser la remontrance suivante — ces hommes ne portaient pas de bâton de héraut, nous dirions pas de pavillon blanc, et ils étaient conséquemment sans protection contre un ennemi — : *Vous agissez injustement, Athéniens* (s'écrièrent-ils), *en commençant la guerre et en violant la trêve ; car vous vous servez d'armes pour vous opposer à ce que nous punissions nos' ennemis. Si c'est, réellement votre intention de nous empêcher de cingler contre Korkyra ou vers tout autre endroit qui nous plairait, en faisant infraction à la trêve, prenez-nous avant tout, nous qui nous adressons à vous, et traitez-nous en ennemis.* Ce ne fut pas la faute des Korkyræens si cette dernière idée ne fut pas réalisée à l'instant ; car, ceux d'entre eux qui n'étaient pas assez près pour entendre, excitèrent les Athéniens, par des cris violents, à tuer les hommes qui montaient le bateau. Mais eux, loin d'écouter cet appel, les renvoyèrent avec cette réponse : *Nous ne commençons la guerre ni ne violons la trêve, Péloponnésiens : nous sommes venus simplement pour aider ces Korkyræens que voici comme nos alliés. Si vous désirez aller partout ailleurs, nous ne nous y opposons pas ; mais si vous vous disposez à cingler contre Korkyra ou contre quelqu'une de ses possessions, nous emploierons les meilleurs moyens que nous avons pour vous en empêcher.* La réponse et le traitement fait aux hommes du bateau convainquirent à la fois les Corinthiens que leur retraite se ferait sans obstacle ; et en conséquence ils la commencèrent aussitôt qu'ils purent être prêts, s'arrêtant cependant pour élever un trophée à Sybota sur la côte d'Épire, en commémoration de l'avantage qu'ils avaient remporté la veille. Dans leur voyage vers leur patrie, ils surprirent la ville d'Anaktorion, à l'entrée du golfe d'Ambrakia, qu'ils avaient possédée jusqu'alors conjointement avec les Korkyræens, et ils y établirent un renfort de colons corinthiens comme garantie pour leur fidélité future. A leur arrivée à Corinthe, l'armement fut licencié, et la grande majorité des prisonniers, 800 esclaves, furent vendus ; mais les autres, au nombre de 250, furent gardés et traités avec une bienveillance particulière. Beaucoup d'entre eux étaient des premières et des plus riches familles de Korkyra, et les Corinthiens avaient dessein de les gagner, de manière à s'en faire des instruments pour effectuer une révolution dans l'île. Les incidents calamiteux résultant de leur retour subséquent seront présentés dans un autre chapitre.

A l'abri dès lors de tout danger, les Korkyræens recueillirent les cadavres et les débris que le flot avait poussés pendant la nuit sur leur île, et trouvèrent même un prétexte suffisant pour ériger un trophée, surtout par suite de leur succès partiel à l'aile gauche. A dire vrai, ils n'avaient été sauvés de la ruine que par l'arrivée inattendue des derniers vaisseaux athéniens, mais le dernier résultat était aussi triomphant pour eux qu'il était désastreux et humiliant pour les Corinthiens, qui avaient fait des dépenses immenses et taxé tous leurs alliés bien disposés, seulement pour laisser l'ennemi plus fort qu'il n'était auparavant. A partir de ce moment, ils considérèrent la trêve de Trente ans comme rompue, et conçurent une haine, à la fois mortelle et ouverte, contre Athènes ; de sorte que cette dernière ne gagna rien par la modération de ses amiraux, qui avaient épargné la flotte corinthienne à la hauteur de la côte d'Épire. Une occasion ne se fit pas longtemps attendre aux Corinthiens pour porter un coup à leur ennemie dans une de ses dépendances répandues sur une vaste surface.

Sur l'isthme de cette petite péninsule appelée Pallênê — qui forme la plus occidentale des trois pointes de la grande péninsule thrace nommée Chalkidikê, entre le golfe Thermaïque et le golfe Strymonique — était située la ville dôrienne de Potidæa, qui était au nombre des alliés tributaires d'Athènes, mais qui avait été colonisée dans l'origine par Corinthe et conservait encore une certaine fidélité métropolitaine à l'égard de cette dernière ; au point que chaque année certains Corinthiens y étaient envoyés comme magistrats sous le titre de Epidemiurgi. Sur divers points de la côte voisine, il y avait aussi plusieurs petites villes appartenant aux Chalkidiens et aux Bottiæens, inscrits également sur la liste des tributaires athéniens. Le territoire continental voisin, Mygdonia et Chalkidikê¹, était occupé par le roi macédonien Perdikkas, fils de cet Alexandre qui, cinquante ans auparavant, avait pris part à l'expédition de Xerxès. Ces deux princes paraissent avoir insensiblement étendu leurs possessions, après la ruine de la puissance persane en Thrace, due aux efforts d'Athènes, jusqu'à ce qu'enfin ils acquissent tout le territoire entre l'Axios et le Strymôn. Or Perdikkas avait été pendant quelque temps l'ami et l'allié d'Athènes ; mais il y avait d'autres princes macédoniens, son frère Philippe et Dêrdas, qui occupaient -des principautés indépendantes dans le haut pays² (apparemment sur le cours supérieur de l'Axios près des tribus pæoniennes), avec lesquels il était en dispute. Ces princes ayant été acceptés comme alliés d'Athènes, Perdikkas, dès ce moment, devint son ennemi actif, et ce fut à ses intrigues que toutes les difficultés d'Athènes sur cette côte durent leur première origine. L'empire athénien était bien moins sûr et bien moins absolu sur les ports de mer du continent que sur les îles³. Car les premiers étaient toujours plus ou moins dépendants de quelque voisin de terre puissant, quelquefois plus dépendants de lui que de la maîtresse de la mer ; et nous verrons Athènes elle-même cultiver assidûment la faveur de Sitalkês et d'autres forts potentats de Thrace, comme un appui à sa domination sur les ports de mer⁴. Perdikkas commença immédiatement à exciter et à aider les

¹ V. le Commentaire géographique de Gatterer sur la Thrace, compris dans Poppo, *Proleg. ad Thucyd.*, V.11, c. 29.

Les mots τὰ ἐνὶ Θράκης — τὰ ἐνὶ Θράκης χώρια (Thucydide, II, 29) indiquent en général les villes de la Chalkidikê, — endroits dans la direction ou aux extrémités de la Thrace, plutôt que des parties de la Thrace elle-même.

² Thucydide, I, 57 ; II, 100.

³ V. deux passages remarquables expliquant cette différence (Thucydide, IV, 120-122).

⁴ Thucydide, II, 29-98. Isocrate a un remarquable passage sur ce sujet dans le commencement de *Or. V, ad Philippum*, sect. 5-7. Après avoir signalé l'imprudence de fonder une colonie aux extrémités du territoire d'un potentat puissant, et l'emplacement excellent qui avait été choisi pour

Chalkidiens et les Bottiæens à se révolter contre Athènes ; et la violente inimitié contre cette dernière, allumée dans le cœur des Corinthiens par les récents événements de Korkyra, lui permit d'étendre les mêmes projets jusqu'à Potidæa. Non seulement il envoya des ambassadeurs à Corinthe afin de concerter des mesures pour provoquer la révolte de Potidæa, mais encore à Sparte, poussant la ligne péloponnésienne à une déclaration générale de guerre contre Athènes¹. Et de plus, il décida un grand nombre des habitants chalkidiens à abandonner leur petite ville séparée sur le rivage de la mer, pour établir une résidence commune à Olynthos, qui était à quelques stades de la mer. C'est ainsi que cette ville, aussi bien que l'intérêt chalkidien, prit beaucoup de force, tandis que Perdikkas assignait en outre quelque territoire près du lac Bolbê pour contribuer à la subsistance temporaire de la population concentrée.

Les Athéniens n'ignoraient ni les préparatifs hostiles de Corinthe ni les dangers qui la menaçaient de ce côté (432 av. J.-C.). Immédiatement après le combat naval des Korkyræens, ils envoyèrent prendre des précautions contre la révolte de Potidæa ; ils demandèrent aux habitants d'abattre leur mur du côté de Pallênê, de manière à laisser la ville ouverte du côté de la péninsule, ou sur ce qu'on peut appeler le côté de la mer, et fortifiée seulement vers le continent ; — en outre, ils exigèrent d'eux qu'ils rendissent les otages et renvoyassent les magistrats annuels qui leur venaient de Corinthe. Un armement athénien de 30 trirèmes et de 1.000 hoplites, sous Arcestratos et dix autres, envoyé pour agir contre Perdikkas dans le golfe Thermaïque, reçut l'ordre en même temps d'imposer ces demandes à Potidæa, et de réprimer toute disposition à la révolte chez les Chalkidiens voisins. Immédiatement au reçu de ces demandes, les Potidæens envoyèrent des ambassadeurs tant à Athènes, dans le dessein d'user de moyens évasifs et de gagner du temps, — qu'à Sparte, conjointement avec Corinthe, afin de déterminer une invasion lacédæmonienne en Attique dans le cas où Potidæa serait attaquée par Athènes. Ils obtinrent des autorités spartiates une promesse affirmative distincte, malgré la trêve de Trente ans qui subsistait encore. A Athènes, ils n'eurent aucun succès, et, en conséquence, ils se révoltèrent ouvertement (vraisemblablement vers le milieu de l'été de 432 av. J.-C.), au même moment où faisait voile l'armement sous Arcestratos. Les Chalkidiens et les Bottiæens se révoltèrent aussi, à l'instigation expresse de Corinthe, accompagnée de serments solennels et de promesses de secours². Arcestratos, quand il atteignit le golfe Thermaïque avec sa flotte, les trouva tous en inimitié déclarée ; mais il fut obligé de se borner à attaquer Perdikkas en Macedonia, n'ayant pas des troupes assez nombreuses pour pouvoir diviser son armée. Conséquemment il assiégea Therma, de concert avec les troupes macédoniennes du haut pays sous Philippe et les frères de Derdas ; après avoir pris cette ville, il se mit ensuite en devoir d'assiéger Pydna. Mais il eût été probablement plus sage de sa part d'employer toute sa armée sur-le-champ au blocus de Potidæa : car pendant la période de plus de six semaines qu'il perdit dans les opérations contre Therma, les Corinthiens transportèrent à Potidæa un renfort de 1.600 hoplites et de 400 hommes armés à la légère, composés en partie de leurs propres citoyens, en partie de Péloponnésiens soudoyés pour

Kyrênê, comme n'étant entouré que de tribus faibles, — il va jusqu'à dire que la possession d'Amphipolis serait plutôt nuisible qu'avantageuse à Athènes, parce qu'elle la rendrait dépendante de Philippe, par le pouvoir qu'il avait de molester ses colons, — précisément comme elle avait dépendu auparavant de Medokos, le roi Thrace, à cause de ses colons dans la Chersonèse.

¹ Thucydide, I, 56, 57.

² Thucydide, V, 30.

l'occasion, — sous Aristeus, fils d'Adeimantos, homme jouissant d'une si grande popularité, tant à Corinthe qu'à Potidæa, que la plupart des soldats s'engageaient volontairement pour son compte personnel. Potidæa fut mise ainsi en état de défense complète peu après que la nouvelle de -sa révolte était parvenue à Athènes, et longtemps avant qu'un second armement pût être envoyé pour l'attaquer. Cependant on expédia promptement un second armement, — 40 trirèmes et 2.000 hoplites athéniens sous Kallias, fils de Kalliadês¹, avec quatre autres commandants, — qui, en arrivant au golfe Thermaïque, rejoignirent le premier corps au siège de Pydna. Après avoir poursuivi en vain le siège pendant quelque temps, ils se virent obligés de bâcler un arrangement aux meilleures conditions qu'ils purent avec Perdikkas, dans la nécessité où ils étaient de commencer des opérations immédiates contre Aristeus et Potidæa. Ils quittèrent alors la Macedonia, se rendirent d'abord par mer de Pydna à la côte orientale du golfe Thermaïque, — puis attaquèrent, bien que sans résultat, la ville de Berœa, — et marchèrent ensuite par terre le long de la côte orientale du golfe, dans la direction de Potidæa. Après trois jours d'une marche facile, ils arrivèrent au port de mer appelé Gigônos, près duquel ils campèrent².

¹ Kallias était un jeune athénien de famille noble, qui avait payé la somme considérable de cent mines à Zenôn d'Elea, le philosophe, pour apprendre de lui la rhétorique, la philosophie et l'art sophistique (Platon, *Alkibiadês*, I, c. 31, p. 119).

² Thucydide, I, 61. Le renseignement de Thucydide présente quelques difficultés géographiques que les critiques n'ont pas appréciées justement. Devons-nous admettre comme certain que la Berœa mentionnée ici doive être la ville macédonienne de ce nom, plus tard si bien connue, éloignée de la mer vers l'ouest de cent soixante stades, soit près de vingt milles anglais (= 32 kil.) (V. Tafel, *Historia Thessalonicae*, p. 58), sur une rivière qui se jette dans l'Haliakmôn, et sur une des plus basses crêtes du mont Bermios ?

Voici ce que dit Thucydide : *ἔπειτα δὲ ξύμβασιν ποιησάμενοι καὶ ξυμμαχίαν ἀναγκαίαν πρὸς τὸν Περδίκκαν, ὡς αὐτοὺς κατήπειγεν ἡ Ποτειδαία καὶ ὁ Ἀριστεύς παρεληλυθώς, ἀπανίστανται ἐκ τῆς Μακεδονίας, καὶ ἀφικόμενοι ἐς Βέροιαν κάκειθεν ἐπὶ Στρέψαν καὶ πειράσαντες πρῶτον τοῦ χωρίου καὶ οὐχ ἐλόντες ἐπορεύοντο κατὰ γῆν πρὸς τὴν Ποτειδαίαν — ἅμα δὲ νῆες παρέπλεον ἐβδομήκοντα.*

La route naturelle de Pydna à Potidæa (fait observer le Dr Arnold dans sa note) *suivait la côte ; et Berœa était tout à fait hors de la route, à quelque distance à l'ouest, près du fort des monts Bermios. Mais l'espoir de surprendre Berœa engagea les Athéniens à s'écarter de leur ligne directe de marche ; ensuite, après avoir échoué dans cette tentative déloyale, ils revinrent à la côte de la mer, et continuèrent à la suivre jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Gigônos.*

Je voudrais faire à ce sujet les remarques suivantes :

1° Les mots de Thucydide impliquent que Berœa était non pas en Macedonia, mais hors de ce pays (V. Poppo, *Proleg. ad Thucyd.*, vol. II, p. 408-418).

2° Il n'emploie pas d'expression qui implique le moins du monde que la tentative sur Berœa fût déloyale, c'est-à-dire contraire à la convention récemment conclue ; bien que, s'il en avait été ainsi, il eût été naturellement conduit à le signaler, en voyant que la violation réfléchie de la convention était justement la première démarche faite après qu'elle avait été conclue.

3° Quelle chose petit avoir engagé les Athéniens à laisser leur flotte et à marcher près de vingt milles dans l'intérieur, jusqu'au mont Bermios et à Berœa, pour attaquer une ville macédonienne qu'il ne leur était pas possible d'occuper, — quand ils ne pouvaient pas même rester pour continuer l'attaque dirigée sur Pydna, position maritime, avantageuse et tenable, — par suite de la pressante nécessité de prendre des mesures immédiates contre Potidæa ? S'ils étaient contraints par cette dernière nécessité de bâcler une paix à toute condition avec Perdikkas, auraient-ils immédiatement compromis cette paix en s'éloignant de leur route pour attaquer un de ses forts ? De plus, Thucydide dit *qu'en s'avançant lentement par terre, ils arrivèrent à Gigônos et campèrent le troisième jour*. On doit faire ici le calcul de temps en prenant pour point de départ soit Pydna, soit Berœa ; et en examinant la carte, le lecteur verra que ni de l'une ni de l'autre (si on admet Berœa sur le mont Bermios) il ne serait possible à une armée d'arriver à Gigônos le troisième jour, en faisant le tour de l'entrée du golfe par des marches peu fatigantes ; d'autant plus qu'elle aurait eu à traverser la Lydias, l'Axios et l'Echeidôros ; tous à peu de distance de leurs embouchures, — ou si ces fleuves ne pouvaient être franchis, il aurait fallu monter sur la flotte et débarquer de nouveau de l'autre côté.

Malgré la convention conclue à Pydna, Perdikkas, dont nous aurons plus d'une occasion de signaler le caractère déloyal, était encore alors du côté des Chalkidiens, et envoya deux cents chevaux se joindre à eux sous le commandement de Iolaos. Aristeus posta ses Corinthiens et ses Potidæens sur l'isthme près de Potidæa, préparant un marché en dehors des murs afin qu'ils ne s'écartassent pas en quête de provisions. Sa position était sur le côté regardant Olynthos, qui était à environ sept milles (11 kilom.) de distance, mais en vue, et dans une situation élevée et apparente. Là il attendit l'arrivée des Athéniens, comptant que les Chalkidiens d'Olynthos, au moment où l'on hisserait, un signal convenu, se jetteraient sur eux par derrière quand ils l'attaqueraient. Mais Kallias fut assez fort pour placer en réserve sa cavalerie macédonienne et d'autres alliés chargés de tenir Olynthos en échec, tandis qu'avec les Athéniens et le gros de son armée il marcha jusqu'à l'isthme, et prit position en face d'Aristeus. Dans la bataille qui s'ensuivit, Aristeus et la troupe d'élite des Corinthiens qui

Cette indication claire de temps présentée par Thucydide (même à part des objections que j'ai avancées tout à l'heure par rapport à Berœa sur le mont Bermios) me fait douter que le Dr Arnold et les autres commentateurs aient exactement compris les opérations des troupes athéniennes entre Pydna et Gigônos. La Berœa qu'entend Thucydide ne peut être en aucun cas plus éloignée de Gigônos que de trois jours de marche facile, et ne peut pas être par conséquent la Berœa sur le mont Bermios. Mais il y avait une autre ville nommée Berœa soit en Thrace, soit en Emathia, bien que nous ne connaissions pas sa situation exacte (V. Wasse, *ad Thucyd.*, I, 61 ; Steph. Byz. v. *Βέρης* ; Tafel, *Thessalonica*, Index). Cette autre Berœa, située quelque part entre Gigônos et Therma, et en dehors des frontières de la Macedonia que gouvernait Perdikkas, peut probablement être la ville que Thucydide indique ici. Les Athéniens, en levant le siège de Pydna, traversèrent le golfe sur leurs vaisseaux jusqu'à Berœa, et après avoir tenté en vain de surprendre cette ville, ils marchèrent par terre le long de la côte jusqu'à Gigônos. Quiconque examinera la carte verra que les Athéniens devaient naturellement employer leur flotte considérable à transporter l'armée par le court passage à travers le golfe en partant de Pydna (v. Tite-Live, XLIV, 10), et éviter ainsi la marche fatigante par terre autour de l'entrée du golfe. De plus, le langage de Thucydide semblerait faire commencer la marche de terre à Berœa et non à Pydna. Le changement de temps entre *ἀπανίστακται* et *ἐπορεύονοι*, — et le rapport du participe *ἀφικόμενοι* avec le dernier verbe, — semblent partager toute l'opération en deux parties distinctes ; d'abord le départ de Macedonia pour gagner Berœa, à ce qu'il semblerait, par mer ; — ensuite, une marche par terre de Berœa à Gigônos, de trois courtes journées.

C'est la meilleure manière, à ce qu'il me semble, de rendre compte d'un passage, dont les difficultés réelles sont imparfaitement signalées par les commentateurs.

La situation de Gigônos ne peut être déterminée exactement, puisque tout ce que nous savons des villes sur la côte, entre Potidæa et Æneia, est tiré de leurs noms énumérés dans Hérodote (VII, 123) ; et nous ne pouvons pas non plus être certains qu'il les ait énumérées toutes dans l'ordre exact qu'elles occupaient. Mais je pense que et le colonel Leake et la carte de Kiepert placent Gigônos trop loin de Potidæa ; car nous voyons, par ce passage de Thucydide, que cette ville formait le camp d'où le général athénien s'avança immédiatement pour livrer bataille à nu ennemi posté entre Olynthos et Potidæa ; et le Scholiaste dit de Gigônos — *οὐ πολὺ ἀπέχον Ποτιδαίας* ; et Steph. Byz. — *Γίγωνος, πόλις Θράκης προσεχῆς τῆ Παλλήνη*.

V. le colonel Leake, *Travels in Northern Greece*, vol. III, eh. 31, p. 452. Cet excellent observateur calcule la marche de Berœa sur le mont Bermios à Potidæa, comme étant de quatre journées, à environ vingt milles (= 32 kil) par jour. A en juger par la carte, ce semble au-dessous de la réalité ; mais en admettant que ce soit exact, Thucydide ne représenterait jamais une telle marche comme *κατ' ὀλίγου δὲ προϊόντες τριταῖοι ἀφίκοντο ἐς Γίγωνον*. Ce serait une marche plutôt rapide et fatigante, surtout en ce qu'elle renfermerait le passage des fleuves. Il n'est pas non plus vraisemblable, d'après la description de cette bataille dans Thucydide (I, 62), que Gigônos fût quelque chose comme à une journée entière de marche de Potidæa. Suivant sa description, l'armée athénienne avance par trois marches très faciles ; ensuite, en arrivant à Gigônos, elle campe, étant alors près de l'ennemi, qui, de son côté, est déjà campé en l'attendant. L'imparfait indique qu'ils y étaient déjà au moment où les Athéniens campèrent à Gigônos ; ce qui serait difficilement le cas si les Athéniens étaient venus par trois marches successives de Berœa sur le mont Bermios.

J'ajouterais qu'il n'est pas plus étonnant qu'il y eût une Berœa en Thrace et une autre en Macedonia (Steph. Byz., *Μεθώνη*).

l'entouraient immédiatement eurent un succès complet, enfonçant les troupes qui leur étaient opposées et les poursuivant à une distance considérable. Mais les autres Potidæens et Péloponnésiens furent mis en déroute par les Athéniens et poussés dans les murailles. En revenant de sa poursuite, Aristeus trouva les Athéniens victorieux entre lui et Potidæa, et fut réduit à l'alternative ou de se faire un passage au milieu d'eux pour gagner cette dernière ville, ou de faire une marche de retraite jusqu'à Olynthos. Il préféra le premier parti comme la moins mauvaise des deux chances, et se fit jour à travers le flanc des Athéniens, en marchant dans la mer afin de tourner l'extrémité du mur Potidæen, qui s'étendait entièrement en travers de l'isthme avec un môle s'avancant à chaque extrémité dans la mer. Il effectua cette entreprise hardie et sauva son détachement, non sans des difficultés considérables et quelques pertes. Pendant ce temps-là les auxiliaires d'Olynthos, bien qu'ils eussent commencé leur marche en voyant le signal convenu, avaient été tenus en échec par la cavalerie macédonienne, de sorte que les Potidæens avaient été battus et le signal retiré de nouveau, avant qu'ils eussent pu faire une diversion efficace : la cavalerie ne prit part à l'action ni d'un côté ni de l'autre. Les Potidæens et les Corinthiens défaits, qui avaient la ville immédiatement derrière eux, ne perdirent que trois cents hommes, tandis que les Athéniens en perdirent cent cinquante, avec le général Kallias¹.

Cependant la victoire était tout à fait complète, et les Athéniens, après avoir érigé leur trophée et rendu à l'ennemi ses morts pour qu'il les ensevelit, construisirent immédiatement leur mur de blocus en travers de l'isthme du côté de la terre ferme, de manière à couper à Potidæa toute communication avec Olynthos et les Chalkidiens. Pour rendre le blocus complet, un second mur en travers de l'isthme était nécessaire, de l'autre côté vers Pallênê : mais ils n'eurent assez de forces pour détacher un corps complètement séparé dans ce dessein, que lorsque quelque temps après ils eurent été rejoints par Phormiôn avec seize cents nouveaux hoplites venus d'Athènes. Ce général débarqua à Aphytis dans la péninsule de Pallênê et marcha lentement sur Potidæa, en ravageant le territoire afin de faire sortir les habitants pour combattre. Mais le défi n'étant pas accepté, il entreprit et acheva sans obstacle le mur de blocus du côté de Pallênê, de sorte que la ville fit alors complètement fermée et le port surveillé par la flotte athénienne. Le mur une fois terminé, une portion de l'armée suffisait pour le garder, ce qui laissait à Phormiôn la liberté d'entreprendre des opérations agressives contre les municipes chalkidiques et bottiæens. La prise de Potidæa n'étant plus alors qu'une question de plus ou moins de temps, Aristeus, afin de faire durer les provisions plus longtemps, proposa aux citoyens de choisir un vent favorable, de monter à bord, et de se jeter soudainement hors du port, en courant la chance d'esquiver la flotte athénienne, et en ne laissant que cinq cents défenseurs derrière eux. Bien qu'il offrit d'être du nombre de ceux qu'on laisserait, il ne put déterminer les citoyens à une entreprise aussi hardie, et, en conséquence, il fit une sortie, de la manière proposée, avec un petit détachement, afin d'essayer de se procurer du secours de dehors, — surtout quelque aide ou quelque diversion de la part du Péloponnèse. Mais il ne put accomplir rien de plus que quelques opérations partielles de guerre chez les Chalkidiens², et une embuscade heureuse contre les citoyens de Sermylos, ce qui ne soulagea pas la ville bloquée. Toutefois elle avait

¹ Thucydide, I, 62, 63.

² Thucydide, I, 65.

été si bien approvisionnée qu'elle tint pendant deux années entières, — période pleine d'événements importants qui se passaient ailleurs.

Ces deux luttes entre Athènes et Corinthe, d'abord indirectement à Korkyra, ensuite d'une manière distincte et avouée à Potidæa, produisirent ces importants mouvements dans l'alliance lacédæmonienne que nous raconterons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II — DEPUIS LE BLOCUS DE POTIDÆA JUSQU'À LA FIN DE LA PREMIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

Même avant les récentes hostilités à Korkyra et à Potidæa, il avait été évident pour des Grecs réfléchis qu'une observation prolongée de la trêve de Trente ans devenait incertaine, et que le mélange de haine, de crainte et d'admiration qu'Athènes inspirait d'une extrémité à l'autre de la Grèce, pousserait Sparte et la confédération spartiate à saisir une ouverture favorable quelconque pour détruire la puissance athénienne. Que telle fût la disposition de Sparte, c'est ce que comprenaient bien les alliés athéniens, bien que des considérations de prudence, et une lenteur générale à prendre une résolution, pussent retarder le moment où elle serait mise à effet. En conséquence, non seulement les Samiens lors de leur révolte s'étaient adressés à la confédération spartiate pour obtenir du secours, que, à ce qu'il paraît, ils n'avaient pu obtenir surtout à cause des intérêts pacifiques qui animaient alors les Corinthiens, — mais encore les Lesbiens s'étaient efforcés d'ouvrir des négociations avec Sparte dans un but semblable, bien que les autorités à qui seules la proposition avait pu être communiquée, puisqu'elle resta longtemps secrète et ne fut jamais exécutée, — ne leur eussent jamais donné aucun encouragement¹.

Les affaires d'Athènes avaient été administrées, sous l'ascendant de Periklès, sans aucune vue d'extension de l'empire ni d'empiétement sur les autres, bien qu'on eût constamment songé aux probabilités de la guerre, et qu'on eût été jaloux de maintenir la cité en état de l'affronter. Mais même les magnifiques embellissements intérieurs, qu'Athènes acquérait à cette époque, n'étaient probablement pas sans produire leur effet en provoquant de la jalousie de la part des autres Grecs quant à ses vues définitives.

Le seul incident connu, où Athènes avait été amenée à une collision avec un membre de la confédération spartiate antérieurement à la dispute korkyræenne, était son décret rendu à l'égard de Megara, — décret qui défendait aux Mégariens, sous peine de mort, tout commerce ou toutes relations, aussi bien avec Athènes qu'avec tous les ports compris dans l'empire athénien. Cette prohibition était fondée sur le prétendu fait que les Mégariens avaient donné asile à des esclaves fugitifs d'Athènes, et s'étaient approprié et avaient cultivé des portions de terre sur sa frontière, en partie un terrain, propriété des déesses d'Éleusis, — en partie une bande de territoire contesté entre les deux États et laissé, en conséquence, par un accord mutuel à l'état de pâtis commun, sans clôture permanente². Par rapport à ce dernier point, le héraut athénien Anthemokritos avait été envoyé à Megara pour faire des remontrances ; mais il avait été si maltraité, qu'on imputa aux Mégariens sa mort qui arriva bientôt

¹ Thucydide, III, 2-13. Cette proposition des Lesbiens à Sparte a dû être faite avant la collision entre Athènes et Corinthe à Korkyra.

² Thucydide, I, 139. Plutarque, *Periklès*, c. 30 ; Schol. ad Aristophane, *Pac.*, 609.

Je suis de l'avis de Goeller, qui dit que deux violations de droit distinctes sont imputées ici aux Mégariens : l'une qu'ils avaient cultivé une terre, propriété des déesses d'Eleusis, — l'autre qu'ils s'étaient approprié et avaient cultivé le pâturage indéterminé sur la frontière. Une note du Dr Arnold présente une idée différente, moins exacte à mon avis : *Le terrain sur la frontière était consacré pour empêcher qu'il ne fat enclos : dans ce cas les limites avaient pu être un sujet de dispute perpétuelle entre les deux pays*, etc. Cf. Thucydide, V, 42, au sujet du territoire frontière autour de Panakton.

après¹. Nous pouvons raisonnablement supposer que toujours depuis la révolte de Megara quatorze ans auparavant, qui causa à Athènes un tort irréparable, — le sentiment dominant entre les deux cités avait été celui d'une amère inimitié, se manifestant de bien des manières, mais tellement exaspéré par des événements récents qu'il avait poussé Athènes à chercher une vengeance éclatante². Une exclusion d'Athènes et de tous les ports de son empire, comprenant presque toutes les îles et les ports maritimes de la mer figée, était si ruineuse pour les Mégariens qu'ils s'en plaignirent hautement à Sparte, en représentant que c'était une infraction à la trêve de Trente ans ; bien que ce fût sans aucun doute le droit légitime d'Athènes de l'imposer, — et qu'elle fût même moins dure que l'expulsion systématique des étrangers à Sparte, avec laquelle la comparait Periklès.

Ces plaintes trouvèrent une plus grande attention après la guerre de Korkyra et le blocus de Potidæa par les Athéniens. Les sentiments des Corinthiens à l'égard d'Athènes étaient devenus maintenant irrités et belliqueux au plus haut degré. Ce n'était pas seulement le sentiment du passé qui les animait ; c'était encore le désir d'attirer sur Athènes une pression hostile, assez forte pour empêcher que Potidæa et sa garnison ne fussent prises. En conséquence, ils s'efforcèrent, sans perdre un moment, d'exciter les sentiments des Spartiates contre Athènes, et ils les engagèrent à appeler à Sparte tous ceux des confédérés qui avaient quelque grief contre cette ville. Non seulement les Mégariens, mais plusieurs autres confédérés, y vinrent comme accusateurs ; tandis que les Éginètes, bien que leur position insulaire les exposât au danger s'ils paraissaient, se firent entendre avec véhémence par la bouche des autres, se plaignant qu'Athènes leur enlevait l'autonomie à laquelle la trêve leur donnait droit³.

¹ Thucydide (I, 139), en assignant les raisons de cette sentence d'exclusion rendue par Athènes contre les Mégariens, ne mentionne que les deux allégations signalées ici, culture à tort du territoire et réception d'esclaves fugitifs. Il ne fait pas allusion au héraut Anthemokritos : encore moins signale-t-il ce commérage du jour qu'Aristophane, et d'autres auteurs comiques de cette époque, mettaient à profit pour attribuer la guerre du Péloponnèse aux sympathies personnelles de Periklès, à savoir d'abord que quelques jeunes gens d'Athènes enlevèrent la courtisane Simætha de Megara ; ensuite que la jeunesse mégarienne se vengea en emmenant d'Athènes *deux courtisanes séduisantes*, dont d'une était la maîtresse de Periklès ; ce qui irrita tellement ce dernier qu'il proposa la sentence d'exclusion contre les Mégariens (Aristophane, *Acharn.*, 501-516 ; Plutarque, *Periklès*, c. 30).

Les contes de ce genre sont surtout importants en ce qu'ils nous font connaître les médisances politiques du temps. Mais celui du héraut Anthemokritos et de sa mort ne peut être complètement rejeté. Bien que Thucydide, qui ne mentionne pas le fait, ne crût pas que la mort du héraut eût été réellement occasionnée par les Mégariens, cependant il y avait probablement à Athènes une croyance populaire à cet égard, sous l'influence de laquelle le héraut décédé reçut une sépulture publique près de la porte Thriasienne d'Athènes, conduisant à Éleusis. V. *Philippi Epist. ad Athenæ*, ap. Démosthène, p. 159 R. ; Pausanias, I, 36, 3 ; III, 4, 2. Il est probable que le langage de Plutarque (*Periklès*, c. 30) est littéralement exact — *la mort du héraut parut avoir été causée par les Mégariens*. Que ni Thucydide, ni Periklès lui-même ne crussent que les Mégariens avaient réellement causé sa mort, cela est assez certain ; autrement le fait aurait été articulé quand les Lacédæmoniens envoyèrent se plaindre de la sentence d'exclusion, — un tel fait étant si notoirement répugnant à tout sentiment grec.

² Thucydide, I, 67.

³ Thucydide, I, 67. O. Müller (*Æginet.*, p. 180) et Goeller dans sa note, pensent que la trêve (ou convention en général) à laquelle il est fait allusion ici est, non pas la trêve de Trente ans conclue quatorze ans avant l'époque présente, mais l'ancienne alliance contre les Perses, solennellement ratifiée et continuée après la victoire de Platée. Le Dr Arnold croit, au contraire, qu'il est fait allusion ici à la trêve de Trente ans que les Éginètes interprétaient (à tort ou à raison) comme leur donnant droit à l'indépendance.

Suivant l'usage lacédæmonien, il était nécessaire que les Spartiates eux-mêmes, séparément de leurs alliés, décidassent s'il existait un cas suffisant de préjudice fait par Athènes à eux ou aux Péloponnésiens, — soit en violant la trêve de Trente ans, soit de quelque autre manière. Si la décision de Sparte était négative, le cas n'était même jamais soumis au vote des alliés. Mais si elle était affirmative, alors ces derniers étaient convoqués pour exprimer aussi leur opinion, et en admettant que la majorité des votes coïncidât avec la décision antérieure de Sparte, la confédération entière était alors engagée dans la nouvelle ligné de politique, — si la majorité était contraire, la confédération entière restait seule, ou avec ceux des confédérés seulement qui partageaient son opinion. Chaque cité alliée, grande ou petite, avait un droit égal de suffrage. Il paraît ainsi que Sparte elle-même ne votait pas comme membre de la confédération, mais séparément et individuellement comme chef, — et que la seule question qui fût soumise aux alliés était celle-ci : Voulaient-ils ou non adopter la décision antérieure ? Telle fut la ligne de conduite suivie à ce moment. Les Corinthiens, avec ceux des autres confédérés qui se trouvaient soit lésés, soit alarmés par Athènes, se présentèrent devant l'assemblée publique des citoyens spartiates, prêts à prouver que les Athéniens avaient violé la trêve et continuaient à faire du tort au Péloponnèse¹. Même dans l'oligarchie de Sparte, une question comme celle-ci ne pouvait être décidée que par une assemblée générale de citoyens spartiates autorisés, tant par leur âge et par la contribution régulièrement payée à la table publique, que par leur obéissance à la discipline spartiate. C'est à l'assemblée ainsi constituée que s'adressèrent les députés des diverses cités alliées, chacun d'eux exposant son grief particulier contre Athènes. Les Corinthiens voulurent se réserver pour le dernier moment, quand l'assemblée aurait été enflammée par les orateurs antérieurs.

Quant à cette importante assemblée, sur laquelle reposait une si grande partie des destinées futures de la Grèce, Thucydide nous en a conservé un récit d'une abondance inusitée. D'abord, le discours prononcé par les envoyés corinthiens ; ensuite, celui de quelques ambassadeurs athéniens, qui se trouvaient en même temps à Sparte pour quelques autres affaires, et qui, présents à l'assemblée, avaient entendu les discours tant des Corinthiens que des autres plaignants., et obtinrent des magistrats la permission de parler à l'assemblée à leur tour ; en troisième lieu, le discours du roi spartiate Archidamos, sur la marche de la politique qu'il convenait à Sparte d'adopter ; enfin le discours bref, mais éminemment caractéristique, de l'éphore Sthenelaidas, en mettant la question aux voix. Ces discours, composés par Thucydide lui-même, contiennent en substance les sentiments des personnes auxquelles ils sont attribués. Aucun d'eux n'est telle réponse distincte à celui qui a précédé ; mais chacun présente la situation des affaires d'un point de vue différent.

Les Corinthiens savaient bien que l'auditoire auquel ils étaient sur le point de s'adresser avait été favorablement disposé pour eux ; car les autorités lacédæmoniennes avaient déjà fait une promesse réelle, à eux et aux Potidæens,

La première opinion pourrait sembler appuyée par l'allusion à Ægina dans le discours des Thébains (III, 64) ; mais d'autre part, si nous consultons I, 115, il paraîtra possible que la rédaction de la trêve de Trente ans ait été générale. En tout cas, les Æginètes peuvent avoir prétendu que par la même règle qu'Athènes abandonnait Nisæa, Pêgæ, etc., elle devait aussi renoncer à Ægina. Cependant, nous devons nous rappeler qu'un argument n'exclut pas l'autre. Les Æginètes peuvent s'être servis des deux pour fortifier leur prière d'intervention. Ceci semble avoir été l'idée du Scholiaste.

¹ Thucydide, I, 67.

au moment qui précéda la révolte de Potidæa, qu'ils envahiraient l'Attique. Une grande révolution s'était opérée dans les sentiments des Spartiates, puisqu'ils avaient refusé de prêter assistance à file de Lesbos, beaucoup plus puissante, quand elle proposa de se révolter, — révolution causée par le changement survenu dans les intérêts et les sentiments de Corinthe. Néanmoins, les Corinthiens savaient aussi que leurs motifs positifs de plainte contre Athènes, à l'égard d'un préjudice ou d'une violation de la trêve existante, étaient à la fois faibles et peu nombreux. Ni dans la dispute au sujet de Potidæa, ni dans celle relative à Korkyra, Athènes n'avait violé la trêve ou fait de tort à l'alliance péloponnésienne. Dans les deux cas, elle était arrivée à une collision avec Corinthe, isolément et à part de la confédération. Elle avait le droit, tant en vertu de la trêve que des maximes admises de loi internationale, de prêter une aide défensive aux Korkyræens, à leur propre requête : elle avait également le droit, suivant les principes posés par les Corinthiens eux-mêmes, à l'occasion de la révolte de Samos, d'empêcher les Potidæens de se révolter. Elle n'avait rien commis qui pût être appelé proprement une agression. Dans le fait, l'agression, tant dans le cas de Potidæa que dans celui de Korkyra, était incontestablement du côté des Corinthiens ; et la confédération péloponnésienne ne pouvait être impliquée qu'autant qu'il était compris qu'elle était engagée à épouser les querelles séparées, justes ou injustes, de Corinthe. Les ambassadeurs corinthiens savaient bien tout cela ; aussi trouvons-nous que, dans leur discours à Sparte, ils ne parlent que légèrement et en termes vagues de torts positifs ou récents. Même ce qu'ils disent justifie complètement la conduite d'Athènes dans l'affaire de Korkyra, puisqu'ils avouent sans hésiter le dessein de s'emparer de la flotte considérable des Korkyræens pour l'usage de l'alliance péloponnésienne ; tandis que par rapport à Potidæa, si nous n'avions sous les yeux que le discours de l'ambassadeur corinthien, sans aucun autre renseignement, nous aurions cru que c'était un État indépendant, nullement rattaché à Athènes par des liens permanents, — nous aurions cru que le siège de Potidæa par Athènes était une agression non provoquée contre un allié autonome de Corinthe¹, — nous n'aurions jamais pensé que Corinthe eût, de propos délibéré, excité et aidé la révolte des Chalkidiens aussi bien que des Potidæens contre Athènes. On pouvait prétendre qu'elle avait le droit de le faire, en vertu de ses relations métropolitaines non définies avec Potidæa. Mais en aucun cas l'incident n'était de nature à fournir un prétexte décent à une accusation contre Athènes, soit d'outrage à l'égard de Corinthe², soit d'agression injuste dirigée contre la confédération péloponnésienne.

Insister beaucoup sur des allégations particulières de tort n'aurait pas convenu au dessein de l'envoyé corinthien ; car contre un tel fait la trêve de Trente ans pourvoyait expressément à ce qu'on eût recours à un arbitrage amical, — recours auquel il ne fait jamais allusion. Il savait que, quant aux relations entre Corinthe et Athènes, la guerre avait déjà commencé à Potidæa ; et son affaire, presque d'un bout à l'autre d'un discours très expressif, est de montrer que la confédération péloponnésienne, et Sparte en particulier, sont engagées à y prendre une part immédiate, non moins par prudence que par devoir. Il emploie le langage le plus animé pour dépeindre l'ambition d'Athènes, son activité infatigable, ses efforts personnels au dehors aussi bien qu'à l'intérieur, ses prompts résolutions, ses vives espérances qu'un échec n'abattait jamais : en

¹ Thucydide, I, 68.

² Thucydide, I, 68.

tant qu'opposés à la routine circonspecte, casanière, indolente, scrupuleuse de Sparte. Il reproche aux Spartiates la lenteur et la timidité qu'ils ont montrées, en n'ayant pas réprimé le développement d'Athènes avant qu'elle eût atteint cette puissance formidable, surtout en lui ayant permis de fortifier sa cité après la retraite de Xerxès et plus tard de construire les Longs Murs de la ville à la mer¹. Les Spartiates (fait-il observer) étaient les seuls de tous les Grecs à pratiquer le remarquable système de tenir dans le respect un ennemi, non pas en agissant, mais en différant d'agir, — non pas en arrêtant son développement, mais en l'abattant quand sa force était doublée. C'était à tort, en effet, qu'ils avaient acquis la réputation d'être sûrs, quand ils n'étaient en réalité que lents². En résistant à Xerxès, comme en résistant à Athènes, ils avaient toujours été en arrière, désappointant leurs amis et les abandonnant à la ruine ; tandis que ces deux ennemis n'avaient manqué d'obtenir un succès complet que par leurs propres fautes.

Après s'être à moitié excusé de la sévérité de ces reproches, — qui cependant étaient opportuns et même agréables, vu que les Spartiates étaient alors bien disposés à entreprendre la guerre sans tarder, — l'orateur corinthien justifie la nécessité d'un langage franc par le péril urgent de la conjoncture et par le caractère formidable de l'ennemi qui les menaçait. *Vous ne songez pas* (dit-il) *quelle profonde différence il existe entre vous et les Athéniens. Eux, ils sont innovateurs par nature, prompts tant à projeter qu'à exécuter ce qu'ils ont décidé ; vous, vous êtes prompts seulement à garder ce que vous avez acquis, à ne décider rien de plus et à faire même moins que ne demande la nécessité absolue*³. *De plus, ils entreprennent au delà de leurs moyens, courent des dangers au delà de leurs prévisions, et conservent leurs espérances même dans des circonstances désespérées : ce qui vous distingue, c'est que vous faites moins que vous ne pouvez — vous n'avez pas foi même dans ce que garantit votre jugement — dans les difficultés, vous désespérez toujours d'échapper. Ils ne restent jamais en arrière, — vous êtes habituellement traînants ; ils aiment les expéditions étrangères, — vous ne pouvez bouger de chez vous ; car ils sont toujours dans la pensée que leurs mouvements les amèneront à faire quelque gain nouveau, tandis que vous vous imaginez que de nouvelles acquisitions mettront en danger ce que vous avez déjà. Sont-ils vainqueurs, ils marchent en avant le plus qu'ils peuvent ; sont-ils défaits, ils reculent le moins possible. En outre, dans l'intérêt de leur cité, ils imposent des tâches à leurs corps comme s'ils leur, étaient étrangers, — tandis qu'ils, ont surtout en propre leur pensée, qu'ils emploient à son service*⁴. *Si leurs plans d'acquisition ne réussissent pas, ils se croient frustrés de ce qui leur appartient ; toutefois les acquisitions une fois réalisées leur paraissent peu de chose comparées à ce qui reste à acquérir. Si parfois ils échouent dans une entreprise, de nouvelles espérances naissent dans quelque autre direction pour combler la lacune ; car ils sont les seuls pour lesquels la possession et l'espoir de ce qu'ils désirent sont presque simultanés,*

¹ Thucydide, I, 69.

² Thucydide, I, 69.

³ Thucydide, I, 70.

Le sens du mot ὄξεις — *prompts* — appliqué à la dernière moitié de la phrase, tient du sarcasme. Mais c'est approprié au caractère du discours. Goeller suppose qu'il faut comprendre quelque mot tel que *ικανοί*, au lieu de ὄξεις ; mais par là nous nous éloignerions à la fois de la syntaxe plus évidente, et nous affaiblirions le sens général.

⁴ Thucydide, I, 70.

Il est difficile de reproduire en traduisant l'antithèse entre ἀλλοτριωτάτοις et οικειοτάτη, — qui n'est pas sans une certaine affectation que Thucydide aime à l'occasion.

*par leur habitude d'exécuter promptement tout ce qu'ils ont résolu. Et de cette manière, ils peinent toute leur vie au milieu des fatigues et des dangers ; ils négligent de jouir présentement dans leur soif continuelle d'agrandissement ; ils ne connaissent pas d'autre récréation agréable que l'accomplissement d'un devoir actif, et ils considèrent un repos inactif comme un état pire qu'une fatigante occupation. Pour dire la vérité en deux mots, leur nature est telle qu'ils ne restent jamais en repos eux-mêmes ; et qu'ils ne permettent pas aux autres d'y rester*¹.

*Telle est la ville qui vous est opposée, — Lacédæmoniens, — cependant vous tardez encore à agir.... Votre apathie et vos scrupules continuels seraient à peine une garantie, même si vous aviez des voisins d'un caractère analogue au vôtre ; mais quant à vos procédés avec Athènes, votre système est suranné et hors de date. Dans la politique comme dans l'art, ce sont les améliorations modernes qui sont sûres de réussir ; et bien que des institutions qui ne changent pas soient les meilleures, si une cité n'est pas appelée à agir, — cependant la multiplicité d'obligations actives exige des efforts nouveaux et multipliés*². *C'est par ces nombreux essais que la puissance d'Athènes a acquis un beaucoup plus grand développement que la vôtre.*

Les Corinthiens terminèrent en disant que si, après tant d'avertissements préalables, répétés alors pour la dernière fois, Sparte refusait encore de protéger ses alliés contre Athènes, — si elle différait d'accomplir la promesse qu'elle avait faite aux Potidæens d'envahir immédiatement l'Attique, — ils (les Corinthiens) chercheraient immédiatement leur sûreté dans quelque nouvelle alliance, ce qu'ils se trouveraient complètement justifiés de faire. Ils l'avertirent de bien examiner le cas, et de faire marcher en avant le Péloponnèse, avec sa dignité tout entière, telle qu'elle lui avait été transmise par ses ancêtres³.

Tel fut le mémorable tableau d'Athènes et de ses citoyens, comme le présenta son ennemi le plus acharné devant l'assemblée publique à Sparte. Il était fait pour produire de l'impression sur l'assemblée, non par un appel à des méfaits récents ou particuliers, mais par le système général d'agression sans principes et sans fin que l'on imputait à Athènes dans le passé, et par la certitude offerte que le même système, s'il n'était tenu en respect au moyen de mesures décidément hostiles, serait poussé encore plus loin dans l'avenir et amènerait la ruine définitive du Péloponnèse. Et c'est à ce point que l'envoyé athénien — qui se trouvait à Sparte pour quelque autre négociation et qui était alors présent à l'assemblée — s'applique à répondre après en avoir demandé la permission aux magistrats et l'avoir obtenue. L'empire d'Athènes était à ce moment d'une date si ancienne, que les jeunes gens présents n'avaient aucune connaissance personnelle des circonstances dans lesquelles il avait grandi ; et ce qui était nécessaire pour les instruire devait faire impression comme un souvenir même sur l'esprit de leurs aînés⁴.

Il commença par nier toute intention de défendre sa ville natale contre les accusations de tort spécial ou de prétendues infractions à la trêve existante. Cela ne rentrait pas dans sa mission ; et il ne reconnaissait point Sparte comme un juge compétent dans une dispute entre Athènes et Corinthe. Mais il regardait

¹ Thucydide, I, 70.

² Thucydide, I, 71.

³ Thucydide, I, 71.

⁴ Thucydide, I, 72.

néanmoins comme un devoir de justifier Athènes du caractère général d'injustice et d'agression qui lui était imputé, aussi bien que de donner aux Spartiates un solennel avertissement au sujet de la politique à laquelle ils étaient évidemment en train de tendre. Il continua ensuite en montrant que l'empire d'Athènes avait été honorablement acquis et amplement mérité, — qu'il lui avait été volontairement cédé, et même imposé, — et qu'elle ne pouvait l'abdiquer sans compromettre son existence et sa sécurité séparées. Loin de penser que les circonstances dans lesquelles il avait été acquis avaient besoin d'être justifiées, il y faisait appel avec orgueil, comme étant un témoignage du véritable patriotisme hellénique de cette cité que le congrès spartiate semblait maintenant disposé à écraser comme un ennemi¹. Il insista ensuite sur les circonstances qui avaient accompagné l'invasion persane, en faisant ressortir l'ardeur supérieure et la ferme patience d'Athènes, malgré l'abandon peu généreux des Spartiates et des autres Grecs, — la prépondérance de ses forces navales dans l'armement entier, — la direction donnée par le génie de son général Themistoklès, complimenté par Sparte elle-même, — et le titre d'Athènes à être regardée dans cette mémorable occasion comme le principal sauveur de la Grèce. Cela seul devrait mettre son empire à l'abri du reproche ; mais ce n'était pas tout, — car cet empire lui avait été offert par les instances pressantes des alliés, à une époque où Sparte s'était montrée à la fois impuissante et peu disposée à poursuivre la guerre contre la Perse². Par le simple exercice de la force de contrainte inséparable de ses obligations présidentielles, et par la réduction de divers alliés qui s'étaient révoltés. Athènes était devenue insensiblement impopulaire, tandis que Sparte, d'amie qu'elle était, était devenue son ennemie. Relâcher son autorité sur ses alliés, c'eût été en faire les alliés de Sparte contre elle ; et ainsi le motif de la crainte s'ajoutait à ceux de l'ambition et du revenu, pour engager Athènes à maintenir sa domination souveraine par la force. Dans sa position, aucune puissance grecque n'aurait voulu ni pu agir autrement : — aucune puissance grecque, et assurément pas Sparte, n'aurait agi avec autant de modération et d'équité, ni donné si peu de motifs de plainte à ses sujets. Plus ils *avaient* souffert tandis qu'ils étaient sous le joug des Perses, plus ils *souffriraient* s'ils tombaient sous celui de Sparte, qui tenait ses propres alliés dans l'asservissement à un parti oligarchique dans chaque cité ; et s'ils haïssaient Athènes, c'était seulement parce que des sujets haïssaient toujours la domination *actuelle*, quelle qu'elle fût³.

Après avoir justifié et l'origine et le jeu de l'empire athénien, l'ambassadeur termina en engageant Sparte à réfléchir avec calme, sans être entraînée par les passions et les invectives d'autres peuples, avant de prendre une mesure sans retour, et qui exposait l'avenir à des chances que personne ne pouvait prévoir d'un côté ni de l'autre. Il l'invitait à ne pas rompre la trêve jurée mutuellement, mais à arranger tous les différends, comme Athènes était prête à le faire, par l'arbitrage amical que fournissait la trêve. Si elle commençait la guerre, les Athéniens suivraient son exemple et lui résisteraient en prenant à témoin les dieux sous la sanction desquels on prêtait serment⁴.

Les faits racontés dans les chapitres précédents auront montré que l'exposé fait par l'ambassadeur athénien à Sparte de l'origine et du caractère de l'empire

¹ Thucydide, I, 73.

² Thucydide, I, 75.

³ Thucydide, I, 77.

⁴ Thucydide, I, 78.

exercé par sa ville (bien que sans doute l'exposé d'un partisan) est en substance exact et juste. Les envoyés athéniens ne s'étaient pas encore habitués à prendre le ton qu'ils prirent, à Mêlos et à Kamarina, dans la seizième et la dix-septième année de la guerre qui allait éclater. A toute époque antérieure à l'affaire de Korkyra, les arguments sur lesquels insistait l'orateur athénien auraient probablement été écoutés à Sparte avec une profonde attention. Mais à ce moment le parti des Spartiates était pris. Après avoir fait évacuer l'assemblée par tous les « étrangers » et même par tous les alliés, ils se mirent en devoir de discuter et de décider la question entre eux. La plupart de leurs orateurs ne tinrent qu'un seul langage¹, — en s'étendant sur les torts déjà commis par Athènes et en insistant sur la nécessité d'une guerre immédiate. Une seule voix cependant, et une voix imposante, s'éleva contre cette conclusion, qui fut combattue par le vieux roi Archidamos, l'objet du respect universel.

Le discours d'Archidamos est celui d'un Spartiate réfléchi, qui, écartant à la fois la haine contre Athènes et une partialité aveugle à l'égard des alliés, considère la question en vue des intérêts et de l'honneur de Sparte seulement, — sans toutefois oublier son caractère souverain aussi bien que particulier. Les orateurs indigènes précédents, indignés contre Athènes, avaient probablement fait appel à l'orgueil spartiate, en considérant comme un déshonneur intolérable que presque toutes les forces de terre du Péloponnèse d'ionien fussent ainsi intimidées par une seule cité ionienne, et hésitassent à commencer une guerre qu'une seule invasion en Attique terminerait probablement. Comme les Corinthiens avaient essayé d'exciter les Spartiates par des critiques et des reproches faits à propos, de même les orateurs qui parlèrent après eux avaient visé au même but par l'éloge de la valeur et de la discipline bien connues de la cité. C'est à tous ces arguments qu'Archidamos s'appliqua à répondre. Invoquant l'expérience des vieillards ses contemporains qui l'entouraient, il fit sentir à l'assemblée la grave responsabilité, les incertitudes, les difficultés et les périls de la guerre dans laquelle ils se jetaient sans y être préparés². Il leur rappela les richesses, la population (plus grande que celle de toute autre cité grecque), les forces navales, la cavalerie, les hoplites, la vaste domination étrangère d'Athènes, — et ensuite il leur demanda par quels moyens ils se proposaient de l'abattre³. De vaisseaux, ils en avaient peu ; de marins exercés, encore moins ; de richesses, presque pas. Ils pouvaient, il est vrai, envahir et ravager l'Attique grâce à la supériorité du nombre- et de leur armée de terre. Mais les Athéniens avaient au dehors des possessions suffisantes pour leur permettre de se passer des productions de l'Attique, tandis que leurs grandes forces navales exerceraient par représailles les mêmes ravages dans le Péloponnèse. Supposer qu'une ou deux expéditions dévastatrices en Attique amèneraient la fin de la guerre, serait une déplorable erreur ; de tels actes ne feraient qu'exaspérer les Athéniens sans diminuer leur force réelle, et la guerre se prolongerait ainsi, peut-être pendant toute une génération⁴. Avant de décider la guerre, il était absolument nécessaire de pourvoir à des moyens plus efficaces pour la continuer, et de multiplier leurs alliés, non seulement parmi les Grecs, mais aussi parmi les étrangers. Pendant ce temps, on devrait envoyer à Athènes des ambassadeurs faire des remontrances et obtenir réparation pour les griefs des alliés. Si les Athéniens l'accordaient, — ce qu'ils feraient très probablement, s'ils voyaient les préparatifs

¹ Thucydide, I, 79.

² Thucydide, I, 80.

³ Thucydide, I, 80.

⁴ Thucydide, I, 81.

se poursuivre, et si la ruine du sol de l'Attique, si soigneusement cultivé, était tenue au-dessus d'eux *in terrorem*, sans être consommée réellement, — tant mieux : s'ils refusaient, on pouvait commencer la guerre dans le courant de deux ou de trois années avec quelque espoir de succès. Archidamos rappela à ses compatriotes que leurs alliés-les rendraient responsables de la bonne ou de la mauvaise issue de ce qu'ils décideraient maintenant¹ ; en leur conseillant, avec le véritable esprit d'un Spartiate conservateur, de s'attacher à cette politique circonspecte qui avait toujours été le trait caractéristique de l'État, et de mépriser aussi bien les critiques sur leur lenteur que l'éloge de leur valeur, *Nous autres Spartiates, nous devons et notre bravoure et notre prudence à notre admirable discipline publique ; elle fait de nous de bons guerriers, parce que le sentiment de la honte est très étroitement lié à la discipline, comme la valeur l'est au sentiment de la honte ; elle nous rend prudents, parce que notre éducation nous maintient dans une ignorance trop grande pour que nous nous placions au-dessus de nos institutions, et elle nous tient sous une contrainte rigoureuse pour que nous ne leur désobéissions pas*². Et ainsi, sans être trop habiles dans des talents inutiles, nous ne sommes pas habitués, nous autres Spartiates, à ravalier la force de notre ennemi par un beau discours, et ensuite à l'affronter avec des moyens insuffisants en réalité. Nous pensons que l'intelligence des États voisins se ressemble beaucoup, et que les chances en réserve pour les deux parties sont trop incertaines pour être distinguées à l'avance par la parole. Nous faisons toujours contre nos ennemis des préparatifs réels, comme s'ils se conduisaient avec sagesse de leur côté ; nous devons compter sur la sécurité due à nos propres précautions, et non sur la chance de leurs fautes. En effet, il n'y a pas une grande supériorité dans un homme en tant que comparé à un autre homme : celui-là est le plus fort qui s'est exercé dans les épreuves les plus sérieuses. Ne renonçons pas pour notre part à cette discipline que nous avons reçue de nos pères et que nous continuerons encore d'observer, à notre très grand profit ; -ne précipitons pas dans un court moment une résolution d'où dépendent tant d'existences, tant de biens, tant de cités, et de plus notre propre réputation. Prenons le temps de réfléchir, puisque notre force nous met pleinement à même de le faire. Envoyez des ambassadeurs aux Athéniens au sujet de Potidæa et des autres griefs allégués par nos alliés, — et cela aussi d'autant plus qu'ils sont prêts à vous donner satisfaction : contre qui vous offre réparation, l'usage vous défend de marcher, sans quelque démarche préalable, comme si c'était un méchant déclaré. Mais en même temps préparez-

¹ Thucydide, I, 82, 83.

² Thucydide, I, 84.

Dans l'explication de la dernière phrase, je suis Haack et Poppe, de préférence à Goeller et au Dr Arnold.

Les termes de cette partie du discours d'Archidamos sont gauches et obscurs, bien que nous reconnaissons assez bien le sens général. Il mérite une attention particulière comme venant d'un roi de Sparte, personnellement aussi homme d'un jugement supérieur. Les grands points du caractère spartiate y sont tous présentés. 1° Un cercle d'idées étroit, rigoureusement défini et uniforme. 2° Compression de tout autre mouvement et désir, mais une sensibilité plus grande à l'égard de leur propre opinion publique. 3° Grandes habitudes de patience aussi bien que de soumission.

La manière dont les traits du caractère spartiate sont tirés des institutions spartiates, aussi bien que l'orgueil qu'Archidamos exprime au sujet de l'ignorance et du cercle intellectuel étroit de ses compatriotes, est à remarquer ici. On peut trouver une semblable défense de l'ignorance et de l'étroitesse d'esprit non seulement parmi ceux qui se moquent du goût de la démocratie athénienne pour les lettres et l'éloquence (V, Aristophane, *Ranaë*, 1070 : cf. Xénophon, *Memorab.*, I, 2, 9-49), mais encore dans le discours de Kleôn (Thucydide, III, 37).

*vous pour la guerre ; telle sera la marche politique à la fois la meilleure pour votre propre puissance et la plus effrayante pour vos ennemis*¹.

Le discours d'Archidamos était non seulement en lui-même plein de raison évidente et de bon sens, mais il était prononcé complètement au point de vue d'un Spartiate ; il faisait un large appel au sentiment et même au préjugé conservateur de ses compatriotes. Mais malgré tout cela, et malgré l'estime personnelle qu'on avait pour l'orateur, le courant de sentiment dans le sens opposé était irrésistible à ce moment. Sthenelaidas, un des cinq éphores, à qui il échut de mettre la question aux voix, ferma le débat. Le peu de paroles qu'il prononça marquent à la fois le caractère de l'homme, les dispositions de l'assemblée, — et la simplicité du langage, bien que dépourvu de la sagesse du jugement, pour laquelle Archidamos était en honneur auprès de ses compatriotes.

Je ne comprends pas (dit-il), *ces longs discours des Athéniens. Ils se sont largement vantés, mais ils n'ont jamais réfuté ce dont ils sont accusés, — d'être coupables de tort envers nos alliés et envers le Péloponnèse. Or, si dans les temps passés ils se sont montrés braves contre les Perses, et que maintenant ils se montrent méchants envers nous, ils méritent un double châtement pour être devenus méchants de bons qu'ils étaient*². *Mais nous, nous sommes aujourd'hui ce que nous étions alors : nous savons faire mieux que de rester tranquilles quand nos alliés sont molestés ; nous n'ajournerons pas notre aide dans un moment où ils ne peuvent ajourner leurs souffrances*³. *D'autres ont en abondance richesses, vaisseaux et chevaux, — mais nous, nous avons de bons alliés que nous ne devons pas abandonner à la merci des Athéniens ; nous ne devons pas confier le redressement de nos griefs à un arbitrage et à des mots, quand nos griefs, ne sont pas limités aux mots. Nous devons les aider promptement, et de toute notre force. Que personne ne vienne nous dire que nous pouvons délibérer avec honneur quand nous souffrons réellement un tort ; c'est plutôt à ceux qui ont intention de commettre l'injure qu'il convient de bien délibérer à l'avance. Prononcez-vous donc pour la guerre, Lacédæmoniens, d'une manière digne de Sparte. Ne souffrez pas que les Athéniens deviennent plus grands qu'ils ne sont ; ne laissez pas ruiner nos alliés, mais marchez avec l'aide des dieux contre les méchants.*

C'est avec ce peu de mots, si bien faits pour détruire l'effet des prudents avis d'Archidamos, que Sthenelaidas mit la question aux voix, — ce qui, à Sparte, ne se faisait ordinairement ni par les mains levées, ni par le dépôt de boules dans une urne, mais par des cris analogues au Oui ou au Non de la Chambre des Communes en Angleterre, — l'éphore qui présidait déclarant quel cri prédominait. En cette occasion, le cri pour la guerre fut manifestement le plus fort⁴. Cependant Sthenelaidas affecta de ne pouvoir déterminer lequel des deux l'emportait sur l'autre, afin de pouvoir avoir une excuse pour produire une manifestation de sentiment plus frappante et une majorité apparente plus forte, — puisqu'une portion de la minorité craindrait probablement de montrer ouvertement ses opinions réelles comme individus. Il ordonna donc un partage,

¹ Thucydide, I, 84, 85.

² Cf. un sentiment semblable dans le discours des Thébains contre les Plataëens (Thucydide, III, 67).

³ Thucydide, I, 86. — Il y a ici un jeu de mots sur μέλλειν qu'il n'est pas facile de conserver dans une traduction.

⁴ Thucydide, I, 87.

— comme le fait le président de la Chambre des Communes en Angleterre, quand sa décision en faveur de Oui ou de Non est contestée par quelque membre. — *Que ceux de vous qui pensent que la trêve a été violée et que les Athéniens nous outragent, aillent de ce côté ; que ceux qui croient le contraire, aillent de l'autre.* En conséquence, l'assemblée se partagea, et la majorité fut très grande du côté de ceux qui s'étaient prononcés pour la guerre.

La première démarche des Lacédæmoniens, après qu'ils en furent venus à cette importante décision, fut d'envoyer à Delphes et de demander à l'oracle s'il serait avantageux pour eux d'entreprendre la guerre. La réponse qu'on rapporta (Thucydide ne semble guère certain qu'elle ait été rendue)¹, était — que s'ils faisaient de leur mieux, ils seraient victorieux, et que le dieu les aiderait, invoqué ou non. En même temps, ils réunirent un congrès général de leurs alliés à Sparte, dans le dessein de soumettre au vote de tous leur récente résolution.

Pour les Corinthiens, dans leur extrême désir de délivrer Potidæa, la décision que devait prendre ce congrès n'était pas moins importante que celle que les Spartiates venaient de prendre séparément. Ils envoyèrent de tous côtés des ambassadeurs à chacun des alliés, pour les supplier d'autoriser la guerre sans réserve. Grâce à ces instigations, qui agissaient sur le mouvement général dominant alors, le congrès se réunit dans des dispositions décidément belliqueuses. La plupart des orateurs prononcèrent des paroles pleines d'invectives contre Athènes et se montrèrent impatients d'agir, tandis que les Corinthiens, attendant comme la première fois pour parler les derniers, envenimèrent la discussion par un discours bien fait pour assurer un vote décisif. Leur premier discours avait eu pour but de faire rougir, d'exaspérer et d'alarmer les Lacédæmoniens ; ce point ayant été obtenu alors, ils avaient à démontrer aux alliés en général combien il serait déshonorant aussi bien qu'impolitique de s'éloigner d'un chef bien disposé. C'était une cause qui les intéressait tous, les États continentaux non moins que les maritimes, car ils finiraient par se trouver les uns et les autres victimes des empiétements de la cité despote. Quelques efforts que nécessitât la guerre, ou devait les faire de bon cœur, puisque c'était seulement par la guerre qu'ils pourraient arriver à une paix sûre et honorable. Il y avait tout lieu d'espérer que ce but serait bientôt atteint, et que la guerre ne durerait pas longtemps, — tant était prononcée la supériorité de la confédération, en troupes, en habileté militaire, en dévouement et en obéissance montrés également par tous ses membres². La supériorité navale d'Athènes dépendait surtout de marins à gages, — de sorte que la confédération, en empruntant aux trésors de Delphes et d'Olympia, serait bientôt en état d'enchérir sur elle, de prendre à sa solde ses meilleurs marins, et d'égaliser son équipement sur mer. Les confédérés exciteraient une révolte parmi ses alliés et établiraient un poste fortifié permanent pour la ruine de l'Attique. Réunir un fond commun

¹ Thucydide, I, 118.

² Thucydide, I, 120, 121.

Je crois que le mot ὁμοίως fait ici allusion à l'intérêt égal de tous les confédérés dans la querelle, en tant qu'opposé à la puissance athénienne, qui se composait en partie de sujets contraints, en partie de mercenaires soudoyés, — points auxquels l'orateur corinthien continue de faire allusion, comme étant une faiblesse chez l'ennemi. Le mot ὁμοίως désigne ici le même fait indiqué par Periklès ; dans son discours à Athènes (I, 141), par les mots πάντες ἰσόψηφοι l'orateur corinthien regarde comme un avantage d'avoir des confédérés tous égaux et dévoués à la cause : Periklès, au contraire, considérant le même fait du point de vue athénien, y voit un désavantage, puisqu'il empêchait parité de commandement et de détermination.

La manière dont Poppo comprend ce passage me semble erronée. — La même idée est reproduite, c. 124.

dans ce but, était une nécessité indispensable ; car Athènes était de beaucoup supérieure à chacun d'eux seul. Rien qu'une union sincère ne pourrait les sauver tous d'un asservissement successif, — dont la seule supposition était intolérable pour des hommes libres péloponnésiens, dont les pères avaient délivré la Grèce des Perses. Qu'ils ne reculent pas devant la, patience et les sacrifices dans une telle cause, — c'était pour eux un orgueil héréditaire que d'acheter le succès par de laborieux efforts. Le dieu de Delphes leur avait promis sa coopération, et toute la Grèce compatirait à leur cause, soit par crainte du despotisme d'Athènes, soit par espoir de profit. Ils ne seraient pas les premiers à violer la trêve ; car les Athéniens l'avaient déjà violée, comme l'impliquait distinctement la déclaration du dieu de Delphes. Qu'ils envoient, sans perdre de temps, du secours aux Potidæens, population dôrienne assiégée maintenant par des Ioniens, aussi bien qu'à ceux des autres Grecs qu'Athènes avait asservis. Chaque jour la nécessité de faire un effort devenait plus grande, et plus on le différait, plus il serait pénible quand il faudrait le faire. *Soyez donc persuadés, disait l'orateur en finissant, que cette cité qui s'est établie le despote de la Grèce, a ses moyens d'attaque prêts contre nous tous également, quelques-uns pour régner actuellement, les autres pour une future conquête. Attaquons-la et réduisons-la, afin que nous puissions être nous-mêmes en sûreté dans la suite, et délivrer ceux des Grecs qui sont maintenant asservis*¹.

S'il y eut quelques discours prononcés à ce congrès pour s'opposer à la guerre, il n'était pas vraisemblable qu'ils réussiraient dans une cause où Archidamos lui-même avait échoué. Après que le Corinthien eut fini de parler, la question fut soumise aux députés de chaque cité, grande et petite indistinctement ; et la majorité se prononça pour la guerre². Cette importante résolution fut adoptée vers la fin de 432 avant J.-C., ou au commencement de janvier 431 avant J.-C. ; la décision préalable des Spartiates séparément peut avoir été prise environ deux mois plus tôt, en octobre ou en novembre précédent, 432 avant J.-C.

A examiner la conduite des deux grands partis grecs dans cette importante conjoncture, eu égard aux traités et aux motifs positifs de plainte, il semble évident qu'Athènes avait raison. Elle n'avait rien fait qu'on pût appeler proprement une violation de la trêve de Trente ans ; tandis que pour ceux de ses actes que l'on prétendait être tels, elle offrait de les soumettre à cet arbitrage à l'amiable que prescrivait la trêve elle-même. Les confédérés péloponnésiens furent évidemment les agresseurs dans la lutte. Si Sparte, ordinairement si lente, se mit alors en avant avec un esprit si décidément contraire, nous devons l'attribuer en partie à sa crainte et à, sa jalousie constante à l'égard d'Athènes, en partie à la pression de ses alliés, et en particulier des Corinthiens.

Thucydide, en reconnaissant là, les principaux motifs déterminants, et en indiquant les prétendues violations de la trêve comme simplement des occasions ou des prétextes, paraît considérer la crainte et la haine d'Athènes comme ayant contribué plutôt à déterminer Sparte que les instances de ses alliés³. Que l'agrandissement extraordinaire d'Athènes, pendant la période qui suivit immédiatement l'invasion des Perses, fût bien fait pour exciter l'alarme et la jalousie dans le Péloponnèse, c'est incontestable. Rais si nous prenons Athènes comme elle était en 432 avant J.-C., il faut mentionner qu'elle n'avait ni fait, ni essayé (autant que nous le savons) de faire une seule acquisition nouvelle

¹ Thucydide, I, 123, 124.

² Thucydide, I, 125. Il paraît que la décision ne fut pas absolument unanime.

³ Thucydide, I, 88. Cf. aussi ch. 23 et 118.

pendant tout le cours des quatorze années qui s'étaient écoulées depuis la conclusion de la trêve de Trente ans¹, et de plus que cette trêve marquait une époque d'humiliation et de diminution signalées de sa puissance. Le triomphe que Sparte et les Péloponnésiens remportèrent alors, bien que n'étant pas assez complet pour éloigner toute crainte d'Athènes, était encore assez grand pour leur faire concevoir l'espérance qu'un second effort combiné la réduirait. Ce mélange de crainte et d'espérance était exactement le sentiment d'où il était probable que naîtrait la guerre. Nous voyons que même avant la querelle entre Corinthe et Korkyra, des Grecs sagaces pressentaient partout la guerre comme n'étant pas très éloignée². Elle fut près d'éclater même à l'occasion de la révolte de Samos³ ; la paix étant alors maintenue en partie par les intérêts commerciaux et maritimes d'Athènes, en partie par le calme qui régnait à Athènes. Mais la querelle de Corinthe et de Korkyra, que Sparte aurait pu apaiser à l'avance si elle avait cru de soli intérêt de le faire, — et l'union de Korkyra avec Athènes — montraient cette dernière comme entrant de nouveau dans une carrière d'agrandissement, et mit encore ainsi en jeu les sentiments belliqueux de Sparte ; tandis qu'elles transformèrent Corinthe, d'avocat de la paix qu'elle était, en un bruyant organe de guerre. La révolte de Potidæa, — fomentée par Corinthe et encouragée par Sparte, sous la forme d'une promesse positive d'envahir l'Attique, — fut en réalité la première violation distincte de la trêve, et la mesure qui commença la guerre du Péloponnèse. L'assemblée spartiate et le congrès subséquent des alliés à Sparte ne servirent à aucune autre chose qu'à pourvoir aux formalités qui étaient nécessaires pour assurer le concours et l'action dévouée du hombre, et pour revêtir d'une sanction imposante un état de guerre existant déjà en réalité, bien que non déclaré encore.

Le sentiment du Péloponnèse, à ce moment, n'était pas la crainte d'Athènes, mais la haine d'Athènes, — et le confiant espoir d la subjuguier. Et dans le fait cette confiance était justifiée par des raisons plausibles. On pouvait bien penser que les Athéniens ne pourraient jamais endurer la dévastation entière de leur sol si soigneusement cultivé, — ou du moins qu'ils s'avanceraient certainement afin de le défendre dans une lutte ouverte, ce qui était tout ce que les Péloponnésiens désiraient. L'incomparable ascendant et la résolution inébranlable de Periklès amenaient seuls les Athéniens à persévérer dans un plan de, défense patiente, et à se fier à cette supériorité navale que les ennemis d'Athènes, à l'exception du

¹ La biographie de Periklès par Plutarque est propre à induire beaucoup en erreur par son peu de soin pour la chronologie, en attribuant à une époque plus ancienne des sentiments et des tendances qui appartiennent réellement à une plus récente. C'est ainsi qu'elle représente (c. 20) le désir d'acquérir la possession de la Sicile, et même de Carthage et de la côte Tyrrhénienne, comme étant devenu très populaire à Athènes, même avant la révolte de Megara et de l'Eubœa et avant les autres circonstances qui précédèrent la trêve de Trente ans ; et il fait grand honneur à Periklès pour avoir réprimé ces aspirations immodérées. Mais les espérances ambitieuses dirigées vers la, Sicile n'avaient pu naître dans l'esprit athénien qu'après le commencement de la guerre du Péloponnèse. Il était impossible qu'ils pussent faire un pas dans cette direction avant d'avoir établi leur alliance avec Korkyra, et elle ne se conclut que dans l'année qui précéda la guerre du Péloponnèse, — et cela, même alors, d'une manière restreinte et avec beaucoup de réserves. A la première explosion de la guerre péloponnésienne, les Athéniens n'avaient que des craintes, tandis que les Péloponnésiens avaient de grandes espérances de secours, du côté de la Sicile. Si donc il est très vrai que Periklès fût éminemment utile en décourageant des entreprises téméraires et lointaines d'ambition en général, nous ne pouvons lui faire honneur de retenir les désirs athéniens d'acquisitions en Sicile, ou du côté de Carthage (si en effet cette dernière fut jamais comprise dans le catalogue des espérances athéniennes), — car de tels désirs ne furent guère connus qu'après sa mort, — malgré l'assertion répétée encore par Plutarque, *Alkibiadès*, c. 17.

² Thucydide, I, 33, 36.

³ Thucydide, I, 40, 41.

judicieux Archidamos, n'avaient pas encore appris à apprécier complètement. De plus, les espérances confiantes des Péloponnésiens étaient considérablement fortifiées par la sympathie répandue au loin en faveur de leur cause, déclarant comme ils le faisaient l'intention de délivrer la Grèce d'une cité despotique¹.

A Athènes, d'autre part, la guerre prochaine se présentait sous un aspect très différent ; elle n'offrait en perspective rien qu'une certitude de pertes et de privations prodigieuses, — même en admettant qu'avec ces lourds sacrifices, son indépendance et son union à l'intérieur, et son empire au dehors, pussent être maintenus. Periklès et les Athéniens doués d'une vue à longue portée prévoyaient la chance d'une guerre inévitable même avant la dispute koryræenne². Mais Periklès n'était que le premier citoyen dans une démocratie ; il était estimé, cru et écouté, plus qu'aucun autre, par le corps des citoyens ; mais il trouvait une vive opposition à la plupart de ses mesures, dans la liberté de parole et la latitude d'action individuelle qui régnait à Athènes, — il était même l'objet d'une haine acharnée de bien des adversaires politiques actifs. La détermination formelle des Lacédæmoniens, de déclarer la guerre, avait dû naturellement être annoncée à Athènes par ces ambassadeurs athéniens qui avaient fait une protestation solennelle contre elle dans l'assemblée spartiate. Sparte ne fit de démarche pour mettre cette détermination à effet qu'après que le congrès des alliés eut prononcé son vote confirmatif. Et les Spartiates n'envoyèrent pas même alors de héraut, ni ne firent de déclaration en forme. Ils expédièrent diverses propositions à Athènes, nullement en vue d'essayer d'obtenir satisfaction, ou de chercher quelque moyen d'échapper à la probabilité de la guerre ; mais dans le but contraire, — afin de multiplier les demandes et d'augmenter les motifs de querelle³. Pendant ce temps, les députés, revenant après le congrès dans leurs cités respectives, apportèrent avec eux la résolution générale de préparatifs immédiats de guerre à faire dans le plus bref délai possible⁴.

La première réclamation adressée à Athènes par les Lacédæmoniens fut une manœuvre politique dirigée contre Periklès, leur principal adversaire dans cette cité. Sa mère Agaristé appartenait à la grande famille des Alkmæônidæ, qu'on supposait être entachés d'une souillure héréditaire et inexpiable, par suite du sacrilège commis par Megaklès, un de leurs ancêtres, près de deux siècles auparavant, dans le meurtre des suppliants kyloniens, près de l'autel des Vénérables Déesses⁵. Quelque ancienne que des Athéniens pour servir de base à une manœuvre politique. Environ soixante-dix-sept ans auparavant, peu après qu'Hippias eut été chassé d'Athènes, elle avait été employée également par le roi spartiate Kleomenès, qui, à cette époque, demanda aux Athéniens de laver l'ancien sacrilège en bannissant Kleisthenès (le fondateur de la démocratie) et ses principaux partisans. Cette demande, adressée par Kleomenès aux Athéniens, à la sollicitation d'Isagoras, rival de Kleisthenès⁶, avait été obéie alors et avait bien servi les desseins de ceux qui la faisaient. Les Lacédæmoniens dirigeaient maintenant un coup semblable contre Periklès (le petit-neveu de Kleisthenès) et sans doute sur les instances de ses ennemis politiques. La religion exigeait,

¹ Thucydide, II, 8.

² Thucydide, I, 45 ; Plutarque, *Periklès*, c. 8.

³ Thucydide, I, 126.

⁴ Thucydide, I, 125.

⁵ V. le récit des troubles kyloniens et le sacrilège qui s'ensuivit, tome IV, ch. 3 de cette Histoire.

⁶ V. Hérodote, V, 70. Cf. VI, 131 ; Thucydide, I, 126 ; et le tome V, ch. 13 de cette Histoire.

prétendait-on, que *l'on fit disparaître la souillure de la déesse*¹. Si les Athéniens accédaient à cette demande, ils se priveraient, à ce moment critique, de leur chef le plus habile. Mais les Lacédæmoniens, ne s'attendant pas à réussir, comptaient, à tout événement, décréditer Periklès aux yeux du peuple, comme étant en partie la cause de la guerre à cause de la tache d'impiété qui souillait sa famille², — et cette impression serait sans doute hautement proclamée dans l'assemblée par ses adversaires politiques.

L'influence de Periklès sur le public athénien était devenue de plus en plus grande, à mesure qu'ils le connaissaient plus comme homme politique. Mais l'acharnement de ses ennemis paraît avoir grandi en même temps. Peu de temps avant cette époque, il avait été attaqué indirectement au moyen d'accusations dirigées contre trois personnes différentes, toutes plus ou moins intimes avec lui, — sa maîtresse Aspasia, le philosophe Anaxagoras et le sculpteur Pheidias.

Nous ne pouvons établir ni la date précise, ni les faits exacts d'aucune de ces accusations. Aspasia, fille d'Axiochos, était native de Milêtos, belle, bien élevée et ambitieuse. Elle résidait à Athènes, et on affirme (bien que sur une preuve bien douteuse) qu'elle entretenait des filles esclaves qu'elle louait comme courtisanes. Quoi qu'il en soit de ce bruit, qui est très probablement une des calomnies engendrées par l'animosité politique contre Periklès³, il est certain que ses

¹ Thucydide, I, 126.

² Thucydide, I, 127.

³ Plutarque, *Periklès*, c. 24. Relativement à Aspasia, V. Platon, *Ménéxène*, c. 3, 4 ; Xénophon, *Memorab.*, II, 6, 36 ; Harpocraton, v. Ἀσπασία. Aspasia n'était sans doute pas un nom rare parmi les femmes grecques. On nous parle d'une fille phôkæenne qui le portait, maîtresse de Cyrus le jeune (Plutarque, *Artaxerxès*, c. 26). Le conte relatif à Aspasia ayant entretenu des filles esclaves pour les louer est avancé et par Plutarque et par Athénée (XIII, p. 570), mais nous pouvons raisonnablement douter qu'il y ait de cela. Une preuve meilleure que ce qui est réellement cité par le second, — le passage d'Aristophane, *Acharn.*, 497-505.

Athénée lit *πόρνας*, mais la leçon *πόρνας δύο* paraît dans le texte admis d'Aristophane. Les critiques diffèrent sur la question de savoir si Ἀσπασίας est le génitif singulier de Ἀσπασία, ou l'accusatif pluriel de l'adjectif ἀσπασίος. Je crois que c'est le dernier ; mais avec l'intention de jouer sur les mots, de sorte qu'il puisse être compris soit comme substantif, soit comme adjectif. Il y a un semblable jeu de mots dans un vers de Kratinus cité par Plutarque, *Periklès*, c. 24.

A l'époque où s'effectua cet enlèvement des jeunes Mégariennes, s'il le fut jamais, Aspasia doit avoir été la maîtresse chérie et la compagne de Periklès ; et il est inconcevable qu'elle eût entretenu des filles esclaves pour les louer alors, quoi qu'elle ait fait auparavant.

Cette leçon et cette explication du vers cité plus haut, que je regarde comme les moins probables des deux, ont été employées par les commentateurs de Thucydide pour expliquer une ligne de son Histoire, et cela d'une manière qui, j'en suis convaincu, est erronée. Quand les Lacédæmoniens demandèrent aux Athéniens de rappeler le décret qui excluait les Mégariens de leurs ports, les Athéniens refusèrent, alléguant que les Mégariens s'étaient approprié quelques terres que les deux pays se disputaient, et quelques-unes qui étaient même une propriété sacrée, — et aussi qu'ils avaient accueilli des esclaves fugitifs d'Athènes (I, 139). Le Scholiaste donne une explication parfaitement juste de ces derniers mots. Mais Wasse met une note au passage à cet effet — *Aspasiæ servos, V. Athenæum, p. 570 ; Aristoph. Acharn. 525, et Schol.* Cette note de Wasse est adoptée et transcrite par les trois commentateurs de Thucydide, les meilleurs et les plus récents, — Poppo, Goeller et le Dr Arnold. Cependant avec tout le respect dû à leur autorité réunie, la supposition n'est ni naturelle en tant qu'appliquée aux mots, ni admissible par rapport au fait. Ἀνδράποδα ἀφιστάμενα signifie naturellement (non *Aspasiæ servos*, ou plus proprement *servas*, car le genre seul aurait dû faire douter Wasse de la justesse de son interprétation, — mais) les esclaves fugitifs de propriétaires en général en Attique, esclaves dont les Athéniens perdirent un nombre si prodigieux après qu'une garnison lacédæmonienne eut été établie à Dekeleia (Thucydide, VII, 28. Cf. I, 142 ; et IV, 118, sur les αὐτόμολοι). Periklès pouvait bien présenter l'accueil fait à ces esclaves fugitifs comme un sujet de plainte contre les Mégariens, et l'assemblée publique athénienne le comprenait de même. De plus, les Mégariens sont accusés non d'avoir enlevé les esclaves, mais de les avoir accueillis. Mais supposer que Periklès, en défendant le décret

séductions personnelles, ses qualités et ses talents, non seulement de conversation, mais même d'éloquence et de critique, étaient si remarquables, — que les citoyens les plus distingués de tout âge et de tout caractère, Sokratês entre autres, la visitaient, et que plusieurs d'entre eux amenaient leurs épouses avec eux pour l'entendre également. Les citoyennes libres d'Athènes vivaient dans une réclusion rigoureuse et presque orientale, aussi bien après être mariées que quand elles ne l'étaient pas. Tout ce qui intéressait leur existence, leur bonheur ou leurs droits était décidé ou réglé pour elles par des parents mâles ; et elles semblent avoir été dépourvues de toute culture intellectuelle et de tout talent. Leur société ne présentait ni charme ni intérêt, ce que par conséquent les hommes recherchaient dans, la compagnie d'une classe de femmes appelées Hetærae ou courtisanes, littéralement compagnes du sexe féminin, qui menaient une vie libre, administraient leurs propres affaires et se soutenaient par leurs moyens de plaire. Ces femmes étaient nombreuses et présentaient sans doute toutes les variétés de caractère personnel. Celles d'entre elles qui se distinguaient le plus et étaient supérieures aux autres, telles qu'Aspasia et Theodotê¹, paraissent avoir été les seules femmes en Grèce, à l'exception des Spartiates, qui aient ou inspiré de fortes passions ou exercé un ascendant intellectuel.

Periklês avait été déterminé dans le choix d'une épouse par ces considérations de famille que l'on regardait comme presque obligatoires à Athènes, et il avait épousé une femme qui était sa très proche parente et de qui il eut deux fils, Xanthippos et Paralos. Mais le mariage n'ayant jamais été heureux fut dissous plus tard d'un commun accord, selon cette pleine liberté de divorce que permettait la loi athénienne. Periklês concourut avec les parents mâles de son épouse (qui formaient ses tuteurs légaux) à la donner à un autre mari². Il prit alors Aspasia pour vivre avec lui, eut d'elle un fils qui porta son nom, et resta toujours dans la suite avec elle dans les termes de la plus grande intimité et de la plus grande affection. Sans adopter ces exagérations qui représentent Aspasia comme ayant communiqué à Periklês son éloquence distinguée ou comme ayant elle-même composé des discours qui devaient être prononcés en public, nous pouvons raisonnablement croire qu'elle avait toutes les qualités voulues pour prendre intérêt et part de la société littéraire qui fréquentait la maison de Periklês, dont son fils Xanthippos, dénué de tout principe, — dégoûté de la régularité des dépenses de son père, en ce qu'elle lui ôtait le moyen de soutenir un train extravagant, — faisait au dehors des récits accompagnés de calomnies exagérées, et qu'il tournait en dérision. C'était de cet indigne jeune homme, qui mourut de la peste athénienne pendant la vie de Periklês, que ses ennemis

d'exclusion contre les Mégariens, appuyât la défense sur la raison que quelques jeunes Mégariens s'étaient enfuis avec deux filles du *cortège* d'Aspasia, c'est donner une idée étrange et de lui et du peuple. Si un tel incident s'était jamais présenté réellement, ou si l'on devait même supposer qu'il se soit présenté, nous pouvons être sûrs qu'il serait mentionné par ses adversaires, comme un moyen d'attirer le mépris sur l'accusation réelle contre les Mégariens, — but pour lequel Aristophane le produit. C'est une des nombreuses erreurs par rapport à l'histoire grecque qui résultent de l'usage d'expliquer des passages de comédie, comme si c'étaient des faits sérieux et littéraires.

¹ La visite que Sokratês, avec quelques-uns de ses amis, fait à Theodotê, son dialogue avec elle, et la description de sa manière de vivre, sont au nombre des restes les plus curieux de l'antiquité grecque, sur un côté qui nous est connu très imparfaitement (Xénophon, *Memorab.*, III, 11). Cf. les citations d'Euboulos et d'Antiphânês, les auteurs comiques, ap. Athenæum, XIII, p. 571, expliquant les différences de caractère et de conduite entre quelques-unes de ces Hetærae et d'autres, — et Athénée, XIII, p. 589.

² Plutarque, *Periklês*, c. 24.

politiques et les auteurs comiques du temps obtenaient les fausses révélations qui leur servaient de sujet pour des diffamations calomnieuses sur la vie privée de cet homme distingué¹.

Si les auteurs comiques attaquaient Periklès lui-même pour de prétendues intrigues avec différentes femmes, ils traitaient le nom d'Aspasia comme une propriété publique, sans merci ni réserve : elle était l'Omphalê, la Deianeira ou la Hêrê de ce grand Héraclès ou Zeus d'Athènes. A la fin, un de ces auteurs comiques, Hermippos, ne se contentant pas des attaques scéniques, l'accusa d'impiété devant le dikasterion, comme participant aux discussions philosophiques soutenues et aux opinions professées, dans la société de Periklès, par Anaxagoras et autres. On dit qu'une semblable accusation fut portée aussi contre Anaxagoras, soit par Kleôn, soit par Thukydidês, fils de Melesias, d'après une décision générale récemment prise dans l'assemblée publique, à la sollicitation de Diopethês. Et tant était facile à exciter l'antipathie du public athénien contre les philosophes dont les opinions étaient en lutte avec les dogmes religieux admis, antipathie qui se montra plus tard d'une manière fatale dans le cas de Sokratês et fut envenimée dans l'exemple actuel par tous les artifices d'une faction politique, — que Periklès n'osa pas faire comparaître Anaxagoras. Ce dernier quitta Athènes, et une sentence de bannissement fut prononcée contre lui pendant son absence². Mais Periklès défendit lui-même Aspasia devant le dikasterion. Dans le fait, l'accusation était dirigée autant contre lui que contre elle. Une chose qu'on alléguait contre elle (et aussi contre Pheidias), c'était d'avoir reçu des femmes libres pour faciliter les intrigues de Periklès. Il la défendit avec succès et obtint pour elle un verdict d'acquiescement ; mais nous ne sommes pas surpris d'apprendre que son discours fut marqué par les émotions personnelles les plus fortes et même par des larmes³. Les dikastes étaient accoutumés à ces appels à leurs sympathies, quelquefois même portés à un excès extravagant de la part des accusés ordinaires. Toutefois, dans Periklès, une explosion si manifeste d'émotion ressort comme quelque chose qui est entièrement sans exemple ; car un des traits les plus saillants de son caractère, c'était d'être constamment maître de lui-même⁴. Et nous le verrons, près de la fin de sa vie politique, quand il était devenu momentanément impopulaire aux yeux du peuple athénien, distrait comme il l'était par les terribles souffrances de la peste, — supporter leur colère imméritée non seulement avec dignité, mais avec un orgueil d'innocence consciente et d'isolement qui s'élève presque jusqu'au défi ; au point que le rhéteur Denys, qui critique le discours de Periklès comme si c'était simplement la composition de Thucydide, blâme cet historien pour avoir violé la convenance dramatique en montrant de l'insolence là où de l'humilité aurait été convenable⁵.

Il paraît aussi, autant que filons en pouvons juger au milieu de données très imparfaites, que le procès du grand sculpteur Pheidias, pour détournement prétendu dans l'entreprise de sa célèbre statue d'Athênê, faite d'ivoire et d'or⁶,

¹ Plutarque, *Periklès*, c. 13-36.

² Ceci semble le récit le plus probable ; mais il y a des différences d'assertion et des incertitudes sur bien des points. Cf. Plutarque, *Periklès*, c. 16-32 ; Plutarque, *Nikias*, c. 23 ; Diogène Laërte, II, 12, 13. V. aussi Schaubach, *Fragm. Anaxagoræ*, p. 47-52.

³ Plutarque, *Periklès*, c. 32.

⁴ Plutarque, *Periklès*, c. 7, 36-39.

⁵ Thucydide, II, 60, 61. Cf. aussi ses frappantes expressions, c. 65 ; Denys d'Halicarnasse, *de Thucydide, Judic.*, c. 44, p. 924.

⁶ Plutarque, *Periklès*, c. 31.

se jugea presque dans le même temps. Cette statue avait été achevée et consacrée dans le Parthénon en 437 avant J.-C., époque depuis laquelle Pheidias avait été occupé à Olympia à son grand et dernier chef-d'œuvre, la statue colossale de Zeus Olympien. Quand il revint à Athènes après avoir exécuté son travail, vers 433 ou 432 avant J.-C., les ennemis politiques de Periklès lui intentèrent un procès en détournement¹. Un esclave de Pheidias, appelé Menôn, se plaça comme suppliant à l'autel, déclarant- connaître certains faits qui prouvaient que son maître était coupable de péculat. On fit une proposition pour recevoir ses dépositions et pour assurer à sa personne la protection du peuple ; alors il révéla différents faits qui attaquaient tellement la probité pécuniaire de Pheidias que ce dernier fut mis en prison, où il attendit le jour de son jugement devant le dikasterion. Toutefois, l'or employé dans la statue et pour lequel il s'était fait payer, pouvait être enlevé entièrement et pesé de manière à ce qu'on en vérifiât le poids exact, ce que Periklès défia les accusateurs de faire. Outre le chef de détournement, il y avait encore d'autres circonstances qui rendaient Pheidias impopulaire. On avait découvert que, dans les bas-reliefs, sur la frise du Parthénon, il avait introduit son portrait et celui de Periklès à des places apparentes. Il paraît que Pheidias mourut en prison avant le jour du jugement, et quelques-uns allèrent jusqu'à dire qu'il avait été empoisonné par les ennemis de Periklès, afin que les soupçons dirigés contre ce dernier, qui était l'objet réel de l'attaque, fussent aggravés. On dit également que Drakontidès proposa et obtint dans l'assemblée publique un décret portant que Periklès serait appelé à rendre compte de l'argent qu'il avait dépensé, et que les dikastes, devant lesquels les comptes étaient rendus, donneraient leurs suffrages de la manière la plus solennelle du haut de l'autel. Cette dernière disposition fut modifiée par Agnôn qui, tout en proposant que les dikastes fussent au nombre de quinze cents, maintint le vote par cailloux jetés dans l'urne suivant l'usage ordinaire².

Si Periklès fut jamais jugé sur cette accusation, il n'y a pas lieu de douter qu'il n'ait été honorablement acquitté ; car le langage de Thucydide, relativement à sa probité pécuniaire, est tel qu'il n'aurait pu être employé si un verdict de culpabilité dans une accusation de péculat eût été prononcé publiquement. Mais nous ne pouvons pas être certain qu'il ait été jamais jugé. En effet, une autre accusation avancée par ses ennemis, et même par Aristophane dans la sixième année de la guerre du Péloponnèse, implique qu'il n'y eut pas de jugement ; car il est allégué que Periklès, afin d'échapper à ce danger, *alluma la guerre du Péloponnèse* et jeta son pays dans une confusion et dans un danger tels que son aide et sa direction lui devinrent indispensablement nécessaires ; en particulier, on disait qu'il avait fait rendre le décret contre les Mégariens, ce qui avait réellement occasionné la guerre³. Toutefois, nous en savons assez pour être

Ce récit relatif à la protection accordée à Pheidias, accusé de détournement, était celui qui était le plus répandu dans la circulation contre Periklès.

¹ V. la dissertation de O. Müller (*De Phidiae Vita*, c. 17, p. 35), qui dispose les faits dans l'ordre dans lequel je les ai donnés.

² Plutarque, *Periklès*, c. 13-32.

³ Aristophane, *Pac.*, 587-603. Cf. *Acharn.*, 512 ; Éphore, ap. Diodore, XII, 38-40 ; et les scholies sur les deux passages d'Aristophane ; Plutarque, *Periklès*, c. 32.

Diodore (aussi bien que Plutarque, *Alkibiadès*, c. 7) rapporte un autre conte. Alkibiadès un jour s'approcha de Periklès à un moment où celui-ci était évidemment découragé et embarrassé, et lui en demanda la raison. Periklès lui dit que le temps n'était pas éloigné où il aurait à rendre ses comptes, et qu'il réfléchissait aux moyens de le faire : sur quoi Alkibiadès lui conseilla de songer plutôt aux moyens de l'éviter. Le résultat de cet avis fut que Periklès plongea Athènes dans la guerre péloponnésienne. Cf. Aristophane, *Nub.*, 855, avec les Scholies, — et Éphore, *Fragm.* 118, 119, éd. Marx, avec les notes de Marx.

certain qu'une telle supposition est complètement inadmissible. Les ennemis de Periklès étaient bien trop ardents, et bien trop experts dans la lutte politique athénienne, pour l'avoir laissé s'esquiver au moyen d'un pareil stratagème. De plus, nous apprenons par l'affirmation de Thucydide que la guerre dépendait de causes beaucoup plus profondes, — que le décret mégarien n'en était nullement la cause réelle, — que ce ne fut pas Periklès qui l'occasionna, mais les Péloponnésiens, par le coup frappé à Potidæa.

Tout ce que nous pouvons établir au milieu de ces allégations non prouvées, c'est que dans l'année ou dans les deux années qui précédèrent immédiatement la guerre du Péloponnèse, Periklès était rudement pressé par les accusations d'ennemis politiques, — peut-être même dans sa propre personne, mais certainement dans les personnes de ceux qui étaient le plus dans sa confiance et dans son affection¹. Pt telle était la tournure de sa position politique, lorsque les Lacédæmoniens envoyèrent à Athènes la réclamation mentionnée plus haut, demandant que l'ancien sacrilège kylonien fût enfin expié ; en d'autres termes, que Periklès et sa famille fussent bannis. Sans doute ses ennemis, aussi bien que les partisans de Lacédæmone à Athènes, appuyèrent énergiquement cette proposition. Pt le parti de Lacédæmone à Athènes fut toujours fort, même pendant le milieu de la guerre : — remplir le rôle de proxenos à l'égard des Lacédæmoniens était tenu à honneur, même par les plus grandes familles athéniennes². Toutefois, dans cette occasion, la manœuvre ne réussit pas, et les Athéniens n'écoutèrent pas la réclamation par laquelle on leur demandait de bannir les Alkmæônides sacrilèges. Au contraire, ils répondirent que les Spartiates aussi avaient un compte de sacrilège à régler ; car ils avaient violé le sanctuaire de Poseidôn au cap Tænaros, en arrachant de l'autel quelques suppliants ilotes pour les mettre à mort, — et celui d'Athênê Chalkiœkos à Sparte, en y bloquant et en y faisant mourir de faim le régent coupable Pausanias. Demander que la Laconie fût purgée de ces deux actes de sacrilège, — telle fut la seule réponse que les Athéniens firent à la réclamation qui leur fut adressée pour le bannissement de Periklès³. Probablement l'effet réel de cette réclamation fut de le fortifier dans l'estime publique⁴ : tout autre avait été l'effet de la même manœuvre quand elle avait été employée auparavant par Kleomenês contre Kleisthenês.

Il est assez probable qu'Ephore copia le récit qui attribue la guerre péloponnésienne à des accusations contre Pheidias et Periklès, sur Aristophane ou sur d'autres écrivains comiques de l'époque. Mais il est bon de faire remarquer que même Aristophane ne doit pas être considéré comme l'attestant. Car si nous consultons le passage auquel nous nous en référons plus haut dans sa comédie *la Paix*, nous verrons que, d'abord, Hermès raconte l'histoire relative à Pheidias, à Periklès et à la guerre du Péloponnèse ; sur ce, et Trygæos et le Chœur font remarquer qu'ils n'ont jamais entendu un mot de cela auparavant ; que c'est tout à fait nouveau pour eux.

Si Aristophane avait jamais avancé l'histoire aussi nettement, on n'aurait pu admettre son autorité que comme prouvant que c'était une partie des rumeurs du moment. Mais les vers que nous venons de citer font de lui autant un témoin qui contredit qu'un témoin qui affirme.

¹ Il paraîtrait que non seulement Aspasia et Anaxagoras, mais encore le musicien et philosophe Damôn, l'ami personnel et le maître de Periklès, ont dû être bannis à l'époque de la vieillesse de Periklès, — peut-être à quelque moment peu éloigné de ce temps. Le passage de Platon, *Alkibiadès*, I, c. 30, p. 118, prouve que Damôn était à Athènes et intime avec Periklès quand ce dernier était fort avancé en âge.

On dit que Damôn fut frappé d'ostracisme ; — peut-être fut-il jugé et condamné au bannissement, car les deux choses sont souvent confondues.

² Thucydide, V, 43 ; VI, 89.

³ Thucydide, I, 128, 135, 139.

⁴ Plutarque, *Periklès*, c. 33.

D'autres ambassadeurs spartiates arrivèrent peu après avec de nouvelles requêtes. On demandait maintenant aux Athéniens : 1° de retirer leurs troupes de Potidæa ; 2° de rendre à Ægina sols autonomie ; 3° de rappeler le décret d'exclusion contre les Mégariens.

Ce fut sur cette dernière demande qu'on insista le plus on donnait à entendre que la guerre pourrait être évitée si elle était accordée. Cette conduite nous montre évidemment que les Lacédæmoniens agissaient de concert avec les chefs d'Athènes opposés à Periklès. Pour Sparte et sa confédération, le décret contre les Mégariens avait moins d'importance que la délivrance des troupes corinthiennes actuellement bloquées dans Potidæa. Mais, d'autre part, le parti opposé à Periklès avait bien plus de chance d'obtenir un vote de l'assemblée contre lui au sujet des Mégariens, et cet avantage, si on le remportait, servirait à affaiblir son influence en général. Toutefois, on n'obtint aucune concession sur aucun des trois points ; même par rapport à Megara, le décret d'exclusion fut défendu et soutenu contre toutes les forces de l'opposition. A la fin, les Lacédæmoniens, — qui avaient déjà résolu la guerre et avaient envoyé ces ambassadeurs uniquement pour satisfaire aux exigences de la pratique ordinaire, et non avec aucune idée de faire un accommodement, — expédièrent une troisième fournée d'envoyés avec une proposition qui avait au moins le mérite de dévoiler leur dessein réel sans déguisement. Rhamphias et deux autres Spartiates notifièrent aux Athéniens cette simple injonction : *Les Lacédæmoniens désirent que la paix soit maintenue, et elle peut l'être si vous laissez les Grecs autonomes*. A cette demande, si différente des précédentes, les Athéniens résolurent de tenir une nouvelle assemblée sur la question de la guerre ou de la paix, de soumettre de nouveau toute l'affaire à une discussion ; et de s'arrêter une fois pour toutes à une réponse péremptoire¹.

Les dernières demandes, présentées de la part de Sparte, qui ne tendaient à rien moins qu'à la destruction entière de l'empire athénien, — combinées avec le caractère, également indécis et peu sincère, des demandes faites antérieurement, et avec la certitude que la confédération spartiate s'était prononcée péremptoirement en faveur de la guerre, — semblaient de nature à produire l'unanimité à Athènes, et à amener cette importante assemblée à la conviction universelle que la guerre était inévitable. Cependant tel ne fut pas le fait. La répugnance à aller à la guerre fut sincère dans une majorité considérable de l'assemblée ; tandis qu'auprès d'une grande partie des assistants elle fut si prépondérante, qu'ils en revinrent même alors à l'ouverture que leur avaient faite auparavant les Lacédæmoniens au sujet du décret contre les Mégariens, comme si c'était la principale cause de guerre. Il y eut une grande différence d'opinion entre les orateurs ; plusieurs d'entre eux insistèrent sur le rappel de ce décret, le considérant comme une chose beaucoup trop insignifiante pour faire la guerre à ce propos, et dénonçant l'Obstination de Periklès à accorder une telle bagatelle². Periklès protesta contre cette opinion dans une harangue décisive et encourageante que Denys d'Halicarnasse met au nombre des meilleurs discours de Thucydide. Ce dernier historien peut probablement lui-même avoir entendu le discours original.

¹ Thucydide, I, 139. Il paraît plutôt, d'après les mots de Thucydide, que ces diverses demandes des Lacédæmoniens furent faites par une seule ambassade, que rejoignirent de nouveaux membres arrivant avec de nouvelles instructions, mais qui resta un mois ou six semaines ; entre janvier et mars 431 avant J.-C., installée dans la maison du proxenos de Sparte à Athènes. Cf. Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 22.

² Thucydide, I, 139 ; Plutarque, *Periklès*, c. 31.

Je continue, Athéniens, à persister dans la même conviction, que nous ne devons pas céder aux Péloponnésiens, — bien que je sache que les hommes sont disposés d'une manière quand ils sanctionnent la résolution d'aller à la guerre, et qu'ils le sont d'une autre quand ils sont réellement engagés dans la lutte, — leurs jugements dépendant alors de la tournure des événements. Je n'ai qu'à répéter maintenant ce que j'ai dit dans des occasions précédentes, — et je vous adjure, vous qui suivez mes vues, de rester attachés à ce que nous décidons ensemble, quand même le résultat serait défavorable en partie ; ou autrement, dans le cas d'un succès, de n'en pas faire honneur à votre sagesse¹. Car il est très possible que les hasards des événements s'éloignent plus de toute voie raisonnable que les conseils de l'homme : tels sont les résultats inattendus que nous imputons ordinairement à la fortune. Les Lacédæmoniens n'ont pas attendu à aujourd'hui pour manifester leurs desseins hostiles contre nous ; mais dans cette dernière occasion, ils l'ont fait plus que jamais. Tandis que la trêve nous prescrit de donner et de recevoir une satisfaction à l'amiable pour nos différends, et de conserver chacun ce que nous possédons, — non seulement ils n'ont pas demandé une telle satisfaction, mais ils l'ont repoussée quand nous l'avons offerte. Ils préfèrent arranger les griefs par la guerre et non par la discussion : ils ont dépassé le ton de la plainte, et les voilà déjà ici avec celui du commandement ; car ils nous enjoignent de nous retirer de Potidæa, de laisser Ægina libre, et d'annuler le décret contre les Mégariens. Bien plus, ces derniers envoyés sont même venus nous déclarer que nous devons laisser libres tous les Grecs. Or qu'aucun de vous ne croie que nous irons à la guerre pour une bagatelle, si nous refusons d'annuler le décret mégarien, — ce qu'ils mettent surtout en avant, comme si le rappel de ce décret devait détourner la guerre. Qu'aucun de vous ne se fasse le reproche d'être allé à la guerre pour un objet peu important ; car cet objet peu important servira d'essai et de preuve à votre courage : si vous le concédez, il vous sera bientôt fait quelque autre réclamation plus grande, comme à des hommes que la peur a déjà fait céder sur un point ; tandis que si vous refusez résolument, vous leur prouverez qu'ils doivent en agir avec vous comme avec des égaux².

Periklès examina ensuite la force relative des parties et les chances de la guerre. Les Péloponnésiens étaient une population travaillant par elle-même, n'ayant que peu d'esclaves, et point de richesses, soit privées, soit publiques, ils n'avaient pas le moyen de faire une guerre éloignée ou de longue durée. Ils étaient prêts à exposer leurs personnes, mais nullement à contribuer de leurs très minces ressources³. Dans une guerre de frontière, ou dans une seule bataille rangée sur terre, ils étaient invincibles ; mais pour une guerre systématique contre une puissance comme Athènes, ils n'avaient ni chefs compétents, ni habitudes de concert et de ponctualité, ni argent pour profiter des occasions toujours rares et accidentelles, afin d'attaquer avec succès. Il était possible qu'ils établissent un poste fortifié en Attique ; mais il ferait aux Athéniens un mal peu sérieux, tandis que sur mer, leur infériorité et leur impuissance étaient absolues, et l'irrésistible flotte athénienne s'appliquerait à maintenir les choses dans cet état. Ils ne

¹ Thucydide, I, 140. J'aurais désiré dans la traduction conserver le jeu de mots ἀμαθῶς χωρήσαι que Thucydide introduit dans cette phrase, et qui semble avoir été conforme à son goût. Ἀμαθῶς, quand il se rapporte à ξυμφοράς, est employé dans un sens passif qui n'est nullement commun — d'une manière qui ne peut être apprise, s'éloignant de tout calcul raisonnable. Ἀμαθῶς, quand il se rapporte à διανοίας, a son sens habituel — ignorant, manquant de science ou de raison.

² Thucydide, I, 140.

³ Thucydide, I, 141.

pouvaient pas non plus songer à embaucher les bons marins étrangers des vaisseaux athéniens au moyen de fonds empruntés à Olympia ou à Delphes¹. Car, outre que les marins des îles dépendantes y perdraient en acceptant une paye plus élevée, avec la certitude que les Athéniens se vengeraient plus tard, — Athènes elle-même suffirait à garnir d'hommes sa flotte en cas de besoin, avec ses propres citoyens et ses metœki ; elle avait dans ses murs des timoniers et des marins meilleurs, aussi bien que plus nombreux, que tout le reste de la Grèce. Il n'y avait qu'un côté par lequel Athènes était vulnérable : l'Attique par malheur n'était pas une île, — elle était exposée à l'invasion et au ravage. Les Athéniens devaient se soumettre à cette nécessité sans commettre l'imprudence d'engager une bataille sur terre pour la détourner. Ils avaient d'abondantes possessions en dehors de l'Attique, insulaires aussi bien que continentales, pour fournir à leurs besoins, tandis qu'ils pouvaient à leur tour, au moyen de leurs vaisseaux, ravager les territoires péloponnésiens, dont les habitants n'avaient pas de terres subsidiaires auxquelles ils pussent recourir².

Ne vous affligez pas de la perte de la terre et des maisons (continua l'orateur). *Réservez votre douleur pour les hommes : les maisons et la terre n'acquièrent pas les hommes, mais ce sont les hommes qui les acquièrent*³. Qui plus est, si je pensais pouvoir vous convaincre, je vous exhorterais à sortir de la ville, et à les ravager vous-mêmes, afin de montrer aux Péloponnésiens que pour de tels objets du moins vous ne voulez pas céder. Et je pourrais présenter bien d'autres raisons d'espérer le succès avec confiance, si vous vouliez seulement consentir à ne pas songer à agrandir votre domination, une fois engagés dans la guerre, et à ne pas attirer volontairement sur vous-mêmes de nouveaux dangers ; car j'ai toujours plus redouté nos propres fautes que les plans de notre ennemi⁴. *Mais ce sont des questions à discuter plus tard, quand nous en viendrons à agir réellement : quant à présent, renvoyons les ambassadeurs avec cette réponse : — Nous permettrons aux Mégariens de fréquenter nos marchés et nos ports, si les Lacédémoniens, de leur côté, veulent cesser leur xenelasia* (ou expulsions sommaires de leur propre territoire) *qu'ils pratiquent contre nous et nos alliés, — car il n'y a rien dans la trêve qui interdise l'une ou l'autre de ces conditions. Nous laisserons autonomes les cités grecques, si nous les avons comme autonomes au moment où la trêve fut faite, — et aussitôt que les Lacédémoniens accorderont à leurs cités alliées l'autonomie que chacune d'elles choisira librement, et non celle qui convient à Sparte : nous sommes prêts à donner satisfaction suivant la trêve, et, nous ne commencerons pas la guerre, mais nous repousserons ceux qui la commenceront. Telle est la réponse, à la fois juste et convenable à la dignité de cette cité. Nous devons nous faire à l'idée que la guerre est inévitable ; si nous l'acceptons de bon cœur, nous trouverons nos ennemis moins véhéments dans leur attaque : et là où est le plus grand danger, là aussi est finalement le plus grand honneur, tant pour un État que pour un simple citoyen. "Assurément nos pères, quand ils soutinrent l'attaque des Perses, n'avaient pas pour point de départ les moyens que nous avons ; ils furent même*

¹ Thucydide, I, 143.

C'est une réponse à ces espérances qui, comme nous le savons, avaient été conçues par les chefs du Péloponnèse, et sur lesquelles l'orateur corinthien avait insisté dans le congrès péloponnésien (I, 121). Sans doute Periklès était informé de la teneur de toutes ces démonstrations publiques à Sparte.

² Thucydide, I, 141, 142, 143.

³ Thucydide, I, 143.

⁴ Thucydide, I, 144.

*obligés d'abandonner tout ce qu'ils possédaient, — et cependant ils repoussèrent l'envahisseur et élevèrent nos affaires au point où elles sont aujourd'hui, plutôt par sagesse que par bonheur, et par un courage entreprenant, plus grand que leur puissance réelle. Il ne faut pas nous montrer inférieurs à eux : nous devons nous défendre contre tous nos ennemis par tous les moyens, et laisser à nos descendants un empire qui ne soit pas diminué*¹.

Ces puissants encouragements de Periklès entraînèrent la majorité de l'assemblée, de sorte qu'on fit aux ambassadeurs la réponse telle qu'il l'avait recommandée, sur chacun des points particuliers contestés. En outre, on leur annonça que sur la question générale de la paix ou de la guerre, les Athéniens étaient prêts à discuter tous les motifs de plainte dirigés contre eux, conformément à la trêve, par un arbitrage équitable et à l'amiable, — mais qu'ils ne feraient rien d'après une demande impérative². C'est avec cette réponse que les ambassadeurs retournèrent à Sparte, et la négociation fut terminée.

Il semble évident, d'après l'exposé de Thucydide, que le public athénien ne fut pas amené à cette résolution sans beaucoup de résistance, et sans une grande crainte des conséquences, et en particulier de la destruction des biens en Attique ; et qu'une minorité considérable fit de l'opposition au sujet du décret mégarien, — le motif habilement posé par Sparte pour rompre l'unanimité de son ennemie, et fortifier le parti opposé à Periklès. Mais nous pouvons aussi conclure incontestablement du même historien, — surtout d'après la conduite de Corinthe et de Sparte telle qu'il la présente, — qu'Athènes n'aurait pu éviter la guerre sans une abnégation et de dignité et de puissance à laquelle aucune nation, sous aucun gouvernement, ne se soumettra jamais, et qui même l'aurait laissée sans une sécurité passable pour ses droits individuels. Accepter la guerre qu'on lui offrait était une question non seulement de prudence, mais de nécessité : le ton de commandement que prirent les ambassadeurs spartiates aurait fait d'une concession une simple preuve de faiblesse et de peur. Comme l'exposé de Thucydide présente l'opinion de Periklès sur ce point important³, de même il nous montre également qu'Athènes n'avait pas moins raison sur les principes admis de relations internationales. Ce ne fut pas Athènes — comme les Spartiates⁴ eux-mêmes finirent plus tard par le sentir —, mais ses ennemis, qui violèrent les dispositions de la trêve, en encourageant la révolte de Potidæa, et en promettant une invasion de l'Attique : ce ne fut pas Athènes, mais ses ennemis, qui, après avoir ainsi violé la trêve, firent une série de demandes exorbitantes, afin d'inventer un motif de guerre aussi bon que possible⁵. Le cas établi par Periklès, qui justifie la guerre par des motifs à la fois de droit et de prudence, est dans tous ses points principaux, appuyé par la voix impartiale de Thucydide. Et bien qu'il soit parfaitement vrai que l'ambition d'Athènes avait été grande, et le développement de sa puissance merveilleux, pendant les trente-cinq années qui s'écoulèrent entre la défaite de Xerxès et la trêve de Trente ans, — il n'est pas moins vrai que par cette trêve elle fit des pertes très considérables, et qu'elle n'acquiesça rien pour compenser ces pertes pendant les quatorze années entre la trêve et l'alliance koryræenne. La politique de Periklès

¹ Thucydide, I, 143, 144.

² Thucydide, I, 145.

³ Malgré l'idée contraire adoptée par Plutarque, *Periklès*, c. 31, et dans sa *comparaison de Periklès et de Fabius Maximus*, c. 3.

⁴ Thucydide, IV, 21. — Voir aussi un passage important (VII, 18) au sujet des sentiments des Spartiates.

⁵ Thucydide, I, 126.

n'avait pas été une politique d'agrandissement à l'étranger, ni de vexations et d'empiétement croissants à l'égard des autres puissances grecques. Il ne rechercha même nullement l'alliance korkyræenne, qui, en vérité, fut acceptée avec les plus grands égards pour les obligations de la trêve existante ; tandis que les circonstances d'où naquit cette alliance attestent une ambition plus ardente de la part de Corinthe que de celle d'Athènes, pour s'approprier les forces navales de Korkyra. Il est ordinaire d'attribuer la guerre du Péloponnèse à l'ambition d'Athènes, mais c'est ne voir le cas que partiellement. Le sentiment agressif, en partie crainte, en partie haine, était du côté des Péloponnésiens, qui n'ignoraient pas qu'Athènes désirait la continuation de la paix, mais qui étaient résolus à la laisser comme elle, était lors de la conclusion de la trêve de Trente ans. Leur dessein était de l'attaquer et de détruire son empire, comme dangereux, injuste et antihellénique. La guerre était ainsi en partie une lutte de principe, embrassant la proclamation populaire du droit de tout Etat grec à l'autonomie, contre Athènes : en partie une lutte de puissance, où l'ambition corinthienne et spartiate ne fut pas moins visible, et beaucoup plus agressive au début, que l'ambition athénienne.

Conformément à ce qui est dit ici, le premier coup de la guerre fut frappé, non par Athènes, mais contre elle. Après la réponse décisive donnée aux ambassadeurs spartiates, rapprochée des actes antérieurs, et des préparatifs qui se continuaient réellement, parmi la confédération péloponnésienne, — on ne pouvait guère dire que la trêve fut encore en vigueur, bien qu'il n'y eût pas de déclaration formelle de rupture. Quelques semaines se passèrent dans des rapports de contrainte et de méfiance¹ ; bien que les individus qui passaient les frontières ne regardassent pas comme nécessaire de prendre un héraut avec eux, comme en temps de guerre réelle. Si l'excès d'ambition avait été du côté d'Athènes par comparaison à ses ennemis, c'était le moment pour elle de frapper le premier coup, entraînant avec lui naturellement de grandes probabilités de succès, avant que leurs préparatifs fussent achevés. Mais elle resta rigoureusement dans les limites de la trêve, tandis que la série désastreuse d'agressions mutuelles, qui devait déchirer les entrailles de la Hellas, fut ouverte par l'État, son ennemi et son voisin.

La petite ville de Platée, encore sanctifiée par la mémorable victoire remportée sur les Perses, aussi bien que par la consécration tutélaire qu'elle avait reçue de Pausanias, fut le théâtre de cette entreprise imprévue. Elle était en Bœôtia, immédiatement au nord du Kithærôn, avec les frontières de l'Attique d'un côté et le territoire thébain (dont elle était séparée par le fleuve Asôpos) de l'autre : la distance entre Platée et Thèbes étant d'environ soixante-dix stades ou huit milles (= 12 kil. 800 mè.). Quoique Bœôtiens d'origine, les Plataëens étaient complètement séparés de la ligue bœôtienne, et dans une alliance cordiale (aussi bien qu'en communauté absolue de droits civils) avec les Athéniens, qui les avaient protégés contre l'inimitié acharnée de Thèbes, pendant une période alors de près de trois générations. Mais malgré cette longue prescription, les Thébains, comme chefs de la ligue bœôtienne, se sentaient encore lésés par la séparation de Platée. Une faction oligarchique de riches Plataëens épousa leur cause², en vue de renverser le gouvernement démocratique de la ville, — de détruire ses chefs, leurs rivaux politiques, — et d'établir une oligarchie avec eux-mêmes pour chefs. Naukleidês et d'autres membres de cette faction ourdirent une conspiration secrète avec

¹ Thucydide, I, 146.

² Thucydide, II, 2 et III, 65.

Eurymachos et l'oligarchie de Thèbes. Ils regardèrent tous deux comme un prix tentant, puisqu'on touchait à la guerre, de profiter de cet intervalle ambigu, avant qu'on eut placé des sentinelles et qu'on eût commencé à prendre les précautions d'un état de guerre. Ils' résolurent, de surprendre la ville de Platée la nuit, pendant une période de fête religieuse, afin que la population ne fût nullement sur ses gardes¹. Conséquemment, dans une nuit pluvieuse, vers la fin de mars 431 avant J.-C.², un corps d'un peu plus de trois cents hoplites, commandé par deux des bœôtarques, Pythangelos et Diemporos, et comprenant Eurymachos dans les rangs, se présenta à la porte de Platée pendant le premier sommeil des citoyens. Naukleidès et ses partisans ouvrirent la porte et les conduisirent à l'agora, à laquelle ils arrivèrent et qu'ils occupèrent en ordre militaire sans la moindre résistance. La meilleure partie des forces militaires thébaines devait arriver à Platée au point du jour, afin de les soutenir³.

Naukleidès et ses amis, suivant les instincts de l'antipathie politique, étaient impatientes de conduire les Thébains aux maisons de leurs adversaires, les chefs démocratiques, afin qu'on pût les saisir ou les tuer. Mais les Thébains n'y

¹ Thucydide, III, 56.

² Thucydide, II, 2. Ἄμα ἤρι ἀρχομένω — semble indiquer une période plutôt avant qu'après le 1er avril ; nous pouvons considérer la bissection de l'année de Thucydide en θέρος et en χειμῶν comme marquée par les équinoxes. Son été et son hiver sont chacun une moitié de l'année (Thucydide, V. 20), bien que Poppo considère par erreur l'hiver de Thucydide comme n'étant que de quatre mois (Poppo, *Proleg.*, I, c. 5, p. 72, et ad Thucydide, H, 2 : P. P. W. Ulrich, *Beitrag zur Erklarung des Thukydides*, p. 32, Hambourg, 1846).

³ Thucydide, II, 2-5.

Le docteur Arnold a sur ce passage une note qui explique que τίθεσθαι ou θίθεσθαι τὰ ὄπλα signifie *empiler les armes*, ou se débarrassant de leurs lances et de leurs boucliers, et les empilant tous en un ou plusieurs tas. Il dit : *Les Thébains donc, comme c'était l'habitude dans une halte, se mirent en devoir d'empiler leurs armes, et en invitant les Platæens à venir empiler les leurs avec eux, ils entendaient qu'ils viendraient en armes, chacun de sa maison, pour les rejoindre, et qu'ainsi ils empileraient leurs lances et leurs boucliers avec ceux de leurs amis pour qu'on les relevât avec les leurs, toutes les fois qu'il y aurait occasion soit de marcher, soit de combattre.* La même explication de la phrase a été donnée auparavant par Wesseling et Larcher, *ad Herod.*, II, 52, bien que Baehr sur le passage soit plus satisfaisant.

Poppo et Goeller sanctionnent tous deux l'explication du docteur Arnold : cependant je ne puis m'empêcher de croire qu'elle est peu appropriée au passage qui nous occupe, aussi bien qu'à plusieurs autres passages dans lesquels se rencontre τίθεσθαι τὰ ὄπλα ; il peut y avoir d'autres passages auxquels elle convienne ; mais comme explication générale, elle me paraît inadmissible. Dans la plupart des cas, les mots signifient *armati consistere*, — *reposer les armes*, — conserver le rang, en posant la lance et le bouclier (Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 12) sur le sol. Dans l'incident dont nous nous occupons maintenant, les hoplites thébains entrent dans Platée, ville étrangère, dont la population est décidément hostile, et que cette surprise. doit avoir excitée plus que jamais ; ajoutez à cela qu'il fait très sombre et que la nuit est pluvieuse. Est-il vraisemblable que la première chose qu'ils feront sera d'empiler leurs armes ? L'obscurité seule rendrait l'opération de les reprendre lente et incertaine ; de sorte que quand les Platæens les attaquent, comme ils le firent tout soudainement et à l'improviste, et pendant qu'il faisait encore nuit, les Thébains auraient été (d'après la supposition du Dr Arnold) complètement sans défense et sans armes, V. II, 3, ce que certainement ils n'étaient pas. L'explication du docteur Arnold peut convenir au cas du soldat dans le camp, mais certainement pas à celui du soldat en présence d'un ennemi ou au milieu de circonstances dangereuses ; on trouvera la différence des deux expliquée dans Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 5, 6.

Les passages auxquels s'en réfère le docteur Arnold ne justifient pas non plus l'interprétation qu'il donne à la phrase τίθεσθαι τὰ ὄπλα. En outre, cette interprétation n'est convenablement applicable ni à Thucydide, VII, 3, ni à VIII, 25, — incontestablement inapplicable à IV, 68, dans la description de l'attaque de nuit dirigée sur Megara, très analogue à celle de Platée, — et non moins incontestablement inapplicable à deux passages de l'*Anabase* de Xénophon I, 5, 14 ; IV, 3, 7.

Schneider, dans le *Lexicon* annexé à son édition de l'*Anabase* de Xénophon, a un article long, mais assez peu clair, sur θίθεσθαι τὰ ὄπλα.

voulurent pas consentir. Se croyant alors maîtres de la ville et certains de recevoir un renfort considérable au point du jour, ils pensèrent qu'ils pourraient effrayer les citoyens et les amener à donner un acquiescement volontaire en apparence à leurs conditions, sans aucune violence réelle. En outre, ils désiraient adoucir et justifier plutôt qu'aggraver la grande injustice publique déjà commise. En conséquence, leur héraut fut chargé d'inviter par une proclamation publique tous les Plataëens qui étaient désireux de revenir à leurs anciennes sympathies de race et à la confédération bœôtienne, à se présenter et à se placer comme frères dans les rangs armés des Thébains. Et les Plataëens, soudainement réveillés de leur sommeil par l'effrayante nouvelle que leur grand ennemi était maître de la ville, supposèrent au milieu des ténèbres que le nombre des assaillants était beaucoup plus considérable qu'il ne l'était en réalité, de sorte que, malgré leur fort attachement pour Athènes, ils regardèrent leur position comme désespérée et commencèrent à ouvrir des négociations. Mais, reconnaissant bientôt, malgré les ténèbres, à mesure que la discussion avançait, que le nombre réel des Thébains n'était pas assez grand pour qu'on n'en pût venir à bout, — ils reprirent promptement courage et se décidèrent à les attaquer ; pour cela, ils établirent une communication mutuelle en perçant les murs de leurs maisons particulières, afin de n'être pas découverts en sortant dans les rues ou dans les chemins¹, — et formèrent des barricades avec des voitures en travers de ceux de ces chemins qui pouvaient servir à ce but.

Un peu avant le lever du jour, quand leurs préparatifs furent entièrement achevés, ils sortirent de leurs maisons pour attaquer, et immédiatement en vinrent aux prises avec les Thébains. Ceux-ci, se croyant encore maîtres de la ville et comptant sur une fin satisfaisante des discussions quand le jour paraîtrait, se trouvèrent alors surpris à leur tour, et avec de grands désavantages. Ayant été dehors toute la nuit exposés à une grande pluie, — ils étaient enfermés dans une ville qu'ils ne connaissaient pas, avec des rues étroites, tortueuses et boueuses telles qu'ils auraient eu de la difficulté à en sortir même au jour. Néanmoins, se trouvant assaillis soudainement, ils se mirent de leur mieux en ordre serré et repoussèrent les Plataëens deux ou trois fois. L'attaque fut répétée avec de grands cris, tandis que les femmes aussi vociféraient, hurlaient et lançaient des tuiles de leurs maisons à toits plats, jusqu'à ce qu'enfin les Thébains fussent terrifiés et rompus. Mais la fuite n'était pas moins difficile que la résistance ; car ils ne pouvaient trouver leur chemin pour sortir de la ville, et même la porte par laquelle ils étaient entrés, la seule qui eût été ouverte, avait été fermée par un citoyen plataëen, qui y fourra la pointe d'une javeline en place de la cheville qui retenait ordinairement la barre : Dispersés dans la cité et poursuivis par des hommes qui connaissaient chaque

¹ Thucydide, II, 3.

Je puis jeter du jour sur ce fait par un court extrait de la lettre de M. Marrast, maire de Paris, à l'Assemblée nationale, écrite pendant la formidable insurrection du 25 juin 1848, dans cette ville, et décrivant la manière d'agir des insurgés : *Dans la plupart des rues longues, étroites, et couvertes de barricades, qui vont de l'Hôtel de Ville à la rue Saint-Antoine, la garde nationale mobile et la troupe de ligne ont dû faire le siège de chaque maison ; et ce qui rendait l'œuvre plus périlleuse, c'est que les insurgés avaient établi, de chaque maison à chaque maison, des communications intérieures qui reliaient les maisons entre elles, en sorte qu'ils pouvaient se rendre, comme par une allée couverte, d'un point éloigné jusqu'au centre d'une suite de barricades qui les protégeaient.* (Lettre publiée dans le journal *le National*, 26 juin 1848.)

Une communication intérieure établie de la même manière entre des maisons adjacentes dans la rue, fut l'un des traits les plus mémorables de l'héroïque défense de Saragosse contre les Français dans la guerre d'Espagne.

pouce de terrain, quelques-uns coururent au haut des murailles et sautèrent dehors, tentative dans laquelle la plupart périrent ; — quelques autres s'échappèrent par une porte non gardée, en coupant la cheville avec une hache qu'une femme leur donna, — tandis que le plus grand nombre se précipita par les portes ouvertes d'une vaste grange ou bâtiment joint au mur, croyant par erreur que ces portes donnaient accès à celle de la ville. Ils y furent bloqués sans chance de pouvoir s'échapper, et les Plataëens songèrent d'abord à mettre le feu au bâtiment. Mais, à la fin, on conclut une convention en vertu de laquelle, eux et les autres Thébains ; dans la ville, consentaient à se rendre à discrétion¹.

Si les renforts de Thèbes étaient arrivés à l'heure attendue, ce désastre aurait été détourné. Mais la grande pluie et la nuit sombre retardèrent toute leur marche, tandis que le fleuve Asôpos avait tellement grossi qu'il n'était que difficilement guéable ; de sorte qu'avant qu'ils eussent atteint les portes de Platée, leurs camarades, dans l'intérieur, étaient ou tués ou faits prisonniers. Quel avait été leur sort, c'est ce que les Thébains du dehors ne pouvaient savoir ; mais ils résolurent immédiatement de saisir ce qu'ils purent trouver, personnes aussi bien que propriétés, dans le territoire plataéen — aucune précaution n'ayant été prise jusqu'alors pour se mettre en garde contre les périls de la guerre en restant dans les murs —, afin d'avoir quelque chose à échanger contre ceux des Thébains qui étaient prisonniers. Toutefois, avant qu'ils eussent pu prendre cette mesure, un héraut vint de la ville leur faire des remontrances sur la conduite impie qu'ils avaient tenue en violant la trêve d'une manière aussi flagrante, et surtout pour les avertir de ne commettre aucun dommage hors des murs. S'ils se retiraient sans faire d'autre tort, leurs prisonniers de l'intérieur leur seraient remis ; sinon, ces prisonniers seraient immédiatement mis à mort. Une convention fut conclue et jurée sur cette base, et les Thébains se retirèrent sans avoir pris de mesures actives.

Tel fut du moins le récit thébain de ce qui précéda leur retraite. Mais les Plataëens présentaient la chose différemment ; ils niaient qu'ils eussent fait aucune promesse catégorique ou prononcé aucun serment, — et ils affirmaient qu'ils ne s'étaient engagés qu'à suspendre toute mesure décisive à l'égard des prisonniers, jusqu'à ce qu'on eût entamé une discussion pour voir si l'on pouvait conclure un arrangement satisfaisant.

Comme Thucydide consigne ces deux assertions, sans donner à entendre à laquelle des deux il donnait lui-même la préférence, nous pouvons présumer qu'elles trouvèrent crédit toutes les deux auprès de personnes respectables. Le récit thébain est sans doute le plus probable ; mais les Plataëens paraissent avoir violé l'accord, même d'après l'explication qu'ils en faisaient. Car les Thébains ne se furent pas plus tôt retirés, qu'eux (les Plataëens) se hâtèrent de faire rentrer dans les murs leurs citoyens et le meilleur de leurs biens mobiliers, et ensuite ils tuèrent sur-le-champ tous leurs prisonniers, sans même entamer les formalités d'une négociation. Les prisonniers mis ainsi à mort, parmi lesquels se trouvait Eurymachos lui-même, étaient au nombre de cent quatre-vingts².

¹ Thucydide, II, 3, 4.

² Thucydide, II, 5, 6 ; Hérodote, VII, 233. Démosthène (*cont. Neæram*, c. 25, p. 1379) s'accorde avec Thucydide dans l'assertion que les Plataëens tuèrent leurs prisonniers. De qui Diodore a-t-il emprunté son inadmissible conte, que les Plataëens remirent leurs prisonniers aux Thébains ? c'est ce que je ne saurais dire. (Diodore, XII, 41, 42).

Le passage de ce discours contre Neæra est également curieux, en ce qu'il s'accorde avec Thucydide sur bien des points et qu'il en diffère sur plusieurs autres ; dans quelques phrases,

A la première entrée des assaillants thébains, la nuit, un messenger avait été envoyé de Platée pour en porter la nouvelle à Athènes ; un second messenger le suivit pour annoncer la victoire et la capture des prisonniers, aussitôt que tout avait été accompli. Les Athéniens expédièrent sans retard un héraut, avec mission d'enjoindre aux Plataëens de ne prendre aucune mesure relativement aux prisonniers avant d'en avoir délibéré avec Athènes. Sans doute Periklès redoutait ce qui se trouva être le fait, car les prisonniers avaient été tués avant que son messenger pût arriver. Les termes de la convention à part, et à ne considérer que la pratique admise dans la guerre ancienne, leur mort ne pouvait être dénoncée comme étant un acte d'une cruauté insolite, quoique les Thébains, dans la suite, lorsque la fortune les favorisa, voulussent la désigner comme telle¹. Mais des contemporains impartiaux signalaient, et les Athéniens en particulier déploraient profondément, ce que cet acte avait évidemment d'impolitique. Pour Thèbes, la meilleure chose de toutes était naturellement de recouvrer sur-le-champ ses citoyens faits prisonniers ; mais, après cela, le moindre mal était d'apprendre qu'ils avaient été mis à mort. Dans les mains des Athéniens et des Plataëens, ils auraient servi à obtenir d'elle des sacrifices bien plus importants que ne valaient leurs vies, considérées comme une portion de la puissance thébaine, tant était fort le sentiment de sympathie pour des citoyens emprisonnés, dont quelques-uns étaient des hommes d'un rang élevé et d'importance, — comme on peut le voir par la conduite passée d'Athènes après la bataille de Korôneia, et par celle de Sparte (qui sera racontée ci-après) après la prise de Sphaktéria. Les Plataëens, obéissant au simple instinct de la rage et de la vengeance, rejetèrent ces grands avantages politiques, que Periklès, dont la vue s'étendait plus loin, aurait volontiers mis à profit.

Au moment. où les Athéniens envoyèrent leur héraut à Platée, ils donnèrent aussi ordre de saisir tous les Bœôtiens que l'on pourrait trouver en Attique, tandis que sans perdre ce temps ils envoyèrent des forces pour approvisionner Platée, et la mettre sur le pied d'une ville de garnison, en faisant venir à Athènes les vieillards et les malades, avec les femmes et les enfants. Aucune des deux parties ne songea à se plaindre ni à discuter relativement à la récente surprise. Il était évident pour toutes deux que la guerre était maintenant commencée réellement, — qu'on ne devait songer qu'aux moyens de la faire, — et qu'il n'y aurait plus de relations personnelles, si ce n'est sous la protection de hérauts². L'incident de Platée, frappant dans tous ses points, anima tous les coeurs et les porta au plus haut point d'excitation guerrière. Un esprit de résolution et d'entreprise se répandit partout, et en particulier parmi ceux des jeunes citoyens qui ne connaissaient pas encore l'amertume de la guerre, et qui avaient grandi pendant la longue trêve qui venait d'être violée. Et la contagion du sentiment

même les mots s'accordent avec Thucydide (cf. Thucydide, II, 2), tandis que sur d'autres points il y a désaccord. Démosthène (ou le Pseudo-Démosthène) dit qu'Archidamos, roi de Sparte, projetait de surprendre Platée, — que les Plataëens découvrirent seulement, quand le matin parut, le petit nombre réel des Thébains dans la ville, — que le corps considérable des Thébains, lorsqu'il finit par arriver près de Platée après le grand retard qu'ils avaient éprouvé dans leur marche, furent forcés de se retirer par l'arrivée de troupes nombreuses venant d'Athènes, et qu'alors les Plataëens mirent à mort leurs prisonniers dans la ville. Démosthène ne parle nullement d'une convention conclue entre les Plataëens et les Thébains qui se trouvaient en dehors de la ville relativement aux prisonniers thébains de l'intérieur.

Dans tous les points sur lesquels le récit de Thucydide diffère de celui de Démosthène, le premier ressort comme le plus cohérent et le plus croyable.

¹ Thucydide, III, 66.

² Thucydide, II, 1-6.

passa des principaux combattants à tous les coins de la Grèce, se manifestant en partie par des oracles et des prophéties multipliées et par des légendes religieuses appropriées au moment¹. De plus, un récent tremblement de terre à Délos, et divers autres phénomènes physiques extraordinaires, furent expliqués comme des pronostics de la terrible lutte imminente, — période marquée fatalement non moins par des éclipses, des tremblements de terre, la sécheresse, la famine et la peste, que par les calamités directes de la guerre².

Une agression aussi inexcusable que l'attaque de Platée contribua sans doute à fortifier l'unanimité de l'assemblée athénienne, à réduire au silence les adversaires de Periklès et à ajouter un nouveau poids aux fréquentes exhortations³ par lesquelles ce grand homme d'État avait coutume de soutenir le courage de ses compatriotes. On envoya partout des avis pour avertir à l'avarice et animer les nombreux alliés d'Athènes, tributaires aussi bien que libres. Ces derniers, à l'exception des Thessaliens, des Akarnaniens et des Messéniens à Naupaktos, étaient tous insulaires, — c'étaient les gens de Chios, de Lesbos, de Korkyra et de Zakynthos. Les Athéniens envoyèrent des ambassadeurs à l'île de Kephallenia, mais elle ne fut réellement acquise à leur alliance que quelques mois après⁴. Avec les Akarnaniens aussi leurs, rapports n'avaient commencé que peu de temps auparavant, vraisemblablement pendant l'été précédent, par suite de l'état de la ville d'Argos en Amphilochia.

Cette ville, située sur la côte méridionale du golfe Ambrakien, fut occupée dans l'origine par une portion des Amphilochi, tribu non hellénique, dont la race était apparemment quelque chose d'intermédiaire entre les Akarnaniens et les Epirotes. Quelques colons d'Ambrakia, ayant été admis comme corésidents avec les habitants Amphilochi de cette ville, les chassèrent bientôt, et gardèrent la ville avec son territoire exclusivement pour eux-mêmes. Les habitants expulsés, fraternisant à l'entour avec les tribus de même race aussi bien qu'avec les Akarnaniens, cherchèrent le moyen d'être rétablis ; et afin de l'obtenir, ils demandèrent l'assistance d'Athènes. En conséquence, les Athéniens envoyèrent une expédition de trente trirèmes sous Phormiôn, qui, se joignant aux Amphilochi et aux Akarnaniens, attaqua et emporta Argos, réduisit les Ambrakiotes à l'esclavage, et rendit la ville aux Amphilochi et aux Akarnaniens. Ce fut à cette occasion que l'alliance des Akarnaniens avec Athènes fut conclue pour la première fois, et que commença leur attachement personnel pour l'amiral athénien Phormiôn⁵.

Les nombreux sujets d'Athènes, dont les contributions faisaient partie du tribut annuel, étaient répartis tous sur la mer Ægée et autour d'elle, comprenant toutes les îles au nord de la Krête, à l'exception de Mèlos et de Thêra⁶. De plus les éléments de force réunis dans Athènes elle-même étaient entièrement dignes de

¹ Thucydide, II, 7, 8.

² Thucydide, I, 23.

³ Thucydide, II, 13.

⁴ Thucydide, II, 7, 22, 30.

⁵ Thucydide, II, 68. L'époque de cette expédition de Phormiôn et de la prise d'Argos n'est pas précisément marquée par Thucydide. Mais ses termes semblent impliquer que ce fut avant le commencement de la guerre, comme Poppo le fait observer. Phormiôn fut envoyé dans la Chalkidikê vers octobre ou novembre 432 av. J.-C. (I, 64) ; et l'expédition contre Argos se présenta probablement entre cet événement et la lutte navale des Korkyræens et des Athéniens contre les Corinthiens avec leurs alliés, les Ambrakiotes compris, — lutte qui s'était engagée le printemps précédent.

⁶ Thucydide, II, 9.

la métropole d'un si grand empire. Periklès pouvait faire à ses compatriotes un rapport de 300 trirèmes propres à un service actif ; de 1.200 cavaliers et archers à cheval ; de 1.600 archers, et ce qui composait les forces les plus grandes, de pas moins de 29.000 hoplites, — la plupart citoyens, mais en partie aussi metœki. La partie d'élite de ces hoplites, tant pour l'âge que pour l'équipement, était au nombre de 13.000, tandis que les 16.000 autres, comprenant les citoyens plus âgés et les plus jeunes, ainsi que les metœki, faisaient le service de garnison sur les murs d'Athènes et du Peiræus, — sur la longue ligne de mur qui rattachait Athènes à Peiræus et à Phaléron, — et dans les divers postes fortifiés dans l'Attique et en dehors d'elle. Outre ces grandes forces militaires et navales, la cité possédait dans l'acropole un trésor accumulé d'argent monnayé qui ne montait pas à moins de 6.000 talents, ou 35 millions de francs environ, formé de la réserve annuelle du tribut des alliés, et peut-être d'autres revenus en outre. Le trésor s'était élevé à un moment à la somme énorme de 9.700 talents, ou 55.750.000 francs ; mais les frais des récentes décorations religieuses et architecturales à Athènes, aussi bien que le siège de Potidæa, l'avaient réduit à 6,000. De plus, l'acropole et les temples dans toute la ville étaient riches en offrandes votives, en dépôts, en vaisselle sacrée, et en ustensiles d'argent pour les processions et les fêtes, etc., dont le montant était estimé à plus de 500 talents, tandis que la grande statue de la déesse, récemment érigée par Pheidias dans le Parthénon, composée d'ivoire et d'or, comprenait une quantité de ce dernier métal qui n'était pas inférieure à 40 talents en poids, — égale en valeur à plus de 400 talents d'argent, — et arrangée tout entière de manière à être enlevée de la statue à volonté. En faisant allusion à ces objets précieux et sacrés parmi les ressources de l'État, Periklès en parla seulement comme pouvant être appliqués en cas de, besoin, avec la ferme résolution de les replacer à la première époque de prospérité, précisément comme les Corinthiens avaient proposé d'emprunter à Delphes et à Olympia. Outre le trésor qu'on avait ainsi actuellement sous la main, il rentrait un revenu annuel considérable, montant sous le seul chef de tribut des sujets alliés, à 600 talents, équivalant à 3.450.000 francs environ, outre tous les autres articles¹, faisant un total général de 1.000 talents au moins, ou 5.750.000 francs.

A ce formidable catalogue de moyens pour faire la guerre, il y avait à ajouter d'autres articles non moins importants qui ne pouvaient être ni pesés ni comptés ; l'habileté maritime et la discipline sans pareille des hommes de mer, — le sentiment démocratique, à la fois fervent et unanime, de la masse générale des citoyens, — et le développement supérieur de l'intelligence dirigeante. Et quand nous considérons que l'ennemi avait, il est vrai, de son côté une armée de terre irrésistible, mais à peine autre chose, — peu de vaisseaux, point de marins exercés, pas de fonds, aucun pouvoir de combinaison ni de commandement, — nous pouvons nous convaincre qu'il y avait d'amples matériaux dont un orateur tel que Periklès pouvait faire usage pour tracer un tableau encourageant de l'avenir. Il pouvait dépeindre Athènes comme assiégeant le Péloponnèse au moyen de sa flotte et d'une chaîne de postes insulaires² ; et il pouvait garantir le succès³ comme la récompense assurée d'efforts persévérants, réguliers et bien réfléchis, combinés avec une ferme patience dans une période de souffrances temporaires, mais inévitables ; et combinés aussi avec une autre condition qu'il n'était guère moins difficile au caractère athénien de remplir, — celle de

¹ Thucydide, II, 13 ; Xénophon, *Anabase*, VII, 4.

² Thucydide, II, 7.

³ Thucydide, II, 65.

s'abstenir des vues séduisantes d'entreprise lointaine, tandis que les nécessités d'une guerre près de chez eux réclamaient leurs forces¹. Mais ces perspectives reposaient sur un calcul à longue portée, qui voyait au delà des pertes immédiates, et par conséquent peu fait pour s'emparer de l'esprit d'un citoyen ordinaire, — ou en tout cas de nature à être étouffé pour le moment par la pression des maux actuels. En outre, le plus que Periklès pouvait promettre était une résistance heureuse, — le maintien intact de ce grand empire auquel Athènes avait été accoutumée ; politique purement conservatrice, sans aucun stimulant donné par l'espérance d'acquisition positive, — et non seulement sans les sympathies des autres États, mais avec des sentiments de simple acquiescement de la part du plus grand nombre de ses alliés, — et d'ardente hostilité partout ailleurs.

Sur tous ces derniers points la position de l'alliance péloponnésienne était beaucoup plus encourageante. Jamais on n'avait réuni un corps si puissant de confédérés, — pas même pour résister à Xerxès. Non seulement les forces entières du Péloponnèse furent rassemblées — excepté les Argiens et les Achæens qui tous furent neutres d'abord, bien que la ville achæenne de Pellênê se joignit à elles, même au commencement, et tous les autres subséquemment —, mais encore les Mégariens, les Bœôtiens, les Phokiens, les Lokriens Opontiens, les Ambrakiotes, les Leukadiens et les Anaktoriens. Parmi ceux-ci, Corinthe, Megara, Sikyôn, Pellênê, Elis, Ambrakia et Leukas fournissaient, les forces maritimes, tandis que les Bœôtiens, les Phokiens et les Lokriens, la cavalerie. Toutefois, un grand nombre de ces cités envoyèrent des hoplites en outre ; mais le reste des confédérés ne mirent en campagne que des hoplites. C'était sur ces dernières forces, sans omettre la puissante cavalerie bœôtienne, que l'on comptait surtout ; en particulier pour la première et la plus importante opération de la guerre, — la dévastation de l'Attique. Liée par le sentiment commun le plus fort d'antipathie active contre Athènes, toute la confédération était remplie d'espoir et de confiance dans cette marche en avant immédiate, — qui satisferait à la fois sa haine et son amour de pillage, en étendant la destruction sur la plus riche contrée de la Grèce, — et qui présentait la chance même de terminer la guerre d'un coup, si l'orgueil des Athéniens était blessé d'une manière assez intolérable pour les exciter à sortir de leurs murs et à combattre. La certitude d'un succès immédiat, au premier début, — un dessein commun à accomplir et un ennemi commun à abattre, avec des sympathies favorables d'une extrémité à l'autre de la Grèce, — toutes ces circonstances remplissaient les Péloponnésiens de vives espérances au commencement de la guerre. Et l'on était généralement persuadé qu'il serait impossible à Athènes, même si elle n'était réduite à se soumettre par la première invasion, de tenir plus de deux ou trois étés contre la répétition de ce procédé destructeur². Cette confiance contrastait fortement avec la soumission fière et résolue à la nécessité, non sans des prévisions désespérées du résultat, qui régnait parmi les auditeurs de Periklès³.

Mais bien que les Péloponnésiens nourrissent l'espérance confiante d'en venir à leurs fins au moyen d'une simple campagne par terre, ils ne négligèrent pas de faire des préparatifs auxiliaires pour une guerre navale et prolongée. Les Lacédæmoniens résolurent d'élever les forces navales qui existaient déjà chez

¹ Thucydide, I, 144.

² Thucydide, VII, 28. Cf. V, 14.

³ Thucydide, VI, 11. C'est Nikias qui, en déconseillant aux Athéniens d'entreprendre l'expédition contre Syracuse, leur rappelle leur ancien découragement au commencement de la guerre.

eux-mêmes et chez leurs alliés, à un chiffre collectif de 500 trirèmes, surtout avec l'aide des cités dôriennes amies, sur la côte d'Italie et sur celle de Sicile. On imposa à chacune d'elles une contribution déterminée, en même temps qu'un contingent donné ; l'ordre leur fut transmis de faire ces préparatifs en silence, sans déclaration immédiate d'hostilités contre Athènes, et même sans refuser pour le moment d'admettre dans leurs ports un seul vaisseau athénien¹. En outre, les Lacédæmoniens conçurent le projet d'envoyer des ambassadeurs au roi de Perse et à d'autres puissances barbares, — preuve remarquable de la lamentable révolution qui s'était opérée dans les affaires grecques, puisque ce potentat, que le bras commun de la Grèce avait repoussé si difficilement peu d'années auparavant, était prié maintenant d'amener de nouveau la flotte phénicienne dans la mer Ægée, en vue d'écraser Athènes.

Toutefois, l'invasion de l'Attique sans délai était le premier objet à accomplir ; et, pour cela, les Lacédæmoniens envoyèrent des ordres circulaires, immédiatement après la tentative faite pour surprendre Platée. Bien que le vote des alliés fût nécessaire pour sanctionner une guerre quelconque, cependant, une fois ce vote rendu, les Lacédæmoniens prirent sur eux de diriger toutes les mesures d'exécution. On somma d'être présents un certain jour à l'isthme de Corinthe, avec des provisions et un équipement pour une expédition de quelque longueur², les deux tiers des hoplites de chaque ville confédérée, — apparemment les deux tiers d'un certain taux admis, auquel la ville était tenue dans les livres de la confédération, de sorte que les Bœôtiens et autres qui fournissaient de la cavalerie, ne furent pas obligés d'envoyer les deux tiers de leurs forces entières d'hoplites. Au jour marqué, toute l'armée se trouva dûment réunie. Le roi spartiate, Archidamos, en prenant le commandement, adressa aux commandants et aux principaux officiers de chaque cité, un discours d'avertissement solennel aussi bien que d'encouragement des remarques eurent surtout pour but de rabaisser le ton de vive et extrême confiance qui régnait dans l'armée. Après avoir appelé l'attention des alliés sur la grandeur de l'occasion, le puissant mouvement qui agitait toute la Grèce, et les bons souhaits qui, en général, les accompagnaient contre un ennemi si haï, — il les avertit de ne pas permettre que leur grande supériorité, en nombre et en bravoure, les entraînât dans un esprit de désordre téméraire. *Nous sommes* (disait-il) *sur le point d'attaquer un ennemi admirablement équipé de toute manière*³ ; *aussi pouvons-nous certainement nous attendre à ce qu'il sorte pour combattre, si même il n'est pas maintenant réellement en marche pour nous rencontrer à la frontière, du moins quand il nous verra dans son territoire ravager et détruire ses biens. Tous les hommes exposés à un outrage inaccoutumé deviennent furieux, et agissent plutôt sous l'influence de la passion que d'après un calcul, quand ils en sont réellement les témoins : c'est ce qui arrivera d'autant plus aux Athéniens, habitués qu'ils sont à l'empire, et à ravager le territoire d'autrui plutôt qu'à voir ravager le leur.*

Immédiatement après que l'armée fut réunie, Archidamos envoya à Athènes Meléssippos comme ambassadeur, annoncer l'invasion prochaine, espérant encore que les Athéniens consentiraient à céder. Mais on avait déjà adopté, sur les

¹ Thucydide, II, 7. Diodore dit que les alliés italiens et siciliens furent requis de fournir deux cents trirèmes (XII, 41). Il semble qu'il ne fut réellement rien fourni de tel.

² Thucydide, II, 10-12.

³ Thucydide, II, 11.

Ces comptes rendus de discours ont une grande importance en ce qu'ils conservent un souvenir des sentiments et des espérances des acteurs, séparément du résultat des événements. Ce à quoi Archidamos s'attendait avec tant de confiance n'arriva pas.

instances de Periklès, la résolution de ne recevoir ni héraut ni ambassadeur des Lacédæmoniens une fois que leur armée serait en marche : Aussi Melèssippos fut renvoyé sans avoir même obtenu la permission d'entrer dans la ville. Il reçut l'ordre de quitter le territoire avant le coucher du soleil, avec des guides pour l'accompagner, et pour l'empêcher d'adresser un mot à qui que ce fût. En quittant les guides à la frontière, Melèssippos s'écria¹ avec une solennité qui ne fut que trop exactement justifiée par l'événement : — *Ce jour sera le commencement de bien des maux pour les Grecs.*

Archidamos, aussitôt qu'on lui eut fait connaître l'accueil qu'avait reçu son dernier envoyé, continua sa marche de l'isthme en Attique, — territoire dans lequel il entra par la route d'Ænoê, la forteresse athénienne, frontière de l'Attique du côté de la Bœôtia. Il marcha lentement, et il crut nécessaire de faire l'attaque régulière du fort d'Ænoê, qui avait été mis dans un si bon état de défense, qu'après avoir essayé en vain tous les divers modes d'assaut, dans lesquels les Lacédæmoniens n'étaient pas habiles², — et après être resté plusieurs jours devant la place, — il fut forcé de renoncer à la tentative.

Le manque d'enthousiasme de la part du roi spartiate, — ses délais multipliés, d'abord à l'isthme, ensuite pendant la marche, et enfin devant Ænoê, — blessèrent également l'impatience ardente de l'armée, qui éclata en murmures contre lui. Il agissait selon le calcul déjà exposé dans son discours à Sparte³, — que le sol soigneusement cultivé de l'Attique devait être considéré comme un otage pour les dispositions pacifiques des Athéniens, qui seraient plus disposés à céder quand la dévastation, bien que non encore infligée, serait néanmoins imminente, et à leurs portes. A ce point de vue, un peu de retard à la frontière n'était pas désavantageux ; et il se peut que les partisans de la paix à Athènes l'aient encouragé à espérer que cela leur permettrait de l'emporter.

Nous ne pouvons pas non plus douter que ce ne fût un moment plein de difficulté pour Periklès à Athènes. Il avait à déclarer à tous les propriétaires de l'Attique la pénible vérité, qu'ils devaient se préparer à voir leurs terres et leurs maisons dévastées et ruinées ; et que leurs personnes, leurs familles et leurs biens mobiliers, devaient être mis en sûreté soit à Athènes, soit dans un des forts du territoire, — ou transportés par mer dans une des îles voisines. Il fit, il est vrai, une impression favorable quand il leur dit qu'Archidamos était son ami de famille, toutefois seulement dans les limites de ses devoirs à l'égard de la cité : en conséquence, que dans le cas où les envahisseurs, en ravageant l'Attique, recevraient des instructions pour ménager ses propres terres, il les céderait sur-le-champ à l'État comme propriété publique. Il était assez probable que ce cas se présenterait, sinon d'après les sentiments personnels d'Archidamos, du moins par suite d'une manœuvre calculée des Spartiates, qui chercheraient ainsi à indisposer le public athénien contre Periklès, comme ils avaient essayé de le faire auparavant en demandant le bannissement de la race sacrilège des Alkmæonides⁴. Mais bien que cette déclaration de Periklès provoquât sans doute

¹ Thucydide, II, 12.

² Thucydide, II, 18. Les investigateurs topographiques ne s'accordent pas exactement sur la situation d'Ænoê ; elle était près d'Eleutheræ, et sur l'une des routes d'Attique en Bœôtia (Harpocraton, v. *Οἰνὼν* ; Hérodote, V, 74). Archidamos marcha probablement de l'isthme sur Geraneia et entra dans cette route afin de recevoir la jonction du contingent bœôtien après que ce contingent eut franchi le Kithærôn.

³ Thucydide, I, 82 ; II, 18.

⁴ Thucydide, II, 13 : cf. Tacite, *Histoires*, V, 23. *Cerealis, insulam Batavorum hostiliter populatus, agros Civillis, notâ arte ducum, intactos sinebat.* Également Tite-Live, II, 39.

une joie sincère, cependant la leçon qu'il avait à inculquer, — non seulement afin qu'elle fût reçue comme politique prudente, mais afin qu'elle fût mise réellement en pratique, — était également révoltante pour l'intérêt immédiat, pour la dignité, et pour les sympathies de ses compatriotes. Voir leurs terres entièrement ravagées, sans lever une arme pour les défendre, — emmener leurs épouses et leurs familles, et abandonner et démanteler leurs habitations de campagne, comme ils l'avaient fait pendant l'invasion des Perses, — tout cela dans l'espérance d'une compensation obtenue par d'autres moyens et d'un succès final éloigné, — étaient des recommandations que personne, si ce n'est Periklès, n'aurait pu espérer imposer. Elles étaient en outre d'autant plus pénibles à exécuter, que les citoyens athéniens avaient presque généralement conservé l'habitude de résider d'une manière permanente, non pas à Athènes, mais dans les divers dèmes de l'Attique, dont beaucoup gardaient encore leurs temples, leurs fêtes, leurs coutumes locales, et leur autonomie municipale limitée, transmise depuis le temps où ils avaient été jadis indépendants d'Athènes¹. C'était naguère seulement que la grande culture, les jouissances et les ornements, répartis ainsi dans l'Attique, avaient été relevés de leur ruine, causée par l'invasion des Perses, et avaient été portés à un point plus élevé d'amélioration que jamais. Cependant les fruits de ce travail, et les théâtres de ces affections locales devaient être maintenant abandonnés encore volontairement à un nouvel agresseur, et échangés contre les privations et les peines les plus grandes. Archidamos pouvait bien douter que les Athéniens eussent assez de force pour s'élever à la hauteur de résolution nécessaire à cette cruelle démarche, quand elle en viendrait à la crise réelle ; et qu'ils ne contraignissent pas Periklès contre sa volonté à faire des propositions de paix. Son délai sur la frontière, et l'ajournement d'une dévastation actuelle, donnaient les meilleures chances pour que de telles propositions fussent faites ; bien que, comme ce calcul ne se réalisa pas, l'armée élevât contre lui des plaintes plausibles pour avoir donné aux Athéniens le temps de sauver une si grande quantité de leurs biens.

De toutes les parties de l'Attique les habitants affluèrent dans les murs spacieux d'Athènes, qui servirent alors d'asile aux gens sans demeure, comme Salamis quarante-neuf ans auparavant — à des familles entières avec tous leurs effets mobiliers, et même avec le boisage de leurs maisons. Les moutons et le bétail furent transportés en Eubœa et dans les autres îles adjacentes². Bien qu'un petit nombre des fugitifs obtinssent d'amis des demeures ou un accueil, le plus grand nombre fut forcé de camper dans les espaces vides de la ville et de Peiræus, ou dans les nombreux temples de la cité ou alentour, — excepté toujours l'acropole et l'Eleusinion, qui étaient de tout temps fermés rigoureusement à des occupants profanes. Mais même le terrain appelé le Pélasgikon, situé immédiatement au pied de l'acropole, qui, par une tradition ancienne et de mauvais augure, était interdit au séjour humain³, fut occupé dans la nécessité présente. Beaucoup

Justin affirme que les envahisseurs lacédæmoniens laissèrent réellement intactes les terres de Periklès, et qu'il en fit don au peuple (III, 7). Thucydide ne dit pas si le cas s'est réellement présenté ; V. aussi Polyen, I, 36.

¹ Thucydide, II, 15, 16.

² Thucydide, II, 14.

³ Thucydide, II, 17.

Thucydide s'applique ensuite à donner de cette ancienne prophétie une explication personnelle, destinée à sauver son crédit, aussi bien qu'à montrer que ses compatriotes n'avaient, comme le prétendaient quelques personnes, violé aucun ordre divin en admettant des habitants dans le Pélasgikon. Quand l'oracle dit : *Le Pélasgikon est mieux s'il n'est pas occupé*, ces mots n'avaient

aussi placèrent leurs familles dans les tours et les enfoncements des murs de la ville¹, ou dans des huttes, des cabanes, des tentes, ou même des tonneaux, disposés le long du cours des Longs Murs jusqu'à Peiræeus. Malgré cette accumulation si cruelle de pertes et de maux, la glorieuse patience de leurs frères à l'époque de Xerxès fut copiée fidèlement, et copiée aussi dans des circonstances plus honorables, puisque dans ce temps-là il n'y avait pas eu de choix possible ; tandis qu'on eût pu maintenant arrêter la marche d'Archidamos par des soumissions, fatales il est vrai pour la dignité athénienne, mais non pas toutefois incompatibles avec la sécurité d'Athènes, dépouillée de son rang et de sa puissance. Ces soumissions, si elles furent suggérées par le parti opposé à Periklès, comme il est probable qu'elles le furent, ne trouvèrent pas d'écho dans la population souffrante.

Après avoir passé plusieurs jours devant Cœnoë sans prendre le fort ni recevoir de message des Athéniens, Archidamos marcha droit sur Eleusis. et sur la plaine Thriasienne, — vers le milieu de juin, quatre-vingts jours après la tentative faite pour surprendre Platée. Son armée avait une force irrésistible, n'ayant pas moins de 60.000 hoplites, suivant l'assertion de Plutarque², ou 100.000 selon d'autres. A considérer le nombre des alliés dont elle était composée, le sentiment ardent qui les animait et le peu d'étendue de l'expédition combinée avec la chance du pillage, — même le plus considérable de ces deux nombres n'est pas incroyablement grand, si nous le prenons comme comprenant non pas seulement les hoplites, mais encore la cavalerie et les hommes armés à la légère. Mais puisque Thucydide, bien que comparativement complet dans le récit qu'il fait de cette marche, n'a pas donné de total général, nous pouvons présumer qu'il n'en avait entendu dire aucun auquel il put se fier.

Comme les Athéniens n'avaient fait aucun mouvement en vue de la paix, Archidamos espérait qu'ils s'avanceraient pour le rencontrer dans la plaine fertile d'Eleusis et de Thria, qui fut la première partie du territoire qu'il se mit à ravager. Cependant aucune armée athénienne ne parut pour s'opposer à lui, excepté un détachement de cavalerie, qui fit repoussé dans une escarmouche près des petits lacs appelés Rheiti. Après avoir dévasté cette plaine sans rencontrer d'opposition sérieuse, Archidamos ne jugea pas à propos de suivre la route droite qui de Thria conduisait directement à Athènes, en franchissant la crête du mont Ægaleos, mais il se détourna vers l'est, laissant cette montagne à sa droite jusqu'à ce qu'il arrivât à Krôpeia, où il traversa une partie de la chaîne de l'Ægaleos et s'avança jusqu'à Acharnæ. Là il était à environ sept milles (= 11 kil.) d'Athènes, sur une pente descendant dans la plaine qui s'étend à l'ouest et au nord-ouest d'Athènes, et visible des murs de la ville. Il y campa, maintenant son armée dans un ordre parfait de bataille, mais en même temps se proposant de ravager et de ruiner l'endroit et son voisinage. Acharnæ était le plus considérable et le plus peuplé de tous les dûmes de l'Attique, ne fournissant pas moins de trois mille hoplites aux rangs de l'armée nationale, et florissant aussi bien par son blé, ses vignes et ses oliviers que par son abondance particulière de charbon de bois à brûler fourni par les forêts d'yeuses des collines voisines. En outre, si nous devons en croire Aristophane, lès propriétaires

pas pour but d'interdire l'occupation du lieu, mais de recommander qu'il ne fût jamais occupé avant qu'une époque de calamité sérieuse fût arrivée. La nécessité de l'occuper résultait seulement des souffrances de la nation. Telle est l'explication suggérée par Thucydide.

¹ Aristophane, *Equit.*, 789. Le philosophe Diogène, en prenant un tonneau pour demeure, avait ainsi dans l'histoire des exemples à suivre.

² Plutarque, *Periklès*, c. 33.

acharniens n'étaient pas seulement de grossiers *cœurs de chêne*, ils étaient particulièrement violents et irritables¹. Ce qui jette du jour sur l'état d'un territoire grec dans une invasion, c'est de trouver ce grand dème, — qui n'avait pu contenir moins de douze mille habitants libres des deux sexes et de tout âge, avec au moins un nombre égal d'esclaves, — complètement abandonné. Archidamos calculait que, quand les Athéniens apercevraient réellement ses troupes si près de leur ville, portant le fer et la flamme sur leur canton le plus riche, leur indignation deviendrait irrésistible, et qu'ils sortiraient sur-le-champ pour combattre. Les propriétaires acharniens en particulier (pensait-il) seraient les plus empressés à enflammer ce sentiment et à demander avec instance protection pour leurs propres biens, — ou si les autres citoyens refusaient de sortir avec eux, ils deviendraient mécontents et indifférents au bien général², en se voyant ainsi abandonnés sans défense à la ruine.

Bien que son calcul ne se soit pas réalisé, il était néanmoins fondé sur les motifs les plus rationnels. Ce qu'espérait Archidamos fut sur le point d'arriver, et rien ne put l'empêcher, si ce n'est l'ascendant personnel de Periklès, tendu à son plus haut point. Tant que l'armée d'invasion fut occupée dans la plaine Thriasienne, les Athéniens eurent un faible espoir que (comme Pleistoanax quatorze ans auparavant) elle n'avancerait pas davantage dans l'intérieur. Mais quand elle arriva à Acharnæ, en vue des murs de la ville ; — quand on vit réellement les ravageurs détruire bâtiments, arbres à fruits et moissons dans la plaine d'Athènes, spectacle étranger à tout œil athénien, excepté aux hommes très vieux qui se rappelaient l'invasion persane, — l'exaspération des citoyens s'éleva à un point inconnu jusqu'alors. Les Acharniens les premiers de tous, — ensuite les jeunes citoyens en général, — demandèrent avec des cris furieux à s'armer et à s'avancer pour combattre. Connaissant bien la grandeur de leurs propres forces, mais informés moins exactement de la force supérieure de l'ennemi, ils croyaient avec confiance que la victoire était à leur portée. Des groupes de citoyens se formaient partout³, débattant avec colère la question critique du moment ; tandis que ce qui accompagne ordinairement le sentiment excité, — des oracles et des prophéties de teneur différente, dont beaucoup sans doute promettaient le succès contre l'ennemi à Acharnæ, — était saisi et mis en circulation avec une grande avidité.

Dans cette disposition violente de l'esprit athénien, Periklès fut naturellement le grand objet de plainte et de colère. Il fut dénoncé comme la cause de toutes les souffrances existantes. Il fut insulté comme un lâche pour ne pas conduire les citoyens au combat, en sa qualité de général. Les convictions rationnelles quant à la nécessité de la guerre et les seuls moyens praticables de la faire, que ses discours répétés avaient imprimés dans les cœurs, semblaient être oubliés complètement⁴. Cette explosion de mécontentement spontané fut naturellement fomenté par les nombreux ennemis politiques de Periklès, et en particulier par Kleôn⁵, qui s'élevait alors en importance comme orateur de l'opposition, et dont le talent pour l'invective fut ainsi exercé pour la première fois sous les auspices du parti de la haute aristocratie, aussi bien que d'un public excité. Mais aucune manifestation, quelque violente qu'elle fût, ne put troubler ni le jugement ni la

¹ V. les *Acharniens* d'Aristophane, représentés la sixième année de la guerre du Péloponnèse, v. 34, 180, 254, etc.

² Thucydide, II, 20.

³ Thucydide, II, 21. Cf. Euripide, *Herakleidæ*, 416 ; et *Andromachê*, 1077.

⁴ Thucydide, II, 21.

⁵ Plutarque, *Periklès*, c. 33.

fermeté de Periklès. Il écouta sans émotion toutes les dénonciations dirigées contre lui, et refusa résolument de convoquer une assemblée publique ou une réunion investie d'un caractère autorisé, dans l'irritation actuelle des citoyens¹. Il paraît que lui comme général, ou plutôt le conseil des dix généraux dont il faisait partie, a dû être revêtu, d'après la constitution, du pouvoir non seulement de convoquer l'ekklêsia quand il le jugeait à propos, mais encore de l'empêcher de s'assembler² et d'ajourner même ces réunions régulières qui se faisaient à époques fixes, quatre fois dans la prytanie. Il n'y eut donc pas d'assemblée, et on empêcha ainsi le peuple de traduire par quelque résolution publique téméraire sa violente exaspération. Que Periklès ait tenu bon contre cet excès de rage, ce n'est qu'un des mille traits honorables de son caractère politique ; mais c'est beaucoup moins étonnant que le fait, que son refus de convoquer l'ekklêsia ait empêché que l'ekklêsia ne fût tenue. Le corps entier des Athéniens se trouvait maintenant réuni dans les murs, et s'il refusait de convoquer l'ekklêsia, ils auraient bien pu se rassembler dans la Pnyx sans lui ; et pour cette démarche il n'eût pas été difficile, dans les conjonctures présentes, de fournir une justification plausible. Le respect inviolable que le peuple athénien manifesta dans cette occasion pour les formes de sa constitution démocratique, — aidé sans doute par son estime pour Periklès établie depuis longtemps, opposé toutefois à une excitation à la fois intense et dominante, et à une demande raisonnable en apparence, en tant qu'elle s'appliquait à la convocation d'une assemblée en vue d'une discussion, — c'est là un des incidents les plus mémorables de leur histoire.

Pendant que Periklès s'opposait d'une manière aussi prononcée à toute sortie générale faite pour engager un combat, il songeait aux moyens d'employer autant que possible l'ardeur comprimée des citoyens. La cavalerie fut envoyée, avec celle des Thessaliens alliés, dans le dessein d'arrêter les excursions des troupes légères de l'ennemi, et de protéger contre le pillage les terres voisines de la ville³. En même temps il équipa un puissant armement, qui fit voile pour ravager le Péloponnèse, même pendant que les envahisseurs étaient encore en Attique⁴. Archidamos, après être resté occupé à dévaster Acharnæ assez longtemps pour se convaincre que les Athéniens ne hasarderaient pas une bataille, s'éloigna d'Athènes dans une direction nord-ouest, pour aller vers les dûmes situés entre le mont Brilêssos et le mont Parnès, sur la route passant par Dekeleia. L'armée continua à ravager ces districts jusqu'à ce que ses provisions fussent épuisées, et ensuite elle quitta l'Attique par la route nord-ouest, près d'Orôpos, qui la mena en Bœôtia. Comme les Oropiens, bien qu'ils ne fussent pas Athéniens, étaient encore dépendants d'Athènes, — le district de Græa, portion de leur territoire, fut dévasté ; puis l'armée se dispersa, et les soldats

¹ Thucydide, II, 22.

² V. Schoemann, *De Comitibus*, c. 4, p. 62. Les prytanes (*i. e.* les cinquante sénateurs appartenant à la tribu dont c'était le tour de présider à ce moment), aussi bien que les stratèges, avaient le droit de convoquer l'assemblée : V. Thucydide, IV, 118, passage dans lequel cependant ils sont représentés comme la convoquant conjointement avec les stratèges ; probablement on en vint graduellement : leur reconnaître tacitement une certaine liberté à cet égard.

³ Thucydide, II, 22. Le monument funèbre de ces Thessaliens tués en combattant était au nombre de ceux que vit Pausanias près d'Athènes, du côté de l'Académie (Pausanias, I, 29, 5).

⁴ Diodore (XII, 42) voudrait nous faire croire que l'expédition envoyée par Periklès, en ravageant la côte du Péloponnèse, engagea les Lacédæmoniens à faire revenir leurs troupes de l'Attique. Thucydide ne donne rien à l'appui de cette assertion, — et elle n'est pas du tout croyable.

retournèrent dans leurs patries respectives¹. Il semblerait qu'ils quittèrent l'Attique vers la fin de juillet, après être restés dans le pays entre trente et quarante jours.

Dans l'intervalle, l'expédition athénienne, sous Karkinos, Prôteas et Sokratès, rejointe par cinquante vaisseaux korkyræens et par quelques autres alliés, fit voile autour du Péloponnèse, débarquant dans divers endroits pour faire du dommage, et entre autres lieux à Methônê (Modon), dans la péninsule sud-ouest du territoire lacédæmonien². La ville, ni forte ni bien pourvue de soldats, aurait été enlevée sans beaucoup de difficulté, si Brasidas, fils de Tellis, — Spartiate valeureux mentionné alors pour la première fois, mais destiné à avoir une grande célébrité plus tard, — qui se trouvait de service à un poste voisin, ne se fût jeté dans la place avec cent hommes par un mouvement rapide, avant que les troupes athéniennes dispersées pussent être réunies pour l'empêcher. Il inspira tant de courage aux défenseurs de la place que toutes les attaques furent repoussées, et que les Athéniens furent forcés de se rembarquer, — acte de vaillance qui lui procura les premiers honneurs publics accordés par les Spartiates pendant cette guerre. Faisant voile vers le nord, le long de la côte occidentale du Péloponnèse, les Athéniens débarquèrent de nouveau sur la côte de l'Elis, un peu au sud du promontoire appelé le cap Ichthys ; ils ravagèrent le territoire pendant deux jours, et battirent et les troupes du voisinage et trois cents hommes d'élite du territoire éleien central. Des vents violents sur une côte sans ports engagèrent alors les capitaines à faire voile avec la plupart des troupes autour du cap Ichthys, afin d'atteindre le port de Pheia, sur le côté septentrional de ce cap, tandis que les hoplites messéniens, marchant par terre à travers le promontoire, attaquèrent Pheia et l'emportèrent d'assaut. Quand la flotte arriva, tous se rembarquèrent, — toutes les forces d'Elis étant en marche pour les attaquer. Ils se dirigèrent ensuite vers le nord, débarquant dans divers autres endroits pour commettre des ravages, jusqu'à ce qu'ils atteignissent Sollion, colonie corinthienne sur la côte de l'Akarnania. Ils prirent cette ville, qu'ils donnèrent aux habitants de la ville akarnanienne voisine de Palæros, — aussi bien qu'Astakos, d'où ils chassèrent le despote Evarchos, et qu'ils inscrivirent comme membre de l'alliance athénienne. De là ils passèrent à Kephallênia, qu'ils furent assez heureux pour acquérir comme alliée d'Athènes sans contrainte, — avec ses quatre villes distinctes ou districts, Palês, Kranii, Samê et Pronê. Ces diverses opérations occupèrent près de trois mois, depuis le commencement de juillet environ, de sorte qu'ils revinrent à Athènes vers la fin de septembre³, — le commencement de l'hiver faisant la moitié de l'année, suivant la division de Thucydide.

Ce ne fut pas la seule expédition maritime de l'été. Trente autres trirèmes, sous Kleopompos, furent envoyées par l'Euripos à la côte lokrienne, en face de la partie septentrionale de l'Eubœa. Quelques débarquements furent opérés : on saccagea les villes lokriennes de Thronion et d'Alopê, et on fit d'autres ravages,

¹ Thucydide, II, 23. La leçon Γραικήν, appartenant à Γραία, semble préférable à Πειραικήν. Poppo et Goeller adoptent la première, le docteur Arnold la seconde. Græa était une petite ville maritime dans le voisinage d'Orôpos (Aristote, ap. Stephan. Byz., v. Τάναγρα), — connue aussi alors comme dême attique appartenant à la tribu Pandionis ; ceci a été découvert pour la première fois par une inscription publiée dans l'ouvrage du prof. Ross (*Ueber die Deme von Attica*, p. 3-5). Orôpos n'était pas un dême attique les citoyens athéniens qui y résidaient étaient probablement inscrits comme Γραῖς.

² Thucydide, II, 25 ; Plutarque, *Periklès*, c. 34 ; Justin, III, 7, 5.

³ Thucydide, II, 25-30 ; Diodore, XII, 43, 44.

tandis qu'on établit une garnison permanente et qu'on éleva un poste fortifié dans l'île inhabitée d'Atalantê, vis-à-vis de la côte Lokrienne, afin d'arrêter les corsaires d'Oponthe et des autres villes lokriennes dans leurs excursions contre l'Eubœa¹. De plus, il fut décidé qu'on chasserait les habitants æginètes d'Ægina, et qu'on occuperait l'île avec des colons athéniens. Ce qui rendait prudente en partie cette démarche, c'était la position importante de l'île, à mi-chemin entre l'Attique et le Péloponnèse. Mais à cela venait se joindre un motif, et c'était probablement le plus fort : on satisfaisait une ancienne antipathie, et l'on se vengeait d'un peuple qui avait été au nombre des plus ardents à provoquer la guerre et à infliger à Athènes tant de souffrances. Les Æginètes, avec leurs épouses et leurs enfants, furent tous mis à bord de vaisseaux et débarqués dans le Péloponnèse, — où les Spartiates leur permirent d'occuper le district maritime et la ville de Thyrea, leur dernière frontière vers Argos : toutefois, quelques-uns d'entre eux trouvèrent un asile dans d'autres parties de la Grèce. L'île fut cédée à un détachement de klêruchi athéniens, ou, propriétaires citoyens, qui y furent envoyés par la voie du sort².

Aux souffrances des Æginètes, que nous verrons ci-après aggravées d'une manière encore plus déplorable, nous avons à ajouter celles des Mégariens. Les deux peuples avaient été les plus ardents à allumer la guerre ; mais c'est sur eux que tombèrent le plus lourdement ses calamités. Tous deux partageaient probablement la confiance prématurée qu'avaient les confédérés péloponnésiens, — qu'Athènes ne pourrait jamais tenir plus d'un ail ou deux, — et ainsi ils furent amenés à ne pas remarquer que leur position était sans défense contre elle. Vers la fin de septembre, toute, l'armée d'Athènes, citoyens et metœki, se mit en marche, sous Periklês, pour la Mégaris, et détruisit la plus grande partie dit territoire. Pendant qu'elle y était, les cent vaisseaux qui avaient fait le tour du Péloponnèse, étant arrivés à Ægina à leur retour, vinrent rejoindre leurs concitoyens à Megara, au lieu d'aller droit à Athènes. La jonction des deux corps forma l'armée athénienne la plus considérable qui eût jamais été vue réunie : il y avait dix mille hoplites citoyens (indépendamment de trois mille autres qui étaient occupés au siège de Potidæa) et trois mille hoplites metœki, — outre un grand nombre de troupes légères³. Contre des forces si considérables, les Mégariens ne pouvaient pas naturellement faire de résistance, de sorte que leur territoire fut entièrement dévasté, même jusqu'aux murailles de la ville. Pendant plusieurs années de la guerre, les Athéniens infligèrent cette destruction une fois et souvent deux dans la même année. Charinos proposa dans l'ekklêsia athénienne un décret, qui peut-être ne fut pas rendu, portant que, chaque année, les stratêgi jureraient, comme partie de leur serment à leur entrée en fonctions⁴, qu'ils envahiraient et ravageraient deux fois la Mépris. Comme en même temps les Athéniens tenaient bloqué le port de Nisæa, au moyen de leurs forces navales supérieures et de la côte voisine de Salamis, les privations imposées aux Mégariens devinrent extrêmes et intolérables⁵. Non seulement leur blé et leurs fruits, mais même les

¹ Thucydide, II, 26-32 ; Diodore, XII, 44.

² Thucydide, II, 27.

³ Thucydide, II, 31 ; Diodore, XII, 44.

⁴ Plutarque, *Periklês*, c. 30.

⁵ V. la peinture frappante, dans les *Acharneis* d'Aristophane (685-781), des malheureux Mégariens vendant leurs enfants affamés pour être esclaves de leur propre consentement ; et Aristophane, *Pac.*, 482.

La position de Megara, comme alliée de Sparte et ennemie d'Athènes, fut également pénible (bien que n'atteignant pas le même degré de souffrance), dans la guerre qui précéda la bataille de Leuktra, — près de cinquante ans après celle-ci (Démosthène, *cont. Neær.*, p. 1357, c. 12).

légumes de leurs jardins, près de la ville, furent déracinés et détruits, et leur situation semble avoir été celle d'une ville assiégée durement pressée par la famine. Même du temps de Pausanias, cinq siècles plus tard, on lui rappela et on lui fit connaître les misères de Megara pendant ces années, et on les donnait comme raison servant à expliquer pourquoi l'une de leurs plus mémorables statues n'avait jamais été achevée¹.

Aux diverses opérations militaires d'Athènes pendant le courant de cet été, on doit ajouter quelques autres mesures d'importance. En outre, Thucydide mentionne une éclipse de soleil que les calculs astronomiques modernes rapportent au 3 août : si cette éclipse était survenue trois mois plus tôt, immédiatement avant l'entrée des Péloponnésiens en Attique, elle eût été probablement expliquée comme un présage défavorable et eût causé l'ajournement du projet.

S'attendant à une lutte prolongée, les Athéniens firent alors des arrangements pour mettre l'Attique dans un état permanent de défense, tant par mer que sur terre. Quels furent ces arrangements ? c'est ce qu'on ne nous dit pas en détail ; mais l'un d'eux était assez remarquable pour être nommé en particulier. Ils mirent à part mille talents tirés du trésor de l'acropole comme réserve inviolable, et auxquels on ne devait toucher que dans une seule éventualité, — celle d'une flotte ennemie prête à attaquer la ville, quand on n'aurait plus à portée d'autres moyens de la défendre. De plus, ils décrétèrent que, si un citoyen proposait ou si un magistrat mettait aux voix, dans l'assemblée publique, de faire une application différente de cette réserve, il serait passible de mort. En outre, ils résolurent de tenir en réserve chaque année cent de leurs meilleures trirèmes, et des triérarques pour les commander et les équiper, en vue de la même nécessité spéciale². On peut douter que cette dernière disposition ait été soumise à la même sanction stricte, ou observée avec la même rigueur que celle qui concernait l'argent ; car on ne se départit pas de cette dernière avant la vingtième année de la guerre, après tous les désastres de l'expédition en Sicile, et à la terrible nouvelle de la révolte de Chios. Ce fut à cette occasion que les Athéniens, après avoir d'abord révoqué la sentence de peine capitale contre quiconque proposerait le changement défendu, dépensèrent l'argent pour faire face au péril qui menaçait alors la république³.

M. Mitford déclare que la résolution prise ici au sujet de cette réserve sacrée, et la sentence rigoureuse qui interdisait les propositions contraires, sont une preuve de la barbarie indélébile du gouvernement démocratique⁴. Mais nous devons nous rappeler d'abord qu'il n'était guère possible que la sentence de mort fût mise à exécution ; car aucun citoyen ne devait être assez insensé pour faire la proposition défendue, pendant que la loi était en vigueur. Quiconque désirait la

¹ Pausanias, I, 40, 3.

² Thucydide, II, 24.

³ Thucydide, VIII, 15.

⁴ Mitford, *Hist. of Greece.*, ch. 14, sect. 1, vol. III, p. 100. *Une autre mesure suivie, qui, prise à l'époque où Thucydide écrivait et où Periklès parlait, et pendant que Periklès avait la plus grande influence dans l'administration, marque fortement et la faiblesse inhérente au gouvernement démocratique et sa barbarie indélébile. Un décret du peuple ordonnait... Mais un décret si important, sanctionné seulement par la volonté actuelle de ce tyran étourdi, la multitude d'Athènes, contre les caprices duquel, depuis l'abaissement de la cour de l'aréopage, il ne restait pas de pouvoir qui fit contrepoids, — ce décret, dis-je, inspira si peu de confiance qu'on proposa de déclarer passible de la mort quiconque proposerait un décret pour l'application de cet argent à tout autre dessein, ou dans d'autres circonstances, et quiconque concourrait (?) à son exécution.*

faire eût commencé par proposer l'abrogation de la loi prohibitive, ce qui ne l'eût exposé à aucun danger, que la décision de l'assemblée fût affirmative ou négative. S'il avait obtenu une décision affirmative, il en fût venu alors ; et alors seulement, à soulever la question de la nouvelle destination des fonds. Pour parler la langue des usages parlementaires en Angleterre, il aurait d'abord demandé la suspension ou l'abrogation de l'ordre existant, par lequel la proposition était interdite ; — ensuite, il aurait fait une motion sur la proposition elle-même. Dans le fait, tel fut le mode qui fut suivi réellement, quand on en vint à le faire¹. Mais bien qu'il fût difficile que la sentence capitale fût appliquée, la proclamer *in terrorem* avait une signification très claire. Elle exprimait la profonde et solennelle conviction que la peuple nourrissait de l'importance de sa propre résolution au sujet de la réserve ; — elle avertissait à l'avance toutes les assemblées et tous les citoyens à venir du danger de la détourner pour l'appliquer à un autre dessein ; — elle entourait la réserve d'une sainteté artificielle, forçant tout homme qui songeait à une nouvelle destination des fonds à commencer par une proposition préliminaire formidable par sa nature même, en ce qu'elle écartait une garantie que des assemblées antérieures avaient regardée comme ayant une immense importance, et qu'elle ouvrait une porte à une éventualité qu'elles avaient considérée comme un acte de trahison. La déclaration d'une peine plus légère ou une simple prohibition, sans aucune sanction déterminée quelconque, n'aurait ni annoncé la même conviction énergique, ni produit le même effet préventif. L'assemblée de 431 avant J.-C. ne pouvait en aucune manière faire des lois que les assemblées subséquentes ne pussent abroger ; mais elle pouvait les disposer de telle sorte, dans des cas d'une solennité particulière, qu'elle fit fortement sentir son autorité sur le jugement des assemblées futures, et qu'elle les empêchât de faire des motions d'abrogation, si ce n'est dans une nécessité à la fois urgente et manifeste.

Loin de penser que la loi rendue alors à Athènes montrât de la barbarie, soit dans la fin, soit dans les moyens, je la regarde surtout comme remarquable à cause de la vue prudente et à longue portée qu'elle a de l'avenir, — qualités qui sont le contraire exact de la barbarie, — et comme digne du caractère général de Periklès, qui probablement la suggéra. Athènes venait d'entrer dans une guerre qui menaçait d'être d'une longueur indéfinie et qui devait certainement être très coûteuse. Empêcher le peuple d'épuiser tous ses fonds accumulés, et le mettre dans la nécessité de réserver quelque chose contre des éventualités extrêmes, c'était là un objet d'une importance immense. Or l'éventualité particulière que Periklès (en admettant qu'il fût l'auteur de la proposition) désignait comme la seule condition qui permit de toucher à ce millier de talents, pouvait être considérée comme de toutes les autres la plus improbable, dans l'année 431 avant J.-C. La supériorité des forces navales athéniennes était si immense alors, que les supposer battues, et une flotte péloponnésienne voguant à toutes voiles vers le Peiræus, était une possibilité à laquelle un homme d'État d'une prévoyance extraordinaire pouvait seul s'attendre, et il est même étonnant que le peuple, en général, ait pu être amené à l'envisager comme éventuelle. Cependant, une fois liés à ce dessein, les fonds étaient prêts pour toute autre éventualité terrible. Nous en verrons l'emploi réel avantageux pour Athènes à un point incalculable, à un moment du péril le plus grave, quand elle n'aurait pu guère se défendre sans cette ressource spéciale. Le peuple aurait difficilement sanctionné une économie si rigoureuse, si elle ne lui avait pas été proposée à une époque si peu avancée

¹ Thucydide, VIII, 15.

de la guerre, que sa réserve disponible était encore beaucoup plus considérable. Mais ce sera pour toujours à l'honneur de la prévoyance des Athéniens, aussi bien que de leur constance, qu'ils aient d'abord adopté cette mesure de précaution, et qu'ensuite ils y soient restés attachés pendant dix-neuf ans, dans de sérieux embarras d'argent, jusqu'à ce qu'enfin il se présentât un cas qui leur rendit réellement, et non implicitement, impossible de s'abstenir davantage.

Déployer ses forces et se venger en débarquant et en ravageant des parties du Péloponnèse, ce fut sans doute d'une grande importance pour Athènes pendant ce premier été de la guerre, bien qu'il pût sembler que les forces employées ainsi étaient bien suffisantes pour conquérir Potidæa, qui restait encore bloquée, — et pour vaincre les Chalkidiens, voisins en Thrace, encore révoltés. Ce fut dans le courant de cet été qu'Athènes vit s'ouvrir pour elle la perspective de réduire ces villes, grâce à l'assistance de Sitalkês, roi des Thraces Odrysiens. Ce prince avait épousé la sœur de Nymphodôros, citoyen d'Abdera, qui s'engagea à faire de lui et de son fils Sadokos des alliés d'Athènes. Mandé à Athènes et nommé proxenos de cette ville à Abdera, qui était au nombre de ses alliés sujets, Nymphodôros fit cette alliance et promit, au nom de Sitalkês, que des troupes thraces suffisantes seraient envoyées pour aider Athènes à reconquérir ses villes révoltées : l'honneur du droit de cité athénien fut en même temps conféré à Sadokos¹. De plus, Nymphodôros établit la bonne intelligence entre Perdikkas de Macédoine et les Athéniens, à qui il persuada de lui rendre Therma, qu'ils lui avaient prise auparavant. Les Athéniens eurent ainsi la promesse d'une aide puissante contre les Chalkidiens et les Potidæens : cependant ces derniers tinrent encore, sans qu'on pût prévoir qu'ils se rendraient immédiatement. En outre, la ville d'Astakos en Akarnania, que les Athéniens avaient prise pendant l'été, dans le cours de leur expédition autour du Péloponnèse, fut recouverte pendant l'automne par le despote déposé Euarchos, assisté de quarante trirèmes corinthiennes et de mille hoplites. Cet armement corinthien, après avoir rétabli Euarchos, fit sans succès quelques descentes, tant sur d'autres parties de l'Akarnania que sur l'île de Kephallênia. Dans cette dernière, les Corinthiens tombèrent dans une embuscade et furent obligés de retourner chez eux avec des pertes considérables².

Ce fut vers la fin de l'automne également que Periklês, choisi par le peuple dans ce dessein, prononça l'oraison funèbre aux obsèques publiques des guerriers qui avaient succombé pendant la campagne. Nous avons déjà décrit dans un autre chapitre, à l'occasion de la conquête de Samos, les cérémonies de cette marque publique de respect. Mais ce qui donna à la scène actuelle un intérêt impérissable, ce fut le discours de l'homme d'État et de l'orateur choisi ; probablement entendu par Thucydide lui-même et reproduit en substance. Une multitude considérable de citoyens et d'étrangers, des deux sexes et de tout âge, accompagna le cortège funèbre d'Athènes au faubourg appelé le Kerameikos (Céramique) extérieur, où Periklês, monté sur une estrade élevée, préparée pour l'occasion, termina la cérémonie par son discours. La loi d'Athènes non seulement pourvoyait à ces funérailles publiques et à ce discours commémoratif, mais encore elle nourrissait aux frais de l'État les enfants des guerriers tués, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge du service militaire : usage qui fut observé

¹ Thucydide, II, 29.

² Thucydide, II, 33.

pendant tout le cours de la guerre, bien que nous ayons seulement la description et le discours appartenant à cette seule occasion¹.

Les onze chapitres de Thucydide qui comprennent cette oraison funèbre sont au nombre des restes les plus mémorables de l'antiquité ; si nous considérons que sous le langage et l'arrangement de l'historien, — toujours touchants, bien que quelquefois durs et d'une nature particulière, comme l'œuvre d'un puissant esprit égaré par un modèle mauvais ou difficile à atteindre, — nous possédons le caractère et les pensées de l'illustre homme d'État. Une partie de ce discours naturellement est et doit être un lieu commun, appartenant à tous les discours composés pour une occasion semblable. Cependant cela n'est vrai que d'une partie relativement petite. Une grande portion est particulière, et à tous égards digne de Periklès, — compréhensive, rationnelle, et remplie non moins de sens et de substance que du plus ardent patriotisme. Il forme ainsi un contraste marqué avec la rhétorique vide, bien qu'élégante, d'autres harangues, qui pour la plupart² n'ont pas été composées pour être prononcées réellement. Et, comparé avec les discours funèbres qui nous restent de Platon, et avec le pseudo-Démosthène, et même avec Lysias, il mérite l'honorable distinction que Thucydide réclame pour sa propre histoire, — à savoir œuvre immortelle de son génie et non simple morceau passager d'étalage.

Au début de son discours, Periklès établit une distinction entre lui et ceux qui l'avaient précédé dans les mêmes fonctions d'orateur public, en s'écartant des éloges qu'il avait été d'usage de faire à la loi qui prescrivait ces harangues funèbres. Il pense que la publicité des funérailles elles-mêmes et les démonstrations générales de respect et de douleur de la part de la grande masse des citoyens, parlent d'une manière plus expressive comme témoignage de reconnaissance à l'égard des vaillants morts, quand la scène se passe en silence, — que quand cette reconnaissance est traduite par les mots d'un orateur, qui peut facilement offenser soit par incapacité, soit par faiblesse apparente, soit peut-être même par une exagération hors de saison. Néanmoins, puisque la

¹ Thucydide, II, 34-45. Quelquefois aussi les alliés d'Athènes, qui avaient succombé avec ses citoyens dans une bataille, avaient part aux honneurs de la sépulture publique (Lysias, *Orat. funebr.*, c. 13).

² Les critiques, à partir de Denys d'Halicarnasse, s'accordent pour la plupart à déclarer que le faible *Λόγος Ἐπιτάφιος*, attribué à Démosthène, n'est pas réellement de lui. On a soupçonné aussi l'authenticité de ceux que l'on attribue à Platon et à Lysias, bien que sur des raisons beaucoup moins bonnes. Toutefois le Ménexène, s'il est réellement l'œuvre de Platon, n'ajoute pas à sa renommée. Mais la harangue de Lysias, composition très belle, peut bien être de lui, et il se peut qu'elle ait été réellement prononcée, — bien que probablement non pas par lui, vu qu'il n'était pas citoyen ayant qualité pour le faire.

V. les instructions générales, dans Denys d'Halicarnasse, *Ars Rhetoric.*, c. 6, p. 258-268, Reisk., sur le contenu et la composition d'un discours funèbre, — on dit que Lysias en avait composé plusieurs. — Plutarque, *Vit. X, Orat.*, p. 836.

Comparez au sujet du discours funèbre de Periklès, K. F. Weber, *Ueber die Standrede der Periklès* (Darmstadt, 1827). Westermann, *Geschichte der Beredsamkeit in Griechenland und Rom.*, sect. 35, 63, 64 ; Kutzen, *Periklès als Staatsmann*, p. 158, sect. 12 (Grimma, 1834).

Dahlmann (*Historische Forschungen*, vol. 1, p. 23) semble croire que le discours original de Periklès était abondamment parsemé d'allusions et de récits mythiques tirés des antiquités d'Athènes, tels que nous en trouvons maintenant dans les autres oraisons funèbres mentionnées plus haut ; mais que Thucydide, en la rapportant, les laissa de côté avec intention. Ce soupçon ne paraît pas fondé. Il est beaucoup plus conforme au ton supérieur de dignité qui règne d'un bout à l'autre de ce discours, de supposer que les récits mythiques et même les gloires antérieures historiques d'Athènes ne trouvèrent jamais de mention spéciale dans le discours de Periklès, — rien de plus qu'une reconnaissance générale, avec l'avis qu'il n'insiste pas longtemps sur ces points, parce qu'ils sont bien connus de son auditoire (II, 36).

coutume est prescrite par la loi, et qu'il a été choisi par les citoyens, il s'avance pour accomplir du mieux qu'il pourra le devoir qui lui a été imposé¹.

Un des traits remarquables de cette oraison funèbre, c'est qu'elle est un discours pratique d'un caractère impersonnel, C'est Athènes elle-même qui entreprend de célébrer et d'honorer ses fils morts, aussi bien que de donner des encouragements et des avis à ceux qui survivent.

Après quelques mots sur la grandeur de l'empire et sur les glorieux efforts aussi bien que sur la patience à l'aide desquels leurs ancêtres l'ont acquis, — Periklès commence à esquisser le plan de vie, la constitution et les moeurs sous l'empire desquels ont été accomplis ces hauts faits².

Nous vivons sous une constitution qui n'envie rien aux lois de nos voisins, — nous sommes nous-mêmes plutôt un exemple pour les autres, que nous ne sommes leurs simples imitateurs. On l'appelle démocratie, vu que son soin constant est tourné non vers le petit nombre, mais vers le grand nombre des citoyens. Dans les différends qui s'élèvent entre particuliers, tous sont traités également par les lois : quant et ce qui regarde les affaires publiques et les droits à une influence individuelle, les chances d'avancement pour chacun sont déterminées non par la faveur d'un parti, mais par un mérite réel, suivant la mesure de sa réputation dans sa propre spécialité. Ni la pauvreté, ni une position obscure ne sont pour lui un obstacle³, s'il a réellement le moyen de rendre service à l'État. De plus, notre marche sociale est libre, en ce qui regarde non seulement les affaires publiques, mais encore l'intolérance au sujet de la diversité mutuelle des occupations journalières. Car nous ne faisons pas un crime à notre voisin de ce qu'il fait ce qui lui peut plaire, et nous ne jetons pas sur lui ces regards chagrins⁴ qui, bien qu'ils ne causent pas un dommage positif, n'en blessent pas moins sûrement. Conservant ainsi dans nos relations sociales privées une indulgence réciproque, nous sommes empêchés de nuire aux affaires publiques par la crainte et le respect, que nous portons à nos magistrats actuels et à nos lois, — surtout à ces lois qui sont établies pour la protection des opprimés, et même à ces autres lois qui, bien que n'étant pas écrites, sont imposées par un sentiment commun de honte. En outre, nous avons donné à l'esprit de nombreux délassements de ses fatigues, en partie par nos solennités de sacrifices et de fêtes ordinaires pendant toute l'année, en partie par l'élégance de nos demeures privées, — dont le charme journalier bannit tout sentiment d'ennui. La grandeur de notre république fait que les productions de toute la terre nous sont apportées, de sorte que nous jouissons tout autant des biens étrangers que de ceux que produit notre sol. Quant à l'éducation guerrière, nous différons de nos ennemis (les Lacédémoniens) en plusieurs points essentiels. D'abord, nous ouvrons notre ville comme rendez-vous commun : nous n'appliquons pas de xenèlasia pour exclure même un ennemi soit d'un enseignement, soit d'un spectacle dont la vue complète peut lui paraître avantageuse. Pour la capacité militaire, nous avons moins de confiance dans des manoeuvres et dans des ruses que dans notre propre bravoure naturelle. En second lieu, quant à ce qui concerne l'éducation, si les Lacédémoniens dès leur plus tendre jeunesse se soumettent à un exercice fatigant pour parvenir au

¹ Thucydide, II, 35.

² Thucydide, II, 36. — Voir aussi l'oraison funèbre de Démosthène ou du pseudo-Démosthène, c. 8, p. 1397.

³ Thucydide, II, 37. Cf. Platon, *Ménéxène*, c. 8.

⁴ Thucydide, II, 37.

courage, nous, avec nos habitudes faciles de vie, nous ne sommes pas moins préparés qu'eux pour affronter les périls dans la mesure de notre force. La preuve de ce que j'avance, c'est que les confédérés péloponnésiens ne nous attaquent pas un à un, niais avec toutes leurs forces réunies ; tandis que nous, quand nous les attaquons chez eux, nous accablons dans le plus grand nombre de cas ceux d'entre eux qui essayent de défendre leur territoire. Aucun de nos ennemis n'a jamais lutté avec notre armée entière ; en partie par suite de la grandeur de notre marine, — en partie à cause de la dispersion de nos forces dans différentes expéditions sur terre faites en même temps. Mais si le hasard veut qu'ils aient à combattre avec une partie de nos troupes, s'ils sont victorieux, ils prétendent nous avoir tous vaincus ; — s'ils sont battus, ils prétendent avoir été vaincus par tous.

Or, si nous sommes disposés à braver le danger, autant en vertu d'un système d'indulgence qu'en prenant constamment de la peine, et par un courage spontané autant que contraints par la loi, — nous finissons par y gagner en ne nous tourmentant pas à l'avance des souffrances à venir, et toutefois en ne nous montrant pas moins hardis à l'heure de l'épreuve que ceux qui ne cessent de souffrir.

Voilà ce qui rend notre république digne d'être admirée : elle mérite aussi de l'être sous d'autres rapports. Car nous combinons l'élégance du goût avec la simplicité de la vie, et nous recherchons la science sans être amollis¹ : nous faisons usage de nos richesses non par ostentation, ni pour nous vanter d'en avoir, mais comme d'un secours réel au moment opportun : et il n'est honteux pour aucun citoyen pauvre d'avouer sa pauvreté, bien qu'il puisse plutôt encourir un blâme pour ne pas réellement s'en garantir. Les magistrats qui s'acquittent de fonctions publiques remplissent aussi leurs devoirs domestiques, — le simple citoyen, occupé qu'il est aux affaires de sa profession, a une connaissance suffisante des affaires publiques : car nous sommes les seuls à regarder l'homme qui se tient éloigné de ces dernières, non pas comme insouciant, mais comme inutile. De plus, nous écoutons toujours les questions publiques et nous prononçons sur elles, quand elles sont discutées par nos chefs, — ou peut-être nous produisons de nous-mêmes des raisonnements exacts sur ces questions loin de considérer la discussion comme un obstacle à l'action, nous nous plaignons seulement de ce que l'on ne nous dise pas ce qui doit être fait avant qu'il soit de notre devoir de le faire. Car, en vérité, nous combinons de la manière la plus remarquable ces deux qualités, — une hardiesse extrême dans l'exécution avec un débat approfondi à l'avance sur ce que nous sommes sur le point de faire : tandis que chez d'autres, c'est l'ignorance seule qui donne de l'audace, — la discussion amène l'hésitation. Assurément, on doit regarder comme ayant le cœur le plus élevé, ceux qui, connaissant de là manière la plus précise les terreurs de la guerre et les douceurs de la paix, n'en sont pas pour cela moins disposés à affronter le danger.

En un mot, j'affirme que notre république, considérée comme un ensemble, sert d'enseignement à la Grèce² ; tandis que, à la voir individuellement, nous

¹ Thucydide, II, 40.

La première strophe du chœur de la *Médée* d'Euripide, 824-841, peut être comparée avec la teneur de ce discours de Periklès : il y insiste sur les louanges d'Athènes, comme étant une contrée trop bonne pour qu'on y reçoive la coupable Médée.

² Thucydide, II, 41.

mettons le même homme en état de pourvoir à ses besoins et de se suffire à lui-même avec une grande variété de moyens et avec la grâce et la perfection les plus achevées. Ceci n'est pas une vaine jactance du moment actuel, mais la réalité même : et la puissance de la république, acquise par les qualités que je viens d'indiquer, est là pour le prouver. Seule de toutes les cités, Athènes dans une épreuve réelle se montre supérieure à sa renommée son ennemi, en l'attaquant, n'aura pas à souffrir dans son orgueil pour avoir été vaincu par un bras faible, — ses sujets ne se croient pas humiliés comme s'ils accordaient leur obéissance à un supérieur indigne¹. Après avoir ainsi présenté notre puissance, non pas dénuée de preuves, mais appuyée par les témoignages les plus évidents, nous serons admirés autant par la postérité que par nos contemporains. Et nous n'avons besoin ni d'un Homère, ni d'un autre panégyriste, dont les paroles peuvent plaire pour le moment, bien que la vérité, si elle était connue, réfutât, le sens qu'il voudrait exprimer. Nous avons forcé toute la terre et toute la mer à devenir accessibles à notre courage, et nous avons établi partout des monuments impérissables de notre bienveillance aussi bien que de notre inimitié.

Telle est la cité pour laquelle ces guerriers, résolus à ne pas se la laisser ravir, ont noblement combattu et péri², — et pour laquelle nous tous qui leur survivons devons être disposés à souffrir. C'est pour cette raison que j'ai parlé longuement de cette cité, à la fois pour en tirer la leçon que la lutte n'est pas égale entre nous et des ennemis qui ne possèdent aucun des mêmes avantages, — et pour appuyer par des preuves la vérité des éloges que je lui ai accordés.

Periklès continue encore, avec une longueur considérable, en employant le même mélange d'exhortation à l'égard des vivants et d'éloge au sujet des morts ; avec maintes observations spéciales et expressives adressées aux parents de ces derniers, qui étaient réunis autour de lui et sans doute très rapprochés de sa personne. Mais l'extrait que j'ai déjà fait est si long, qu'une nouvelle addition ne serait pas permise ; toutefois il était impossible de glisser légèrement sur le tableau de la république athénienne dans sa gloire, présenté par le citoyen le plus capable de l'époque. L'effet de la constitution démocratique, avec son droit de cité répandu et égal, qui provoque non seulement un ardent attachement, mais un pénible sacrifice de soi-même de la part de tous les Athéniens, — n'est nullement marqué aussi fortement que dans les mots de Periklès cités plus haut, aussi bien que dans d'autres qui viennent ensuite. — *En contemplant comme vous le faites chaque jour la puissance réelle de l'État, et en vous y attachant avec passion, quand vous en comprendrez toute la grandeur, songez qu'elle a été acquise par des hommes entreprenants, connaissant leurs devoirs, et remplis d'un sentiment honorable de honte dans leurs actions³, —* telle est l'association qu'il présente entre la grandeur de l'État comme objet d'une passion commune, et le courage, l'intelligence et l'estime mutuelle des citoyens individuellement, comme causes créatrices et préservatrices ; les pauvres aussi bien que les riches étant également intéressés à l'association.

Mais les droits du patriotisme, bien que présentés comme dominant essentiellement et à juste titre, ne sont nullement compris comme régnant exclusivement, et comme absorbant toute l'activité démocratique. Soumise à ces

Le mot abstrait *παίδευσιν*, au lieu du mot concret *παίδευτρία*, semble adoucir l'arrogance de l'affirmation.

¹ Thucydide, II, 41.

² Thucydide, II, 41.

³ Thucydide, II, 43. Cf. Démosthène, *Orat. Funéb.*, c. 7, p. 1396.

droits et à ces lois et sanctions qui protègent et le public et les individus contre l'injustice, Athènes met son orgueil à montrer un fonds riche et varié de mouvement humain, — un jeu libre d'imagination et une diversité d'occupations privées, unis à une réciprocité d'aimable indulgence entre les individus à l'égard les uns des autres, — et une absence même de ces *sombres regards* qui jettent tant d'amertume dans la vie, même quand ils n'arrivent pas à une inimitié de fait. Cette partie du discours de Periklès mérite une attention particulière, en ce qu'elle sert à rectifier une assertion faite beaucoup trop souvent sans jugement, — à savoir que les sociétés anciennes sacrifiaient l'individu à l'État, et que c'est seulement dans les temps modernes que l'action individuelle a été laissée libre dans une mesure convenable. Cela est vrai par excellence de Sparte : — c'est également vrai à un haut degré de ces sociétés idéales dépeintes par Platon et par Aristote ; mais c'est positivement faux de la démocratie athénienne, et nous ne pouvons l'affirmer avec aucune confiance de la majeure partie des cités grecques.

Je reviendrai ci-après sur ce point quand j'arriverai aux temps des grands philosophes spéculatifs ; à présent, je me borne à appeler l'attention sur le discours de Periklès comme démentant la supposition, qu'une intervention exorbitante de l'État dans la liberté individuelle fût universelle au sein des anciennes républiques grecques. On ne peut douter qu'il n'ait présente à l'esprit une comparaison avec l'étroitesse et la rigueur extrêmes de Sparte, et que par conséquent ses assertions, quant à l'étendue de la liberté positive à Athènes, doivent être considérées comme modifiées en partie par ce contraste. Mais même si on fait cette concession, la manière dont il insiste sur la liberté de pensée et d'action à Athènes, où l'on ignorait non seulement la contrainte excessive de la loi, mais encore l'intolérance pratique d'homme à homme, et la tyrannie de la majorité sur les individus qui différaient d'elle et par les goûts et par les occupations, — cette insistance, dis-je, mérite une attention sérieuse, et fait ressortir un des points du caractère national d'où dépendait essentiellement le développement intellectuel de l'époque. Le caractère national fut indulgent à un haut degré pour toutes les variétés de mouvement positif. Les inspirations particulières dans chaque cœur individuel purent se manifester et porter fruit, sans être étouffées par l'opinion extérieure, ni amenées à une conformité forcée avec quelque type adopté ; les antipathies contre aucune de ces inspirations ne faisaient partie de la moralité habituelle du citoyen. Si un grand nombre des causes créatrices de la haine humaine furent rendues ainsi inefficaces, et si la sobriété devint plus agréable, plus instructive et plus stimulante, — tous-les germes d'un génie fécond et productif, si rares partout, trouvèrent dans cette atmosphère le maximum d'encouragement. Dans les limites de la loi, assurément aussi fidèlement observée à Athènes que dans tout autre lieu en Grèce, les mouvements, les goûts et même les excentricités individuels furent acceptés avec indulgence, au lieu d'être, comme ailleurs, le but des sarcasmes de voisins ou d'un public intolérants. Ce trait remarquable de la vie athénienne nous aidera dans un futur chapitre à expliquer la carrière frappante de Sokratès, et il nous présente en outre, sous un autre aspect, une grande partie de ce que les censeurs d'Athènes dénonçaient sous le nom de *licence démocratique*. La liberté et la diversité de la vie individuelle dans cette cité blessaient Xénophon¹, Platon

¹ Comparez le sentiment de Xénophon, exactement le contraire de celui qui est posé ici par Periklès, vantant la rigoureuse discipline de Sparte, et dénonçant le relâchement de la vie athénienne (Xénophon, *Memorab.*, III, 5, 15, III, 12, 5). Il est curieux que le sentiment paraisse

et Aristote, — attachés soit au monotone exercice militaire de Sparte, soit à quelque autre type idéal qu'ils étaient disposés à imprimer sur la société avec une uniformité lourde et oppressive, bien qu'il fût supérieur en soi au type spartiate. Cette liberté de l'action individuelle, à l'abri non seulement de la contrainte excessive de la loi, mais de la tyrannie d'une opinion jalouse, telle que Periklès la dépeint dans Athènes, appartient plus naturellement à une démocratie, où il n'y a ni un seul maître choisi ni plusieurs pour recevoir un culte et donner le ton, que sous toute autre forme de gouvernement. Mais elle est très rare même dans les démocraties. Aucun des gouvernements des temps modernes, démocratique, aristocratique ou monarchique, ne présente rien qui ressemble au tableau de tolérance généreuse envers un dissentiment social, et une spontanéité de goût individuel, que nous trouvons dans le discours de l'homme d'État athénien. Dans tous ces gouvernements, l'intolérance de l'opinion nationale réduit le caractère individuel à l'un des types peu nombreux établis, auquel chaque personne ou chaque famille est contrainte de s'accommoder, et en dehors duquel toutes les exceptions rencontrent soit la haine, soit la raillerie. Imposer aux hommes les restrictions, soit de la loi, soit de l'opinion, qui sont nécessaires à la sécurité et au bien-être de la société, mais encourager plutôt que réprimer le libre jeu du mouvement individuel dans ces limites, — c'est un idéal qui, si l'on s'en est jamais approché à Athènes, n'a certainement jamais été atteint, et a été à vrai dire relativement peu étudié ou recherché dans aucune société moderne.

A cette indulgence réciproque pour les diversités individuelles se rattachait non seulement l'accueil hospitalier qu'Athènes faisait à tous les étrangers, accueil que Periklès met en contraste avec la xenêlasia ou expulsion jalouse pratiquée à Sparte, — mais encore l'activité variée, corporelle et intellectuelle, visible dans la première, si opposée à ce cercle étroit de pensée, de discipline exclusive, d'éducation guerrière sans fin, qui formait le système de la seconde. Son assertion qu'Athènes était égale à Sparte même dans la qualité seule où celle-ci était supérieure, — la force d'action sur le champ de bataille, — est sans doute insoutenable. Mais l'esquisse qu'il trace de cette multitude de mouvements réunis qui à cette même époque agitaient l'esprit athénien et lui donnaient l'impulsion, n'en fait pas moins d'impression, — la force de l'un n'impliquant pas la faiblesse des autres : le goût de toutes les jouissances de l'art et de l'élégance, et le désir d'un développement intellectuel, se rencontrant dans le même cœur avec une promptitude et une patienté énergiques ; une abondance de spectacles récréatifs, toutefois ne diminuant en aucune façon l'empressement à obéir même aux appels les plus pénibles du devoir patriotique ; cette combinaison de raison et de courage qui faisait envisager le danger d'autant plus volontiers qu'on l'avait discuté et calculé à l'avance ; enfin un intérêt plein de sollicitude, aussi bien qu'une compétence de jugement, dans la discussion publique et dans l'action publique, communs à tous les citoyens riches et pauvres, et combinés avec le propre travail privé de chaque homme. Un idéal si compréhensif d'un développement social à mille faces, faisant ressortir les facultés d'agir et de souffrir, aussi bien que celles de jouir, serait assez remarquable, même si nous en supposions l'existence dans l'imagination d'un philosophe seulement ; mais il le devient bien davantage si nous nous rappelons que les traits principaux du moins en furent empruntés des concitoyens de

dans ce dialogue comme prêté au jeune Periklès (fils illégitime du grand Periklès) dans un dialogue avec Sokratès.

l'orateur. Toutefois on doit le regarder comme appartenant particulièrement à l'Athènes de Periklès et de ses contemporains. Il n'aurait convenu ni à la période de la guerre des Perses, cinquante ans auparavant, ni à celle de Démosthène, soixante-dix ans après. A la première époque, l'art, les lettres et la philosophie, auxquels Periklès fait allusion avec orgueil, étaient encore en arrière, tandis même que l'énergie active et le stimulant démocratique, bien que très puissants, n'étaient pas encore parvenus au point qu'ils atteignirent plus tard ; à la seconde époque, bien que les manifestations intellectuelles d'Athènes subsistent dans toute leur vigueur et même avec une force accrue, nous verrons l'esprit personnel d'entreprise et l'ardeur énergique de ses citoyens considérablement affaiblis. Comme les circonstances que j'ai déjà racontées servent à expliquer le mouvement ascensionnel antérieur, de même on verra que celles qui remplissent les chapitres suivants, contenant les désastres de la guerre du Péloponnèse, expliquent encore plus complètement la tendance à décliner qui est bientôt sur le point de commencer. Athènes fut amenée à deux doigts de sa ruine complète, et il est surprenant qu'elle y ait échappé, — mais il n'est nullement surprenant qu'elle l'ait fait au prix d'une perte considérable d'énergie personnelle dans le caractère de ses citoyens.

Et c'est ainsi que le moment où Periklès prononça son discours lui prête un pathétique additionnel et particulier. C'était l'époque où Athènes était encore debout et à sols apogée. Car, bien que sa puissance réelle fût sans doute bien diminuée comparativement à la période qui précéda la trêve de trente ans, cependant les grands édifices et les œuvres d'art, achevés depuis lors, contribuaient à compenser cette perte, en ce qui concernait le sentiment de grandeur : et personne, ni citoyen ni ennemi, ne considérait Athènes comme ayant du tout décliné. C'était au commencement de la grande lutte avec la confédération péloponnésienne, dont Periklès ne déguisa jamais ni à lui-même ni à ses concitoyens les malheurs prochains, bien qu'il comptât pleinement sur un succès éventuel. L'Attique avait été déjà envahie ; ce n'était plus *le territoire vierge de ravages*, comme l'avait désigné Euripide dans sa tragédie de *Médée*¹, représentée trois ou quatre mois avant la marche d'Archidamos. Un tableau d'Athènes dans sa gloire sociale était bien fait tant pour exciter l'orgueil que pour animer le courage de ces citoyens individuellement, qui avaient été forcés une fois, et qui devaient l'être plus d'une encore, d'abandonner leurs habitations de campagne et leurs champs pour une pauvre tente ou pour un trou étroit dans la ville². On pouvait, il est vrai, prévoir ces calamités ; mais il y en avait une bien

¹ Euripide, *Médée*, 824.

² Les remarques de Denys d'Halicarnasse, qui tendent à montrer que le nombre des morts ensevelis en cette occasion était si petit, et les engagements dans lesquels ils avaient succombé si insignifiants qu'ils ne méritaient pas une harangue aussi élaborée que celle de Periklès, — et qui s'en prennent à Thucydide sur ce motif, — ne sont ni bien fondées ni justifiables. Il considère Thucydide comme un auteur dramatique qui met un discours dans la bouche de l'un de ses personnages, et il croit que l'occasion choisie pour ce discours n'en est pas digne. Mais bien que cette supposition fût exacte par rapport à beaucoup d'historiens anciens, et à Denys lui-même dans son histoire romaine, — elle ne l'est pas par rapport à Thucydide. Le discours de Periklès fut un discours réel, entendu, reproduit et sans doute arrangé par Thucydide ; si donc il dit plus que ne le demandait le nombre des morts ou la grandeur de l'occasion, c'est la faute de Periklès, et non celle de Thucydide. Denys dit qu'il y eut bien d'autres occasions dans toute la guerre beaucoup plus dignes d'une oraison funèbre élaborée, — en particulier la perte désastreuse de l'armée de Sicile. Mais Thucydide ne pouvait avoir entendu aucun de ces discours, après son exil dans la huitième année de la guerre, et nous pouvons bien présumer qu'aucun d'eux n'eût supporté la comparaison avec celui de Periklès. Denys n'apprécie pas du tout les circonstances complètes de cette première année de la guerre, — qui, si on les comprend entièrement, donneront, comme on le remarquera,

plus grande encore, qui, bien que menaçant réellement, ne pouvait être prévue : la terrible peste qui sera racontée dans le chapitre suivant. Les brillantes couleurs et le ton de joyeuse confiance qui dominant dans le discours de Periklès, paraissent d'autant plus frappants en ce qu'ils précèdent immédiatement l'effrayante description de cette maladie ; contraste auquel sans doute Thucydide ne fut pas insensible, et qui est une autre circonstance servant à rehausser l'intérêt de la composition.

un caractère éminent d'opportunité à la magnifique et abondante harangue du grand homme d'État.

V. Denys d'Halicarnasse, *de Thucydide, Judic.*, p. 849-851.

CHAPITRE III — DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA SECONDE ANNÉE JUSQU'À LA FIN DE LA TROISIÈME ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÉSE.

A la fin de la première année qui suivit la tentative de surprise faite sur Platée par les Thébains, les parties belligérantes en Grèce restèrent dans la même position quant à leur force relative (430 av. J.-C.). Il n'avait été rien accompli de décisif d'aucun côté, ni par l'invasion de l'Attique, ni par les descentes volantes autour de la côte du Péloponnèse. Malgré le dommage qu'on s'infligeait de part et d'autre, et qui sans doute pesait sur l'Attique, dans la plus grande mesure, — on n'avait fait encore aucun progrès vers l'accomplissement de ces objets qui avaient poussé les Péloponnésiens à faire la guerre. En particulier, le plus ardent de tous leurs désirs, — la délivrance de Potidæa, — n'était nullement avancé ; car les Athéniens n'avaient pas jugé nécessaire de relâcher le blocus de cette ville. Le résultat des opérations de la première année avaient ainsi servi à désappointer les espérances des Corinthiens et des autres ardents instigateurs de la guerre, tandis qu'il justifiait les prévisions et de Periklès et d'Archidamos.

Une seconde dévastation de l'Attique fut résolue pour le commencement du printemps, et l'on prit des mesures afin de la porter partout sur ce territoire, puisqu'on connaissait, à cette époque, la politique arrêtée d'Athènes de ne pas hasarder une bataille avec les envahisseurs. Vers la fin de mars ou au commencement d'avril, toute l'armée péloponnésienne (deux tiers de chaque ville confédérée comme auparavant) fut réunie sous le commandement d'Archidamos et entra en Attique. Cette fois elle appliqua l'œuvre d'une destruction systématique, non seulement à la plaine Thriasienne et à celle qui avoisinait immédiatement Athènes ; mais elle l'étendit aussi aux parties plus méridionales de l'Attique, aussi loin même que les mines de Laureion. Elle traversa et ravagea et la côte orientale et l'occidentale, et ne resta pas moins de quarante jours dans le pays. Elle trouva le territoire abandonné comme auparavant, toute la population s'étant retirée dans l'intérieur des murs¹.

Par rapport à cette seconde invasion, Periklès recommanda la même politique défensive qu'il avait appliquée à la première ; et apparemment les citoyens en étaient venus alors à y acquiescer, sinon volontiers, du moins avec une conviction absolue de sa nécessité. Mais à ce moment s'était présenté un nouveau fléau, qui détourna leur attention de l'envahisseur, tout en aggravant énormément leurs souffrances. Peu de jours après l'entrée d'Archidamos en Attique, une peste ou maladie épidémique éclata inopinément à Athènes.

Il paraît que cette terrible maladie avait sévi pendant quelque temps dans tous les pays situés autour de la Méditerranée : elle avait commencé, croyait-on, en Éthiopie, — de là elle avait passé en Égypte et en Libye, et s'était répandue sur une portion considérable de l'Asie soumise au gouvernement persan. Environ seize ans auparavant, il y avait eu aussi une calamité semblable à Rome et dans diverses parties de l'Italie. Récemment, elle s'était fait sentir à Lemnos et dans quelques autres îles de la mer Ægée, non pas toutefois vraisemblablement avec une intensité assez grande pour éveiller beaucoup l'attention dans le monde grec en général : enfin, elle arriva à Athènes, et se manifesta d'abord dans le Peiræeus. Le progrès du mal fut aussi rapide et aussi destructif que sols

¹ Thucydide, II, 47-55.

apparition avait été soudaine ; tandis que l'accumulation extraordinaire d'hommes dans l'intérieur de la ville et des Longs Murs, par suite de la présence des envahisseurs dans le pays, n'était que trop favorable à toute nature de contagion. Des familles resserrées dans des cabanes étroites et dans des lieux d'abri temporaire¹, — d'une extrémité à l'autre d'une ville construite (comme la plupart de celles de la Grèce) avec peu de souci des conditions de salubrité, — et étant dans un état de chagrin moral causé par l'abandon et le sacrifice forcés de leurs biens de la campagne, — ces familles, dis-je, se transmettaient la maladie les unes aux autres avec une facilité fatale. Comme le mal commença vers le milieu d'avril, la chaleur croissante de l'été favorisa encore ses progrès, dont les symptômes violents et soudains à la fois se firent d'autant plus remarquer que l'année était particulièrement exempte de maladies de tout autre genre².

Cette peste, — ou (pour parler plus exactement) cette fièvre typhoïde éruptive³, distincte de la petite vérole, bien qu'ayant des analogies avec elle, — a été décrite d'une manière non moins claire que touchante par l'historien Thucydide, qui en fut non seulement spectateur, mais qui en fut lui-même atteint. Ce n'est pas un de ses moindres mérites que la mention qu'il fait des symptômes, à une phase si peu avancée de la science et de l'observation médicales, soit telle qu'elle instruisse le médecin de nos jours qui la lit, et qu'elle lui permette de comprendre et d'identifier la maladie. Les observations qui précèdent cette mention méritent une attention particulière. — *Quant à cette maladie* (dit-il), *que*

¹ Thucydide, II, 52 ; Diodore, XII, 45 ; Plutarque, Periklès, c. 34. Il est à remarquer que les Athéniens, quoique leurs personnes et leurs biens mobiliers fussent pressés dans l'intérieur des murs, n'y avaient pas fait entrer aussi leurs moutons et leur bétail, mais les avaient transportés en Eubœa et dans les îles voisines (Thucydide, II, 14). Par là ils évitèrent une sérieuse aggravation de leur épidémie ; car dans les récits des épidémies qui désolèrent Rome dans des circonstances semblables, nous trouvons l'accumulation d'une grande quantité de bétail, avec les êtres humains, spécifiée comme une terrible addition à la calamité (V. Tite-Live, III, 66 ; Denys Hal., *Ant. Rom.*, X, 53 : cf. Niebuhr, *Rœmisch. Gesch.*, vol. II, p. 90).

² Thucydide, II, 49. Hippokratès, dans sa description de la fièvre épidémique à Thasos, fait une semblable remarque sur l'absence de toute autre maladie au moment (*Epidem.*, I, 8, vol. II, p. 640, éd. Littré).

³ *La description de Thucydide* (fait observer M. Littré, dans son introduction aux *œuvres d'Hippokratès*, tom. I, p. 122) *est tellement bonne, qu'elle suffit pleinement pour nous faire comprendre ce que cette ancienne maladie a été ; et il est fort à regretter que des médecins tels qu'Hippocrate et Galien n'aient rien écrit sur les grandes épidémies dont ils ont été les spectateurs. Hippocrate a été témoin de cette peste racontée par Thucydide, et il ne nous en a pas laissé la description. Galien vit également la fièvre éruptive qui désola le monde sous Marc-Aurèle, et qu'il appelle lui-même la grande peste. Cependant, excepté quelque mots épars dans ses volumineux ouvrages, il ne nous a rien transmis sur un événement médical aussi important ; à ce point que si nous n'avions pas le récit de Thucydide, il nous serait, fort difficile de nous faire une idée de celle qu'a vue Galien, et qui est la même (comme M. Hecker s'est attaché à le démontrer) que la maladie connue sous le nom de peste d'Athènes. C'était une fièvre éruptive, différente de la variole, et éteinte aujourd'hui. On a cru en voir les traces dans les charbons (ἄνθρακες) des livres hippocratiques.*

Krauss (*Disquisitio de naturâ morbi Atheniensium*, Stuttgart, 1831, p. 38) et Haeuser (*Historisch-Patholog. Untersuchungen*, Drésden, 1839, p. 50) assimilent tous deux les phénomènes pathologiques spécifiés par Thucydide à différentes parties des *Ἐπιδημιαί* d'Hippokratès. M. Littré croit que la ressemblance n'est ni exacte ni précise, au point de permettre d'identifier les uns avec les autres. *Le tableau si frappant qu'en a tracé ce grand historien ne se reproduit pas certainement avec une netteté suffisante dans les brefs détails donnés par Hippocrate. La maladie d'Athènes avait un type si tranché, que tous ceux qui en ont parlé ont dû le reproduire dans ses parties essentielles.* (Argument au deuxième livre des *Épidémies*, œuvres d'Hippocrate, tom. V, p. 64). Il semble qu'il y a de bonnes raisons pour croire que la grande épidémie qui régna dans le monde romain sous Marc-Aurèle (*Pestis Antoniniana*) était un renouvellement de ce qu'on appelle la peste d'Athènes.

chacun, médecin ou non, dise ce qu'il pense relativement à son origine probable, et aux causes qu'il croit assez puissantes pour avoir produit une si grande révolution. Pour moi, qui ai eu moi-même la maladie, et qui en ai vu d'autres personnes atteintes, je dirai ce qu'elle fut réellement, et j'indiquerai en outre d'autres choses qui fourniront à tout homme, qui s'en souviendra, une connaissance du mal et les moyens de le calculer à l'avance, dans le cas où le même malheur viendrait un jour à se présenter de nouveau¹. Consigner les faits passés comme base pour une prévision rationnelle par rapport à l'avenir, — sentiment analogue à celui que Thucydide mentionne dans sa préface², comme l'ayant excité à composer son histoire, — c'était à cette époque un devoir si peu compris,, que nous avons raison d'admirer autant la manière dont il le remplit dans la pratique, que la netteté avec laquelle il le conçoit en théorie. Nous pouvons conclure de son langage que là spéculation s'occupait activement à son époque de rechercher les causes de cette peste, suivant la médecine vague et capricieuse, et le fonds modique de faits certifiés, qui étaient tout ce que l'on pouvait consulter alors. En résistant à l'envie de faire une théorie d'après une de ces vagues hypothèses qui paraissaient alors expliquer toute chose d'une manière plausible, il renonça probablement au point de vue d'où il devait tirer à cette époque le plus de crédit et d'intérêt. Mais son sommaire simple et précis de faits observés renferme en lui une impérissable valeur, et même, donne des raisons de croire qu'il n'était pas étranger aux habitudes et à l'éducation de son contemporain Hippokratès et des autres Asklêpiades de Kôs³.

¹ Thucydide, II, 48.

Demokritos, entre autres, rattachait la génération de ces épidémies à son système général d'atomes, d'effluves atmosphériques et d'εἰδωλα : voir Plutarque, *Symposiac.*, VIII, 9, p. 733. *Demokriti Fragm.*, éd. Mullach, liv. IV, p. 409).

Il se peut que les causes de l'épidémie athénienne telles que les donne Diodore (XII, 58), — pluies extraordinaires, qualité aqueuse des grains, absence des vents étésiens, etc., soient vraies du retour de l'épidémie dans la cinquième année de la guerre ; mais elles ne peuvent l'être de sa première apparition, puisque Thucydide affirme qu'à d'autres égards l'année était extraordinairement saine, et que l'épidémie fut évidemment apportée au Peiræus des pays étrangers.

² Thucydide, I, 22.

³ V. les mots de Thucydide, II, 49, — ce qui semblerait indiquer qu'il était familier avec la terminologie médicale : cf. aussi son allusion aux spéculations des médecins, citées dans la note précédente, et c. 51.

Pour prouver combien, dans l'antiquité, on comprenait rarement l'importance qu'il y avait à recueillir et à consigner les faits médicaux particuliers, je transcris les observations suivantes de M. Littré (*Œuvres d'Hippocrate*, t. IV, p. 646. Remarques rétrospectives) :

Toutefois ce qu'il importe ici de constater, ce n'est pas qu'Hippocrate a observé de telle ou telle manière, mais c'est qu'il a eu l'idée de recueillir et de consigner, des faits particuliers. En effet, rien, dans l'antiquité, n'a été plus rare que ce soin ; outre Hippocrate, je ne connais qu'Erasistrate qui se soit occupé de relater sous cette forme les résultats de son expérience clinique. Ni Galien lui-même, ni Arétée, ni Solanus, ni les autres qui sont arrivés jusqu'à nous, n'ont suivi un aussi louable exemple. Les observations consignées dans la collection hippocratique constituent la plus grande partie, à beaucoup près, de ce que l'antiquité a possédé en ce genre ; et si, en commentant le travail d'Hippocrate, on l'avait un peu imité, nous aurions des matériaux à l'aide desquels nous prendrions une idée bien plus précise de la pathologie de ces siècles reculés... Plais tout en exprimant ce regret et en reconnaissant cette utilité relative à nous autres modernes et véritablement considérable, il faut ajouter que l'antiquité avait dans les faits et la doctrine hippocratiques un aliment qui lui a suffi, — et qu'une collection — même étendue — d'histoires particulières n'aurait pas alors modifié la médecine, du moins la médecine scientifique, essentiellement et au delà de la limite que comportait la physiologie. Je pourrai montrer ailleurs que la doctrine d'Hippocrate et de l'école de Cos a été la seule solide, la seule fondée sur un aperçu vrai de la nature organisée, et que les sectes postérieures, méthodisme et pneumatisme, n'ont bâti leurs théories que sur des hypothèses sans consistance. Mais ici je me contente de remarquer que

Il n'est guère du ressort d'un historien de la Grèce de répéter après Thucydide la pénible énumération des symptômes, violents à l'extrême et dominant dans toutes les parties du système du corps, qui marquèrent cette effrayante maladie. Après avoir commencé dans le Peiræus, elle ne tarda pas à gagner la ville, et l'un et l'autre furent bientôt remplis de douleurs et de souffrances telles qu'on en avait jamais auparavant vu de pareilles. On était saisi soudainement par le mal, et les personnes attaquées périssaient dans une proportion considérable après une affreuse agonie vers le septième ou le neuvième jour. D'autres, que la force de leur constitution menait au delà de cette période, devenaient dans la suite victimes d'une diarrhée incurable qui les épuisait. Chez d'autres encore, après avoir traversé ces deux phases, la maladie se fixait dans un membre particulier, dans les yeux, les parties génitales, les mains ou les pieds, qui perdaient pour toujours leur usage, ou dans quelques cas étaient amputés, même quand le patient se rétablissait. Il y en eut aussi quelques-uns dont la guérison fut accompagnée d'une perte absolue de la mémoire, au point qu'ils ne se connaissaient plus ni ne reconnaissaient leurs amis. Comme les traitements ou les remèdes ne paraissaient pas produire d'effet salubre, si ce n'est dans des cas accidentels, les médecins ou chirurgiens dont on invoquait le secours se trouvèrent complètement en défaut. Tandis qu'ils essayaient inutilement leurs moyens accoutumés, ils finirent bientôt par gagner la contagion eux-mêmes et par périr. Les charmes et les incantations¹, auxquels le malheureux patient avait recours, n'étaient pas de nature à être plus efficaces. Pendant que quelques-uns affirmaient que les Péloponnésiens avaient empoisonné les citernes, d'autres rapportaient le châtement à la colère des dieux, et en particulier à Apollon, connu par les auditeurs de l'Iliade, comme l'auteur d'une peste dans l'armée grecque devant Troie. On se rappelait que ce dieu delphien avait promis aux Lacédæmoniens, en réponse à la demande qu'ils lui avaient faite immédiatement avant la guerre, de les aider, qu'il fût invoqué ou non, — et on attribuait la maladie qui sévissait actuellement à l'intervention de leur allié, auquel personne ne pouvait résister : en outre, les vieillards rappelaient un vers de l'oracle que l'on chantait dans le temps de leur jeunesse, — *La guerre d'ionienne viendra, et la peste avec elle*². Dans la détresse qui inspirait ces idées sombres, et qui était

la pathologie, en tant que science, ne peut marcher qu'à la suite de la physiologie, dont elle n'est qu'une des faces ; et d'Hippocrate à Galien inclusivement, la physiologie ne fit pas assez de progrès pour rendre insuffisante la conception hippocratique. Il en résulte nécessairement que la pathologie, toujours considérée comme science, n'aurait pu, par quelque procédé que ce fût, gagner des corrections et des augmentations de détail.

¹ Cf. l'histoire de Thalétas apaisant une épidémie à Sparte par sa musique et son chant (Plutarque, *De Musica*, p. 1146).

Quelques-uns des anciens médecins croyaient fermement à l'efficacité de ces charmes et de ces incantations. Alexandre de Tralles dit qu'après les avoir traités dans l'origine avec mépris, il s'était convaincu de leur importance par une observation personnelle, et avait changé d'opinion (IX, 4). V. une bonne et intéressante dissertation, *Origines contagii*, par le docteur C. P. Marx (Stuttgart, 1824, p. 129).

Héraklès, dans les douleurs que lui cause la tunique empoisonnée, invoque le *αἰδώς* en même temps que le *χειροτέχνης ἰατρίας* (Sophocle, *Trachin.*, 1005).

² Thucydide, II, 54.

V. aussi la première des épîtres attribuées à l'orateur Æschine relativement à un *λοιμός* à Délos.

Il paraît qu'il y avait débat sur la question de savoir si, dans ce vers hexamètre, *λοιμός* (famine) ou *λοιμός* (peste) était la leçon exacte ; et la probabilité est qu'il avait été composé dans l'origine avec le mot *λοιμός*, — car on pouvait bien se figurer à l'avance que la famine serait la conséquence de la guerre d'ionienne, mais il n'était pas vraisemblable qu'on imaginât la peste comme l'accompagnant. Cependant (dit Thucydide) la leçon *λοιμός* fut tenue incontestablement pour préférable, comme s'adaptant le mieux aux circonstances actuelles. Et *si* (va-t-il jusqu'à dire), *il y avait jamais ci-*

réciroquement aggravée par elles, on consultait des prophètes, et l'on faisait aux temples des supplications avec des processions solennelles, pour apaiser la colère divine.

Quand il fut reconnu que ni le prêtre ni le médecin ne pouvaient retarder la propagation ni mitiger l'intensité de la maladie, les Athéniens s'abandonnèrent au désespoir, et l'espace placé dans l'intérieur des murs devint un théâtre de lamentable misère. Tout homme attaqué par la maladie perdit immédiatement courage, — état d'accablement, en lui-même un des traits les plus tristes de l'affection, qui le faisait se coucher pour mourir, sans qu'il essayât de chercher des préservatifs. Et bien que d'abord des amis et des parents prêtassent leur aide pour veiller le malade avec les sympathies ordinaires de famille, cependant si effrayant fut le nombre des personnes dans cette position qui périrent, *comme des moutons*, par suite d'un tel contact, qu'à la fin personne ne voulut plus s'exposer ; tandis que les cœurs les plus généreux, qui persistèrent le plus longtemps à remplir leur devoir, furent emportés en nombre très considérable¹. Le patient était ainsi réduit à mourir seul et abandonné. Parfois tous les habitants d'une maison étaient enlevés les uns après les autres, personne ne voulant en approcher : abandon d'un côté, soins de l'autre, contribuaient à la fois à aggraver la calamité. Il ne restait que ceux qui, après avoir eu la maladie et s'être rétablis, étaient disposés à soigner les malades. Ces hommes formaient la seule exception à la misère qui régnait partout à cette époque ; — car rarement le mal attaquait quelqu'un deux fois, et quand il le faisait, la seconde attaque n'était jamais fatale. Fiers d'avoir échappé à la mort, ils se croyaient hors de l'atteinte de toute maladie et se montraient pleins d'une bienveillance compatissante pour d'autres dont les souffrances lie faisaient que de commencer. Ce fut d'eux aussi que vint la principale attention accordée aux corps des victimes du fléau ; car l'état d'effroi et de douleur était tel que même les plus proches parents négligeaient les devoirs funèbres, sacrés plus que tous les autres aux yeux d'un Grec. Et il n'y a rien qui nous donne une idée si vive du chagrin et du désespoir régnant alors, que de lire dans les paroles d'un témoin oculaire que dans cette foule compacte les décès n'étaient pas accompagnés des moindres marques de décence et d'attention² ; — que les morts et les mourants étaient entassés les uns sur les autres, non seulement sur la voie publique, mais même dans les temples, malgré la souillure qu'en recevait, dans l'opinion de tous, l'édifice sacré ; — qu'on voyait des malades à demi morts couchés autour des fontaines, dévorés par une soif insupportable ; — que les corps nombreux ainsi privés de sépulture et exposés, étaient dans un état tel que les chiens qui y touchaient mouraient par suite de ce contact, tandis que ni les vautours ni les autres oiseaux d'habitudes semblables n'en approchaient jamais. Les corps que l'on n'abandonnait pas complètement étaient brûlés ou ensevelis³ sans la

après une autre guerre dôrienne, et une famine avec elle, l'oracle serait probablement reproduit avec le mot λιμός, comme en faisant partie.

Ceci mérite attention, comme servant à expliquer l'espèce de licence admise avec laquelle on torturait les oracles ou prophéties, de manière à rencontrer les sentiments du moment actuel.

¹ Cf. Diodore, XIV, 70, qui mentionne des maux semblables dans l'armée carthaginoise assiégeant Syracuse, pendant la terrible épidémie dont elle fut attaquée en 395 avant J.-C ; et Tite-Live, XXV, 26, relativement à l'épidémie qui sévit à Syracuse quand elle fut assiégée par Marcellus et les Romains.

² Thucydide, II, 53.

³ Thucydide, II, 50. Cf. Tite-Live, XLI, 21, décrivant l'épidémie à Rome en 174 avant J.-C. *Cadavera, intacta à canibus et vulturibus, tabes absumebat ; satisque constabat, nec illo, nec priore anno in tanta strage boum hominumque vulturium usquam visum.*

tristesse accoutumée et avec une négligence inconvenante. Dans quelques cas, les porteurs d'un corps, passant près d'un bûcher funèbre sur lequel un autre corps était en train de brûler, y mettaient le leur pour y être brûlé aussi¹ ; ou peut-être, si le bûcher était préparé pour un corps qui n'était pas encore arrivé, ils y déposaient leur fardeau, mettaient le feu, au bûcher et s'éloignaient. Cette confusion indécente eût été intolérable aux sentiments des Athéniens dans des temps ordinaires.

A toutes ces scènes de souffrances physiques, de mort et de désespoir insouciant, — s'ajoutait un autre mal, qui affectait ceux qui étaient assez heureux pour échapper aux autres. Les liens et de la loi et de la moralité se relâchèrent, par suite de cette incertitude absolue dans laquelle était chacun, tant pour sa propre vie que pour celle des autres. On ne songeait ni à s'abstenir du mal, dans des circonstances où il n'était pas vraisemblable qu'on serait atteint par le châtement, — ni à mettre un frein à ses passions et à endurer des privations, même pour obéir aux convictions les plus fortes, quand on avait une si faible chance de vivre assez pour obtenir une récompense ou rencontrer plus tard quelque estime. Tout ce que ces hommes cherchaient, c'était de jouir d'un intervalle, court et agréable, avant que leur sort flat accompli, — avant qu'ils fussent plongés dans la misère universelle qu'ils voyaient autour d'eux et qui accablait indistinctement les bons et les méchants ; ils embrassaient avec avidité les plaisirs immédiats des sens, aussi bien que ces gains positifs, quoique mal acquis, dont ils pouvaient user pour se les procurer, et ils mettaient de côté toute pensée et d'honneur et d'avantage calculé longtemps à l'avance. La vie et les biens étant également éphémères, on n'espérait plus rien, si ce n'est de saisir un moment de jouissance, avant que la main étendue de la destinée s'abattit sur ses victimes.

Le tableau d'une société frappée d'une épidémie meurtrière, avec son cortège de douleurs physiques, de misère et de démoralisation, a été tracé par plus d'un auteur éminent, mais par aucun avec une fidélité et une concision plus saisissantes que par Thucydide², qui n'a à copier ni prédécesseur, ni rien autre chose que la réalité. Nous pouvons faire remarquer qu'au milieu de tous les tristes accessoires de l'époque, il n'y pas de sacrifices humains, pareils à ceux qu'on offrait à Carthage pendant une peste pour apaiser la colère des dieux, — il n'y a pas de persécutions cruelles contre des auteurs imaginaires de la maladie, semblables à celles qui furent dirigées contre les Untori (qui oignent les portes) dans la peste de Milan, en 1630³.

Ce fléau désola Athènes pendant trois années entières : continûment, durant toute la seconde et toute la troisième année de la guerre, — après lesquelles il y

¹ Thucydide, II, 53. D'après le langage de Thucydide, nous voyons que c'était regardé à Athènes comme extrêmement inconvenant. Cependant un passage de Plutarque semble indiquer que, de son temps, c'était très ordinaire de brûler plusieurs corps sur le même bûcher funèbre (Plutarque, *Symposiac*, III, 4, p. 651).

² La description dans le sixième livre de Lucrèce, que le poète a empruntée de Thucydide en la traduisant et en la développant, — celle de la peste de Florence en 1319, par laquelle commence le *Decameron* de Boccace, — et celle de Defoe dans son *History of the Plague in London*, — sont toutes bien connues.

³ *Carthaginenses, cum inter cetera mala etiam peste laborarent, cruentâ sacrorum religione, et scelere pro remedio, usi sunt : quippe homines ut victimas immolabant ; pacem deorum sanguine eorum exposcentes, pro quorum vitâ Dii rogari maxime solent* (Justin, XVIII, 6).

Pour les faits relatifs à la peste de Milan et aux Untori, voir l'intéressante nouvelle de Manzoni, — *Promessi Sposi*, — et l'ouvrage historique du même auteur, — *Storia della Colonna infame*.

eut une période d'affaiblissement prononcé pendant un an et demi ; mais il se ranima alors et dura une autre année avec la même fureur que la première fois. Les pertes publiques, outre les malheurs privés que cet ennemi inattendu infligea à Athènes, furent incalculables. De douze cents cavaliers, tous pris parmi les hommes riches de l'État, trois cents moururent de l'épidémie, outre quatre mille quatre cents hoplites inscrits sur le rôle régulièrement tenu, et une quantité de gens de la population pauvre si grande qu'elle défie tout calcul¹. Aucun effort de la part des Péloponnésiens n'aurait pu faire autant pour ruiner Athènes, ni pour amener la guerre à un terme tel qu'ils le désiraient ; et la maladie agit d'autant plus en leur faveur qu'elle ne se répandit jamais dans le Péloponnèse, bien qu'elle passât d'Athènes dans quelques-unes des îles les plus peuplées². L'armée lacédæmonienne fut rappelée de l'Attique un peu plus tôt qu'elle ne l'eût été dans d'autres circonstances, de crainte qu'elle ne gagnât la contagion³.

Mais ce fut pendant que les Lacédæmoniens étaient encore en Attique, et pendant la première nouveauté de la terrible maladie, que Periklès équipa et fit sortir du Peiræeus un armement de cent trirèmes et de quatre mille hoplites pour attaquer les côtes du Péloponnèse ; on mena aussi trois cents cavaliers dans quelques transports pour chevaux qu'on avait préparés pour l'occasion, en employant de vieilles trirèmes. Diminuer la foule accumulée dans la ville, c'était sans doute une mesure salubre, et peut-être ceux qui s'embarquèrent la regardèrent-ils comme une chance de salut en quittant une patrie infectée. Renforcés par cinquante vaisseaux de guerre de Chios et de Lesbos, les Athéniens débarquèrent d'abord près d'Epidauros, dans le Péloponnèse ; ils ravagèrent le territoire et dirigèrent une vaine tentative contre la ville ; ensuite ils firent de semblables incursions dans les parties les plus méridionales de la péninsule argolique, — Trœzen, Halieis et Hermionê ; et enfin ils attaquèrent et prirent Prasiæ, sur la côte orientale de la Laconie. De retour à Athènes, le même armement fut immédiatement conduit, sous Agnôn et Theopompos, pour presser le siège de Potidæa, dont le blocus continuait encore sans aucun progrès visible. En y arrivant, on fit une attaque contre les murs au moyen de béliers et des autres méthodes agressives usitées alors ; mais on n'arriva à aucun résultat. Dans le fait, l'armement devint incapable de faire d'effort sérieux, à cause de l'aggravation que prit ici la maladie, communiquée par les soldats nouvellement venus d'Athènes à ceux qui en avaient été exempts jusque-là, à Potidæa. La mortalité fut si effrayante que, sur les quatre mille hoplites commandés par Agnon, il n'en mourut pas moins de mille cinquante dans le court espace de quarante jours. L'armement fut ramené à Athènes dans cet état déplorable, tandis que la réduction de Potidæa fut laissée comme auparavant à la marche lente d'un blocus⁴.

A son retour de l'expédition contre le Péloponnèse, Periklès trouva ses compatriotes presque rendus fous par leurs souffrances de toute sorte⁵. Outre l'épidémie qui sévissait, les citoyens venaient de parcourir l'Attique et s'étaient assurés des dévastations commises par les envahisseurs, pendant leur long séjour de quarante jours, dans tout le territoire — excepté dans la Tetrapolis

¹ Thucydide, III, 87. Diodore porte le chiffre à plus de dix mille (XII, 58) hommes libres et esclaves ensemble, ce qui doit être beaucoup au-dessous de la réalité.

² Thucydide, II, 54. Il ne spécifie pas quels étaient ces endroits : peut-être Chios, mais difficilement Lesbos ; autrement le fait aurait été signalé lors de la révolte de cette île.

³ Thucydide, II, 57.

⁴ Thucydide, II, 56-58.

⁵ Thucydide, II, 59.

marathonienne¹ et à Dekeleia, — districts épargnés, nous dit-on, grâce à une indulgence fondée sur une ancienne sympathie légendaire —. Les riches avaient trouvé leurs confortables demeures et leurs belles fermes, les pauvres leurs modestes cabanes, dans les différents dèmes, démolies et ruinées. La mort², la maladie, la perte de leurs biens et le désespoir pour l'avenir rendirent alors les Athéniens furieux et intraitables au dernier degré. Ils exhalèrent leurs sentiments contre Periklès comme étant la cause, non seulement de la guerre, mais encore de tout ce qu'ils enduraient actuellement. Soit avec soit sans son consentement, ils envoyèrent à Sparte des ambassadeurs chargés d'ouvrir des négociations de paix ; mais les Spartiates firent la sourde oreille à la proposition. Ce nouveau désappointement les rendit encore plus furieux contre Periklès, dont les ennemis politiques constants trouvèrent sans doute à ce moment de fortes sympathies quand ils dénoncèrent son caractère et sa politique. Cette fermeté inébranlable et majestueuse, qui tenait le premier rang parmi ses nombreuses et éminentes qualités, ne fut jamais plus impérieusement nécessaire, et jamais elle ne se manifesta d'une manière plus efficace. .

En sa qualité de stratège ou général, Periklès convoqua une assemblée régulière du peuple, dans le dessein de se défendre publiquement contre le sentiment dominant, et de recommander la persévérance dans sa ligne de politique. Thucydide ne donne pas les discours faits par ses adversaires, pleins assurément d'amertume ; mais celui de Periklès est rapporté avec une longueur considérable, et c'est un discours mémorable. Il met en relief d'une manière frappante et le caractère de l'homme et l'empreinte faite sur, lui par les circonstances actuelles, — esprit inébranlable, qui a conscience non seulement de desseins droits, mais encore de prévisions justes et raisonnables, et se soutient avec énergie ou même avec défi contre la difficulté naturelle du cas, augmentée par un malheur incalculable porté à l'extrême. Il avait prévu³, tout en conseillant primitivement la guerre, l'impatience probable de ses compatriotes dans ses premiers maux ; mais il ne pouvait pas prévoir l'épidémie qui avait exaspéré cette impatience et l'avait transformée en folie, et actuellement il leur parlait, non seulement avec une fidélité entière à ses convictions réfléchies, mais encore sur un ton de reproche et de remontrance au sujet de leur changement immérité de sentiment à son égard, — et il cherchait en même temps à combattre ce désespoir irrésistible, qui pour le moment étouffait à la fois leur orgueil et leur patriotisme. Loin de s'abaisser devant le sentiment présent, c'est alors qu'il expose ses titres à leur estime de la manière la plus entière et la plus directe, et qu'il réclame la continuation de celle qu'ils lui ont si longtemps accordée, comme quelque chose qui lui appartient par un droit acquis.

Son principal objet, d'un bout à l'autre de ce discours, est de remplir l'esprit de son auditoire de sympathie patriotique pour le bien de la république entière, de manière à contrebalancer le, sentiment absorbant du malheur privé. Si la cité fleurit collectivement (dit-il), des calamités particulières peuvent du moins se supporter ; mais aucune somme de prospérité privée ne servira de rien, si la république entière tombe (proposition littéralement vraie dans l'antiquité et dans les circonstances de l'ancienne guerre, — bien qu'elle le soit moins à présent). *Bouleversés par des maux domestiques, vous êtes maintenant irrités et contre moi qui vous ai conseillé de faire la guerre, et contre vous-mêmes qui avez suivi mon avis. Vous*

¹ Diodore, XII, 45 ; Isterap., Schol. ad Sophocle, *Ædipe Colon.*, 689 ; Hérodote, IX.

² Thucydide, II, 65.

³ Thucydide, I, 140.

écoutez un homme qui, comme moi, se considère comme supérieur aux autres par le jugement, l'éloquence, le patriotisme, et par une incorruptible probité¹ ; — et je ne devrais pas maintenant être considéré comme coupable pour vous avoir donné cet avis, alors qu'en réalité la guerre était inévitable et qu'il y aurait eu plus de danger encore à reculer devant elle. Je suis le même homme, qui n'a pas encore changé ; — mais vous, dans vos infortunes, vous ne pouvez pas rester fidèles aux convictions que vous adoptiez quand vous n'aviez pas encore souffert. Extrêmes et imprévues, il est vrai, sont les peines qui ont fondu sur vous ; cependant habitant comme vous le faites une grande cité, et élevés dans des dispositions dignes d'elle, vous devez aussi vous résoudre à résister aux calamités les plus terribles, et ne jamais renoncer à votre dignité. Je vous ai plus d'une fois expliqué que vous n'avez nulle raison de douter d'un succès éventuel dans la guerre, mais je vous rappellerai aujourd'hui, avec plus d'insistance que jamais, et même avec une certaine ostentation qui convient comme stimulant à l'accablement peu naturel où vous êtes plongés maintenant, — que vos forces navales vous rendent maîtres non seulement de vos alliés, mais de la mer entière², — moitié du champ visible réservé à l'action et à l'emploi de votre pouvoir. Comparé avec une si vaste puissance, la jouissance temporaire de vos maisons et de votre territoire. n'a que peu de valeur, ornement accessoire indigne de considération ; et cela encore , si vous conservez votre liberté, vous ne tarderez pas à le recouvrer. Ce sont vos pères qui les premiers ont acquis cet empire, sans aucun des avantages dont vous jouissez maintenant : vous ne devez pas vous déshonorer en perdant ce qu'ils ont acquis. Charmés comme vous l'êtes tous de l'honneur et de l'empire, apanage de la république, vous ne devez pas reculer devant les peines qui seules peuvent aider à soutenir cet honneur ; en outre, vous combattez actuellement, non pas seulement pour être libres au lieu d'être esclaves, mais encore pour l'empire qu'il s'agit de ne pas perdre, avec tous les périls qu'entraîne l'impopularité attachée à la souveraineté. Aujourd'hui il n'est pas sans danger pour vous d'abdiquer, quand même vous le voudriez : car votre empire ressemble au despotisme, — injuste peut-être quand il a été acquis primitivement, ruineux si on l'abandonne une fois acquis. Ne vous irritez pas contre moi, dont vous suivîtes les avis en faisant la guerre, parce que les ennemis vous ont causé les dommages auxquels on pouvait s'attendre de leur part ; encore moins à cause de cette maladie imprévue : je sais qu'elle me rend en ce moment l'objet de votre haine spéciale, quoique très injustement, à moins que vous ne consentiez à me faire honneur aussi de toute bonne fortune inattendue qui peut se présenter. Notre république tire sa gloire particulière d'une constance inébranlable dans l'infortune ; sa puissance, son nom, son empire de Grecs sur des Grecs, sont tels qu'on n'en avilit jamais vu auparavant de pareils ; et si nous voulons être grands, nous devons accepter la conséquence de cette envie et de cette haine temporaires, prix nécessaire d'une renommée durable. Tenez maintenant une conduite digne de cette gloire ; déployez ce courage qui est essentiel pour vous protéger à présent contre la honte, aussi bien que pour garantir votre honneur dans l'avenir. N'envoyez plus d'ambassade à Sparte, et supportez vos malheurs sans montrer des symptômes d'affliction³.

¹ Thucydide, II, 60.

² Thucydide, II, 62.

³ Thucydide, II, 60-64. Je donne un sommaire général de ce mémorable discours, sans présenter tout son contenu, encore moins les termes exacts.

La raison irrésistible, aussi bien que le caractère fier et résolu de ce discours, prononcé avec une éloquence qu'il n'est pas possible à Thucydide de reproduire, — en même temps que l'âge et le caractère de Periklès, — entraîna l'assentiment du peuple assemblé ; occupé dans la Pnyx, suivant l'habitude, d'affaires publiques, il oubliait un moment ; ses souffrances privées pour ne considérer que le salut et la grandeur d'Athènes. Dans le fait, il est possible que ces souffrances, bien qu'elles durassent encore, aient été quelque peu allégées quand les envahisseurs quittèrent l'Attique, et quand il ne fut plus indispensable que toute la population se confinât dans l'intérieur des murs. En conséquence, l'assemblée décida qu'il ne serait plus fait de propositions de paix, et que la guerre serait poursuivie avec vigueur.

Mais bien que la résolution publique ainsi adoptée montrât l'ancienne habitude de déférence à l'autorité de Periklès, les sentiments des individus pris séparément furent encore des sentiments de colère contre lui, comme étant l'auteur de ce système qui les avait amenés à une si grande misère. Ses adversaires politiques, — Kleôn, Simmias ou Lakratidas, peut être tous les trois réunis, — s'appliquèrent à fournir à cette irritation régnante une occasion de se traduire en acte, en portant une accusation contre lui devant le dikasterion. Le chef d'accusation fut, dit-on, une malversation pécuniaire, et elle finit par une sentence qui le condamna à payer une amende considérable, dont le montant est différemment rapporté, — quinze, cinquante ou quatre-vingts talents, — par différents auteurs¹. Le parti de l'accusation parut ainsi être arrivé à ses fins, et avoir déshonoré, aussi bien qu'exclu d'une réélection le vétéran politique. Toutefois son attente fut désappointée par l'événement. La condamnation à une amende non seulement rassasia toute l'irritation du peuple contre lui, mais même occasionna une sérieuse réaction en sa faveur, et ramena aussi fortement que jamais l'ancien sentiment d'estime et d'admiration. On ne tarda pas à trouver que ceux qui avaient succédé à Periklès en qualité de généraux ne possédaient ni

¹ Thucydide, II, 65 ; Platon, *Gorgias*, p. 515, c. 71 ; Plutarque, *Periklès*, c. 35 ; Diodore, XII, c. 38-45. Sur Simmias, comme ennemi acharné de Periklès, V. Plutarque, *Reipubl. Gerend. Præcept.*, p. 805.

Plutarque et Diodore disent tous deux que Periklès fut non seulement condamné à une amende, mais encore destitué de sa charge de stratège. Thucydide mentionne l'amende, mais non la destitution ; et son silence me fait clouter complètement de la réalité du second fait. Car pour un homme tel que Periklès, un vote de destitution eût été une peine plus marquée et plus poignante que l'amende ; en outre, une destitution de charge, bien qu'elle pût être prononcée par un vote de l'assemblée publique, ne devait guère être infligée comme peine par le dikasterion.

J'imagine que les événements se sont passés comme il suit : les stratèges, avec la plupart des officiers de la république, étaient changés ou réélus au commencement d'Hekatombæon, le premier mois de l'année attique ; c'est-à-dire à quelque moment vers la moitié de l'été. Or, l'armée péloponnésienne, qui envahit l'Attique vers le commencement de mars ou au commencement d'avril, et qui resta quarante jours, a dû quitter le pays vers la première semaine de mai. Periklès revint de son expédition du Péloponnèse peu après qu'ils eurent quitté l'Attique, c'est à dire vers le milieu de mai (Thucydide, II, 56) ; il restait donc encore un mois ou six semaines avant que sa charge de stratège expirât naturellement, et eût besoin d'être renouvelée. Ce fut pendant cet intervalle (ce que Thucydide exprime par les mots *ἐπι δ' ἐστρατήγει*, II, 59) qu'il convoqua l'assemblée et prononça la harangue mentionnée récemment.

Mais quand arriva le temps d'une nouvelle élection de stratège, les ennemis de Periklès s'opposèrent à sa réélection, et portèrent une accusation contre lui dans ce jugement de reddition de comptes auquel était exposé tout magistrat à Athènes, après son année de charge. Ils alléguèrent contre lui quelque méfait public par rapport aux fonds de l'État, — et le dikasterion lui infligea une amende. Sa réélection fut empêchée ainsi, et pour un homme qui avait été si souvent réélu, cela pouvait bien s'appeler en termes vagues a retrait de la charge de général, — de sorte que le langage de Plutarque et de Diodore, aussi bien que le silence de Thucydide, serait justifié sur cette supposition.

ne méritaient à un degré égal la confiance publique. En conséquence, il fut bientôt réélu, avec autant de pouvoir et d'influence qu'il en avait jamais eu de sa vie¹.

Mais cette vie longue, honorable et utile, s'était déjà prolongée beaucoup au delà de soixante ans, et il n'y avait que trop de circonstances, outre l'amende récente, qui contribuaient à en hâter aussi bien qu'à en empoisonner la fin. Au moment même où Periklès prêchait à ses compatriotes, d'un ton presque de reproche, la nécessité d'un dévouement énergique et non affaibli à la patrie commune, au milieu des souffrances privées, il fut au nombre de ceux qui souffrirent le plus, et il fut le plus fortement contraint de donner l'exemple de l'observation de ses propres préceptes. L'épidémie emporta non seulement ses deux fils (les deux seuls légitimes qu'il eût, Xanthippos et Paralos), mais encore sa sœur, plusieurs autres parents, et ses amis politiques les meilleurs et les plus utiles. Au milieu de cet enchaînement de calamités domestiques, et pendant les obsèques funèbres de tant de ses amis les plus chers, il resta maître de sa douleur, et conserva son empire habituel sur lui-même jusqu'au dernier malheur, — la mort de son fils favori Paralos, qui laissa sa maison sans représentant légitime pour perpétuer la famille et les rites sacrés héréditaires. A ce coup fatal, bien qu'il fit des efforts pour se dominer comme auparavant, toutefois aux obsèques de ce jeune homme, quand il dut placer une couronne sur le cadavre, sa douleur devint irrésistible, et il éclata, pour la première fois de sa vie, en larmes et en sanglots abondants².

Au milieu de ces diverses épreuves personnelles, il apprit d'Alkibiadès et de quelques autres amis qu'il avait recouvré la confiance du peuple et qu'il était réélu à la charge de stratège. Mais ce ne fut pas sans difficulté qu'on lui persuada de reparaître à l'assemblée publique et de reprendre la direction des affaires. Les dispositions actuelles de la république lui exprimèrent formellement le regret du peuple à propos de la sentence récente, — peut-être dans le fait il se peut que l'amende lui ait été rendue, ou qu'on lui ait permis de l'éluder de quelque façon, tout en respectant les formes de la loi³ ; — ces dispositions se manifestèrent encore à son égard en ce que, par une faveur remarquable, on l'exempta d'une loi qu'il avait proposée lui-même dans l'origine. Il avait lui-même été, quelques années auparavant, l'auteur de cette loi, en vertu de laquelle le droit de cité d'Athènes était restreint aux personnes nées de pères athéniens et de mères athéniennes, restriction par laquelle plusieurs milliers de personnes, illégitimes du côté de leur mère, furent privées, dit-on, du droit de cité, à l'occasion d'une distribution publique de blé. Jaloux, à ce qu'il parut, d'accorder à Periklès uniquement l'exemption d'une loi qui avait été si rigoureusement imposée à tant d'autres, le peuple fut alors poussé non moins par la compassion que par le désir de réparer sa sévérité antérieure. Sans un héritier légitime, la maison de Periklès, une des branches de la grande Gens alkmæônide du côté de sa mère, devait rester abandonnée, et la continuité des rites sacrés de famille interrompue, — malheur douloureusement senti par toute famille athénienne, en ce qu'il était fait pour léser tous les membres décédés et pour provoquer leur mécontentement posthume à l'égard de la république. En conséquence, on accorda à Periklès la permission de légitimer et d'inscrire dans

¹ Thucydide, II, 65.

² Plutarque, *Periklès*, c. 36.

³ V. Plutarque, *Démosthène*, c. 27, sur la manière de venir à bout d'éluder ainsi une amende. Cf. aussi la lettre de M. Bœckh, dans Meineke, *Fragm. Comic. Græcor., ad Fragm. Eupolid.*, II, 527.

sa gens et sa phratrie son fils naturel, qu'il avait eu d'Aspasia et qui portait son propre nom¹.

Ce fut ainsi que Periklès fut réintégré dans son poste de stratège, aussi bien que dans son ascendant sur les conseils publics, — vraisemblablement vers août ou septembre, — 430 avant J.-C. Il vécut environ une année encore, et semble avoir conservé son influence aussi longtemps que sa santé le permit. Cependant nous n'entendons rien dire de lui après ce moment, et il succomba victime non des violents symptômes de l'épidémie, mais d'une fièvre lente et épuisante², qui mina sa force aussi bien que ses facultés. Dans cette maladie, un de ses amis venant lui demander de ses nouvelles, Periklès répondit en lui montrant un charme ou amulette que les femmes de sa famille avaient attaché à son cou, — ce qui prouve combien il était tombé bas et comme il était devenu complètement un objet passif entre les mains des autres. Et suivant une autre anecdote que nous lisons, encore plus intéressante et servant également à jeter du jour sur son caractère, — pendant ses derniers moments, quand il était couché inconscient et insensible en apparence, ses amis qui entouraient son lit passaient en revue les actes de sa vie et les neuf trophées qu'il avait élevés à différentes époques pour tant de victoires. Il entendit ce qu'ils disaient, bien qu'ils s'imaginassent qu'il était hors d'état d'entendre, et les interrompit en leur disant : *Ce que vous louez dans ma vie appartient en partie à la bonne fortune — et m'est commun, tout au plus, avec beaucoup d'autres généraux. Mais la chose particulière dont je suis le plus fier, vous ne l'avez pas mentionnée : c'est qu'aucun Athénien n'a jamais pris le deuil par ma faute*³.

Une telle raison de se féliciter soi-même, sans cloute plus agréable à rappeler, à un tel moment que toute autre, explique ce calcul à longue portée, cette aversion pour toute entreprise éloignée ou hasardeuse, et cette économie des forces publiques, qui marquèrent sa carrière politique entière ; carrière longue, sans pendant aucun dans l'histoire d'Athènes, — puisqu'il conserva une grande influence, qui s'éleva graduellement jusqu'à un ascendant personnel décisif, pendant un temps qui dura entre trente et quarante ans. Son caractère a été présenté sous des jours bien différents par différents auteurs tant anciens que modernes, et les matériaux que nous possédons pour établir la balance ne sont pas aussi bons que nous pourrions le désirer. Mais sa suprématie immense et prolongée, aussi bien que son incomparable éloquence, sont des faits attestés non moins par ses ennemis que par ses amis, — qui plus est, même d'une manière plus forte par les premiers que par les seconds. Les auteurs comiques, qui le haïssaient, et dont c'était le métier de railler et d'avilir tout caractère politique supérieur, épuisent leurs moyens d'explication à faire ressortir l'une et l'autre⁴. Telekleidès, Kratinus, Eupolis, Aristophane, tous, ses auditeurs et tous ses ennemis, le comparent à Zeus Olympien lançant la foudre et l'éclair, — à Hêraklès et à Achille — ils disent que c'était le seul orateur sur les lèvres duquel siégeât la persuasion et qui laissât son dard dans l'âme de son auditoire : tandis

¹ Plutarque, *Periklès*, c. 37.

² Plutarque (*Periklès*, c. 38) considère la maladie lente dont il souffrait comme une des formes de l'épidémie ; mais nous ne pouvons guère regarder cette opinion comme exacte, quand nous lisons le caractère très prononcé de cette dernière, tel que le décrit Thucydide.

³ Plutarque, *Periklès*, c. 38.

⁴ Plutarque, *Periklès*, c. 4, 8, 13, 16 ; Eupolis, *Δῆμοι*, *Fragm.* 6, p. 459, éd. Meineke. Cicéron (*De Orat.*, III, 34 ; *Brutus*, 9-11) et Quintilien (II, 16, 19 ; X, 1, 82) ne comptent que comme témoins de seconde main.

que le philosophe Platon¹, qui désapprouvait son action politique et les effets moraux qu'il produisait sur Athènes, vante néanmoins son ascendant intellectuel et oratoire, — *sa majestueuse intelligence* — dans un langage non moins décisif que Thucydide. Il y a un autre point d'éloge, non moins important, sur lequel les témoignages paraissent ne pas rencontrer de contradiction. Dans toute sa longue carrière, au milieu des animosités politiques les plus ardentes, la conduite de Periklès à l'égard de ses adversaires fut toujours douce et libérale². L'estime consciente de soi-même et l'arrogance de manières que lui reprochait le poète contemporain Iôn³, en l'opposant à la simplicité sans prétention de son patron Kimôn, — bien que probablement exagérées par envie, sont sans doute bien fondées en substance, et, si l'on lit le dernier discours que nous avons donné plus haut en l'empruntant de Thucydide, on y reconnaîtra tout de suite cet attribut. Son goût naturel, son amour de recherches philosophiques, et son infatigable application aux affaires publiques, contribuèrent tous à le détourner de la familiarité ordinaire, et à le rendre insouciant, peut-être à tort, des moyens secondaires de se concilier la faveur publique.

Mais en admettant que ce dernier reproche soit bien fondé, comme il semble l'être, il sert à démentir le crime politique plus grave et plus grand qui lui a été imputé, de sacrifier la moralité et le bien-être permanents de l'État au maintien de son propre pouvoir politique, — de corrompre le peuple en lui distribuant l'argent public. *Il lâcha les rênes au peuple* (dit Plutarque)⁴ *et administra en vue de sa faveur immédiate, en lui procurant toujours à l'intérieur quelque spectacle public, soit fête, soit procession, élevant ainsi la république dans des jouissances élégantes, — et en envoyant chaque année au dehors soixante trirèmes montées pendant huit mois par des marins citoyens avec paye entière, qui étaient exercés ainsi et acquéraient l'habileté nautique.*

Or l'accusation portée ici contre Periklès, et appuyée par des allégations honorables en elles-mêmes plutôt qu'autrement, — d'un vicieux désir d'obtenir une popularité immédiate, et d'inconvenantes concessions faites aux sentiments immédiats du peuple contre ses intérêts permanents, — cette accusation, dis-je, est ce que Thucydide nie de la manière la plus formelle ; et non seulement il la nie, mais il oppose Periklès à ses successeurs expressément sur ce point, qu'ils le firent, tandis que lui ne le fit pas. Les paroles de l'historien contemporain méritent bien d'être citées⁵ :

Periklès, puissant par la dignité de son caractère et par sa sagesse, et manifestement au-dessus de toute souillure de corruption, contint le peuple avec une main libre, et il le mena réellement au lieu d'être mené par lui. En effet, comme il ne recherchait pas le pouvoir par des moyens indignes, il ne parlait pas

¹ Platon, *Gorgias*, c. 71, p. 516 ; *Phædon*, c. 54, p. 270. Platon, *Menôn*, p. 94 B.

² Plutarque, *Periklès*, c. 10-39.

³ Plutarque, *Periklès*, c. 5.

⁴ Plutarque, *Periklès*, c. 11.

Comparez c. 9, où Plutarque dit que Periklès, n'ayant pas d'autres moyens de lutter contre les abondantes largesses privées de son rival Kimôn, eut recours à l'expédient de distribuer l'argent public entre 1&s citoyens, afin de gagner de l'influence ; agissant en cette affaire d'après l'avis de son ami Demonidès, selon l'assertion d'Aristote.

⁵ Thucydide, II, 65. Cf. Plutarque, *Nikias*, c. 3.

Ἀξίωσις et *ἀξίωμα*, comme les emploie Thucydide, semblent différer en ce sens : *Ἀξίωσις* signifie la dignité d'un homme, ou ses prétentions à l'estime et à l'influence, en tant que sentie et mesurée par lui-même ; son sentiment de dignité ; *Ἀξίωμα* veut dire sa dignité, proprement appelée ainsi ; en tant que sentie et appréciée par les autres. V. I, 37, 41, 69.

en vue d'une faveur actuelle, mais il avait assez le sentiment de sa dignité pour le contredire à l'occasion, même en bravant son mécontentement. C'est ainsi que toutes les fois qu'il le voyait plein d'une confiance insolente et inopportune, il parlait de manière à l'alarmer et à l'abattre ; si, au contraire, il le voyait effrayé sans raison, il s'efforçait de combattre cette disposition et de lui rendre la confiance : de sorte que le gouvernement était une démocratie de nom, mais qu'en réalité c'était un empire exercé par le premier citoyen dans l'État. Mais ceux qui le remplacèrent après sa mort, étant plus égaux entre eux, et désirant tous l'emporter sur les autres, adoptèrent une marche différente ; ils flattèrent le peuple et sacrifièrent à cet objet les intérêts de l'État les plus importants. Déjà résultèrent maintes autres mesures mauvaises, comme on pouvait s'y attendre dans une république grande et souveraine, et en particulier l'expédition de Sicile, etc.

On verra que le jugement de Thucydide cité ici contredit, d'une manière absolue, les reproches adressés ordinairement à Periklès d'avoir corrompu le peuple athénien, — en lui distribuant l'argent public, et en cédant à ses caprices insensés, — en vue d'acquérir et de conserver son pouvoir politique. Bien plus, l'historien indique les qualités opposées,

l'appréciation de soi-même, la dignité consciente, l'indifférence pour l'approbation ou la colère populaire immédiate s'élevant contre ce qui est constamment juste et utile, — comme le trait caractéristique et spécial de ce grand homme d'État. On pouvait, il est vrai, faire une distinction, et Plutarque déclare la signaler, entre la première et la seconde partie de sa longue carrière politique. Periklès commença (à ce que dit le biographe) par corrompre le peuple afin d'acquérir le pouvoir ; et après l'avoir acquis, il s'en servit d'une manière indépendante et patriotique, de sorte que le jugement de Thucydide, vrai relativement à la seconde partie de sa vie, ne serait pas applicable à la première. Il se peut que cette distinction soit bien fondée jusqu'à un certain point, en ce que le pouvoir d'opposer une résistance hardie et heureuse à des aberrations temporaires de l'esprit public implique nécessairement une influence établie, et ne peut jamais guère être exercé même par l'homme politique le plus ferme dans les années de son début. Il est nécessairement alors joint à quelque parti ou à quelque tendance qu'il trouve en train d'agir déjà, et il a à se mettre en avant activement et assidûment avant de se créer pour lui-même une influence personnelle séparée. Mais si nous admettons la distinction dans cette mesure, il n'y a rien qui nous autorise à restreindre l'éloge de Thucydide exclusivement à la seconde partie de la vie de Periklès, ou à représenter la première comme formant un contraste signalé avec cet éloge. En expliquant sans parti pris ce que dit l'historien, on verra qu'évidemment il ne comprenait pas ainsi la première vie de Periklès. Ou les changements politiques qui, selon Platon, Aristote, Plutarque et autres, démontrent l'effet corrupteur de Periklès et de son ascendant politique, tels que la limitation des fonctions de l'aréopage aussi bien — que du pouvoir des magistrats, l'établissement des nombreux et fréquents dikasteria populaires avec une paye régulière, et peut-être aussi l'allocation d'une paye à ceux qui assistaient à l'ekklèsia, les dépenses pour travaux publics, pour édifices et monuments religieux, la Diobelie — ou distribution de deux oboles par tête aux citoyens pauvres aux diverses fêtes, afin qu'ils fussent en état de payer leurs places au théâtre —, à la prendre telle qu'elle était alors, etc., — ou ces changements, dis-je, ne parurent pas à Thucydide nuisibles et corrupteurs, comme les jugeaient ces autres écrivains, ou bien il ne les rapporta pas particulièrement à Periklès.

Probablement les deux suppositions sont vraies, dans une certaine mesure. Les changements politiques intérieurs à Athènes, relativement à l'aréopage et aux dikasteria, s'effectuèrent à une époque où Periklès était un jeune homme, et où l'on ne peut supposer qu'il eût encore acquis l'immense valeur personnelle qui lui appartient plus tard — Ephialtès, en effet, semble avoir été dans ces premiers temps un homme plus grand que Periklès, si nous en pouvons juger par ce fait, que ses adversaires politiques le choisirent pour l'assassiner, — de sorte qu'on pouvait les attribuer à plus juste titre au parti auquel Periklès était rattaché qu'il cet homme d'État lui-même. Mais ensuite, nous n'avons pas de motif pour présumer que Thucydide considérât ces changements comme nuisibles, ou comme ayant détérioré le caractère athénien. Tout ce qu'il dit quant à l'influence exercée par Periklès sur les sentiments et sur les actions de ses compatriotes est éminemment favorable. Il représente la présidence de cet homme d'État comme modérée, prudente, conservatrice et heureuse : il le dépeint détournant uniformément le peuple d'entreprises téméraires, et de tentatives en vue d'étendre son empire, voyant à l'avance la nécessité d'une guerre, et maintenant les forces navales, militaires et financières de la république constamment en état de la soutenir, — calculant, avec une sagesse à longue portée, les conditions d'où dépendait un succès définitif. Si nous suivons la harangue funèbre élaborée de Periklès — que Thucydide, puisqu'il la reproduit tout au long, considérait probablement comme expliquant fidèlement le point de vue politique de cet homme d'État —, nous découvrirons une conception de l'égalité démocratique non moins rationnelle que généreuse ; un soin inquiet de la récréation et du bien-être des citoyens, mais nulle disposition à les affranchir d'obligations actives, soit publiques, soit privées, et encore bien moins quelque idée de les dispenser, de cette activité par des largesses abusives qu'aurait fournies le revenu public. Tout le tableau que Periklès fait d'Athènes, *comme étant l'école de la Grèce*, implique un développement remarquable d'industrie et de commerce privés non moins que des qualités publiques du citoyen et du soldat, — des lettres, des arts et des variétés récréatives du goût.

Bien que Thucydide ne discute pas directement les changements constitutionnels effectués à Athènes sous Periklès, cependant tout ce qu'il dit nous amène à croire qu'il considérait l'action exercée par cet homme d'État, en général, sur la puissance athénienne aussi bien que sur le caractère athénien, comme éminemment importante, et sa mort comme une perte irréparable. Et nous pouvons ainsi faire appel au jugement d'un historien qui est notre meilleur témoin à tous égards, comme étant une puissante réponse à l'accusation portée contre Periklès d'avoir corrompu les habitudes, le caractère et le gouvernement des Athéniens. S'il consacra une partie considérable du trésor public à des édifices et à des ornements religieux, et à de magnifiques travaux pour la cité, — cependant la somme qu'il laissa intacte, prête à être employée au commencement de la guerre du Péloponnèse, était telle qu'elle parut plus que suffisante pour tous les projets de défense, ou de sûreté publique, ou d'honneur militaire. On ne peut prouver que Periklès ait jamais sacrifié le but plus grand au moindre, — l'objet permanent et réellement important à l'objet transitoire et brillant, — des possessions actuelles et assurées au désir immodéré de conquêtes nouvelles, éloignées ou incertaines. Si l'on eût écouté son avis, on aurait évité la témérité qui amena la défaite de l'Athénien Tolmidès à Korôneia en Bœôtia, et Athènes aurait probablement gardé son ascendant sur Megara et la Bœôtia, ce qui aurait mis son territoire à l'abri de l'invasion, et donné une tournure nouvelle à l'histoire subséquente. On ne doit pas considérer Periklès

comme l'auteur du caractère athénien : il le trouva avec ses traits caractéristiques positifs et ses susceptibilités bien marquées, et ceux de ces traits qu'il fit ressortir particulièrement et qu'il améliora furent les meilleurs. Il réprima le désir des expéditions contre les Perses, que Kimôn aurait poussées jusqu'en Égypte et à Kypros, après que ce désir eut produit tout ce qu'on pouvait utilement rechercher. Il modéra plutôt qu'il n'encouragea l'ambition d'Athènes ; il régularisa le mouvement démocratique de la république et l'amena à produire des institutions judiciaires qui se placèrent au nombre des traits saillants de la vie athénienne, et il le fit, à mon avis, avec une somme très considérable d'avantages pour, l'esprit national aussi bien que pour la sécurité individuelle, malgré les nombreux défauts qu'elles présentent dans leur caractère direct en tant que tribunaux. Mais le point dans lequel il y eut la plus grande différence entre Athènes telle que Periklès la trouva et Athènes telle qu'il la laissa, c'est incontestablement le développement pacifique et intellectuel, — rhétorique, poésie, arts, recherches philosophiques et variété récréative. Si à cela nous ajoutons une grande amélioration dans la culture du sol attique, — l'extension du commerce athénien, — l'acquisition et la conservation laborieuse du maximum d'habileté maritime (attestées par les batailles de Phormiôn), — l'agrandissement de l'espace offrant une sécurité complète par la construction des Longs-Murs, — enfin, Athènes revêtue de son manteau royal, au moyen des ornements de l'architecture et de la sculpture, — nous reconnâtrons un cas de progrès véritable réalisé pendant la vie politique de Periklès, tel que les maux qu'on lui impute, bien plus imaginaires que réels, ne pourront guère l'amoindrir. Combien peu, relativement parlant, du tableau tracé par Periklès dans son oraison funèbre de 431 avant J.-C., aurait été exact, si la harangue avait été prononcée en l'honneur des guerriers qui succombèrent à Tanagra vingt-sept ans auparavant !

M. Bœckh a fait remarquer¹ que Periklès sacrifiait les propriétaires fonciers de l'Attique aux intérêts et à l'empire maritimes d'Athènes. Cette observation est naturellement fondée sur les invasions destructives du pays pendant la guerre péloponnésienne ; car jusqu'au commencement de cette guerre la position des cultivateurs et des propriétaires de l'Attique fut particulièrement cligne d'envie ; et par conséquent la critique de M. Bœckh dépend de cette question, à savoir dans quelle mesure Periklès contribua à produire, ou s'il était en son pouvoir de détourner cette déplorable guerre, si fatale dans ses résultats non seulement à Athènes, mais à toute la race grecque. Or, ici encore, si nous suivons attentivement le récit de Thucydide, nous verrons que, dans l'opinion de cet historien, non seulement Periklès n'amena pas la guerre, mais qu'il n'aurait pu l'a détourner sans des concessions qu'interdisait péremptoirement la prudence athénienne aussi bien que le patriotisme athénien. De plus, nous verrons que les calculs sur lesquels Periklès fondait ses espérances de succès s'il était contraint de faire la guerre, étaient (aux yeux de l'historien) parfaitement sûrs et légitimes. Nous pouvons même aller plus loin et affirmer que l'administration de Periklès, pendant les quatorze années qui précèdent la guerre, montre une *modération* (pour employer les termes de Thucydide)² dictée surtout par le désir d'éviter les causes

¹ Bœckh, *Public Economy of Athens*, b. III, ch. 15, p. 399, trad. angl.

Kutzen, dans son second Appendice à son traité *Periklès als Staatsmann* (p. 169-200), a réuni et inséré une liste de divers caractères de Periklès, de vingt auteurs différents, Anglais, Français et Allemands. Celui de Wachsmuth est le meilleur de la collection, — bien que même il paraisse croire que Periklès est à blâmer pour avoir introduit un ensemble d'institutions que personne que lui ne pouvait faire bien fonctionner.

² Thucydide, II, 65 et I, 144.

qui pourraient la faire naître. Si dans les mois qui précédèrent immédiatement l'explosion de la guerre, après la conduite des Corinthiens à Potidæa et la décision du congrès de Sparte, il résista énergiquement à toute idée d'accéder aux demandes spéciales de cette ville, — nous devons nous rappeler que ces demandes manquaient essentiellement de sincérité, et qu'y accéder en partie eût abaissé la dignité d'Athènes sans assurer la paix. Les histoires au, sujet de Pheidias, d'Aspasia et des Mégariens, même en accordant qu'il y a au fond quelque chose de vrai, doivent, selon Thucydide, être regardées au pis comme des accessoires et des prétextes, plutôt que comme des causes réelles de la guerre ; bien que des auteurs modernes, en parlant de Periklès, ne soient que trop disposés à employer des expressions admettant tacitement que ces histoires sont bien fondées.

Ainsi, en voyant que Periklès n'amena pas la guerre du Péloponnèse, et qu'il n'aurait pu la détourner, — qu'il dirigea sa marche, eu égard à cet événement, avec la prudence à longue portée d'un homme qui savait que le salut et la dignité de la souveraine Athènes y étaient essentiellement mêlés, — nous n'avons pas le droit de le blâmer pour avoir sacrifié les propriétaires fonciers de l'Attique. Ces propriétaires pouvaient, il est vrai, être excusés de se plaindre, en souffrant d'une manière si ruineuse. Mais l'historien impartial, qui considère l'ensemble du cas, ne peut admettre leurs plaintes comme raison pour critiquer l'homme d'État athénien.

Quant au rapport d'Athènes à l'égard de ses alliés, le point faible de sa position, il était au delà du pouvoir de Periklès de l'amender sérieusement, probablement aussi au delà de sa volonté, puisque l'idée d'une incorporation politique, aussi bien que celle d'établir un lien confédéré soutenu par une autorité fédérale effective, entre différentes cités, était rarement nourrie même par les meilleurs esprits grecs¹. On nous dit qu'il essaya de réunir à Athènes un congrès de députés de toutes les cités de la Grèce, y compris les alliés d'Athènes² ; mais le projet ne put être mis à exécution, par suite de la résistance, nullement surprenante, des Péloponnésiens. En pratique, les alliés ne furent pas mal traités pendant son administration ; et si entre autres funestes conséquences de la guerre prolongée, eux aussi bien qu'Athènes et tous les autres Grecs en vinrent à souffrir de plus en plus, ceci dépend de causes qui ne lui sont pas imputables, et d'actes qui s'écartèrent complètement de ses calculs sages et modérés. A le prendre tout entier, avec ses facultés de pensée, de parole et d'action, — avec sa compétence civile et militaire, dans le conseil comme en campagne, — avec son intelligence vigoureuse et cultivée et ses idées compréhensives d'une communauté jouissant d'un développement pacifique et varié ; — avec sa moralité publique, sa prudence et sa fermeté incorruptibles dans un pays où toutes ces qualités étaient rares, et leur réunion dans le même individu naturellement beaucoup plus rare encore, — nous verrons qu'il fut sans pareil d'un bout à l'autre de toute l'histoire grecque.

Sous le coup de la grande mortalité et des ravages de la maladie à Athènes, les opérations de la guerre languirent naturellement, tandis que les ennemis aussi, quoique plus actifs, n'eurent que peu de succès. Les Lacédæmoniens envoyèrent

¹ Hérodote (I, 170) mentionne qu'avant la conquête des douze cités ioniennes en Asie par Crésus, Thalès leur avait conseillé de se réunir toutes en un seul gouvernement municipal à Téos, et de réduire les cités existantes à de simples dèmes ou municipalités constitutives, fractionnaires. Il est à propos de faire observer qu'Hérodote accorde à cette idée un éloge sans réserve.

² Plutarque, *Periklès*, c. 17.

une flotte de cent trirèmes, ayant à bord mille hoplites, sous les ordres de Knêmos, pour attaquer Zakynthos ; mais tout ce qu'elle accomplit, ce fut de dévaster les parties ouvertes de l'île ; puis elle retourna chez elle. Et ce fut peu de temps après cette expédition, vers le mois de septembre, que les Ambrakiotes attaquèrent la ville d'Amphilochia appelée Argos, située sur la côte méridionale du golfe d'Ambrakia ; ville qui, comme nous l'avons raconté dans le chapitre précédent, leur avait été enlevée deux ans auparavant par les Athéniens, sous Phormiôn, et avait été rendue aux habitants de l'Amphilochia et de l'Akarnania. Les Ambrakiotes, en qualité de colons et d'alliés de Corinthe, étaient à la fois animés par une inimitié active contre l'influence athénienne en Akarnania, et par le désir de recouvrer la ville perdue d'Argos. Après s'être procuré l'aide des Chaoniens et de quelques autres tribus épirotiques, ils marchèrent contre Argos, et après avoir dévasté ce territoire, ils s'efforcèrent de prendre la ville d'assaut ; mais ils furent repoussés et obligés de se retirer¹. Cette expédition paraît avoir fait comprendre aux Athéniens la nécessité d'une armée permanente pour protéger leurs intérêts dans ces parages ; de sorte qu'en automne Phormiôn fut envoyé avec une escadre de vingt trirèmes pour occuper Naupaktos (ville habitée alors par les Messéniens), comme station navale permanente², et pour surveiller l'entrée du golfe de Corinthe. Nous verrons dans les événements de l'année suivante une ample confirmation de cette nécessité.

Bien que les Péloponnésiens fussent trop inférieurs en forces navales pour entreprendre une guerre formelle sur mer contre Athènes, leurs corsaires isolés, surtout les corsaires mégariens du port de Nisæa, furent actifs à nuire à son commerce³, — et non seulement au commerce d'Athènes, mais encore à celui des autres Grecs neutres, sans scrupule ni distinction. Plusieurs bâtiments marchands et des bateaux pêcheurs, avec un nombre considérable de prisonniers, furent capturés ainsi⁴. Les prisonniers qui tombèrent entre les mains des Lacédémoniens, — même Grecs neutres aussi bien qu'Athéniens, — furent tous mis à mort, et leurs corps jetés dans les ravins des montagnes. Par rapport aux neutres, cette capture était digne de pirates, et le meurtre d'une cruauté sans excuse, à le juger même par l'usage admis chez les Grecs, tout imparfait qu'il était sous le rapport de l'humanité. Mais renvoyer ces prisonniers neutres ou les vendre comme esclaves, cela aurait donné de la publicité à une prise digne de pirates et provoqué les villes neutres ; de sorte qu'on tua les prisonniers comme le meilleur moyen de se débarrasser d'eux et de supprimer ainsi toute preuve⁵.

Quelques-uns de ces corsaires péloponnésiens allaient jusque sur la côte sud-ouest de l'Asie Mineure, où ils trouvaient un abri temporaire, et interceptaient les navires marchands de Phasélis et de Phénicie qui se rendaient à Athènes : pour protéger ceux-ci, cette ville envoya dans le courant de l'automne une escadre de six trirèmes, sous les ordres de Melèsandros. En outre, il rejeta l'ordre d'assurer la perception du tribut ordinaire des alliés sujets athéniens, et probablement de

¹ Thucydide, II, 68.

² Thucydide, II, 69.

³ Thucydide, III, 51.

⁴ Thucydide, II, 67-69 ; Hérodote, VII, 137. Relativement à la course lacédémonienne pendant la guerre du Péloponnèse, cf. Thucydide, V, 115 ; cf. aussi Xénophon, *Helléniques*, V, I, 29.

⁵ Thucydide, II, 67.

L'amiral lacédémonien Alkidas tua, tous les prisonniers faits à bord de bâtiments marchands, à la hauteur de la côte de l'Iônia, dans la guerre suivante (Thucydide, III, 32). Ceci même fut considéré comme extrêmement rigoureux, et excita de vives remontrances ; cependant les marins tués n'étaient pas des neutres, mais ils appartenaient aux alliés sujets d'Athènes ; de plus, Alkidas était en fuite, et obligé de faire un choix entre le meurtre des prisonniers ou leur mise en liberté.

lever ailleurs les contributions qu'il pourrait. Pour accomplir ce dernier devoir, il entreprit une expédition en s'éloignant de la côte, et alla attaquer une des villes lykiennes de l'intérieur ; mais son attaque fut repoussée avec perte, et il fut tué lui-même¹.

Une occasion se présenta bientôt aux Athéniens de se venger de Sparte à cause du cruel traitement qu'elle avait infligé aux prisonniers faits sur mer. Afin d'exécuter l'idée projetée au commencement de la guerre, les Lacédæmoniens envoyèrent en Perse Anéristos et deux autres en qualité d'ambassadeurs, dans le dessein de solliciter du Grand Roi des secours d'argent et de troupes contre Athènes ; les dissensions qui divisaient les Grecs devant lui frayer ainsi la route par degrés pour reconquérir sa suprématie dans la mer Ægée. Timagoras de Tegea, avec un Argien nommé Pollis, sans mission formelle de sa cité, et le Corinthien Aristeus, les accompagnaient. Comme la mer était au pouvoir d'Athènes, ils voyagèrent par terre à travers la Thrace jusqu'à l'Hellespont. Aristeus, désireux de ne rien négliger pour délivrer Potidæa, les détermina à s'adresser à Sitalkês, roi des Thraces Odrysiens. Ce prince était alors dans l'alliance d'Athènes, et son fils Sadokos avait même revu le don du droit de cité athénien. Cependant les envoyés crurent qu'il était possible, non seulement de le détacher de l'alliance d'Athènes, mais même d'obtenir de lui une armée pour agir contre les Athéniens, et faire lever le blocus de Potidæa. Sur son refus, ils lui demandèrent en dernier lieu une escorte sûre, jusqu'aux rivages de l'Hellespont, dans leur voyage vers la Perse. Mais Learchos et Ameiniadês, alors résidents athéniens près de la personne de Sitalkês, eurent assez d'influence, non seulement pour faire rejeter leurs requêtes, mais encore pour engager Sadokos, à donner un témoignage de zèle dans son nouveau caractère de citoyen athénien, en les aidant à s'emparer d'Aristeus et de ses compagnons, dans leur voyage à travers la Thrace. Conséquemment, toutes ces personnes furent saisies et conduites comme prisonnières à Athènes, où elles furent mises à mort sur-le-champ, sans jugement ni permission de parler, — et leurs corps furent jetés dans des abîmes de rochers, nomme représaille pour le meurtre des marins prisonniers tués par les Lacédæmoniens².

¹ Thucydide, II, 69.

² Thucydide, II, 67. Le Dr Thirlwall (*Hist. Greece*, vol. III, ch. 20, p. 129) dit que *les envoyés furent sacrifiés principalement pour colorer décevement l'infamie du meurtre* d'Aristeus, de qui les Athéniens craignaient du mal dans la suite, à cause de ses capacités et de son esprit actif. Je ne pense pas que ce soit, à proprement parler, contenu dans les mots de Thucydide. Sans doute, il met au premier plan du motif athénien la crainte de l'énergie friture d'Aristeus ; ornaïs si cela avait été le seul motif, les Athéniens probablement l'auraient tué seul sans les autres ; ils n'auraient guère jugé nécessaire de donner à cet acte *une couleur décente* de la manière que suggère le Dr Thirlwall. Thucydide désigne le sentiment spécial des Athéniens contre Aristeus (à mon avis), surtout afin d'expliquer la précipitation avec laquelle ils exécutèrent la sentence de mort ; ils étaient sous l'influence de motifs combinés, — crainte, vengeance, représaille. Les ambassadeurs tués ici étaient fils de Sperthiês et de Bulis, les anciens hérauts spartiates qui s'étaient rendus auprès de Xerxès, à Suse, pour offrir leurs têtes en expiation de la conduite antérieure des Spartiates dans le meurtre des hérauts de Darius. Xerxès les renvoya sans leur faire de mal, — de sorte que la colère de Talthybios (le premier père héroïque de la famille des hérauts à Sparte) resta encore sans satisfaction ; elle ne fut satisfaite que par la mort de leurs deux fils tués alors par les Athéniens. Le fait que les deux personnes tuées à ce moment étaient fils de ces deux hérauts (Sperthiês et Bulis) qui étaient allés antérieurement à Suse offrir leurs têtes, — est traité *de coïncidence romanesque et tragique*. Mais il n'y a assurément guère lieu de s'en étonner. Les fonctions de héraut à Sparte étaient le privilège d'une gens ou famille particulière ; chaque héraut donc était *ex officio* le fils d'un héraut. Or, quand les Lacédæmoniens, au commencement de cette guerre péloponnésienne, cherchèrent deux membres de la Gens Héraldique pour les envoyer à Suse, sur qui devaient-ils naturellement fixer leur choix, si ce n'est sur le fils de ces deux hommes

Cette vengeance tirée d'Aristeus, l'instigateur de la révolte de Potidæa, délivra les Athéniens d'un ennemi dangereux ; et cette ville bloquée fut alors abandonnée à son sort. Vers le milieu de l'hiver (janvier 429, av. J.-C.), elle capitula, après un blocus de deux ans, et après avoir passé par les souffrances extrêmes de la famine, à un point tel, que quelques-uns de ceux qui moururent furent même mangés par les survivants. Malgré une détresse si intolérable, les généraux athéniens, Xénophon, fils d'Euripidès, et ses deux collègues, leur accordèrent des conditions favorables de capitulation, — ils permirent à toute la population et aux alliés Corinthiens de se retirer librement, avec une somme spécifiée d'argent par tête, aussi bien qu'avec un vêtement pour chaque homme, et deux pour chaque femme, — de sorte qu'ils trouvèrent asile dans les municipes chalkidiques du voisinage. Ces conditions étaient singulièrement favorables, à considérer l'état désespéré de la ville, qui aurait été forcée dans un très court délai de se rendre à discrétion. Mais les maux que souffrait même l'armée au dehors, par le froid de l'hiver, étaient très cruels, et les Athéniens s'étaient complètement fatigués et de la durée et des dépenses du siège. Les frais pour Athènes n'avaient pas été de moins de deux mille talents ; puisque l'armée d'attaque n'avait jamais été au-dessous de trois mille hoplites, pendant les deux années entières du siège, et que pendant une partie du temps elle avait été considérablement plus grande, — chaque hoplite recevant deux drachmes *per diem*. A Athènes, lorsqu'on apprit les termes de la capitulation, on fut mécontent des généraux à cause de l'indulgence qu'ils avaient montrée, — puisqu'un peu de patience de plus aurait contraint la ville à se rendre à discrétion ; auquel cas on eût été indemnisé en partie de la dépense par la vente des prisonniers comme esclaves, — et les Athéniens auraient probablement satisfait leur vengeance en mettant les guerriers à mort¹. On envoya d'Athènes un corps de mille colons pour occuper Potidæa et son territoire vacant².

Deux années pleines s'étaient déjà écoulées (429 av. J.-C.) depuis le commencement réel de la guerre par l'attaque de Platée par les Thébains. Cependant les Péloponnésiens n'avaient rien accompli de ce qu'ils avaient espéré. Ils n'avaient pas délivré Potidæa, et leur invasion renouvelée deux fois, bien qu'aidée par les désastres inattendus résultant de l'épidémie, n'avaient pas encore non plus réduit Athènes à un abaissement suffisant, quoiqu'il se puisse que les ambassadeurs qu'elle avait envoyés pendant l'été précédent avec des propositions de paix (contrairement à l'avis de Periklès) aient produit l'impression qu'elle ne pouvait plus tenir longtemps. En même temps, les Péloponnésiens, de leur côté, n'avaient souffert que peu de dommage, puisque les ravages infligés

qui étaient allés à Suse auparavant ? Ces fils en avaient sans doute beaucoup entendu parler par leurs pères, — probablement avec intérêt et satisfaction, puisqu'ils tiraient une grande gloire de l'offre non acceptée de leur vie comme expiation. Il y avait une raison particulière pour laquelle ces deux hommes devaient être choisis, de préférence à tous les autres hérauts, pour remplir cette dangereuse mission ; et sans doute, quand ils y périrent, l'imagination religieuse des Lacédæmoniens groupa toute la série des événements comme l'accomplissement infligé par Talthybios dans sa colère (Hérodote, VII, 135).

Il paraît qu'Anêristos, le héraut tué ici, s'était distingué personnellement dans cette capture de bateaux pêcheurs sur la côté du Péloponnèse par les Lacédæmoniens, acte pour lequel les Athéniens usaient alors de représailles (Hérodote, VII, 137). Bien que ce passage d'Hérodote ne soit pas clair, cependant le sens donné ici est le seul naturel, — et il est plus clair (à mon avis) que celui que O. Müller proposait à sa place (*Dorians*, II, p. 437).

¹ Thucydide, II, 70 ; III, 17. Cependant, le mécontentement des Athéniens à l'égard des commandants ne peut pas avoir été bien sérieux, puisque Xénophon fut sommé pour commander contre les Chalkidiens l'année suivante.

² Diodore, XII, 46.

par la flotte athénienne sur leurs côtes peuvent avoir été presque compensés par le butin que fit en Attique leur armée d'invasion. Probablement, vers cette époque, l'opinion publique en Grèce s'était malheureusement familiarisée avec l'état de guerre, de sorte que rien, si ce n'est des pertes et une humiliation décisives, d'un côté du moins, sinon des deux, ne suffisait pour la terminer. Dans ce troisième printemps, les Péloponnésiens ne renouvelèrent pas leur marche annuelle en Attique, — détournés en partie, nous pouvons le supposer, par la crainte de l'épidémie qui y exerçait encore ses ravages, — mais plus encore par l'ardent désir qu'avaient les Thébains de prendre leur revanche sur Platée.

C'est contre cette malheureuse cité qu'Archidamos marche sur-le-champ à la tête de l'armée confédérée. Il ne fut pas plus tôt entré dans le territoire qu'il commençait à ravager, que les hérauts plataëns s'avancèrent pour arrêter son bras, et l'accostèrent dans les termes suivants: — *Archidamos, et vous, hommes de Lacédæmone, vous agissez mal et d'une manière indigne de vous-mêmes et de vos pères, en envahissant ainsi le territoire de Platée. Car le Lacédæmonien Pausanias, fils de Kleombrotos, après avoir délivré la Grèce des Perses, conjointement avec ces Grecs qui se mettaient en avant pour avoir leur part du danger, offrit un sacrifice à Zeus Eleutherios, dans la place du marché à Platée ; et là, en présence de tous les alliés, il assigna aux Plataëns leur ville et leur territoire à tenir en autonomie complète, pour que personne ne les envahît injustement ou en vue de les asservir : si sine telle invasion venait à se faire, les alliés présents s'engageaient à s'avancer avec toutes leurs forces comme protecteurs. Voilà le don que nous firent vos pères en considération de notre valeur et de notre zèle dans cette périlleuse conjoncture : et vous, vous faites aujourd'hui précisément le contraire ; vous venez avec les Thébains ; nos plus cruels ennemis, pour nous asservir. Pour nous, de notre côté, nous vous adjurons, en prenant à témoin les dieux qui ont sanctionné ce serment, aussi bien que les dieux de vos pères et ceux de notre patrie, de ne pas violer le serment en causant du dommage au territoire plataéen, mais de nous laisser vivre dans cette autonomie que nous garantissait Pausanias*¹.

A ces mots, Archidamos répondit : *Vous parlez avec justice, hommes de Platée, si votre conduite est en harmonie avec vos paroles. Demeurez autonomes vous-mêmes, comme Pausanias vous l'a accordé, et aidez-nous à délivrer ces autres Grecs qui, après avoir partagé les mêmes dangers et prononcé le même serment que vous, ont été alors asservis par les Athéniens. C'est pour leur délivrance et pour celle des autres Grecs qu'a été fait ce formidable armement de guerre. Conformément à vos serments, vous devez en toute justice, et nous vous y invitons maintenant, prendre une part active à cet objet. Mais si vous ne pouvez pas agir ainsi, du moins restez tranquilles, conformément aux avertissements que nous vous avons déjà envoyés. Jouissez de votre propre territoire, et demeurez neutres, — recevez les deux parties comme amies, mais ni l'une ni l'autre dans des desseins de guerre. Voilà ce dont nous nous contenterons.*

La réponse d'Archidamos révèle par allusion une circonstance que l'historien n'avait pas encore mentionnée directement ; à savoir, que les Lacédæmoniens avaient formellement sommé les Plataëns de renoncer à leur alliance avec Athènes, et de rester neutres. A quel moment se place ce fait², c'est ce que nous ignorons ; mais il marque le sentiment particulier qui s'attachait à la ville. Mais

¹ Thucydide, II, 71, 73.

² Il est encore fait allusion dans la suite à ces sommations préalables, à l'occasion du meurtre des prisonniers plataëns (III, 68).

les Plataëns ne se conformèrent pas à l'invitation ainsi répétée. Les hérauts, après être retournés dans la ville pour prendre des instructions, rapportèrent pour réponse que les Plataëns ne pouvaient faire ce qui était demandé, sans le consentement des Athéniens, puisque leurs épouses et leurs familles étaient maintenant réfugiés à Athènes : en outre, que s'ils se déclaraient neutres, et admettaient les deux parties comme amies, les Thébains pourraient tenter encore de surprendre leur ville. Pour répondre à ces scrupules, Archidamos leur parla de nouveau : *Eh bien ! alors, — livrez-nous votre ville et vos maisons à nous autres Lacédémoniens ; montrez-nous les limites de votre territoire ; spécifiez le nombre de vos arbres ; à fruits, et de toutes vos autres propriétés qui peuvent être comptées ; et puis retirez-vous où vous voudrez, aussi longtemps que durera la guerre. Aussitôt qu'elle sera terminée, nous vous rendrons tout ce que nous aurons reçu, — dans l'intervalle, nous le tiendrons en dépôt, et en état de culture, et nous vous payerons une redevance proportionnée à vos besoins*¹.

La proposition faite alors était si belle et si tentante que le, corps général des Plataëns inclina d'abord à l'accepter, pourvu que les Athéniens voulussent y acquiescer. Ils obtinrent d'Archidamos une trêve assez longue pour pouvoir envoyer des ambassadeurs à Athènes. Après en avoir donné communication à l'assemblée athénienne, les ambassadeurs retournèrent à Platée, portant la réponse suivante : *Hommes de Platée, les Athéniens disent qu'ils n'ont jamais souffert qu'on vous fit injure depuis que l'alliance a commencé pour la première fois, — et ils ne vous trahiront pas maintenant, mais ils vous aideront du mieux qu'il leur sera possible. Et ils vous adjurent, par les serments que leur ont faits vos pères, de n'abandonner leur alliance en aucune manière.*

Ce message réveilla dans le cœur des Plataëns leur sentiment ancien et tenace dans toute sa force. Ils résolurent de maintenir à tout prix, et même jusqu'à leur dernière ruine, s'il le fallait, leur alliance avec Athènes. Il était, en effet, impossible qu'ils pussent faire autrement (si l'on considère la position de leurs épouses et de leurs familles) sans le consentement des Athéniens. Bien que nous puissions nous étonner que ces derniers le refusassent, nous pouvons cependant faire remarquer que, dans leur situation, un allié parfaitement généreux aurait bien pu l'accorder. Car les troupes de Platée comptaient pour peu de chose comme partie de la force collective d'Athènes ; et il n'était pas possible que les Athéniens la protégeassent contre les troupes de terre supérieures de leurs ennemis. Dans le fait, le tenter présentait si peu de chances de succès qu'ils ne l'essayèrent même jamais, pendant toute la durée du long blocus qui suivit.

Le refus définitif des Plataëns fut annoncé à Archidamos de vive voix du haut des remparts, puisqu'on ne jugeait pas sûr de faire sortir aucun messenger. Aussitôt que le prince spartiate entendit la réponse, il se prépara pour commencer les opérations du siège, — apparemment avec une répugnance très sincère, attestée dans l'invocation suivante, qu'il prononça avec force :

Vous, dieux et héros, qui possédez le territoire plataëen, soyez-moi témoins que dans le premier moment, — ni avant que ces Plataëns eussent renoncé à ces serments qui nous lient tous, — nous n'avons pas envahi injustement ce territoire, dans lequel nos pères défirent les Perses après vous avoir priés, et que vous avez accordé aux Grecs comme étant avantageux pour combattre ; et que nous ne serons pas injustes dans ce que nous pourrons faire ultérieurement, car nous nous sommes efforcés d'offrir des conditions raisonnables, mais sans

¹ Thucydide, II, 73, 74.

succès. Aussi permettez que ceux qui commettent les premiers l'injustice en reçoivent la punition, et que ceux qui s'appliquent à infliger le châtement selon le droit, réussissent dans leur projet.

Ce fut ainsi qu'Archidamos, dans des paroles prononcées probablement au pied des murs, et que pouvaient entendre les citoyens dont ils étaient garnis, tâcha de se concilier les dieux et les héros de cette ville, qu'il était sur le point de ruiner et de dépeupler. L'ensemble de ce débat préliminaire¹, présenté par Thucydide d'une manière si frappante et si dramatique, explique la respectueuse répugnance avec laquelle les Lacédæmoniens se décidèrent d'abord à attaquer ce théâtre de la gloire de leurs pères. Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que leur sentiment direct s'attache non à tout le peuple plataéen, mais seulement au territoire plataéen. Il est purement local, bien que, par une association d'idées secondaire, il finisse par être transporté en partie au peuple, comme occupant cet endroit. Nous voyons en effet que rien, si ce n'est l'antipathie ancienne et prolongée des Thébains, n'engagea Archidamos à se charger de l'entreprise ; car la conquête de Platée n'était d'aucune utilité à l'égard des objets principaux de la guerre, bien que la situation exposée de la ville fit qu'elle fût écrasée entre les deux grandes forces rivales de la Grèce.

Archidamos commença alors le siège sans différer, plein de l'espoir que sa nombreuse armée, composée des forces entières de la confédération péloponnésienne, prendrait bientôt la place, de médiocre grandeur et probablement assez mal fortifiée, — défendue toutefois par une garnison résolue de quatre cents citoyens indigènes, avec quatre-vingts Athéniens². Il n'y avait personne autre dans la ville, si ce n'est cent dix femmes esclaves pour cuisiner. Les arbres à fruits, qu'on avait coupés en dévastant les terres cultivées, suffirent pour former une forte palissade tout à l'entour de la ville, de manière à enfermer complètement les habitants. Ensuite, Archidamos, qui avait sous la main du bois en abondance dans les forêts du Kithæron, se mit en devoir d'élever un rempart contre une portion du mur de la ville, de manière à pouvoir l'escalader par un plan incliné et à prendre ainsi la place d'assaut. Bois, pierres et terre furent empilés en un vaste monceau, — des palissades transversales de bois étant menées de chaque côté de ce rempart en lignes parallèles à angles droits avec le mur de la ville, en vue de maintenir la masse peu compacte des matériaux. Ce travail occupa l'armée pendant soixante-dix jours et autant de nuits, sans aucune interruption ; les soldats se remplaçant tour à tour pour prendre de la nourriture et du repos ; et grâce à cette incessante assiduité, le rempart s'éleva presque à la hauteur du mur de la ville. Rais à mesure qu'il montait graduellement, les Plataëens n'étaient pas inactifs de leur côté : ils construisirent en plus un mur de bois, qu'ils établirent sur le sommet de leurs propres murailles, de manière à élever la partie en contact avec le rempart de l'ennemi ; ils le soutinrent par derrière au moyen d'un briquetage dont les maisons voisines fournissaient les matériaux. On suspendit par-devant des cuirs, bruts aussi bien que préparés, afin de protéger les travailleurs contre les traits, et le, boisage contre les flèches armées de feu³. Et comme les assiégeants continuaient encore à entasser des matériaux, pour élever leur rempart à la hauteur même de l'addition récente, les Plataëens les déjouèrent en faisant un trou dans la partie inférieure de leur propre mur et en y attirant la terre de la partie inférieure du

¹ Thucydide, II, 72-75.

² Thucydide, III, 68.

³ Thucydide, II, 75.

rempart, qui s'affaissa alors par en haut et laissa un espace vacant près du mur. Les assiégeants remplirent cet espace en faisant descendre des quantités d'argile dure enroulée dans des roseaux tressés, qui ne pouvaient être emportées de la même manière. De nouveau, les Plataëens creusèrent un passage souterrain de l'intérieur de leur ville jusqu'au terrain placé immédiatement sous le rempart et enlevèrent ainsi sans être vus la terre qui lui servait de fondement, de sorte que les assiégeants virent leur rempart s'affaïsser continuellement, malgré de nouvelles additions faites en haut, — sans toutefois en savoir la raison. Néanmoins, il était évident que ces stratagèmes finiraient par être inefficaces, et en conséquence, les Plataëens construisirent un nouveau mur intérieur, en forme de croissant, qui partait de l'ancien mur de chaque côté du rempart ennemi. Les assiégés se virent alors privés de tout l'avantage du rempart, en admettant qu'il fût achevé complètement ; puisque, quand ils l'eurent dépassé, il y avait devant eux un nouveau mur qu'il était nécessaire d'emporter de la même manière.

Et ce ne fut pas la seule méthode d'attaque employée. Archidamos fit, en outre, dresser en haut des machines de siège, dont l'une ébranla beaucoup et compromit la hauteur additionnelle de muraille construite par les Plataëens contre le rempart ; tandis qu'on en amena d'autres sur différentes parties de l'enceinte du mur. Contre ces nouveaux assaillants, on employa divers moyens de défense. Les défenseurs du haut des murs jetaient en bas de grosses cordes, saisissaient la tête de la machine qui approchait, et la tiraient avec une grande force hors de la ligne droite, soit en haut, soit de côté ; ou bien ils préparaient sur le mur de lourds madriers, chacun d'eux attaché aux deux extrémités par de longues chaînes de fer à deux poutres s'avancant en dehors à angles droits avec le mur ; au moyen de ces poutres, le madrier était levé et tenu en l'air, de sorte qu'au moment convenable, quand la machine de siège approchait du mur, on lâchait tout à coup la chaîne, et le madrier tombait avec une grande violence directement sur l'engin et en brisait la tête avancée¹. Quelque grossiers que puissent paraître ces procédés défensifs, ils se trouvèrent efficaces contre les assiégeants, qui se virent, au bout de trois mois d'efforts inutiles, obligés de renoncer à l'idée de prendre la ville par aucun autre moyen que par celui d'un blocus et de la famine, — moyen à la fois ennuyeux et coûteux².

Toutefois, avant de se soumettre à une telle gêne, ils eurent recours à un autre stratagème, — celui d'essayer d'incendier la ville. Du haut de leur rempart, ils jetèrent des quantités considérables de fascines, en partie dans l'espace entre le rempart et le mur en croissant nouvellement construit, — en partie, aussi loin qu'ils purent atteindre, dans d'autres quartiers de la ville ; on lança ensuite de la poix et d'autres matières combustibles, et toute la masse prit feu. L'incendie fut terrible, et tel qu'on n'en avait jamais vu auparavant de pareil : une grande partie de la ville devint inabordable, et elle échappa de bien peu tout entière à la destruction. Rien n'aurait pu la sauver, si le vent avait été plus favorable. On raconta en effet ultérieurement qu'un orage vint à propos éteindre les flammes, ce que Thucydide ne semble pas croire³. Malgré un grand dommage partiel, la ville demeura encore défendable et l'ardeur des habitants non réduite.

Il ne resta alors pas d'autre ressource que de construire un mur de circonvallation autour de Platée et de compter sur l'action lente de la famine. La

¹ Les divers expédients, pareils à ceux qui sont décrits ici, employés tant pour l'attaque que pour la défense dans les sièges anciens, sont mentionnés et discutés dans *Æneas Poliorketic.*, c. 33 sqq.

² Thucydide, II, 76.

³ Thucydide, II, 77.

tâche fut répartie en fractions proportionnées entre les diverses cités confédérées, et achevée vers le milieu de septembre, un peu avant l'équinoxe d'automne¹. On construisit deux murs distincts, avec seize pieds d'un espace intermédiaire tout couvert, de sorte qu'ils ressemblaient à un seul mur très épais. Il y eut en outre deux fossés, d'où l'on avait tiré les briques pour le mur, l'un à l'intérieur, du côté de Platée, et l'autre à l'extérieur, contre toute armée étrangère qui viendrait au secours de la ville. L'espace couvert intérieur entre les murs était destiné à servir de quartiers permanents pour les troupes laissées à la garde de la ville, consistant par moitié en Bœôtiens et en Péloponnésiens².

Dans le même temps où Archidamos commençait le siège de Platée, les Athéniens de leur côté envoyèrent une armée de deux mille hoplites et de deux cents cavaliers à la péninsule chalkidique, sous Xénophon, fils d'Euripidès (avec deux collègues), le même qui avait accordé si récemment la capitulation de Potidæa. Il était nécessaire sans doute de transporter et d'établir les nouveaux coloris qui étaient sur le point d'occuper l'emplacement abandonné de Potidæa. De plus, le général avait acquis quelque connaissance de la position et des partis des villes chalkidiques, et il espérait être en état d'agir contre eux avec effet. Il commença par envahir le territoire appartenant à la ville bottiæenne de Spartôlos, non sans espérer que la ville elle-même lui serait livrée au moyen d'intelligences qu'il avait à l'intérieur. Mais cet espoir fut trompé par l'arrivée de troupes additionnelles venues d'Olynthos, composées en partie d'hoplites, en partie de peltastes. Ces peltastes, sorte de troupes tenant le milieu entre les soldats pesamment armés, et les soldats armés à la légère, portant une peltè (ou bouclier léger) et une courte lance ou javeline, semblent avoir paru pour la première fois chez ces Grecs chalkidiques, en ce qu'ils avaient un équipement moitié grec et moitié thrace ; nous les trouverons ci-après très perfectionnés et employés avec avantage par, quelques-uns des plus habiles généraux grecs. Les hoplites chalkidiques sont en général de qualité inférieure ; d'autre part, leur cavalerie et leurs peltastes sont très bons. Dans l'action qui s'engagea alors sous les murs de Spartôlos, les hoplites athéniens défirent ceux de l'ennemi ; mais leur cavalerie et leurs troupes légères furent complètement battues par celles des Chalkidiens. Ces dernières, renforcées encore par l'arrivée de nouveaux peltastes d'Olynthos, se hasardèrent même à attaquer les hoplites athéniens, qui jugèrent prudent de se replier sur les deux compagnies laissées en réserve pour garder les bagages. Pendant cette retraite, ils furent harcelés par la cavalerie et par les troupes légères chalkidiques, qui se retiraient quand les Athéniens faisaient volte-face, mais qui les attaquaient de tous les côtés dans leur marche, et faisaient usage de traits d'une manière si efficace que les hoplites en se retirant ne purent plus conserver un ordre ferme, mais se mirent à fuir et

¹ Thucydide, II, 78, à l'époque de l'année où l'Arcturus paraît immédiatement avant le lever du soleil, — c'est-à-dire à quelque moment entre le 12 et le 17 septembre : voir une note de Goeller sur ce passage. Thucydide ne donne pas souvent de marques fixes pour distinguer les diverses périodes de l'année, comme nous en trouvons une indiquée ici. Les mois grecs étaient tous des mois lunaires, ou tels de nom ; les noms des mois, aussi bien que l'usage d'intercalation pour rectifier le calendrier, variaient d'une ville à l'autre ; de sorte que si Thucydide avait spécifié le jour du mois attique Boêdromion (au lieu de spécifier le lever d'Arcturus), où ce travail fut terminé, beaucoup de ses lecteurs ne l'auraient pas clairement compris. Hippokratès aussi, en indiquant le temps pour des desseins médicaux, emploie l'apparition d'Arcturus et d'autres étoiles.

² Thucydide, II, 78 ; III, 21. Par cette description du double mur et des quartiers couverts faits en prévision d'un long blocus, nous pouvons comprendre les souffrances des troupes athéniennes (qui probablement n'avaient pas de double mur) pendant les deux années du blocus de Potidæa, — et la facilité avec laquelle ils accordèrent aux assiégés une capitulation aisée : voir quelques pages plus haut.

cherchèrent un refuge à Potidæa. Quatre cent trente hoplites, presque un quart de toute l'armée, avec leurs trois généraux, périrent dans cette défaite, tandis que l'expédition retourna déshonorée à Athènes¹.

Dans les parties occidentales de la Grèce, les armes d'Athènes et de ses alliés furent plus heureuses. Les Ambrakiotes, exaspérés d'avoir été repoussés d'Argos d'Amphilochia, l'année précédente, avaient été amenés à concevoir des plans nouveaux et plus étendus d'attaque contre et les Akarnaniens et les Athéniens. De concert avec Corinthe leur métropole, où ils obtinrent un chaleureux appui, ils déterminèrent les Lacédæmoniens à prendre part à une attaque simultanée de l'Akarnania, par terre aussi bien que par mer, qui empêcherait les Akarnaniens de concentrer leurs forces sur un seul point quelconque, et réduirait chacun de leurs municipes à la nécessité de se défendre isolément ; de sorte qu'on pourrait les accabler tous successivement, et les détacher, avec Kephallenia et Zakynthos (Zante), de l'alliance athénienne. On regardait la flotte de Phormiôn à Naupaktos, composée seulement de vingt trirèmes, comme hors d'état de tenir tête à une flotte péloponnésienne telle que celle qu'on pouvait armer à Corinthe. On eut même quelque espoir que l'importante station à Naupaktos pourrait être prise elle-même, de manière à chasser complètement les Athéniens de ces parages.

Le plan d'opérations projetées alors était beaucoup plus compréhensif que tout ce que la guerre avait encore présenté. Les forces de terre des Ambrakiotes, avec leurs voisins et leurs compagnons de colonie, les Leukadiens et les Anaktoriens, se réunirent près de leur propre ville ; tandis que leurs forces navales se rassemblèrent à Leukas, sur la côte Akarnanienne. L'armée à Ambrakia fut rejointe non seulement par Knêmos, l'amiral lacédæmonien, avec mille hoplites péloponnésiens, qui trouvèrent moyen de venir du Péloponnèse, en trompant la vigilance de Phormiôn, — mais aussi par un corps nombreux d'auxiliaires épirotiques et macédoniens, réuni même dans les tribus éloignées et les plus septentrionales. Mille Chaoniens furent présents, sous le commandement de Photyoset de Nikanor, deux chefs annuels choisis dans la gens royale. Ni cette tribu, ni les Thesprotiens qui vinrent avec eux, ne reconnaissaient de roi héréditaire. Les Molosses et les Atintanes, qui rejoignirent également l'armée, étaient sous les ordres de Sabylinthos, régent au nom du jeune prince Tharypas. Il vint en outre les Parauæi, des rives du fleuve Aôos, sous leur roi Orædos, avec mille Orestæ, tribu plutôt macédonienne qu'épirotique, envoyée par leur roi Antiochos. Même le roi Perdikkas, quoiqu'il fût de nom allié d'Athènes, envoya mille de ses sujets macédoniens, qui cependant arrivèrent trop tard pour être d'aucune utilité². Ce corps considérable d'envahisseurs épirotiques, composé d'éléments divers, phénomène nouveau dans l'histoire grecque, et réuni sans doute par l'espoir du pillage, prouve les relations étendues des tribus de l'intérieur avec la cité d'Ambrakia, — cité destinée à devenir plus tard la capitale du roi des Épirotes, Pyrrhus.

Il avait été convenu que la flotte péloponnésienne de Corinthe rejoindrait celle qui était déjà réunie à Leukas, et qu'elle agirait sur la côte d'Akarnania en même temps que l'armée de terre entrerait dans ce territoire. Mais Knêmos, trouvant l'armée de terre rassemblée et prête dans les environs d'Ambrakia, jugea inutile d'attendre la flotte de Corinthe, et il entra en Akarnania, par Limnæa, territoire d'un village sur la frontière, appartenant à Argos d'Amphilochia. Il dirigea sa

¹ Thucydide, II, 79.

² Thucydide, II, 80.

marche sur Stratos, — ville intérieure, capitale de l'Akarnania, — dont la prise devait entraîner probablement avec elle la reddition du reste ; d'autant plus que les Akarnaniens, troublés par la présence des vaisseaux à Leukas, et alarmés par le corps considérable d'envahisseurs qui étaient sur leur frontière, n'osaient pas laisser leurs propres demeures dispersées, de sorte que la ville de Stratos était abandonnée complètement à ses propres citoyens. Et Phormiôn, bien qu'ils lui eussent envoyé un pressant message, n'était nullement en état de les secourir ; puisqu'il ne pouvait laisser Naupaktos non gardée, quand on savait que la grande flotte de Corinthe approchait. Dans de telles circonstances, Knêmos et son armée se livrèrent au confiant espoir d'accabler Stratos sans difficulté. Ils marchèrent en trois divisions : les Épirotes au centre, — les Leukadiens et les Anaktoriens à droite, — les Péloponnésiens et les Ambrakiotes, avec Knêmos lui-même, à gauche. On s'attendait si peu à trouver de résistance, que ces trois divisions ne prirent pas la peine de rester rapprochées, ni même en vue l'une de l'autre. Les deux divisions grecques, il est vrai, conservèrent un bon ordre de marche, et se faisaient accompagner d'habiles éclaireurs qui observaient le terrain ; mais les Épirotes avancèrent sans soin ni ordre ; en particulier les Chaoniens, qui formaient l'avant-garde. Ces hommes, regardés comme les plus belliqueux de toutes les tribus épirotiques, étaient tellement remplis de suffisance et de témérité, que, quand ils approchèrent de Stratos, ils ne voulurent pas s'arrêter pour camper et attaquer la ville conjointement avec les Grecs ; mais ils marchèrent avec les autres Épirotes tout droit sur la ville, décidés à l'attaquer seuls, et comptant l'emporter au premier assaut avant l'arrivée des Grecs, de sorte que toute la gloire serait pour eux. Les Stratiens remarquèrent cette imprudence et en profitèrent. Ils établirent des embuscades dans des endroits convenables, laissèrent les Épirotes approcher des portes sans soupçon ; puis ils firent une sortie soudaine et les attaquèrent ; de leur côté, les troupes sortirent de leur embuscade et les assaillirent en même temps. Les Chaoniens qui formaient l'avant-garde, surpris ainsi complètement, furent mis en déroute et beaucoup furent massacrés ; tandis que les autres Épirotes s'enfuirent, après n'avoir fait que peu de résistance. Ils avaient tellement devancé leurs alliés grecs, que ni la division de droite ni celle de gauche ne connaissait la bataille, avant que les barbares en fuite ; vivement poursuivis par les Akarnaniens, la leur eussent apprise. Alors les deux divisions se réunirent, protégèrent les fugitifs, et arrêtèrent toute nouvelle poursuite, — les Stratiens évitant d'en venir aux mains avec elles avant l'arrivée des autres Akarnaniens. Toutefois ils tourmentèrent sérieusement les forces de Knêmos ; en frondant à distance, exercice dans lequel les Akarnaniens avaient une habileté supérieure. Knêmos ne se soucia pas de persévérer dans son attaque au milieu de circonstances aussi décourageantes. Aussitôt que la nuit fut arrivée, ce qui faisait qu'il n'y avait plus rien à craindre des frondeurs, il se retira sur le fleuve Anapos, à une distance de neuf à dix milles (14 kil. 500 m., - 16 kil). Sachant bien que la nouvelle de la victoire attirerait immédiatement d'autres forces akarnaniennes à l'aide de Stratos, il profita de l'arrivée de ses propres alliés akarnaniens d'Æniadæ (la seule ville du pays qui fût attachée à l'intérêt lacédæmonien) et chercha un abri près de leur ville. De là ses troupes se dispersèrent et retournèrent dans leurs patries respectives¹.

Pendant ce temps-là, la flotte péloponnésienne de Corinthe, qui avait été destinée à coopérer avec Knêmos à la hauteur de l'Akarnania, avait trouvé dans son passage des difficultés également inattendues et insurmontables. Réunissant

¹ Thucydide, II, 82 ; Diodore, XII, 48.

quarante-sept trirèmes de Corinthe, de Sikyôn et d'autres villes, avec un corps de soldats à bord et des bâtiments pour les provisions qui l'accompagnaient, — elle partit du port de Corinthe et s'avança le long de la côte septentrionale de l'Achaïa. Les chefs, qui n'avaient pas l'intention d'avoir affaire à Phormiôn et à ses vingt vaisseaux à Naupaktos, n'imaginèrent jamais qu'il se hasarderait à attaquer un nombre tellement supérieur. En conséquence, les trirèmes furent disposées plutôt comme transport pour des soldats nombreux qu'en vue d'un combat naval, — et avec peu d'attention apportée au choix de rameurs habiles¹.

Excepté dans le combat près de Korkyra, et là seulement en partie, — les Péloponnésiens n'avaient jamais encore fait une épreuve réelle de la puissance maritime athénienne, au point d'excellence qu'elle avait atteint. Conservant eux-mêmes l'ancien mode non perfectionné de combattre et de manœuvrer les vaisseaux sur mer, ils n'avaient aucune idée pratique du degré auquel il avait été remplacé par l'éducation athénienne. Chez les Athéniens, au contraire, non seulement les marins en général avaient un sentiment invétéré de leur propre supériorité, — mais Phormiôn en particulier, le plus capable de tous leurs capitaines, familiarisait toujours ses hommes avec la conviction qu'il n'était pas possible qu'aucune flotte péloponnésienne, quelque considérable qu'elle fût, pût combattre contre eux avec succès². Conséquemment les amiraux corinthiens, Machaôn et ses deux collègues, furent surpris de voir que Phormiôn avec sa petite escadre athénienne, au lieu de rester en sûreté à Naupaktos, s'avançait en ligne parallèle avec eux et guettait leurs progrès jusqu'à ce qu'ils fussent sortis du golfe de Corinthe pour entrer dans une mer plus ouverte. Après s'être avancés le long de la côte septentrionale du Péloponnèse, jusqu'à Patræ, en Achaïa, ils changèrent alors leur course et se portèrent au nord-ouest, afin de se rendre vers la côte étolienne, dans leur marche vers l'Akarnania. Toutefois, en faisant ce mouvement, ils s'aperçurent que Phormiôn courait sur eux de Chalkis et de l'embouchure du fleuve Euênos ; et alors ils découvrirent pour la première fois qu'il se disposait à les attaquer. Déconcertés par l'incident, et peu portés à un combat naval dans la mer large et ouverte, ils modifièrent leur plan de passage, retournèrent à la côte du Péloponnèse et mirent en panne pour la nuit à quelque point voisin de Rhion, endroit où le détroit est le plus resserré. Leur mise en panne n'était qu'une feinte destinée à tromper Phormiôn et à l'engager à retourner pour la nuit à sa propre côte ; en effet, dans le courant de la nuit ils quittèrent leur station et essayèrent de traverser la largeur du golfe, là où il était voisin du détroit et relativement resserré, avant que Phormiôn pût courir sur eux. Et si le capitaine athénien fût réellement retourné pour faire une station de nuit sur sa propre côte, ils auraient probablement gagné la côte ætolienne ou septentrionale sans être aucunement molestés en pleine mer. Mais il guetta leurs mouvements de près, tint la mer toute la nuit, et fut ainsi en mesure de les attaquer au milieu du canal, même pendant le court passage près du détroit, aux premières lueurs du matin³. En le voyant approcher, les amiraux corinthiens

¹ Thucydide, II, 83. Cf. le discours de Knêmos, c. 87. L'inhabileté des rameurs est mentionnée (c. 84).

² Thucydide, II, 88.

Ce passage est non seulement remarquable en ce qu'il présente la persuasion frappante que les Athéniens avaient de leur propre supériorité navale, mais encore en ce qu'il révèle la communication franche et intime entre le capitaine athénien et ses marins, — communication qui dominait et déterminait d'une manière si forte les sentiments de ces derniers. Cf. ce qui est dit relativement au Syracusain Hermokratês, Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 30.

³ Thucydide, II, 83.

Il y a une difficulté considérable à comprendre clairement ce qui est fait ici, surtout ce que signifient les mots οὐκ ἔλαθον νυκτός ὑφορμισάμενοι, mots que le Scholiaste expliquait comme si le nominatif de ἔλαθον était Ἀθηναῖοι, tandis que la construction naturelle de la phrase, aussi bien que les probabilités du fait, amène les meilleurs commentateurs à considérer οἱ Πελοποννήσιοι comme le nominatif de ce verbe. Toutefois, la remarque du Scholiaste nous prouve que la difficulté de comprendre la phrase date de l'antiquité.

Le Dr Arnold (dont l'explication est adoptée par Poppo et Goeller) dit : *Les deux flottes s'avançaient parallèlement l'une à l'autre le long des rivages opposés du golfe corinthien. Mais même quand elles furent sorties du détroit, à Rhion, les rivages opposés étaient encore si rapprochés, que les Péloponnésiens espéraient traverser sans obstacle, s'ils pouvaient tromper les Athéniens, quant à l'endroit où ils mettaient en panne pour la nuit, assez pour les engager soit à s'arrêter trop tôt, soit à s'avancer trop loin, afin qu'ils ne fassent pas exactement en face d'eux pour intercepter le passage. S'ils pouvaient amener les Athéniens à croire qu'ils avaient l'intention de s'avancer pendant la nuit au delà de Patræ, il était vraisemblable que la flotte athénienne continuerait sa propre marche le long du rivage septentrional, pour être prête à les intercepter quand ils s'efforceraient de se diriger vers l'Akarnania. Mais les Athéniens, sachant qu'ils s'étaient arrêtés à Patræ, s'arrêtèrent eux-mêmes à Chalkis, au lieu d'aller plus loin vers l'ouest ; et ainsi ils se trouvèrent presque en face, de sorte que les Péloponnésiens n'eurent pas le temps de faire plus de la moitié du chemin avant d'être rencontrés par leur vigilant ennemi.*

Cette explication ne me paraît pas satisfaisante, et elle ne tient pas compte de tous les faits du cas. La première pensée des Péloponnésiens était que Phormiôn n'oserait pas les attaquer du tout ; conséquemment, après être arrivés à Patræ, ils se dirigèrent de là en traversant le golfe jusqu'à l'embouchure de l'Euênos, — manière naturelle de procéder selon la navigation ancienne, — en allant dans la direction de l'Akarnania. Pendant qu'ils étaient ainsi en train de franchir le golfe, ils aperçurent Phormiôn qui courait sur eux de l'Euênos ; ce fut une surprise pour eux ; et comme ils désiraient éviter une bataille au milieu du canal, ils renoncèrent à avancer plus loin ce jour-là, dans l'espoir de pouvoir tromper Phormiôn au sujet de leur station de nuit. Ils feignirent de s'arrêter la nuit sur le rivage entre Patræ et Rhion, près de la partie resserrée du détroit ; mais, en réalité, ils *filèrent le câble, abandonnèrent l'ancre, et prirent le large pendant la nuit* (comme dit M. Bloomfield), dans l'espérance de franchir le plus court passage à la faveur des ténèbres, avant que Phormiôn pût venir sur eux. Qu'ils doivent avoir agi ainsi, c'est ce que prouve ce fait, que la bataille subséquente fut livrée le matin dans le milieu du canal très peu de temps après l'aube (nous le savons par ce que dit Thucydide au sujet de la brise du golfe, que Phormiôn attendait avant de commencer l'attaque). Si Phormiôn était retourné à Chalkis, ils auraient probablement réussi ; mais il doit avoir tenu la mer toute la nuit, ce qui était la conduite naturelle d'un capitaine violant déterminé à ne pas laisser les Péloponnésiens traverser sans combattre ; de sorte qu'il fut sur eux dans le milieu du canal immédiatement après le lever du jour.

En rapprochant les unes des autres toutes les assertions de Thucydide, nous pouvons être convaincus que telle est la manière dont les faits se sont passés. Mais quant au sens précis de ὑφορμισάμενοι, j'avoue que je n'en suis pas certain ; Haack dit qu'il signifie *clam appellere ad littus*, mais ici, je crois, ce sens ne va pas ; car les Péloponnésiens ne désiraient pas, et dans le fait ils ne pouvaient guère espérer, cacher à Phormiôn l'endroit où ils mettaient en panne pour la nuit, et lui faire supposer qu'ils s'arrêtaient à quelque point de la côte à l'ouest de Patrie, quand en réalité ils passaient la nuit à Patræ, — ce qui est ce que suppose le Dr Arnold. Le rivage à l'ouest de Patræ fait une courbure au sud-ouest (formant le golfe de Patras), de sorte que la distance du côté septentrional (ou Ætolien et Akarnanien) du golfe devient pendant un temps considérable de plus en plus longue, et que les Péloponnésiens s'imposaient ainsi une plus longue traversée, augmentant la difficulté de passer sans une bataille. Mais on peut raisonnablement supposer que ὑφορμισάμενοι signifie (surtout uni à οὐκ ἔλαθον) *prenant une station de nuit simulée ou imparfaite*, dans laquelle ils n'avaient pas réellement l'intention de rester toute la nuit, et qu'on pouvait quitter dans un court délai et facilement. La préposition ὑπό en composition aurait ainsi le sens non de secrètement (*clam*), mais de simulacre d'action, c'est-à-dire accomplir seulement les formes d'un acte dans le dessein de faire une fausse impression (comme ὑποφέρειν, Xénophon, *Helléniques*, IV, 73), M. Bloomfield propose par conjecture ἀφορμισάμενοι, signifiant *que les Péloponnésiens abandonnèrent leurs ancres pendant la nuit* ; je n'ai pas foi dans la conjecture, mais je crois qu'il a tout à fait raison quand il suppose que les Péloponnésiens abandonnèrent réellement leurs ancres pendant la nuit.

Il reste un autre point auquel il faut faire attention. La bataille s'engagea *κατὰ μέσον τὸν πορθμόν*. Or, il n'est pas nécessaire de comprendre cette expression comme faisant allusion à la partie la plus étroite de la mer, ou au détroit, d'une manière rigoureuse et précise, c'est-à-dire à la ligne de sept stades entre Rhion et Antirrhion. Mais je crois que nous devons comprendre qu'elle signifie une portion de mer à peu de distance du détroit à l'ouest, où la largeur, quoique plus grande que

rangèrent leurs trirèmes en cercle avec les proues en dehors, — comme les rayons d'une roue. Le cercle fut fait aussi large qu'il pouvait l'être sans laisser aux navires agresseurs athéniens l'occasion de pratiquer la manœuvre du *diekplous*¹, et l'espace intérieur était suffisant non seulement pour les navires de provisions, mais encore pour cinq trirèmes d'élite, qui étaient tenues comme réserve pour se lancer au besoin par les intervalles laissés entre les trirèmes extérieures.

C'est dans cette position qu'ils furent trouvés et attaqués peu après l'aurore par Phormiôn, qui courut sur eux avec ses vaisseaux en une seule file, tous admirables voiliers, et son propre vaisseau en tête ; à tous il était rigoureusement défendu d'attaquer avant qu'il donnât le signal. Il rama rapidement autour du cercle péloponnésien, approchant des proues de leurs vaisseaux aussi près que possible, et faisant constamment semblant d'être sur le point d'en venir aux mains. En partie par l'intimidation que causa cette manœuvre, tout à fait nouvelle pour les Péloponnésiens, — en partie par la difficulté naturelle, que connaissait bien Phormiôn, de conserver chaque vaisseau dans la position exacte qu'il occupait, — l'ordre du cercle, tant en dedans qu'en dehors, ne tarda pas à être dérangé. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant qu'un nouvel allié vint à sors aide, allié sur lequel il comptait, en différant son attaque réelle jusqu'à ce que cet incident favorable se présentât. La forte brise de terre venant du golfe de Corinthe, qui avait coutume de s'élever peu après l'aurore, s'abattit sur la flotte péloponnésienne avec sa violence ordinaire, à un moment où déjà fléchissait un peu la fermeté de son ordre, et écarta plus que jamais ses vaisseaux de leur position convenable qu'ils occupaient l'un auprès de l'autre. Les trirèmes commencèrent à s'aborder, ou s'enchevêtrèrent dans les transports de provisions ; de sorte que dans chaque vaisseau les hommes du bord étaient obligés de repousser leurs voisins de chaque côté avec des gaffes, — non sans de grands cris et de mutuels reproches, qui empêchaient à la fois d'entendre les ordres du capitaine et la voix ou le chant qu'employait le keleustês pour encourager les rameurs et les maintenir en mesure. De plus, la brise fraîche avait occasionné sine telle houle, que ces rameurs, inhabiles dans toute circonstance, ne pouvaient dégager leurs rames de l'eau, et les pilotes perdaient ainsi tout empire sur leurs vaisseaux². Le moment critique était venu alors, et

celle du détroit lui-même, n'est pas encore aussi grande qu'elle le devient dans la ligne tirée au nord de Patrie. Nous ne pouvons comprendre *νορθμός* (comme le font MM. Bloomfield et Poppo, — V. la note du dernier sur les Scholies) comme voulant dire simplement *trajectus*, — c'est-à-dire le passage à travers même la partie la plus large du golfe de Patras, et le passage cité du c. 86 ne nous oblige pas de le comprendre ainsi. *Πορθμός* dans Thucydide signifie un détroit, ou passage resserré de mer, et Poppo lui-même admet que Thucydide l'emploie toujours ainsi ; et il ne serait pas raisonnable de croire qu'il appellerait la ligne de mer traversant le golfe, de Patrie à l'embouchure de l'Euenos, un *νορθμός*. V. la note de Goeller sur ce point.

¹ Thucydide, II, 86. Le principal objet de la rapide trirème athénienne était de pousser son éperon contre quelque partie faible du vaisseau de l'adversaire, la poupe, le côté ou les rames, — non contre l'éperon, qui était fortement construit aussi bien pour la défense que pour l'attaque. Par conséquent, l'Athénien, ramant entre les intervalles de la ligne de l'ennemi, et arrivant ainsi à l'arrière, faisait rapidement volte-face, et avait la facilité, avant que le vaisseau ennemi pût changer de position, de le frapper soit dans la poupe, soit dans quelque partie faible. Cette manœuvre s'appelait le *diekplous*. Son succès dépendait naturellement de la précision et de la rapidité extrêmes des mouvements du vaisseau athénien, si supérieur sous ce rapport à son adversaire, non seulement pour la construction meilleure du vaisseau, mais encore pour l'excellence des rameurs et des timoniers.

² V. une note du docteur Arnold sur ce passage de Thucydide, relative au Keleustês et à ses fonctions ; aux passages qu'il indique comme exemples, j'en ajouterai deux autres de Plaute, *Mercat.*, IV, 2, 5, et *Asinaria*, III, 1, 15.

Phormiôn donna le signal de l'attaque. Il commença par se jeter sur un des vaisseaux de l'amiral et le désespara, — ensuite ses camarades en attaquèrent d'autres avec un égal succès, — de sorte que les Péloponnésiens, confondus et terrifiés, n'essayèrent guère de résister, mais rompirent leur ordre et cherchèrent leur salut dans la fuite. Ils -se réfugièrent en partie à Patræ, en partie à Dymê, en Achaïa, poursuivis par les Athéniens qui, après avoir à peine perdu un homme, prirent douze trirèmes, -enlevèrent presque tous les équipages, — et firent voile avec eux jusqu'à Molykreion ou Antirrhion, le cap septentrional situé à l'entrée étroite du golfe corinthien, en face du cap correspondant appelé Rhion, en Achaïa. Après avoir érigé à Antirrhion un trophée pour la victoire, en consacrant à Poseidôn une des trirèmes prises, ils retournèrent à Naupaktos, tandis que les vaisseaux Péloponnésiens longèrent la côte depuis Patræ jusqu'à Kyllênê, le principal port dans le territoire de l'Elis. Ils y furent bientôt après rejoints par Knêmos, qui passait avec son escadre en revenant de Leukas¹.

Si nous comprenons la construction d'une trirème ancienne, nous verrons à la fois, d'abord, combien le Keleustês était essentiel pour maintenir les rameurs dans une action harmonieuse, — ensuite quelle différence immense a dû exister entre des rameurs exercés et des rameurs non exercés. La trirème avait en tout cent soixante-dix rameurs, distribués en trois rangs. Le rang supérieur, appelé Thranitæ, comptait soixante-deux hommes, ou trente et un de chaque côté ; le rang du milieu, ou Zygitæ, et le dernier rang, ou Thalamitæ, comprenaient chacun cinquante-quatre hommes, soit vingt-sept de chaque côté. Outre ces rangs, chaque trirème avait un certain nombre, vraisemblablement trente environ, de rames supplémentaires, dont devait se servir les epibatæ, on soldats servant à bord, dans le cas où des rameurs seraient tués, ou des rames brisées. Chaque rang de rameurs était réparti dans toute la longueur du vaisseau, de l'avant à l'arrière, ou du moins dans sa plus grande partie ; mais les bancs du rang plus haut n'étaient point placés exactement dans la ligne perpendiculaire au-dessus des rangs inférieurs. Naturellement les rames des thranitæ, ou banc supérieur, étaient les plus longues ; celles des thalamitæ, ou banc le plus bas, les plus courtes ; celles des zygitæ, d'une longueur intermédiaire. Chaque rame n'était maniée que par un seul homme. Les thranitæ, comme ayant les plus longues rames, avaient la plus rude besogne, et recevaient une paye de beaucoup supérieure. Quelle était la longueur des rames appartenant aux divers rangs, c'est ce que nous ignorons ; mais quelques-unes des rames supplémentaires paraissent avoir eu environ quinze pieds (4 mètr. 57 cent.) de long.

Ce qui est avancé ici paraît être assez hier, prouvé, surtout par les inscriptions découvertes à Athènes il y a peu d'années, et qui sont si remplies de renseignements relativement à la marine athénienne, — et par le commentaire instructif annexé à ces instructions par M. Bœckh, *Seewesen der Athener*, ch. IX, p. 91, 104, 115. Suis il y a encore, relativement à l'équipement d'une ancienne trirème, bien des choses qui ne sont pas prouvées et que l'on conteste.

Or, il n'y avait que la voix dit keleustês pour maintenir tous ces cent soixante-dix rameurs en mesure avec leurs coups d'aviron. Avec des rames de différente longueur, et tant de rameurs, cela n'a pas dû être chose facile ; et apparemment tout à fait impossible, à moins que les rameurs ne fussent exercés à agir de concert. La différence entre ceux qui étaient exercés ainsi et ceux qui ne l'étaient pas, doit avoir été immense (cf. Xénophon, *Æconomic.*, VIII, 8). Nous pouvons nous imaginer la différence qui existait entre les vaisseaux de Phormiôn et ceux de ses ennemis, et la difficulté qu'avaient ces derniers à lutter contre la houle de la mer, — quand nous lisons cette description de la trirème ancienne.

Environ deux cents hommes, c'est-à-dire, cent soixante-dix rameurs et trente surnuméraires, pour la plupart epibatæ on hoplites servant à bord, outre le pilote, l'homme à l'avant du vaisseau, le keleustês, etc., probablement une demi-douzaine d'officiers, — formaient l'équipage d'une trirème cf. Hérodote, VIII, 17 ; VII, 184, où il compte les trente epibatæ en sus des deux cents. Le docteur Arnold pense qu'au commencement de la guerre du Péloponnèse, les epibatæ à bord d'une trirème athénienne n'étaient pas plus de dix ; mais ceci ne semble pas tout à fait prouvé ; voir sa note sur Thucydide, III, 95.

Les galères vénitiennes dans le treizième siècle étaient montées par le même nombre d'hommes environ. *Les galères vénitiennes du convoi de Flandre devaient être montées par deux cents hommes libres, dont cent quatre-vingts rameurs et douze archers. Les arcs ou balistes furent prescrits en 1333 pour toutes les galères de commerce armées.* (Depping, *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe*, vol. I, p. 163).

¹ Thucydide, II, 84.

Ces deux incidents que nous venons de raconter, ainsi que leurs détails, — l'échec de Knêmos et de son armée devant Stratos, et la défaite de la flotte péloponnésienne par Phormiôn, — donnent lieu à quelques remarques intéressantes. Le premier des deux montre la grande infériorité des Épirotes comparée aux Grecs, et même à la portion des Grecs la moins avancée, — sous le rapport des qualités de l'ordre, de la discipline, de la fermeté et du pouvoir de coopérer polir un dessein combiné. La confiance du succès est poussée chez eux jusqu'à une témérité puérile, de sorte qu'ils méprisent les précautions les plus ordinaires soit dans la marche, soit dans l'attaque ; tandis que les divisions grecques, à leur droite et à leur gauche, ne sont jamais assez enorgueillies pour négliger l'un ou l'autre. Si, sur terre, nous découvrons ainsi la supériorité inhérente aux Grecs sur les Épirotes qui éclate involontairement, — de même dans le combat naval nous rie sommes pas moins frappé de l'étonnante supériorité des Athéniens sur leurs adversaires ; supériorité, à vrai dire, inhérente à eux, telle que celle des Grecs sur les Épirotes, mais dans ce cas dépendant d'un travail préalable, de l'exercice et d'un talent inventif, d'un côté, comparés à la négligence et à la routine surannée de l'autre. Nulle part l'importance extraordinaire de cette science de la navigation, que les Athéniens avaient graduellement acquise par des années d'une pratique perfectionnée, ire paraît marquée aussi clairement que dans ces premières batailles de Phormiôn. Elle devient insensiblement moins apparente à mesure que nous avançons dans la guerre, vu que les Péloponnésiens font des progrès, en apprenant cette science comme les Russes sous Pierre le Grand apprirent l'art de la guerre des Suédois, sous Charles XII, — tandis que les trirèmes athéniennes et leurs équipages semblent devenir moins choisis et moins efficaces, même avant le terrible désastre éprouvé à Syracuse, et que les unes sont détériorées et les autres dégénérés d'une manière irréparable après ce malheur.

Les circonstances de ce mémorable combat naval ne parurent à personne aussi incompréhensibles qu'aux Lacédæmoniens. Ils avaient bien entendu parler de la science navale d'Athènes, mais ils ne l'avaient jamais éprouvée, et ils n'en pouvaient comprendre la signification ; de sorte qu'ils n'imputèrent la défaite qu'à une honteuse lâcheté, et qu'ils envoyèrent l'ordre plein d'indignation à Knêmos, à Kyllênê, de prendre le commandement, d'équiper une flotte meilleure et plus considérable, et de réparer ce déshonneur. On envoya trois commissaires spartiates, — Brasidas, Timokratês et Lykophrôn, — chargés de l'aider de leurs avis et de leurs efforts, en appelant des contingents maritimes des différentes cités alliées. Ainsi, sous l'impression du ressentiment général causé par la récente défaite, une flotte considérable de soixante-dix-sept trirèmes fut promptement rassemblée à Panormos, port d'Achaïa, près du promontoire de Rhion et immédiatement dans la partie intérieure du golfe. Une armée de terre fut également réunie au même endroit de la côte, pour aider les opérations de la flotte.

Ces préparatifs n'échappèrent pas à la vigilance de Phormiôn, qui transmit à Athènes la nouvelle de sa victoire, et en même temps sollicita avec instance des renforts pour lutter contre la force croissante de l'ennemi. Immédiatement les Athéniens envoyèrent vingt nouveaux vaisseaux le rejoindre. Cependant ils furent amenés par les prières d'un Krêtois, nommé Nikias, leur proxenos à Gortyne, à lui permettre de conduire les vaisseaux d'abord en Krête, sur la foi de la promesse qu'il fit de réduire la ville ennemie de Kydonia. Il avait fait cette promesse comme faveur particulière aux habitants de Polichna, ennemis de frontière de Kydonia ; mais quand la flotte arriva, il fut hors d'état de la remplir ;

on n'effectua rien que le ravage des terres kydoniennes, et les vents et le temps contraires empêchèrent longtemps la flotte de s'en aller¹. Ce funeste avis de détourner la flotte de sa course directe pour rejoindre Phormiôn prouve combien les conseils d'Athènes commençaient à souffrir de la perte de Periklès, qui était alors justement attaqué de sa dernière maladie, et qui mourut peu de temps après. La facilité à être séduit par de nouvelles entreprises et par des projets d'acquisition, contre laquelle il avait si énergiquement prévenu ses concitoyens, commençaient même à ce moment à manifester ses désastreuses conséquences².

La perte de ce temps précieux fit que Phormiôn se trouva avec ses vingt premières trirèmes seules, ayant en face de lui les forces de l'ennemi largement accrues, — soixante-dix-sept trirèmes avec une armée de terre considérable pour les soutenir : la dernière qui n'était pas un médiocre appui dans la guerre ancienne. Il se posta près du cap Antirrhion, ou Rhion de Molykreion, comme on l'appelait, — le promontoire septentrional, vis-à-vis de l'autre promontoire appelé également Rhion, sur la côte d'Achaïa. La ligne entre ces deux caps, vraisemblablement d'une largeur d'environ un mille anglais (1.600 mètres), forme l'entrée du golfe corinthien. L'armée messénienne de Naupaktos l'accompagnait et 7e servait sur terre. Mais il resta en dehors du golfe, désireux de combattre dans un espace de mer large et ouvert, ce qui était essentiel à la manœuvre athénienne ; tandis que ses adversaires, de leur côté, restèrent en deçà du cap achæen, par la raison correspondante, — ils sentaient que la mer étroite leur était avantageuse, en rendant la bataille navale semblable à une bataille de terre, et en effaçant toute supériorité d'habileté nautique³. Si nous retournons au cas de la bataille de Salamis, nous trouvons qu'un espace étroit était compté à cette époque comme la meilleure de toutes les protections pour une flotte plus petite contre une plus grande. Mais tel avait été le changement complet de sentiment, occasionné par le système de manœuvres introduit depuis cette époque dans l'armée navale athénienne, que maintenant un vaste espace de mer n'est pas moins désiré par Phormiôn que redouté par ses ennemis. La pratique perfectionnée d'Athènes a opéré une révolution dans la guerre navale.

Pendant six ou sept jours successifs, les deux flottes furent rangées en face l'une de l'autre, — Phormiôn s'efforçant d'attirer les Péloponnésiens en dehors du golfe, tandis que de leur côté ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour l'amener en dedans⁴. Pour lui, chaque jour de retard était un avantage, puisqu'il lui donnait la chance de voir arriver ses renforts ; pour cette même raison, les commandants péloponnésiens étaient impatients de hâter l'engagement, et ils finirent, pour l'y forcer, par avoir recours à un plan bien combiné. Mais malgré l'immense supériorité numérique, le découragement et la répugnance qui régnaient parmi leurs marins, dont beaucoup avaient été les victimes mêmes de la récente défaite, étaient tels que Knêmos et Brasidas durent employer des exhortations énergiques. Ils insistèrent sur la perspective favorable qui s'ouvrait devant eux — en indiquant que la dernière bataille avait été perdue seulement à cause d'une mauvaise direction et d'imprudence, ce qui serait corrigé dans l'avenir, — et en faisant appel à la bravoure naturelle du guerrier péloponnésien. Ils finirent en les avertissant que, si ceux qui se conduiraient bien dans la

¹ Thucydide, II, 85.

² Thucydide, I, 144.

³ Thucydide, II, 86-89 : cf. VII, 36-49.

⁴ Thucydide, II, 86.

prochaine bataille devaient recevoir un honneur mérité, les moins zélés seraient punis assurément¹ : argument rarement touché par les généraux anciens dans leurs harangues à la veille d'une bataille, et démontrant d'une manière évidente la répugnance d'un grand nombre des marins péloponnésiens, qui avaient été amenés à ce second engagement surtout par l'ascendant et les ordres énergiques de Sparte. C'est à cette répugnance que Phormiôn fit formellement allusion, dans les exhortations encourageantes que de son côté il adressa à ses hommes : car eux aussi, malgré leur confiance habituelle en mer, fortifiée par la victoire récente, étaient découragés par l'exiguïté de leur nombre. Il leur rappela leur longue pratique et leur conviction bien fondée de leur supériorité sur mer, que ne pouvait contrebalancer aucune supériorité de forces, surtout chez un ennemi qui avait conscience de sa propre faiblesse. Il les invita à montrer comme d'habitude leur discipline et leur prompt intelligence des ordres, et surtout il leur recommanda d'accomplir leurs mouvements réguliers dans un silence absolu pendant la bataille même², — silence utile dans toutes les opérations de la guerre, et essentiel à la conduite convenable d'un combat sur mer. L'idée d'un silence complet à bord des vaisseaux athéniens pendant la durée d'un combat naval, est non seulement frappante comme trait dans le tableau ; mais c'est encore une des preuves les plus puissantes de la force de l'empire sur soi-même et des habitudes militaires qui dominaient chez ces marins citoyens.

La position habituelle de la flotte péloponnésienne à la hauteur de Panormos était en deçà du détroit, mais presque en face de sa largeur, — vis-à-vis de Phormiôn, qui était sur le côté extérieur du détroit, aussi bien qu'à la hauteur du cap opposé ; conséquemment dans la ligne péloponnésienne, l'aile droite occupait le côté nord ou nord-est vers Naupaktos. Knêmos et Brasidas résolurent alors de faire un mouvement en avant en remontant le golfe, comme pour marcher contre cette ville, qui était la principale station athénienne. Sachant que Phormiôn serait dans la nécessité de venir à la défense de la ville, ils espéraient le clouer sur place et le forcer à combattre tout près de la terre, où la manœuvre athénienne serait inutile. En conséquence, ils commencèrent ce mouvement de bonne heure le matin, marchant rangés sur quatre vaisseaux de front vers la côte méridionale de l'intérieur du golfe. L'escadre de droite, sous le Lacédæmonien Timokratês, était à l'avant-garde, suivant sa position naturelle³, et l'on avait pris soin d'y placer vingt des meilleurs voiliers, puisque le succès du plan d'action, on le savait d'avance, dépendait de leur célérité. Comme ils l'avaient prévu, Phormiôn, aussitôt qu'il vit leur mouvement, embarqua ses hommes, et s'avança dans l'intérieur du détroit, bien qu'avec une extrême répugnance ; car les Messéniens étaient sur le rivage à côté et le long de lui, et il savait que Naupaktos, avec les femmes et les familles qu'elle renfermait, et une longue enceinte de murs, était complètement sans défense⁴. Il rangea ses vaisseaux en ligne de bataille, les uns à la suite des autres, probablement son propre vaisseau étant à la tête ; et il rasa la terre dans la direction de Naupaktos, tandis que les Messéniens, marchant sur le rivage, restaient près de lui.

¹ Thucydide, II, 87.

² Thucydide, II, 89.

³ Thucydide, II, 90. Matthiæ, dans sa grammaire (sect. 584), dit que ἐνὶ τεσσάρων signifie *quatre en profondeur*, et il cite ce passage de Thucydide comme exemple à l'appui. Mais les mots signifient certainement ici quatre de front, bien que l'on doive se rappeler qu'une colonne de quatre de front se trouve, quand elle est formée en ligne, avoir quatre de profondeur.

⁴ Thucydide, III, 102.

Les deux flottes s'avançaient ainsi dans la même direction, et vers le même point, — les Athéniens le long et tout près de la côte, — les Péloponnésiens un peu plus au large¹. Les derniers avaient alors amené Phormiôn dans la position qu'ils désiraient, cloué contre la terre, sans emplacement pour manœuvrer. Soudain on donna le signal, et toute la flotte péloponnésienne, faisant front à gauche, quitta la colonne pour se mettre en ligne, et au lieu de continuer à s'avancer le long de la côte, elle se dirigea rapidement avec les proues tournées vers le rivage pour en venir aux mains avec les Athéniens. L'escadre de droite des Péloponnésiens, qui occupait le côté dans la direction de Naupaktos, était chargée spécialement du devoir d'enlever aux Athéniens toute possibilité de s'y sauver ; les meilleurs vaisseaux ayant été placés à la droite pour cet objet important. Autant qu'il dépendait des commandants, le plan d'action réussit complètement ; les Athéniens furent jetés dans une situation où la résistance était impossible, et ils n'eurent pas d'autre chance de salut que la fuite. Mais ils étaient tellement supérieurs par la rapidité des mouvements même aux meilleurs Péloponnésiens, que onze vaisseaux, les premiers des vingt, trouvèrent précisément le moyen de fuir² avant que l'aile droite de l'ennemi les enfermât entre elle et le rivage, et se rendirent en toute hâte à Naupaktos. Les neuf autres vaisseaux furent poussés et jetés à la côte avec un dommage sérieux, — leurs équipages furent tués en partie, et en partie s'échappèrent à la nage. Les Péloponnésiens remorquèrent une trirème avec son équipage entier, et quelques autres vides. Mais plus d'une de ces trirèmes fut sauvée par la bravoure des hoplites messéniens qui, malgré leur lourde armure, entrèrent dans la mer, montèrent à bord de ces bâtiments, et, en combattant du haut des ponts, repoussèrent l'ennemi même après que les cordes avaient été réellement attachées, et qu'on avait commencé l'opération de la remorque³.

La victoire des Péloponnésiens paraissait assurée. Tandis que leur gauche et leur centre étaient occupés ainsi, les vingt vaisseaux de leur aile droite quittèrent le reste de la flotte, afin de poursuivre les onze vaisseaux athéniens fugitifs qu'ils n'avaient pu intercepter. Dix de ces derniers se réfugièrent dans le port de Naupaktos, et là ils se mirent en attitude de défense près du temple d'Apollon, avant qu'aucun de ceux qui les poursuivaient pût approcher, tandis que le onzième, un peu moins agile, fut presque rejoint par l'amiral lacédémonien qui, à bord d'une trirème leukadienne, marchait beaucoup en avant de ses compagnons, dans l'espoir de s'emparer au moins de cette unique proie. Il se trouva qu'un bâtiment marchand était à l'ancre, à l'entrée du port de Naupaktos. Le capitaine athénien dans sa fuite remarquant que le vaisseau leukadien était seul pour le moment, saisit l'occasion favorable pour faire une manœuvre hardie et rapide. Il rama avec célérité autour du bâtiment marchand, dirigea sa trirème de manière à rencontrer la leukadienne qui avançait, et poussa son éperon contre elle, par le travers, avec un choc si violent qu'il la désempara sur-le-champ. Son commandant, l'amiral lacédémonien Timokratês, fut frappé d'une telle douleur à cette catastrophe inattendue, qu'il se tua aussitôt ; il tomba par dessus le bord dans le port. Les vaisseaux aussi qui venaient par derrière à la poursuite furent si étonnés et si effrayés à cette vue, que les hommes, baissant

¹ Par rapport à la description de ce mouvement, v. l'appendice ajouté au présent chapitre.

² Thucydide, II, 90. Les mots de l'historien marquent combien ils l'échappèrent belle.

Ce que fit la flotte syracusaine contre celle des Athéniens dans le port de Syracuse, et les réflexions de l'historien à ce sujet, expliquent cette attaque des Péloponnésiens contre la flotte de Phormiôn (Thucydide, VII, 36).

³ Cf. la même bravoure montrée par les hoplites lacédémoniens à Pylos (Thucydide, IV, 14).

leurs rames, restèrent immobiles en cessant d'avancer ; tandis que quelques-uns se trouvèrent même à moitié échoués, par l'ignorance où ils étaient de la côte. D'autre part, les dix trirèmes athéniennes qui étaient clans le port furent exaltées outre mesure par cet incident, et un seul mot de Phormion suffit pour leur faire exécuter un mouvement en avant plein d'activité, et pour les lancer avec ardeur sur l'ennemi embarrassé ; les vaisseaux péloponnésiens, mis en désordre par la chaleur de la poursuite, et s'étant précisément arrêtés tout, à coup, ne pouvaient pas être remis en route promptement, et ils s'attendaient à rien moins qu'à une attaque renouvelée. D'abord, les Athéniens enfoncèrent les vingt vaisseaux de l'aile droite qui étaient à leur poursuite ; ensuite ils poussèrent leur avantage contre la gauche et le centre, qui s'étaient probablement rapprochés de la droite, de telle sorte qu'après une courte résistance toute la flotte fut mise en déroute, et s'enfuit en traversant le golfe jusqu'à sa première station de Panormos¹. Non seulement les onze vaisseaux athéniens réussirent ainsi à enfoncer, à terrifier et à repousser la flotte entière de l'ennemi, en s'emparant de six des trirèmes péloponnésiennes les plus rapprochées, — mais ils délivrèrent encore leurs propres vaisseaux qui avaient été poussés à la côte et pris dans la première partie de l'action. En outre, les équipages péloponnésiens subirent une perte considérable, tant en hommes tués qu'en prisonniers.

C'est ainsi que, malgré la disparité prodigieuse du nombre, mais aussi malgré le coup désastreux que les Athéniens avaient revu d'abord, Phormion finit par gagner une victoire complète ; victoire à laquelle les Lacédæmoniens même furent forcés de rendre témoignage, puisqu'ils furent obligés de demander une trêve pour rassembler et ensevelir leurs morts, tandis que les Athéniens, de leur côté, recueillirent les corps de leurs propres guerriers. Toutefois, les Péloponnésiens vaincus. se crurent encore en droit, comme marque de leur succès dans la première partie de l'action, d'ériger un trophée sur le Rhion d'Achaïa, où ils consacrèrent également la seule trirème athénienne qu'ils avaient pu emmener. Cependant ils furent si complètement dérouterés, — et en outre ils redoutèrent tellement le renfort attendu d'Athènes, — qu'ils profitèrent de la nuit pour se retirer, et s'avancer dans le golfe de Corinthe, tous, excepté les Leukadiens qui retournèrent chez eux.

Bientôt arriva le renfort, après ce malencontreux retard qui avait mis Phormion et la flotte entière bien près de leur ruine. Il assura son empire sur l'entrée du golfe et sur la côte d'Akarnania, où, les Péloponnésiens' n'avaient pas alors de forces navales. Pour établir complètement l'influence athénienne en Akarnania, il entreprit dans le courant de cet automne une expédition, en débarquant à Astakos, et en s'avancant dans l'intérieur du pays avec quatre cents hoplites athéniens et quatre cents Messéniens. Il fit envoyer en exil quelques-uns des principaux personnages de Stratos et de Koronta, qui étaient attachés aux intérêts péloponnésiens, tandis qu'un chef nommé Kynês, de Koronta, qui semble

¹ Thucydide, II, 92. Il est assez évident que les Athéniens défirent et repoussèrent non seulement les vingt vaisseaux péloponnésiens de l'aile droite, ou aile chargée de la poursuite, — mais encore la gauche et le centre. Autrement ils n'auraient pas été en état de reprendre les vaisseaux athéniens qui avaient été perdus au commencement de la bataille. Thucydide, il est vrai, ne mentionne pas expressément la gauche et le centre des Péloponnésiens comme suivant la droite dans sa poursuite vers Naupaktos. Mais nous pouvons présumer qu'ils agirent ainsi en partie, probablement sans se soucier de conserver beaucoup d'ordre, comme étant d'abord sous l'impression que la victoire était gagnée. Probablement donc il ne fut pas bien difficile de jeter la confusion parmi eux, quand les vingt vaisseaux de la droite furent battus et refoulés sur eux, — bien que même le nombre des trirèmes athéniennes victorieuses ne fut pas supérieur à onze.

avoir été jusqu'à ce moment en exil, fut rétabli dans sa ville natale. Le grand objet était d'assiéger et de prendre la puissante ville d'Æniadæ, près de l'embouchure de l'Achelôos, ville en mésintelligence avec les autres Akarnaniens, et attachée aux Péloponnésiens. Mais comme les eaux de l'Achelôos, en s'épandant au loin, rendaient ce siège impraticable pendant l'hiver, Phormiôn retourna à la station de Naupaktos. De là il partit pour Athènes vers la fin de l'hiver, ramenant avec lui les vaisseaux qu'il avait pris et ceux des prisonniers qui étaient des citoyens. Les derniers furent échangés homme pour homme contre les prisonniers athéniens qui étaient au pouvoir de Sparte¹.

Après avoir quitté la lutte navale à Rhion et s'être retirés à Corinthe, Knêmos et Brasidas furent persuadés par les Mégariens d'essayer, avant que la flotte se dispersât, l'expérience hardie d'une incursion soudaine sur le Peiræeus. La confiance avouée des Athéniens sur mer était telle que, tandis qu'ils gardaient amplement les côtes de l'Attique contre les corsaires, ils n'imaginaient pas la possibilité d'une attaque sur leur principal port. En conséquence, non seulement le Peiræeus n'était protégé par aucune chaîne en travers de l'entrée, mais il était même dépourvu de tout vaisseau régulier de garde monté et prêt. Les marins de l'armement péloponnésien qui se retirait, en arrivant à Corinthe, furent immédiatement débarqués et se mirent en marche ; d'abord ils franchirent l'isthme, puis se rendirent à Megara, — chaque homme portant son coussin², et sa rame avec la bride qui servait à fixer la rame dans le trou du bordage destiné à la recevoir et l'empêchait ainsi de glisser.

Il y avait dans Nisæa, le port de Megara, quarante trirèmes qui, bien que vieilles et hors de service, suffisaient pour une excursion si courte ; et les marins, immédiatement à leur arrivée, les mirent à flot et y montèrent. Cependant la terreur qu'on avait d'Athènes et de sa puissance était telle que quand le plan en vint à être exécuté réellement, le courage manqua aux Péloponnésiens, bien qu'il n'y eût rien pour les empêcher d'atteindre actuellement le Peiræeus. Sous le prétexte que le vent était contraire, ils se contentèrent de se rendre à la station de Budoron, dans file athénienne de Salamis placée vis-à-vis de la Mégaris, où ils surprirent et saisirent une garde de trois vaisseaux qui habituellement bloquaient le port de Megara, et ensuite ils débarquèrent dans file. Ils se répandirent sur une grande partie de Salamis, ravagèrent les propriétés, et s'emparèrent des personnes³ ainsi que des biens. Des fanaux firent immédiatement connaître, tant au Peiræeus qu'à Athènes, cette agression imprévue, qui occasionna dans les deux endroits un étonnement et une alarme extrêmes ; car les citoyens d'Athènes, qui ne comprenaient pas clairement le sens de ces signaux, s'imaginaient que le Peiræeus lui-même était tombé au pouvoir de l'ennemi. Toute la population courut au Peiræeus à l'aurore, et prit la mer avec toutes les trirèmes qui étaient prêtes. Mais les Péloponnésiens, connaissant le danger qui les menaçait, se hâtèrent de quitter Salamis avec leur butin et les trois vaisseaux

¹ Thucydide, II, 102, 103.

² Thucydide, II, 93. Sur ces mots il y a une lettre intéressante du Dr Bishop, publiée dans l'Appendice du Thucydide du Dr Arnold, vol. I. Ses remarques ὑπηρέσιον sont plus satisfaisantes que celles sur τροπωτήρ. Que le support de la rame fût formé par un tolet, ou entaille faite sur le plat-bord, ou par un trou pratiqué dans le bordage du vaisseau, il y a dû y avoir nécessairement dans les deux cas (puisqu'il ne semble pas qu'il y ait eu rien qui ressemble à ce que le Dr Bishop appelle un écrou), une courroie pour l'empêcher de glisser vers l'eau ; surtout pour les rames des thranitæ, ou rang supérieur de rameurs, qui nageaient à une si grande élévation (comparativement parlant) au-dessus de l'eau. L'explication donnée par Dr Arnold relativement au mot τροπωτήρ s'applique bien à un canot et non à une trirème. Le Dr Bishop montre que l'explication du but de l'ὑπηρέσιον, donnée par le Scholiaste, n'est point la vraie.

qu'ils avaient pris. La leçon fut salutaire aux Athéniens : dorénavant le Peiræeus eut une chaîne en travers de l'entrée du port et une garde régulière jusqu'à la fin de la guerre¹. Toutefois, quarante ans plus tard, nous le trouverons précisément veillé avec autant de négligence, et surpris avec beaucoup plus de hardiesse et de dextérité par le capitaine lacédæmonien Teleutias².

De même que pendant l'été de cette année, les Ambrakiotes avaient amené une grande multitude de tribus épirotiques pour envahir l'Akarnania, conjointement avec les Péloponnésiens, — de même pendant l'automne les Athéniens obtinrent du secours contre les Chalkidiens de Thrace du puissant prince barbare nommé plus haut, Sitalkês, roi des Thraces Odrysiens.

Parmi les nombreuses tribus, entre le Danube et la mer Ægée, — qui toutes portaient le nom générique de Thraces, bien que chacune eût en outre un nom spécial, — les Odrysiens étaient à cette époque les plus belliqueux et les plus puissants. Le roi odrysien Têrês, père de Sitalkês, s'«était servi de ce pouvoir pour subjuguier³ et rendre tributaire un grand nombre de ces différentes tribus, et en particulier celles dont la résidence était dans la plaine plutôt que dans les montagnes. Son empire, le plus considérable qui existât entre la mer Ionienne et le Pont-Euxin, s'étendait d'Abdêra, c'est-à-dire de l'endroit où le Nestos se jette dans la mer Ægée, à celui où le Danube se jette dans le Pont-Euxin ; bien qu'il paraisse qu'il faille y faire des déductions, puis qu'un grand nombre de tribus placées dans l'intervalle, et surtout des tribus des montagnes, ne reconnaissaient pas son autorité. Sitalkês lui-même avait envahi et vaincu quelques-unes des tribus pæoniennes qui rejoignaient les Thraces à l'ouest, entre l'Axios et le Strymôn⁴. Empire, dans le sens du roi odrysien, voulait dire tribut, présents, et forces militaires au besoin. Quant aux deux premières choses du moins, nous pouvons conclure qu'il en était abondamment fourni, puisque son neveu et successeur Seuthês (sous lequel le revenu s'augmenta et atteignit son maximum) recevait annuellement quatre cents talents en or et en argent comme tribut, et la même somme en divers présents, outre beaucoup d'autres présents d'articles manufacturés et d'ornements. Ces derniers venaient des colonies grecques sur la côte, qui en outre contribuaient largement au tribut, bien qu'on ne nous dise pas dans quelles proportions. Même des villes grecques, non situées en Thrace, envoyaient des présents pour expédier leurs objets de commerce, en qualité d'acheteurs du produit, du butin et des esclaves, acquis par des chefs ou des tribus thraces⁵. La résidence des Odrysiens proprement appelés ainsi, et des princes de cette tribu régnant alors sur un si grand nombre des autres tribus, paraît avoir été à l'intérieur à environ vingt jours de marche de Byzantion⁶, dans les régions supérieures de l'Hebros et du Strymôn, au sud du mont Hæmos, et au nord-est du Rhodopê. Les chefs odrysiens étaient unis par urge parenté plus ou moins éloignée avec ceux des tribus subordonnées, et par mariage même

¹ Thucydide, II, 94.

² Xénophon, *Helléniques*, V, 1, 19.

³ Thucydide, II, 29, 95, 96.

⁴ Thucydide, II, 99.

⁵ V. Xénophon, *Anabase*, VII, 3,16 ; 4, 2. Diodore (XII, 50) donne le revenu de Sitalkês comme montant à plus de mille talents par an. Cette somme ne diffère pas beaucoup de celle qui, selon Thucydide, formait la rente annuelle de Seuthês, successeur de Sitalkês, — revenu proprement ainsi nommé, et présents, pris ensemble.

Des commerçants de Parion, sur la côte asiatique de la Propontis, sont au nombre de ceux qui viennent avec des présents chez le roi odrysien Mèdokos (Xénophon, *ut supra*).

⁶ Xénophon, *Anabase*, I. c.

avec les princes scythes au nord du Danube : le prince scythe Ariapeithês¹ avait épousé la fille de l'Odryzien Têrês, le premier qui étendit la domination de sa tribu sur une portion considérable de la Thrace.

L'état naturel des tribus thraces, — aux yeux d'Hérodote, permanent et incorrigible, — était la désunion et l'impossibilité de fournir une association politique. Si une telle association était possible (dit l'historien), elles seraient assez fortes pour vaincre toutes les autres nations, — bien que Thucydide les considère comme de beaucoup inférieures aux Scythes. La domination odrysienne n'avait probablement pas atteint, à l'époque où Hérodote fit ses recherches, le même développement que décrit Thucydide dans la troisième année de la guerre du Péloponnèse, et qui donnait à ces tribus une union, partielle il est vrai, et temporaire, mais telle qu'ils n'en connurent jamais de pareille, ni avant ni après. Nous avons déjà mentionné que le prince odrysien Sitalkês avait pris pour femme (ou plutôt pour une de ses femmes) la sœur de Nymphodôros, Grec d'Abdêra, à la médiation duquel il avait dû de devenir l'allié, et son fils Sadôkos même citoyen, d'Athènes. Il avait de plus été amené à promettre qu'il reconquerrait les Chalkidiens de Thrace au profit des Athéniens², — ses anciens parents, d'après le mythe de Têreus, tel que l'interprétaient les deux parties. En même temps, Perdikkas, roi de Macédoine, l'avait offensé en refusant d'accomplir la promesse qu'il avait faite de lui donner sa sœur en mariage, — promesse faite en considération de l'intervention de Sitalkês et de Nymphodôros, qui avaient procuré à Perdikkas une paix avec Athènes, à un moment où des dissensions civiles avec son frère Philippe lui causaient de grands embarras. Ce dernier prince, qui régnait en son propre nom (et vraisemblablement indépendant de Perdikkas) sur une partie des Macédoniens le long du cours supérieur de l'Axios, avait été chassé par son frère plus puissant, et s'était réfugié chez Sitalkês. Il était mort alors apparemment ; mais son fils Amyntas reçut du prince odrysien la promesse qu'il le rétablirait. Les Athéniens, bien qu'ils eussent des ambassadeurs résidant chez Sitalkês, envoyèrent néanmoins Agnôn comme ambassadeur spécial afin de concerter des arrangements pour sa marche contre les Chalkidiens, un armement athénien étant destiné à coopérer. Quand on traitait avec Sitalkês, il était nécessaire d'être libéral en présents, tant pour lui-même que pour les chefs subordonnés qui tenaient un pouvoir dépendant de lui. Rien ne pouvait se faire chez les Thraces qu'il, l'aide de présents³, et les Athéniens étaient plus en état de répondre à cette exigence que tout autre peuple en Grèce. L'expédition combinée contre les Chalkidiens fut finalement résolue.

¹ Hérodote, IV, 80.

² Xénophon, *Anabase*, VII, 2, 31 ; Thucydide, II, 29 ; Aristophane, *Aves*, 366. Thucydide fait une digression pour réfuter cette croyance courante, — curieuse explication par un exemple de l'ancienne légende appliquée à la convenance d'une politique actuelle.

³ Thucydide, II, 97.

On peut voir cette nécessité universelle de cadeaux et de présents expliquée par la conduite de Xénophon et de l'armée de Cyrus à l'égard du prince thrace Seuthês, décrite dans l'*Anabase*, VII, ch. 1 et 2. Il paraît que même à cette époque (401 av. J.-C.) l'empire odrysien, bien qu'il eût passé par des troubles et qu'il eût été affaibli en pratique, s'étendait encore jusqu'au voisinage de Byzantion. En commentant la vénalité des Thraces, le Scholiaste fait une comparaison curieuse avec son propre temps. Le Scholiaste nous dit ici que la vénalité à son époque quant aux affaires publiques, dans l'empire romain, n'était pas moins universelle. De quel siècle de l'empire romain parle-t-il ? c'est ce que nous ignorons. Peut-être de l'an 500-600 environ de l'ère chrétienne.

Le contraste que Thucydide établit ici entre les Thraces et les Perses est expliqué par ce que, dit Xénophon relativement aux habitudes du jeune Cyrus (*Anabase*, I, 9, 22). Cf. aussi le roman de la *Cyropædie*, VIII, 14, 31, 32.

Mais les forces de Sitalkês, réunies de bien des parties différentes de la Thrace, furent lentes à, se rassembler. Il convoqua toutes les tribus sous sa domination entre l'Hæmos, le Rhodopê et les deux mers : les Getæ, entre le mont Hæmos et le Danube, équipés comme les Scythes (leurs voisins de l'autre côté du fleuve), avec arc et flèches, et montés sur des chevaux, le rejoignirent également, aussi bien que les Agrianes, les Lææi et les autres tribus pæoniennes soumises à son empire. Enfin, plusieurs des tribus thraces appelées Dii, distinguées par leurs épées courtes particulières, et conservant une farouche indépendance sur les hauteurs du Rhodopê, furent tentées par la chance du pillage ou par l'offre d'une paye, d'accourir sous son drapeau. En tout, son armée monta, ou fut supposée Monter-à cent cinquante mille hommes, — dont un tiers de cavalerie, qui se composait pour la plupart de Getæ et d'Odrysiens propres. Les guerriers les plus formidables de son camp étaient les tribus indépendantes du Rhodopê. Toute l'armée, à la fois nombreuse, belliqueuse, adonnée au pillage et cruelle, répandait la terreur parmi tous les peuples dont les territoires paraissaient même les moins exposés à être traversés par son armée.

Partant du territoire odry sien central et emmenant avec lui Agnôn et les autres ambassadeurs athéniens, il franchit d'abord la montagne inhabitée appelée Kerkinê, qui séparait les Pæoniens à l'ouest des tribus thraces nommées Sinti et Mædi à l'est, jusqu'à ce qu'il atteignit la ville pæonienne ou district appelé Dobêros¹ ; ce fut là que le rejoignirent beaucoup de troupes et de volontaires additionnels, qui formèrent son total complet. De Dobêros, en marchant probablement le long d'un des cours d'eau tributaires de l'Axios, il entra dans cette partie de la haute Macedonia qui s'étend le long du cours supérieur de l'Alios et qui avait composé la principauté séparée de Philippe. La présence dans son armée d'Amyntas, fils de Philippe, engagea quelques-unes des places fortifiées, Gortynia, Atalantê et autres, à ouvrir leurs portes sans résistance, tandis qu'Eidomenê fut prise d'assaut, et que la ville d'Eurôpus fut attaquée en vain. De là, il passa encore plus loin au sud, dans la basse Macedonia, royaume de Perdikkas, ravageant le territoire des deux côtés de l'Alios même jusque dans le voisinage des villes Pella et Kyrrhos, et apparemment aussi bas au sud que l'embouchure du fleuve et l'entrée du golfe Thermaïque. Il n'alla pas au sud plus loin que ce point ; mais il répandit ses forces sur les districts entre la rive gauche de l'Axios et l'entrée du golfe Strymonique, — Mygdonia, Krestônia et Anthémonte, — tandis qu'une partie de son armée fut détachée pour envahir le territoire des Chalkidiens et des Bottiæens. Les Macédoniens sous Perdikkas, renonçant à toute idée de lutter à pied contre une multitude si écrasante, ou s'enfuirent ou se renfermèrent dans le petit nombre de places fortifiées que présentait le pays. La cavalerie de la haute Macedonia, il est vrai, bien armée et excellente, fit quelques charges régulières et heureuses contre les Thraces, légèrement armés de javelines, de courtes épées et de peltæ ou petits boucliers ; — mais elle fut bientôt enveloppée, harcelée de tous les côtés par des forces

¹ V. Gatterer (*De Herodoti et Thucydidis Thraciâ*), sect. 44-57 ; Poppo (*Prolegom. ad Thucydidem*), vol. II, ch. 31, au sujet de la géographie de cette contrée, qui est très imparfaitement connue, même dans les temps modernes. Nous ne pouvons guère prétendre assigner une localité pour les anciens noms.

Thucydide, dans ses brèves indications relatives à cette marche de Sitalkês, parle comme quelqu'un qui avait de bons renseignements sur l'intérieur du pays ; comme il était naturel qu'il en eût, en ce qu'il était familier avec les côtes et avec les propriétaires résidant en Thrace (Thucydide, II, 100 ; Hérodote, V, 16).

supérieures en nombre, et réduite à ne songer .qu'à se débarrasser et à faire retraite¹.

Heureusement pour les ennemis du roi odrysien, il ne se mit pas en marche avant le commencement de l'hiver, — vraisemblablement vers novembre ou décembre. Nous pouvons être sûrs que, quand les Athéniens concertèrent avec lui l'attaque combinée sur les Chalkidiens, ils avaient .la pensée qu'elle se fit dans une meilleure saison de l'année. Après avoir probablement attendu qu'on leur apprit que son armée était en mouvement, et attendu longtemps en vain, ils commencèrent à désespérer de son arrivée, et ils ne crurent pas qu'il valût la peine d'expédier sur les lieux quelques forces à eux². On envoya seulement quelques ambassadeurs et des présents comme compliments, au lieu de l'armement destiné à coopérer. Et ce désappointement, joint à la rigueur du temps, au dénuement du pays et aux privations de son armée dans cette saison, engagèrent Sitalkês à ne pas tarder à entrer en négociations avec Perdikkas, qui de plus gagna Seuthês, neveu du prince odrysien, en lui promettant sa sœur Stratonikê en mariage, avec une somme d'argent, à condition qu'on ferait retirer sans retard l'armée thrace. On le fit en conséquence, après qu'elle avait été répartie pendant trente jours sur la Macedonia, et pendant huit de ces jours, un détachement avait ravagé les terres chalkidiennes. Mais l'intervalle avait été bien assez long pour répandre la terreur tout à l'entour. Une telle armée de barbares farouches n'avait jamais été réunie auparavant, et personne ne savait dans quelle direction ils seraient disposés à porter leurs incursions. Les tribus thraces indépendantes (Panæi, Odomantes, Drôi et Dersæi), dans les plaines du nord-est du Strymôn et près du mont Pangæos, non loin d'Amphipolis, furent les premières à craindre que Sitalkês ne saisît l'occasion d'essayer de les réduire. De l'autre côté, les Thessaliens, les Magnètes et d'autres Grecs au nord des Thermopylæ, redoutant qu'il ne voulût pousser son invasion plus au sud, se mirent à organiser les moyens de lui résister. La confédération péloponnésienne elle-même apprit avec inquiétude l'existence de ce nouvel allié qu'Athènes amenait sur le terrain, peut-être contre elle. Toutes ces alarmes se dissipèrent, quand Sitalkês, après être resté trente jours, retourna par le chemin qu'il avait pris, et qu'on vit ainsi fondre la formidable avalanche. Le perfide Perdikkas, dans cette occasion, remplit la promesse qu'il avait faite à Seuthês, après s'être attiré beaucoup de malheurs en violant la parole qu'il avait donnée antérieurement à Sitalkês³.

APPENDICE

Thucydide, II, 90. οἱ δὲ Πελοποννήσιοι, ἐπειδὴ αὐτοῖς οἱ Ἀθηναῖοι οὐκ ἐπέπλεον ἐς τὸν κόλπον καὶ τὰ στενά, βουλόμενοι ἄκοντας ἔσω προαγαγεῖν αὐτούς, ἀναγαγόμενοι ἅμα ἔφ' ἔπλεον, ἐπὶ τεσσάρων ταξάμενοι τὰς ναῦς ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν γῆν, ἔσω ἐπὶ τοῦ κόλπου, δεξιῶν κέρα ἡγουμένῳ, ὥσπερ καὶ ὠρμουν· ἐπὶ δ' αὐτῷ εἴκοσιν ἔταξαν τὰς ἄριστα πλεύσας, ὅπως, εἰ ἄρα νομίσας ἐπὶ τὴν Ναύπακτον αὐτούς πλεῖν ὁ Φορμίων καὶ αὐτὸς ἐπιβοηθῶν ταύτῃ παραπλέοι, μὴ διαφύγοιεν πλέοντα τὸν ἐπίπλου σφῶν οἱ Ἀθηναῖοι ἔξω τοῦ ἑαυτῶν κέρως, ἀλλ' αὐταὶ αἱ νῆες περικλήσειαν.

¹ Thucydide, II, 100 ; Xénophon, *Memorab.*, III, 9, 2.

² Thucydide, II, 101.

³ Thucydide, II, 101.

Ce passage forme la principale autorité pour la description que j'ai donnée plus haut du mouvement de la flotte péloponnésienne, avant la seconde bataille contre Phormiôn.

La question principale à considérer est celle-ci : Quel est le sens de τήν ἑαυτῶν γῆν ? Ces mots signifient-ils la terre des Péloponnésiens, au sud du golfe, — ou la terre des Athéniens, au nord du golfe ? Les commentateurs affirment qu'ils doivent désigner la première. Je pensais qu'ils voulaient dire la seconde ; et dans mes éditions précédentes, j'ajoutais plusieurs exemples de l'usage du pronom ἑαυτοῦ, tendant à justifier cette opinion.

Comme je vois que sur cette question de critique, mon opinion est opposée aux meilleures autorités, je n'y insiste pas davantage, et ne réimprime pas les passages explicatifs. Toutefois, quant aux faits, ma conviction reste la même. La terre désignée ici par Thucydide doit être *la terre des Athéniens au nord du détroit* ; ce ne peut être *la terre des Péloponnésiens au sud du détroit*. Le pronom ἑαυτῶν doit donc être inexact, et devrait être changé en αὐτῶν, comme le propose M. Bloomfield, ou en ἐκείνων.

Le Scholiaste dit que ἐπὶ τήν γῆν est équivalent ici à παρά τήν γῆν. Le docteur Arnold, approuvant complètement la description de Mitford, qui avance que la flotte péloponnésienne *marchait à l'est le long de la côte, achæenne*, dit: *Le Scholiaste dit que ἐπὶ est ici employé pour παρά. Il serait mieux de dire qu'il a une signification mixte de mouvement vers un endroit et son voisinage, exprimant que les Péloponnésiens voguaient vers leur propre terre — i. e. vers Corinthe, Sikyôn et Pellênê, villes auxquelles appartenait le plus grand nombre de leurs vaisseaux —, au lieu de se porter vers la côte opposée appartenant à leurs ennemis ; et en même temps ils restaient près de leur propre terre, dans le sens de ἐπὶ avec un datif.*

Il faut discuter cette interprétation d'abord eu égard au sens des mots. Assurément le sens que le Scholiaste donne à ἐπὶ τήν γῆν est tel qu'il ne peut être admis sans exemples pour le justifier. Deux propositions ne peuvent être plus distinctes que ces deux-ci, πλεῖν ἐπὶ τήν γῆν, — et πλεῖν παρά τήν γῆν. La flotte péloponnésienne, avant de faire aucun mouvement, était déjà à l'ancre tout près de sa propre terre, — au promontoire Rhion, près de Panormos, où se trouvait son armée de terre (Thucydide, II, 86). Dans cette position, si elle faisait un mouvement quelconque, elle devait voguer ou en s'éloignant de la côte du Péloponnèse, ou en longeant cette côte ; et ni l'un ni l'autre de ces mouvements ne serait exprimé par Thucydide avec les mots πλεῖν ἐπὶ τήν ἑαυτῶν γῆν.

Pour obvier à cette difficulté, si le Scholiaste change le sens de ἐπὶ, le docteur Arnold change celui de τήν ἑαυτῶν γῆν, mots qui, suivant lui, désignent non la côte péloponnésienne en tant qu'opposée au rivage septentrional occupé par Phormiôn, mais Corinthe, Sikyôn et Pellênê ; villes auxquelles (dit-il) appartenait le plus grand nombre des vaisseaux. Mais c'est lit, à mon avis du moins, un sens qui n'a rien de naturel. Corinthe et Sikyôn sont si éloignées, que toute allusion faite à ces villes est très improbable. Thucydide est eu train de décrire les opérations de deux flottes ennemies, l'une occupant le côté nord, et l'autre le côté sud du détroit. La propre terre des Péloponnésiens était cette ligne méridionale de côtes qu'ils occupaient et sur laquelle était campée leur armée de terre ; elle est distinguée de la terre des ennemis, sur la côte opposée du détroit. Si Thucydide avait voulu donner à entendre que la flotte péloponnésienne voguait dans la direction de Corinthe et de Sikyôn, il n'aurait guère employé des mots tels que ἐπλεον ἐπὶ τήν ἑαυτῶν γῆν.

Le docteur Dunbar, dans un article qui fait partie des Remarques critiques annexées à la troisième édition de son *Greek and English Lexicon*, a contesté mon interprétation de ce passage de Thucydide. Il dit : *La flotte péloponnésienne doit avoir avancé le long de sa propre côte, — ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν γῆν ἔσω ἐπὶ τοῦ κόλπου. Dans ce passage, nous trouvons ἐπὶ avec deux cas : le premier avec l'accusatif, l'autre avec le génitif. Le premier me paraît indiquer la localité vers laquelle ils voguaient ; et c'était évidemment le promontoire sur la côte Achæenne, presque vis-à-vis de Naupactos.*

On verra sur le plan annexé le promontoire auquel M. Dunbar fait allusion, marqué Drepanon. Il est suffisamment près, sans être exposé à l'objection que j'ai faite à l'hypothèse de Corinthe et de Sikyôn présentée par le docteur Arnold. Mais je soutiens encore qu'il ne peut être indiqué par les mots tels qu'ils sont dans Thucydide. D'après l'interprétation de M. Dunbar, les Péloponnésiens doivent s'être avancés d'un point de leur propre territoire à un autre point de leur propre territoire. Or, si c'était ce que Thucydide avait voulu affirmer, il n'aurait assurément pas employé des mots tels que ἐπλεον ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν γῆν. Ou il aurait spécifié par un nom le point particulier de terre (comme dans le c. 86 παρέπλευσιν ἐπὶ τὸ Ῥιον), — ou s'il avait voulu nous exposer qu'ils s'avançaient *le long de leur propre côte*, il aurait dit παρά au lieu de ἐπὶ.

Jusqu'ici j'ai simplement discuté le sens grammatical des mots ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν γῆν, afin de montrer que, bien qu'on admette qu'ils signifient la terre des Péloponnésiens, — cependant, pour concilier ce sens avec les faits, les commentateurs sont obligés d'avancer des suppositions extrêmement improbables, et même d'identifier ἐπὶ avec παρά. Je passe maintenant de l'explication des mots aux faits, afin de prouver que le mouvement réel de la flotte péloponnésienne *doit avoir été* vers la côte athénienne et vers Naupaktos. Conséquemment, puisque ἑαυτῶν ne peut avoir ce sens, ἑαυτῶν doit être une erreur du texte.

Le dessein des Péloponnésiens en effectuant ce mouvement était de faire croire à Phormiôn qu'ils allaient attaquer Naupaktos ; de le contraindre à venir dans l'intérieur du golfe pour protéger cette ville, et en même temps, si Phormiôn y entrait, de l'attaquer dans un espace étroit où ses vaisseaux n'auraient pas de place pour manœuvrer. C'était ce que les Péloponnésiens n'avaient pas seulement l'intention de faire, mais encore c'est ce qu'ils accomplirent en réalité.

Or, je demande comment ce dessein pouvait être accompli par un mouvement le long de la côte du Péloponnèse depuis le promontoire de Rhion jusqu'à celui de Drepanon ? — Le lecteur verra ce dernier point sur le plan annexé: Comment un tel mouvement pouvait-il amener Phormiôn à croire que les Péloponnésiens allaient attaquer Naupaktos, ou lui inspirer des craintes pour la sûreté de cette ville ? Arrivés à Drepanon, ils n'auraient guère été plus près de Naupaktos qu'ils ne l'étaient à Rhion ; ils auraient eu encore toute la largeur du golfe à traverser. Toutefois supposons que leur mouvement vers Drepanon ait réellement engagé Phormiôn à venir dans le golfe pour protéger Naupaktos. S'ils essayaient de traverser la largeur du golfe de Drepanon à Naupaktos, ils s'exposaient eux-mêmes à être attaqués par Phormiôn à mi-route en pleine mer ; l'éventualité même que celui-ci désirait, et qu'ils voulaient éviter en manœuvrant.

De plus, abordons la question d'un autre point de vue. Il est certain, d'après la description de Thucydide, que l'attaque réelle des Péloponnésiens dirigée contre Phormiôn, dans laquelle ils coupèrent neuf de ses vingt vaisseaux, fut effectuée sur la côte septentrionale du golfe, à quelque endroit entre le promontoire

Antirrhion et Naupaktos ; quelque part près du lieu que j'ai indiqué sur le plan annexé. La présence des soldats messéniens — qui étaient sortis de Naupaktos pour assister Phormiôn et qui s'avancèrent dans la mer pour sauver les vaisseaux pris — mettrait à elle seule ce point hors de doute, — si en effet un doute pouvait s'élever. De plus, il est certain que quand la flotte péloponnésienne, faisant une conversion, quitta l'ordre en colonne pour se mettre en ligne, afin d'attaquer Phormiôn, elle était si rapprochée de la terre septentrionale, que Phormiôn fut exposé au très grand danger d'avoir toute son escadre jetée à la côte ; onze seulement de ses vingt vaisseaux purent s'échapper. Le plan expliquera ce qui est dit ici.

Or, je demande comment ces faits peuvent se concilier avec la supposition que la flotte péloponnésienne, en quittant ses amarres à Rhion, longeait sa propre terre dans la direction de Drepanon ? Si elle le fit, comment ensuite traversa-t-elle le golfe pour arriver au lieu où fut livrée la bataille ? Chaque pas qu'elle faisait vers Drepanon, ne servait qu'à augmenter la largeur du golfe ouvert qu'il fallait franchir ensuite. Avec le dessein que les Péloponnésiens avaient en vue, aller de Rhion en longeant leur propre côte dans la direction de Drepanon aurait été absurde. Toutefois, en supposant qu'ils l'aient fait, ce n'aurait pu être que le préliminaire d'un second mouvement, dans une autre direction, à travers le golfe. Mais quant à ce second mouvement, Thucydide n'en dit pas un mot. Tout ce qu'il nous dit relativement à la marche des Péloponnésiens est contenu dans cette phrase : — Ἐπλεον ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν γῆν ἔσω ἐπὶ τοῦ κόλπου, δεξιῶ κέρα ἡγουμενω, ὡσπερ καὶ ὠρμου. Si ces mots désignent réellement, un mouvement le long de la côte méridionale, nous devons admettre, d'abord que l'historien a laissé sans le mentionner le second mouvement à travers le golfe, qui néanmoins a dû se faire ensuite : — en second lieu, que les Péloponnésiens ne firent un premier mouvement que pour augmenter la distance et la difficulté du second.

En considérant donc les faits du cas, les localités et le dessein des Péloponnésiens, tous clairs ici, — je prétends que ἐπλεον ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν γῆν ἔσω ἐπὶ τοῦ κόλπου doivent désigner un mouvement de la flotte péloponnésienne vers la terre des Athéniens, c'est-à-dire vers le côté, septentrional du golfe, et que comme ἑαυτῶν ne comporte pas ce sens, il doit être changé en αὐτῶν ou en ἐκείνων.

Il reste à expliquer les mots ἔσω ἐπὶ τοῦ κόλπου, qui ont une signification très distincte et très importante. La terre des Athéniens, du côté septentrional du détroit, comprend le promontoire d'Antirrhion avec les deux lignes qui y viennent aboutir et former un angle, c'est-à-dire une ligne de côte *faisant face à l'intérieur au golfe corinthien*, — l'autre, *faisant face à l'extérieur au golfe de Patras*. En regardant le plan annexé, le lecteur le verra d'un coup d'œil. Or, quand Thucydide dit que les Péloponnésiens vogaient *dans le voisinage de la terre des Athéniens à l'intérieur faisant face au golfe*, — ces derniers mots sont essentiels pour nous faire comprendre vers laquelle des deux lignes athéniennes de côte le mouvement était dirigé. Ces mots nous apprennent que les Péloponnésiens ne voguèrent pas vers le côté extérieur du promontoire où Phormiôn était amarré, mais vers son côté intérieur, sur la ligne qui conduisait à Naupaktos.

CHAPITRE IV — DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA QUATRIÈME ANNÉE DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE JUSQU'ÀUX SECOURS RÉVOLUTIONNAIRES A KORKYRA.

La seconde et la troisième année de la guerre avaient été toutes les deux des années de grandes souffrances pour les Athéniens, par suite de la durée de l'épidémie, qui ne se ralentit pas considérablement avant l'hiver de la troisième année (429-428 av. J.-C.). Il n'est pas étonnant que sous le poids d'une telle calamité leurs efforts militaires aient faibli, bien que les victoires de Phormiôn eussent porté leur réputation maritime à un plus haut point que jamais. Les effets destructifs de cette épidémie, qui se firent sentir encore, bien que le mal fût suspendu pendant la quatrième année de la guerre, procurèrent à leurs ennemis une aide importante aussi bien qu'un encouragement à persévérer. Les Péloponnésiens, sous Archidamos, renouvelèrent encore en Attique, pendant cette année, leur invasion et leurs ravages, qui avaient été interrompus l'année précédente. Comme auparavant, ils ne rencontrèrent pas de sérieuse résistance. Entrant dans le pays vers le commencement de mai, ils continuèrent le cours de leurs dévastations jusqu'à ce que leur provisions fussent épuisées¹. Probablement les Athéniens s'étaient accoutumés alors à ce dommage ; mais ils ne tardèrent pas à recevoir ; même pendant que les envahisseurs étaient dans leur pays, la nouvelle d'un événement beaucoup plus embarrassant et plus formidable, — la révolte de Mitylênê et de la plus grande partie de Lesbos.

Dans le fait, cette révolte (428 av. J.-C.) ne fut pas même tout à fait imprévue pour les Athéniens. Cependant l'idée en avait germé depuis plus longtemps qu'ils ne le soupçonnaient ; car l'oligarchie mitylénæenne l'avait projetée avant-la guerre et s'était adressée secrètement à Sparte pour avoir du secours, mais sans succès. Quelque temps après que les hostilités eurent éclaté, elle reprit le projet, qui fut chaudement poussé par les Bœôtiens, parents des Lesbiens, et par la lignée æolienne et par le dialecte. Les chefs mitylénæens paraissent s'être finalement décidés à une révolte pendant l'automne ou hiver précédent. Mais ils crurent prudent de faire d'amples préparatifs avant de se déclarer ouvertement, et de plus ils prirent des mesures pour contraindre trois autres villes de Lesbos, — Antissa, Eresos et Pyrrha, à partager leur fortune, à fonder leurs propres gouvernements séparés, et à être incorporées avec Mitylênê. Mêthymna, la seconde ville de Lesbos, située au nord de l'île, leur était décidément opposée et était attachée à Athènes. Les Mitylénæens construisirent de nouveaux vaisseaux, mirent leurs murs dans un meilleur état de défense, — prolongèrent un môle afin de resserrer l'entrée de leur port, et de le rendre susceptible d'être fermé avec une chaîne, — expédièrent des émissaires pour louer des archers scythes et acheter du blé dans le Pont-Euxin, — et prirent toutes les autres mesures qui étaient nécessaires pour opposer une résistance efficace.

Bien que le caractère oligarchique de leur gouvernement leur donnât beaucoup de moyens de tenir les choses secrètes, et avant tout, les dispensât de la nécessité de consulter le peuple à l'avance, — cependant, on ne pouvait pas prendre des mesures d'une telle importance sans provoquer l'attention. Un avis indirect fut envoyé aux Athéniens par divers citoyens mitylénæens, en partie d'après un sentiment privé, en partie vu leur qualité de *proxeni* (ou *consuls*, pour

¹ Thucydide, III, 1.

employer un mot moderne qui se rapproche du sens) pour Athènes, — et en particulier par un Mitylénæen nommé Doxandros, irrité contre le gouvernement, qui avait fait échouer le mariage de ses deux fils avec deux héritières orphelines¹. Les insulaires de Ténédos, animés d'une ancienne jalousie de voisinage à l'égard de Mitylênê, ne furent pas moins communicatifs ; de sorte que les Athéniens furent prévenus ainsi et des intrigues entre les Spartiates et Mitylênê, et de sa révolte imminente qui était certaine, s'ils n'intervenaient pas immédiatement².

Cette nouvelle, paraît être devenue certaine vers février ou mars 428 avant J.-C. Mais l'état de découragement des Athéniens, qu'avaient causé deux années de souffrances pendant l'épidémie, et que ne combattaient plus les utiles remontrances de Periklès, était tel qu'ils ne purent pas, dès le principe, se résoudre à croire ce qu'ils craignaient tant de trouver vrai. Lesbos, comme Chios, était leur alliée sur un pied d'égalité, restant encore dans ces conditions qui avaient d'abord été communes à tous ses membres de la confédération de Dêlos. Mitylênê ne payait pas de tribut à Athènes : elle conservait ses murailles, ses grandes forces navales, et ses vastes possessions territoriales sur le continent asiatique vis-à-vis d'elle ; son gouvernement était oligarchique, et administrait toutes les affaires intérieures sans se préoccuper d'Athènes. Ses obligations, comme alliée, étaient qu'en cas de guerre elle devait fournir des vaisseaux armés ; le nombre en était-il déterminé ou non, c'est ce que nous ignorons. Il lui était indubitablement interdit de faire la guerre à Ténédos, ou à tout autre allié sujet d'Athènes : et son gouvernement ou ses citoyens étaient probablement considérés comme sujets à répondre devant les dikasteria athéniens, en cas de plainte d'injure portée par le gouvernement, ou par les citoyens de Ténédos ou par tout autre allié d'Athènes, — ces derniers étant eux-mêmes également responsables devant les mêmes tribunaux en cas de plaintes semblables du côté de Mitylênê. Cette ville était ainsi en réalité presque indépendante, et sa puissance si considérable, que les Athéniens, craignant une lutte avec elle dans leur état actuel d'abattement, eurent de la répugnance à croire la nouvelle alarmante qui leur arrivait. Ils envoyèrent des ambassadeurs avec un message amical pour engager les Mitylénæens à suspendre ce qu'ils étaient en train de faire, et ce ne fut que quand ces envoyés furent revenus sans avoir réussi, qu'ils se virent dans la nécessité de prendre des mesures plus énergiques. Dix trirèmes mitylénæennes, qui servaient comme contingent dans la flotte athénienne, furent saisies, et leurs équipages placés sous bonne garde ; tandis que Kleippidès, alors sur le point de partir (avec deux collègues) pour conduire une flotte de quarante trirèmes autour du Péloponnèse, reçut ordre de changer sa destination et de se rendre immédiatement à Mitylênê³. On s'attendait qu'il y arriverait vers le temps de la fête prochaine d'Apollon Maloeis, qui se célébrait dans son voisinage, — occasion dans laquelle toute la population mitylénæenne était dans l'habitude de se rendre au temple : de sorte que la ville, pendant qu'elle était ainsi abandonnée, pouvait facilement être surprise et saisie par la flotte. Dans le cas

¹ Aristote, Politique, V, 2, 3. Le fait relatif à Doxandros que nous mentionnons ici est avancé par Aristote, et il n'y a pas de raisons pour en mettre la vérité en question. Mais Aristote l'avance comme explication d'un principe général, — à savoir que les querelles privées des principaux citoyens sont souvent la cause de grands malheurs pour la république. Il représente Doxandros et sa querelle particulière comme ayant attiré sur Mitylênê le ressentiment des Athéniens et la guerre avec Athènes.

Ayant sous les yeux l'exposé de Thucydide, nous pouvons voir que c'est une idée inexacte, en ce qui regarde la cause de la guerre, — bien que le fait en lui-même puisse être tout à fait vrai.

² Thucydide, III, 2.

³ Thucydide, III, 3.

où ce calcul serait déjoué, Kleïppidês reçut pour instructions, d'exiger des Mitylénæens de livrer leurs vaisseaux de guerre et de raser leurs fortifications, et s'il arrivait qu'ils fissent un refus, de les attaquer immédiatement.

Mais la publicité des débats à Athènes était beaucoup trop grande pour qu'un tel plan pût réussir. Les Mitylénæens avaient leurs espions dans la ville, et dès que la résolution fut adoptée, l'un d'eux se mit en route pour la communiquer à Mitylênê. Traversant le détroit pour se rendre à Geræstos en Eubœa, et montant à bord d'un bâtiment marchand en partance, il parvint à Mitylênê avec un vent favorable trois jours après son départ d'Athènes ; de sorte que quand Kleïppidês arriva peu après, il trouva la fête ajournée et le gouvernement prêt à le recevoir. La demande qu'il envoya faire fut repoussée, et la flotte mitylénæenne sortit même du port pour l'attaquer, mais elle fut repoussée sans beaucoup de difficulté : alors les chefs mitylénæens, se voyant attaqués avant que leurs préparatifs fussent achevés, et désireux encore de gagner du temps, ouvrirent des négociations avec Kleïppidês, et le déterminèrent à suspendre les hostilités jusqu'à ce que l'on pût envoyer des ambassadeurs à Athènes, — protestant qu'ils n'avaient pas sérieusement l'intention de se révolter. Il paraît que cela se passait vers le milieu de mai, peu après l'invasion lacédæmonienne en Attique.

Kleïppidês fut amené, assez imprudemment, à accepter cette proposition, par la pensée que son armement n'était pas suffisant pour lutter avec une cité et une île aussi puissantes. Il resta amarré à la hauteur du port au nord de Mitylênê jusqu'à ce que les ambassadeurs — au nombre desquels se trouvait un de ces mêmes citoyens de Mitylênê qui avaient envoyé révéler le projet de révolte, mais qui depuis avait changé d'idée — fussent revenus d'Athènes. Pendant ce temps-là, le gouvernement mitylénæen, sachant bien que l'ambassade serait inutile, profita de la trêve pour expédier à Sparte, à l'insu de Kleïppidês, des envoyés secrets chargés d'implorer une aide immédiate. Mais à l'arrivée du Lacédæmonien Meleas et du Thébain Hermæondas — qui avaient été dépêchés à Mitylênê avant l'expédition, mais y étaient entrés seulement à la dérobée depuis l'arrivée de Kleïppidês —, une seconde trirème fut envoyée avec eux, qui portait d'autres ambassadeurs pour réitérer les sollicitations. Ces arrivées et ces envois se firent à l'insu de l'amiral athénien ; surtout par suite de la situation particulière de la ville, qui avait été placée dans l'origine sur un petit îlot séparé de Lesbos par un étroit canal ou *euripos*, et s'était subséquemment étendue jusque dans l'île principale, — comme Syracuse et tant d'autres établissements grecs. Elle avait conséquemment deux ports, l'un au nord, l'autre au sud de la ville ; Kleïppidês était à l'ancre à la hauteur du premier, mais le second restait non gardé¹.

Pendant que les ambassadeurs mitylénæens étaient à Athènes, l'amiral athénien reçut des renforts de Lemnos, d'Imbros, et de quelques autres alliés, aussi bien que de la ville Lesbienne de Mêthymna ; de sorte que quand les ambassadeurs revinrent, comme ils le firent bientôt avec une réponse défavorable, la guerre fut reprise avec une plus grande vigueur. Les Mitylénæens, ayant fait une sortie générale avec toutes leurs forces militaires, remportèrent quelque avantage dans

¹ Thucydide, III, 3, 4. Cf. Strabon, XIII, p. 617 ; et Plehn, *Lesbiaca*, p. 13-18.

Thucydide parle du lieu situé à l'entrée du port septentrional comme étant appelé Malea, ce qui était aussi indubitablement le nom du promontoire sud-est de Lesbos. Nous devons donc présumer qu'il y avait deux endroits sur la côte de Lesbos qui portaient ce nom.

Le plus oriental des deux promontoires méridionaux du Péloponnèse était appelé aussi le cap Malea.

le combat ; cependant, n'étant pas assez hardis pour tenir la campagne, ils se retirèrent derrière leurs murailles. La nouvelle de leur révolte, quand elle se répandit pour la première fois au dehors, produisit une impression défavorable, quant à la stabilité de l'empire athénien. Mais quand on vit, qu'ils manquaient de résolution dans leur conduite, et que leurs exploits n'étaient pas proportionnés à leur puissance supposée, il s'opéra une réaction de sentiment. Ceux de Chios et d'autres alliés vinrent avec un redoublement de zèle, pour obéir aux demandes de renforts faites par Athènes. Kleippidès trouva bientôt son armement assez considérable pour établir deux camps séparés, des marchés à provisions et des stations navales, — au nord et au sud de la ville, de manière à surveiller et à bloquer les deux ports à la fois¹. Mais il ne commandait guère au delà de la surface de son camp, et n'était pas en état d'investir la ville par terre ; d'autant moins que les Mitylénæens avaient reçu des renforts d'Antyssa ; de Pyrrha et d'Eresos, les autres villes de Lesbos, qui étaient pour eux. Ils furent même assez forts pour marcher contre Mèthymna, dans l'espérance qu'elle leur serait livrée par un parti de l'intérieur. Mais cette attente ne fut pas réalisée, et ils ne purent faire plus que de donner plus de force aux fortifications et de confirmer la suprématie mitylénæenne dans les trois autres villes subordonnées ; de telle sorte que les Methymnæens, qui bientôt après attaquèrent Antissa., furent repoussés avec une perte considérable. L'île resta clans cet état indécis, jusqu'à ce que (à peu près vers le mois d'août 428 av. J.-C.) les Athéniens envoyassent Pachês prendre le commandement, avec un renfort de mille hoplites, qui s'y rendirent dans des trirèmes en ramant eux mêmes. Les Athéniens furent alors assez en force non seulement pour tenir les Mitylénæens dans leurs murailles, mais encore pour entourer la ville d'un seul mur de circonvallation, fortifié par des forts séparés dans des positions convenables. Au commencement d'octobre, Mitylênê fut ainsi complètement bloquée, par terre aussi bien que par mer².

Cependant les ambassadeurs mitylénæens, après un pénible voyage, étaient arrivés à Sparte un peu avant la fête Olympique, vers le milieu de juin. Les Spartiates leur enjoignirent de venir à Olympia à la fête, où tous les membres de la confédération péloponnésienne étaient naturellement présents, — et là d'exposer leurs requêtes, après la fin de la fête, en présence de tous³.

Thucydide nous a donné, avec quelque longueur, sa version du discours destiné à ce but, — discours qui n'est pas peu remarquable. Il fut prononcé par des hommes qui venaient de se révolter contre Athènes, et qui avaient le plus grand intérêt à exciter l'indignation contre elle aussi bien que la sympathie pour eux-mêmes, — et devant un auditoire composé exclusivement des ennemis d'Athènes, qui tous étaient disposés à entendre, et dont aucun n'était attentif à réfuter, les plus amères calomnies avancées contre elle : en conséquence nous nous serions attendus, de la part des Mitylénæens, au sentiment confiant d'un effort légitime et bien fondé, bien que périlleux, et à une réunion plausible d'injures et d'actes oppressifs allégués contre l'ennemi commun. Au lieu de cela, le discours est apologétique et embarrassé. L'orateur non seulement n'allègue ni extorsion ni conduite cruelle de la part d'Athènes envers les Mitylénæens, mais même il admet le fait qu'elle les a traités avec un honneur marqué⁴ ; et cela

¹ Thucydide, III, 6.

² Thucydide, III, 18.

³ Thucydide, III, 9.

⁴ Thucydide, III, 10.

Les termes dont se servent les ambassadeurs mitylénæens pour décrire le traitement que leur ville avait reçu d'Athènes, sont en substance aussi forts que ceux que Kleôn emploie plus tard dans son

encore, dans tout le cours d'une longue période de paix, pendant laquelle elle était moins dans la crainte de ses alliés en général, et aurait eu beaucoup plus de facilité à réaliser des projets de violence contre eux, qu'il ne lui était possible d'en avoir maintenant que la guerre avait éclaté, alors qu'il était vraisemblable que leurs mécontentements trouveraient de puissants protecteurs¹. D'après son propre exposé, si les Mitylénæens avaient été parfaitement bien traités par Athènes dans le passé, ils avaient acquis maintenant, par le fait même de la guerre, une garantie plus grande pour la continuation du même traitement dans l'avenir. Néanmoins c'est sur la nécessité d'acquérir une garantie pour l'avenir qu'il appuie la justification de la révolte, sans prétendre avoir aucun sujet de plainte positive. Les Mitylénæens (assure-t-il) ne pouvaient avoir en perspective aucune garantie contre Athènes ; car elle avait successivement et systématiquement réduit en esclavage tous ses alliés, excepté Lesbos et Chios, bien que tous dans l'origine eussent été sur le pied d'égalité : et il y avait tout lieu de craindre qu'elle ne saisît la première occasion favorable d'abaisser les deux dernières au même niveau, — d'autant plus qu'elles étaient actuellement dans une position exceptionnelle et privilégiée, blessante pour son orgueil de cité : souveraine et pour son ascendant exagéré. Il avait convenu jusqu'ici à la politique d'Athènes de souffrir ces deux exceptions, comme preuve que les autres alliés avaient justement encouru leur sort, puisque autrement Lesbos et Chios, qui avaient des votes égaux, ne lui auraient pas prêté le concours de leurs forces pour les réduire². Mais actuellement cette politique n'était plus nécessaire, et les Mitylénæens, se sentant libres de nom seulement, étaient impérativement appelés par égard pour leur propre sûreté à saisir la première occasion de s'émanciper en réalité. Et ce n'était pas seulement par intérêt pour leur propre sûreté, c'était encore un mouvement de patriotisme panhellénique ; désir de se ranger parmi les adversaires et non parmi les auxiliaires d'Athènes, usurpatrice de la souveraineté sur tant d'États grecs libres³. Toutefois les Mitylénæens avaient été forcés de se révolter avec des préparatifs à moitié achevés, et ils avaient en conséquence doublement droit au secours de Sparte, — la seule espérance et la seule protectrice de l'autonomie grecque. Et l'aide spartiate, si elle était maintenant prêtée sans retard et cordialement, dans une attaque renouvelée contre l'Attique cette même année, par mer aussi bien que par terre, — ne pourrait manquer d'abattre l'ennemi commun, épuisé comme l'était Athènes par la peste ainsi que par les frais d'une guerre de trois années, et employant toutes ses forces maritimes soit au siège de Mitylênê, soit autour du Péloponnèse. L'orateur finit en faisant appel non seulement au patriotisme et aux sympathies helléniques des Péloponnésiens, mais encore au nom sacré de Zeus Olympien, dans l'enceinte duquel se tenait l'assemblée, et en demandant que ses instantes prières ne fussent pas dédaignées⁴.

En suivant le discours de l'orateur, nous voyons l'aveu clair que les Mitylénæens n'avaient de raison d'aucune sorte pour se plaindre de la conduite d'Athènes envers eux. Elle avait respecté à la fois leur dignité, leurs forces publiques et leur sécurité privée. Ce fait important nous sert à expliquer d'abord l'indifférence que,

discours à Athènes, quand il reproche aux habitants leur ingratitude. — Kleôn dit (III, 39) *Αὐτόνομοι τε οἰκοῦντες, καὶ τιμώμενοι ἐς τὰ πρῶτα ὑφ' ὑμῶν, τοιαῦτα εἰργάσαντο*, etc.

¹ Thucydide, III, 12.

² Thucydide, III, 11.

³ Thucydide, III, 13.

⁴ Thucydide, III, 13, 14.

comme on le verra, le peuple mitylénæen montra dans la révolte ; ensuite, la résolution barbare prise par les Athéniens après sa répression.

Il y a deux raisons principales alléguées en faveur de la révolte. 1° Les Mitylénæens n'avaient pas de garantie contre la possibilité d'être réduits comme les autres par Athènes à l'état de sujets alliés. 2° Ils ne voulaient pas seconder l'ambition d'Athènes, ni s'associer à une guerre entreprise en vue de maintenir un empire essentiellement blessant pour les instincts politiques grecs.

Ces deux raisons ont de la force ; et toutes deux touchent le point sensible de l'empire athénien. Cet empire indubitablement contrariait un des instincts fondamentaux, de l'esprit grec, — le droit qu'avait toute ville séparée d'administrer ses propres affaires politiques, exempt de tout contrôle extérieur. L'alliance péloponnésienne reconnaissait cette autonomie en théorie, par l'assemblée générale et le vote égal de tous les membres à Sparte, dans des occasions importantes ; bien qu'il fût tout à fait vrai¹ (comme le disait Periklès à Athènes) qu'en pratique on ne jouissait que d'une autonomie emprisonnée dans les lisières spartiates, — et bien que Sparte gardât constamment des otages comme gage de la fidélité des alliés arkadiens, dont elle appelait les contingents militaires sans leur faire connaître où ils étaient destinés à marcher. Mais Athènes se proclama despote, en effaçant l'autonomie de ses alliés non moins en théorie qu'en pratique. Loin d'être disposée à cultiver en eux un sentiment quelconque d'un intérêt commun et réel qu'elle partageât, elle ne les trompa même pas à l'aide de ces formes et de ces fictions qui apaisent si souvent le mécontentement dans l'absence de réalités. Sans doute la nature de son empire, à la fois étendu au loin, maritime et non uni (ou seulement partiellement uni) par une parenté de race, rendait les formes d'une délibération périodique difficiles à maintenir ; en même temps qu'elle, lui donnait comme chef naval un ascendant bien plus despotique que n'aurait pu l'exercer aucun chef sur terre. Il est douteux qu'elle eût pu surmonter ces difficultés politiques, et il est certain qu'elle n'essaya pas de le faire : de sorte que son empire resta à l'état de despotisme avoué, opposé à l'instinct politique de l'esprit grec ; et les révoltes qui s'élevèrent contre lui, comme celle de Mitylênê, en tant qu'elles représentaient un sentiment vrai et n'étaient pas seulement des mouvements d'un parti oligarchique contre leur propre démocratie, — furent des révoltes de cet instinct offensé, beaucoup plus que les conséquences d'une oppression réelle. Les Mitylénæens pouvaient certainement affirmer qu'ils n'avaient aucune garantie contre la possibilité d'être réduits un jour à la condition commune d'alliés sujets comme les autres. Toutefois, si un orateur athénien eût été présent à cette assemblée, il aurait pu répondre victorieusement à cette partie de leur raisonnement. Il aurait démontré que si Athènes avait senti quelque disposition à former un tel plan, elle aurait profité de la trêve de Quatorze ans pour l'exécuter ; et il aurait prouvé que l'abaissement des alliés par Athènes et le changement dans sa position d'État président en despote avaient été beaucoup moins intentionnels et moins systématiques que ne l'affirmait l'orateur mitylénæen.

Cependant les auditeurs péloponnésiens furent pleinement satisfaits du discours de ce dernier. Les Lesbiens furent déclarés membres de l'alliance péloponnésienne, et on décréta une seconde attaque contre l'Attique. Les Lacédæmoniens, les premiers dans le mouvement, convoquèrent des contingents

¹ Thucydide, I, 144.

Sur les otages retenus par Sparte pour s'assurer la fidélité de ses alliés, voir Thucydide, V, 54, 61.

de leurs divers alliés, et arrivèrent à l'Isthme avant les autres avec leurs propres troupes. Là ils se mirent à préparer des chariots ou camions pour traîner à travers l'Isthme les trirèmes qui avaient combattu contre Phormiôn, du port de Lechæon dans le golfe Saronique, afin de les employer contre Athènes. Mais le reste des alliés ne répondit pas aux appels ; ils restèrent chez eux occupés à faire leur moisson ; tandis que les Lacédæmoniens, assez désappointés de cette langueur et de cette désobéissance, furent plus confondus encore par la présence de cent trirèmes athéniennes à la hauteur de la côte de l'Isthme.

Les Athéniens, bien que la guerre leur interdit de paraître à la fête Olympique, avaient sans doute appris d'une manière plus ou moins complète ce qui s'y était fait relativement à Mitylênê. Comme ils s'apercevaient de l'opinion que l'on avait en général de leur état abaissé et désespéré, ils se déterminèrent à la combattre par un effort énergique et immédiat. En conséquence, ils garnirent d'hommes sur-le-champ cent trirèmes, réclamant le service personnel de tous les hommes, citoyens aussi bien que Metœki, et n'exceptant que les deux classes les plus riches du cens solonien, *i. e.*, les Pentakosiomedimni, et les Hippeis ou cavaliers. C'est avec cette flotte prodigieuse qu'ils firent une démonstration le long de l'Isthme en vue des Lacédæmoniens, et qu'ils débarquèrent sur divers points de la côte péloponnésienne pour les ravager. En même temps trente autres trirèmes athéniennes, dépêchées quelque temps auparavant en Akarnania sous Asôpios, fils de Phormiôn, avaient abordé à différentes ouvertures sur les côtes de Laconie dans le même dessein. Cette nouvelle parvint aux Lacédæmoniens à l'Isthme, tandis que l'autre grande flotte athénienne était en train de faire la parade sous leurs yeux¹. Etonnés de cette démonstration de force à laquelle ils s'attendaient si peu, ils commencèrent à sentir combien ils avaient été trompés relativement à l'épuisement d'Athènes, et combien ils étaient incapables, surtout sans la présence de leurs alliés, d'entreprendre aucun mouvement efficace combiné : par mer et par terre contre l'Attique. Ils retournèrent donc chez eux, se décidant à envoyer une expédition de quarante trirèmes sous Alkidas au secours de Mitylênê elle-même ; en même temps ils transmirent des ordres à leurs divers alliés, afin qu'ils fournissent ces trirèmes².

Cependant Asôpios, avec ses trente trirèmes, était arrivé en Akarnania, d'où tous les vaisseaux, excepté douze, furent renvoyés à Athènes. Il avait été nommé commandant comme fils de Phormiôn, qui paraît ou être mort ou être devenu impropre au service, depuis ses victoires de l'année précédente. Les Akarnaniens avaient demandé spécialement qu'un fils ou du moins quelque parent de Phormiôn fût investi du commandement de l'escadre, tellement son nom et son caractère leur étaient chers. Toutefois, Asôpios ne fit rien d'important, bien qu'il entreprit encore, conjointement avec les Akarnaniens, une expédition inutile contre Cœniadæ. Il finit par être défait et tué, en tentant un débarquement sur le territoire de Leukas³.

L'avis confiant donné par les Mitylênæens à Olympia, que l'épidémie avait mis Athènes dans un état désespéré, avait, il est vrai, été démenti d'une manière frappante par sa récente manifestation, puisque, à réunir le nombre et l'équipement, l'armée navale qu'elle avait mise dehors cet. été, monté comme elle l'était par une classe élevée de marins, surpassait celles de toutes les années précédentes ; bien que, sous le rapport du nombre seulement ; elle fût inférieure

¹ Thucydide, III, 7-16.

² Thucydide, III, 15, 16.

³ Thucydide, III, 7.

aux deux cent cinquante trirèmes qu'elle avait envoyées dans le premier été de la guerre¹. Mais l'assertion qu'Athènes était appauvrie sous le rapport des finances n'était pas aussi dépourvue de fondement ; car tout le trésor de l'Acropolis, six mille talents au commencement de la guerre, était consumé en ce moment, à l'exception de cette réserve de mille talents qui avait été solennellement mise de côté pour répondre aux dernières exigences d'une résistance défensive. Ce fait n'a rien de surprenant, quand nous apprenons que chaque hoplite occupé pendant près de deux ans et demi au blocus de Potidæa recevait deux drachmes par jour, une pour lui-même, l'autre pour son serviteur. Il y eut trois mille hoplites engagés pendant tout le temps du blocus, et pendant une partie considérable du temps, quatre mille six cents ; outre la flotte, dont tous les hommes recevaient une drachme par homme chaque jour. En conséquence, les Athéniens furent alors pour la première fois obligés de lever une contribution directe chez eux-mêmes, montant à deux cents talents, dans le dessein de poursuivre le siège de Mitylênê, et en même temps ils dépêchèrent Lysiklês (avec quatre collègues), à la tête de douze trirèmes, pour percevoir l'argent. Quel rapport ces vaisseaux chargés de recueillir l'argent avaient-ils avec le tribut régulier payé par les alliés sujets, ou leur était-il permis de visiter ces derniers ? C'est ce que nous ne savons pas. Dans le cas actuel, Lysiklês aborda à Myonte, près de l'embouchure du Mæandros, et s'avança dans le pays pour lever des contributions sur les villages kariens situés dans la plaine de ce fleuve. Mais il fut surpris par les Kariens, peut-être aidé par les actifs exilés samiens, à Anæa dans le voisinage, et tué avec un nombre considérable de ses hommes².

Tandis que les Athéniens assiégeaient ainsi Mitylênê, leurs fidèles amis les Plataëens étaient restés étroitement bloqués par les Péloponnésiens et les Bœôtiens pendant plus d'une année, sans possibilité d'être secourus. Enfin les provisions commencèrent à manquer, et le général Eupompidês, soutenu par le prophète Theænetos — ces prophètes³ étaient souvent au nombre des plus braves soldats de l'armée —, persuada la garnison d'adopter la résolution hardie, mais vraisemblablement désespérée, de sortir brusquement en franchissant le mur du blocus et malgré ceux qui le gardaient. En effet, le projet sembla si désespéré, qu'au moment de l'exécution une moitié de la garnison recula devant le danger, convaincue qu'on courait à une mort certaine ; l'autre moitié, au nombre d'environ deux cent douze, persista et s'échappa. Il eût été heureux

¹ Thucydide, III, 17.

J'ai tâché de rendre aussi bien que j'ai pu ce passage obscur et difficile ; difficile tant pour la grammaire que pour le sens, et qu'aucun commentateur n'explique d'une manière satisfaisante, — si réellement on peut croire qu'il est maintenant tel que Thucydide l'a écrit. Dans le chapitre précédent, il avait mentionné que cette flotte de cent voiles était abondamment garnie d'hommes de la classe des hoplites (III, 16). Or, nous savons par d'autres passages de son ouvrage (voir V, 8 ; VI, 31) combien il y avait de différence entre l'apparence et l'effectif d'un armement, selon la classe des citoyens qui y servaient. Nous pouvons donc rapporter le mot *κάλλος* à la supériorité d'équipement qui en résultait. Je voudrais, il est vrai, qu'on pût produire quelque exemple *κάλλος* dans ce sens ; mais je trouve l'adjectif *κάλλιστος* (Thucydide, V, 60). Dans V, 9, Thucydide emploie le mot *ἀξιωμα* pour indiquer le même sens ; et dans VI, 31, il dit : *παρασκευή γάρ αὐτῆ πρώτῃ ἐκπλεύσασα μιάς πόλεως δυνάμει Ἑλληνική πολυτελεστάτῃ δὴ καὶ εὐπρεπεστάτῃ τῶν εἰς ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐγένετο*. On peut faire remarquer que dans ce chapitre aussi, il met en contraste l'expédition contre la Sicile avec deux autres expéditions athéniennes, égales à elle en nombre, mais inférieures en équipement : comparaison que, selon moi, il fait dans le passage actuel.

² Thucydide, III, 19.

³ Thucydide, III, 20. Cf. Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 19 ; Hérodote, II, 37 ; Plutarque, *Aratus*, c. 25.

pour les autres même de périr dans la tentative, et de prévenir ainsi le sort plus triste qui leur était réservé !

Nous avons déjà dit que la circonvallation de Platée était faite au moyen d'un double mur et d'un double fossé, l'un des fossés en dehors des murs qui entouraient la ville, l'autre entre ces murs et la ville ; les deux murs étaient à seize pieds de distance l'un de l'autre, joints ensemble et couverts d'un toit tout autour, de manière à ressembler à un seul mur épais, et à fournir aux assiégeants des quartiers couverts. La circonférence intérieure et l'extérieure étaient toutes deux garnies de créneaux, et de dix en dix créneaux venait une tour munie d'un toit qui couvrait toute la largeur du double mur, — et permettait un libre passage en dedans, mais aucun en dehors. En général, l'enceinte entière du mur couvert était veillée nuit et jour ; mais dans les nuits pluvieuses, les assiégeants s'étaient relâchés de leur vigilance au point de se retirer sous l'abri des tours, laissant les espaces intermédiaires sans gardes, et ce fut sur cette négligence que fut fondé le plan d'évasion. Les Plataëens préparèrent des échelles d'une hauteur convenable pour escalader le double mur du blocus, dont ils reconnurent la hauteur en comptant à plusieurs reprises les rangées de briques, qui étaient assez près pour être distinguées, et qui n'étaient point entièrement badigeonnées. Dans une froide et sombre nuit de décembre, au milieu de la pluie, du grésil et des mugissements du vent, ils sortirent des portes, armés à la légère, quelques-uns d'entre eux ayant des boucliers et des lances, mais la plupart avec des cuirasses, des javelines, des arcs et des flèches. Le pied droit était nu, mais le gauche chaussé, de manière à lui donner un point d'appui plus assuré sur le sol fangeux¹. Ayant soin de sortir avec le vent au visage, assez éloignés les uns des autres pour éviter tout bruit d'armes, ils franchirent le fossé intérieur et parvinrent au pied du mur sans être découverts. Les échelles, portées en avant, furent immédiatement plantées, et Ammeas, fils de Korœbos, suivi de onze autres armés seulement d'une courte épée et d'une cuirasse, gravit le mur ; d'autres armés de lances le suivirent, leurs boucliers étant portés par leurs camarades qui se trouvaient derrière eux et qui les leur passaient quand ils étaient sur la crête. Cette première compagnie était chargée de s'emparer des deux tours à droite et à gauche, et de les garder, de manière à laisser le lieu intermédiaire libre pour le passage. Cela se fit heureusement ; on surprit et on tua les gardes dans les deux tours, sans donner l'alarme au reste des assiégeants. Beaucoup de Plataëens avaient déjà atteint le haut du mur, quand le bruit d'une tuile que l'un d'eux fit tomber accidentellement trahit ce qui se passait. Immédiatement il s'éleva un cri général, l'alarme fut donnée, et la garnison réveillée s'élança d'en bas au sommet du mur, sans savoir toutefois où trouver l'ennemi ; perplexité encore augmentée par les Plataëens de la ville, qui saisirent l'occasion pour faire une fausse attaque du côté opposé. Au milieu d'une telle confusion et d'une telle obscurité, le détachement chargé du blocus ne savait où diriger ses coups, et tous restèrent à leurs postes, excepté une réserve de trois cents hommes, tenus constamment prêts pour des éventualités spéciales, qui sortirent et firent patrouille à l'extérieur du fossé pour intercepter

¹ Thucydide, III, 22. Le Dr Arnold, dans sa note, explique ce passage comme si le pied droit ou pied nu était le moins sujet à glisser dans la fange, et le pied gauche ou pied chaussé le plus sujet. Le Scholiaste et Wasse soutiennent l'opinion contraire, qui est certainement le sens le plus évident du texte, bien que le sens du Dr Arnold pût être également admissible. Le pied nu est très sujet à glisser dans la fange, et on pouvait facilement obvier à cet inconvénient au moyen de sandales ou chaussures appropriées à ce dessein. En outre, Wasse fait remarquer justement que le guerrier qui doit se servir de son bras droit a besoin d'avoir son pied gauche fermement établi.

tout fugitif venant de l'intérieur. En même temps on éleva des fanaux pour avertir les alliés à Thèbes. Mais, dans ce cas encore, les Plataëens de la ville, dans leur prévoyance, avaient préparé de leur côté des fanaux, qu'ils hissèrent sur le champ afin d'enlever à cette communication télégraphique toute signification spéciale¹.

Cependant les Plataëens qui fuyaient, maîtres des deux tours contiguës, — sur le sommet desquelles quelques-uns d'entre eux montèrent, tandis que d'autres en gardaient l'entrée, de manière à repousser avec des lances et des traits toute approche des ennemis, — ces Plataëens, dis-je, poursuivirent leur fuite sans interruption sur l'espace intermédiaire, en renversant les créneaux afin de le rendre plus uni et de planter un plus grand nombre d'échelles. C'est de cette manière qu'ils passèrent tous successivement et franchirent le fossé extérieur. Chaque homme, immédiatement après avoir traversé, se tenait sur le bord extérieur avec un arc et une javeline prêt à repousser les assaillants et à assurer le passage de ses camarades en arrière. Enfin, quand tous furent descendus, il restait la dernière et la plus grande difficulté, — l'évasion de ceux qui occupaient les deux tours et maintenaient libre la portion intermédiaire du mur ; cependant ceci même s'accomplit heureusement et sans pertes. Le fossé extérieur se trouva être un obstacle, — il était si rempli d'eau de pluie qu'il était à peine guéable, et il était encore couvert d'une mince couche de glace, par suite d'une précédente gelée ; car l'orage, qui à d'autres égards favorisait le plus leur évasion, retardait ici pour eux le passage du fossé par une accumulation insolite d'eau. Toutefois, ce fut seulement quand ils eurent tous passé, excepté les défenseurs des tours, — qui étaient encore en train de descendre et de traverser le fossé avec peine, — qu'on vit approcher la réserve des trois cents Péloponnésiens avec des torches. Leur côté droit, que ne protégeait pas le bouclier, étant tourné vers le fossé, les Plataëens, qui avaient déjà passé et qui se tenaient sur le bord, les accablèrent immédiatement de flèches et de javelines, — les torches leur permettaient de choisir un but passable, tandis que les Péloponnésiens, de leur côté, ne pouvaient distinguer leurs ennemis dans les ténèbres, et qu'ils n'avaient aucune connaissance préalable de leur position. Ils furent ainsi tenus en échec jusqu'à ce que les derniers Plataëens eussent surmonté les difficultés du passage ; ensuite tout le corps s'en alla furtivement et aussi vite qu'il put, en prenant d'abord la route de Thèbes, tandis que l'on voyait ceux qui les poursuivaient suivre avec leurs torches la direction opposée, sur le chemin qui menait à Athènes par les hauteurs appelées Dryos-Kephalæ. Après avoir marché environ pendant trois quarts de mille sur la route de Thèbes (laissant à leur droite la chapelle du héros Androkratès), les fugitifs la quittèrent, et se jetant à l'est vers Erythræ et Hysiaë, ils se trouvèrent bientôt en sûreté dans les montagnes qui séparent la Bœôtia de

¹ Thucydide, III, 22. Ce renseignement semblerait indiquer que les hommes chargés du blocus ont dû être souvent dans l'habitude de transmettre des nouvelles à Thèbes au moyen de fanaux, chaque combinaison de feux ayant plus ou moins une signification spéciale. Les Plataëens l'avaient remarqué, et ils avaient prévu qu'on emploierait le même moyen la nuit de l'évasion, pour demander sur le champ du secours à Thèbes. S'ils ne l'avaient pas observé auparavant, ils n'auraient pu être prêts pour le moment où le nouveau signal serait hissé, de manière à en détruire la signification Cf. III, 80. Je suis d'accord avec l'opinion générale exposée dans une note du Dr Arnold relative à ces fanaux, et même je pense qu'elle aurait pu être appuyée plus fortement.

Non enim (fait observer Cicéron dans le cinquième discours contre Verrès, c. 36), *sicut erat nuper consuetudo, prædonum adventum significabat ignis è speculâ sublatum aut tumulto : sed flamma ex ipso incendio navium et calamitatem acceptam et periculum reliquum nuntiabat.*

l'Attique à ce point ; de là ils passèrent dans le port et le refuge heureux d'Athènes¹.

C'est ainsi que deux cent douze hommes vaillants sortirent d'un danger pour vivre et être libres, échappant au sort imminent qui n'accabla que trop tôt les autres, et conservant pour les temps à venir la race véritable et les honorables traditions de Platée. Un seul homme fut fait prisonnier au bord du fossé extérieur, tandis que quelques-uns, qui s'étaient primitivement engagés dans l'entreprise, perdirent courage, et dans leur désespoir partirent du pied même du mur intérieur ; ils dirent à leurs camarades de la ville que toute la bande avait péri. Conséquemment, à l'aurore, les Platæens envoyèrent un héraut demander une trêve afin qu'ils pussent ensevelir leurs morts, et ce fut seulement la réponse faite à cette requête qui leur apprit l'exacte vérité. La description de cette mémorable évasion montre autant de hardiesse dans l'exécution que d'habileté et de prévoyance dans le projet, et elle est d'autant plus intéressante, que les hommes qui accomplirent ainsi leur délivrance étaient précisément les guerriers les plus braves qui en étaient les plus dignes.

Dans l'intervalle, Pachès et les Athéniens tenaient Mitylênê bloquée étroitement ; les provisions étaient presque épuisées, et les assiégés commençaient déjà à songer à une capitulation, — quand leur ardeur fut ranimée par l'arrivée de l'ambassadeur lacédæmonien Salæthos, qui avait abordé à Pyrrha, à l'ouest de Lesbos, et s'était arrangé pour s'introduire furtivement dans la ville par un ravin qui empêchait la continuité du mur de blocus (vers février, 427 av. J.-C.). Il encouragea les Mitylænæens à tenir bon, leur certifiant qu'une flotte péloponnésienne sous Alkidas était sur le point de partir pour venir à leur secours, et que l'Attique allait être envahie sans retard par toute l'armée péloponnésienne. Sa propre arrivée aussi et son séjour dans la ville ne furent pas déjà un médiocre encouragement ; nous verrons ci-après, quand nous en viendrons au siège de Syracuse par les Athéniens, ce que pouvait faire la présence d'un seul Spartiate. On renonça donc à toute idée de se rendre, et les Mitylænæens attendirent avec impatience l'arrivée d'Alkidas, qui partit du Péloponnèse au commencement d'avril avec quarante-deux trirèmes, tandis que l'armée lacédæmonienne envahissait en même temps l'Attique, afin de tenir l'attention d'Athènes entièrement occupée. Leurs ravages dans cette occasion se firent avec plus de soin et de recherches, et furent plus destructifs pour le pays qu'auparavant, et ils se continuèrent plus longtemps parce qu'on attendait l'arrivée de nouvelles de Lesbos. Mais il ne leur en venait pas, leur fonds de provisions était épuisé, et l'armée fut obligée de se séparer².

Les nouvelles qui arrivèrent à la fin étaient très peu satisfaisantes.

Salæthos et les Mitylænæens avaient tenu jusqu'à ce que leurs provisions fussent complètement épuisées ; mais il ne leur venait du Péloponnèse ni secours ni encouragement. Salæthos même finit par être convaincu qu'il ne viendrait aucun secours ; il projeta donc, comme dernière espérance, une attaque désespérée dirigée contre les Athéniens et leur mur de blocus. Dans ce dessein, il distribua des armures complètes dans la masse du peuple ou bourgeoisie, qui jusque-là

¹ Thucydide, III, 24. Diodore (XII, 56) donne un bref sommaire de ces faits, sans rien de nouveau ni d'animé.

² Thucydide, III. 25, 26.

avait été sans de telles armes, n'ayant tout au plus que des arcs ou des javelines¹.

Mais il n'avait pas suffisamment calculé les conséquences de cette importante démarche. La multitude mitylénæenne, qui vivait sous un gouvernement oligarchique, n'avait aucun intérêt dans la lutte actuelle, qui avait été entreprise sans qu'on eût fait appel à son opinion. Elle n'avait pas lieu de haïr Athènes, en voyant que l'alliance athénienne n'était pour elle la cause d'aucun tort pratique ; et (pour répéter ce que nous avons déjà fait remarquer ailleurs) nous trouvons que même chez les, alliés sujets (pour ne rien dire d'un allié jouissant de privilèges comme Mitylênê), la masse des citoyens n'était jamais disposée à une révolte, et quelquefois même elle y répugnait positivement. L'oligarchie mitylénæenne s'était révoltée, malgré l'absence de torts pratiques, parce qu'elle désirait une autonomie municipale sans contrôle, aussi bien qu'une garantie pour sa durée. Mais c'était un sentiment auquel le peuple était étranger par nature, puisqu'il n'avait point part au gouvernement de sa propre ville, et que sous le rapport du sentiment politique on le maintenait insensible et passif, comme le voulait l'intérêt du parti oligarchique. Une oligarchie grecque pouvait obtenir de son peuple une paisible soumission dans des circonstances ordinaires ; mais, si jamais elle demandait un effort énergique, le véritable dévouement qui seul pouvait produire un tel effort se trouvait faire défaut. Le Dêmos mitylénæen, aussitôt qu'il se vit fortifié et ennobli par la possession d'une armure pesante, refusa d'obéir à Salæthos, qui lui ordonnait de sortir et d'exposer sa vie dans une lutte désespérée. Il avait la pensée, — assez naturelle dans le secret des affaires publiques que pratiquait habituellement une oligarchie, mais qu'assurément n'aurait pas eue le Dêmos athénien parce qu'il aurait été trop bien informé, — que ses gouvernants l'affamaient, et qu'ils avaient caché des provisions pour leur propre usage. Aussi, le premier usage qu'il fit de ses armes fut de demander que ces provisions cachées fussent mises dehors et équitablement partagées entre tous ; il menaçait, si l'on ne satisfaisait pas immédiatement à sa requête, d'entrer en négociations avec les Athéniens et de livrer la ville. Les chefs mitylénæens, hors d'état de l'empêcher, mais prévoyant que ce serait leur ruine irréparable, préférèrent la chance de négocier eux-mêmes pour obtenir une capitulation : Il fut convenu avec Pachês que l'armement athénien entrerait en possession de Mitylênê ; que le sort du peuple et de la ville serait laissé à l'assemblée athénienne, et que les Mitylénæens enverraient des ambassadeurs à Athènes pour plaider leur cause ; jusqu'au retour de ces ambassadeurs, Pachês prenait l'engagement que personne ne serait tué, ni chargé de chaînes, ni vendu comme esclave. Il ne fut rien dit au sujet de Salæthos, qui se cacha dans la ville du mieux qu'il put. Malgré la garantie donnée par Pachês, les Mitylénæens qui avaient surtout excité la révolte conçurent une si grande alarme, que quand le général athénien prit réellement possession de la ville, ils se jetèrent comme suppliants sur les autels pour y chercher une protection. Mais amenés par ses assurances à quitter leur asile sacré, ils furent déposés dans l'île de Ténédos jusqu'à ce qu'une réponse fût reçue d'Athènes².

Après s'être assuré ainsi la possession de Mitylênê, Pachês envoya quelques trirèmes de l'autre côté de file, et se rendit facilement maître d'Antissa. Mais, avant qu'il eût eu le temps de réduire les deux autres villes de Pyrrha et d'Eresos, il reçut une nouvelle qui le força de tourner son attention ailleurs.

¹ Thucydide, III, 27.

² Thucydide, III, 28.

A l'étonnement de chacun, la flotte péloponnésienne d'Alkidas fut vue sur la côte d'Iônia. Elle, aurait dû y être beaucoup plus tôt, et si Alkidas eût été un homme d'énergie, elle serait arrivée à Mitylênê même avant la reddition de la ville. Mais les Péloponnésiens, quand ils se préparaient à entrer dans les eaux athéniennes et à braver la flotte athénienne, étaient sous la même impression de faiblesse et de timidité conscientes (surtout depuis les victoires remportées par Phormiôn l'année précédente) que celle qui assaillait des troupes de terre quand elles marchaient pour attaquer les Lacédæmoniens pesamment armés¹. Bien qu'Alkidas ne fût pas arrêté par les Athéniens, qui ne connaissaient pas son départ, — bien qu'il fût pressé de hâter sa marche par des exilés lesbiens et ioniens qu'il avait à bord de son navire, et aidé par des pilotes experts que lui envoyèrent les exilés samiens qui s'étaient établis à Anæa² sur le continent asiatique, et se conduisaient comme des ennemis acharnés d'Athènes, — néanmoins, au lieu de faire voile droit à Lesbos, il s'attarda d'abord près du Péloponnèse, ensuite à l'île de Dêlos, capturant des vaisseaux particuliers avec leurs équipages, jusqu'à ce qu'enfin, en atteignant les îles d'Ikaros et de Mykonos, il apprit la fâcheuse nouvelle que la ville assiégée avait capitulé. D'abord, n'ajoutant pas foi au rapport, il fit voile plus loin jusqu'à Embaton, dans le territoire érythræen, sur la côte de l'Asie Mineure, où il trouva la nouvelle confirmée. Comme sept jours seulement s'étaient écoulés depuis la conclusion de la capitulation, Teutiaplos, capitaine éleien de, la flotte, insista avec énergie sur le hardi projet de cingler immédiatement, et de surprendre Mitylênê de nuit dans son état actuel et mal établi : on n'aurait fait aucun préparatif pour les recevoir, et il y avait bonne chance de pouvoir accabler soudainement les Athéniens, armer de nouveau les Mitylênæens et recouvrer la ville.

Une telle proposition, qui était en effet un peu plus que hardie, ne convenait pas au caractère d'Alkidas. Et les sollicitations des exilés ne purent pas non plus l'amener à se fixer et à se fortifier dans un port quelconque de l'Iônia, ou dans la ville æolienne de Kymê, de manière à soutenir et à, seconder tels sujets de l'empire athénien qui étaient disposés à se révolter, bien qu'on l'assurât en particulier que beaucoup d'entre eux se révolteraient à son appel, et que le satrape Pissuthnês de Sardes l'aiderait à payer la dépense. Comme il avait été envoyé dans le dessein exprès de secourir Mitylênê, Alkidas crut que tout autre projet lui était interdit. Il se décida à retourner sans retard dans le Péloponnèse, ne craignant rien tant que la poursuite de Pachês et de la flotte athénienne ; c'est pourquoi il partit d'Embaton pour retourner à Sparte en longeant au sud la côte de l'Asie Mineure jusqu'à Ephesos. Mais les prisonniers faits dans son voyage le gênaient alors dans sa fuite ; et leur nombre était assez considérable, vu que tous les bâtiments marchands qui s'étaient trouvés sur son passage l'avaient approché sans défiance, le prenant pour un Athénien ; une flotte péloponnésienne près de la côte d'Iônia était quelque chose d'inouï et d'incroyable. Pour se débarrasser de ses prisonniers, Alkidas s'arrêta à Myonnêsos, près de Têos, et là il fit mettre à mort la plupart d'entre eux, — procédé barbare qui souleva une vive indignation dans les villes ioniennes voisines auxquelles ils appartenaient ; au point que, quand il arriva à Ephesos, les exilés samiens qui habitaient à Anæa, et qui s'étaient mis en avant d'une manière si active pour l'aider, lui envoyèrent une remontrance pleine de force, lui rappelant que le meurtre d'hommes qui n'étaient ni engagés dans la guerre, ni

¹ Thucydide, IV, 34.

² Thucydide, IV, 75.

ennemis, ni même liés à Athènes autrement que par la contrainte, était un acte déshonorant pour un homme qui se présentait comme le libérateur de la Grèce, — et que, s’il persistait, il changerait ses amis en ennemis, et non ses ennemis en amis. Alkidas fut si sensible à ce reproche, qu’il délivra immédiatement le reste de ses prisonniers, dont plusieurs étaient de Chios ; et il partit ensuite d’Ephesos, traversant la mer dans la direction de la Krête et du Péloponnèse. Après beaucoup de retard à la hauteur de la côte de Krête par suite d’un temps orageux qui tourmenta et dispersa sa flotte, il finit par atteindre en sûreté le port de Kyllênê en Elis ; où ses vaisseaux dispersés furent définitivement réunis¹.

Tel fut le honteux, voyage que fit le premier amiral péloponnésien qui osa entrer dans ce *Mare clausum* qui passait pour une partie du territoire d’Athènes². Mais, bien qu’il fit peu de chose, sa seule présence excita partout autant d’effroi que d’étonnement ; car les villes ioniennes étaient toutes sans fortifications, et Alkidas pouvait prendre et saccager l’une ou l’autre d’entre elles par une attaque soudaine, même sans qu’il fût en état de la garder d’une manière permanente. Pachês reçut de pressants messages d’Erythræ et de plusieurs autres villes, tandis que les trirèmes athéniennes appelées Paralos et Salaminia (les navires privilégiés qui transportaient ordinairement les députations publiques et sacrées) avaient vu elles-mêmes la flotte péloponnésienne à l’ancre à Ikaros, et lui apportaient la même nouvelle. Pachês, que la prise de Mitylênê laissait libre alors, se mit immédiatement à la poursuite de l’intrus, qu’il chassa jusqu’à file de Pathmos. Là on reconnut qu’Alkidas avait disparu définitivement des eaux orientales ; et bien que l’amiral athénien eût rencontré avec plaisir la flotte péloponnésienne en pleine mer, il regarda comme heureux qu’elle n’eût pas pris position dans quelque port asiatique, — cas où il aurait été forcé d’entreprendre un blocus fatigant et ennuyeux³, outre toutes les chances de révolte dans les dépendances athéniennes. Nous verrons ce que pouvait, sous ce rapport, le caractère personnel du commandant lacédæmonien, quand nous en viendrons ci-après à l’expédition de Brasidas.

A son retour de Pathmos à Mitylênê, Pachês fut amené à s’arrêter à Notion par les sollicitations de quelques exilés. La ville de Notion était le port de Kolophôn, dont elle était à une petite distance, comme le Peiræeus l’était d’Athènes⁴.

Environ trois ans auparavant, une violente dissension intestine avait éclaté à Kolophôn, et l’un des partis, invoquant l’aide du Perse Itamanês (vraisemblablement l’un des généraux du satrape Pissuthnês), l’avait mis en possession de la ville ; alors le parti contraire, forcé de se retirer, s’était établi séparément à Notion et dans un état d’indépendance. Mais les Kolophoniens qui restaient dans la ville s’arrangèrent bientôt pour se faire un parti à Notion, ce qui les mit à même d’en regagner la possession, grâce à l’aide d’un corps de mercenaires arkadiens au service de Pissuthnês. Ces Arkadiens formèrent une garnison permanente à Notion, où ils occupaient une citadelle séparée, ou espace fortifié, tandis que la ville se rattachait de nouveau comme port à Kolophôn. Toutefois, un corps considérable d’exilés, chassés à cette occasion, invoqua alors le secours de Pachês pour les rétablir et pour expulser les Arkadiens. En arrivant à cette ville,

¹ Thucydide, III, 32, 33-69.

² Thucydide, V, 56.

Nous voyons que la mer est comptée ici comme une portion du territoire athénien, et même la partie de la mer près du Péloponnèse, — beaucoup plus que celle qui baignait la côte de l’Îônia.

³ Thucydide, III, 33.

⁴ Les dissensions entre Notion et Kolophôn sont mentionnées par Aristote, *Politique*, V, 3, 2.

le général athénien décida Hippias, le capitaine arkadien, à venir pour entrer en pourparler, avec la promesse que, si l'on ne pouvait rien arrêter mutuellement de satisfaisant, il le remettrait *sain et sauf* dans la fortification. Mais à peine l'Arkadien se fut-il avancé pour le pourparler, que Pachês, le faisant retenir sous bonne garde, mais sans fers ni mauvais traitements, attaqua immédiatement la fortification pendant que la garnison se reposait sur l'armistice, l'emporta d'assaut, et mit à mort et les Arkadiens et les Perses qui furent trouvés à l'intérieur. Après s'être rendu maître de la fortification, il y ramena ensuite Hippias, *sain et sauf*, suivant les termes de la convention, qui fut ainsi remplie littéralement, — et ensuite il le fit immédiatement accabler de flèches et de javelines. L'histoire grecque offre divers exemples de cette espèce de fraude, fondée sur un accomplissement formel et une violation réelle d'une convention : mais nulle part nous ne lisons une combinaison plus infâme de fourberie et de cruauté que la conduite de Pachês à Notion. Comment fut-elle accueillie à Athènes ? Nous l'ignorons : cependant nous remarquons, non sans surprise, que Thucydide la raconte simplement et avec calme, sans un mot de commentaire¹.

La ville de Notion fut alors séparée de Kolophôn, et mise en la possession de ces Kolophoniens qui étaient opposés à la suprématie persane dans la haute ville. Mais comme elle avait été jusqu'à cette époque une dépendance de Kolophôn, et non une cité séparée, les Athéniens y envoyèrent bientôt après des *Ækistes* et accomplirent pour elle les cérémonies de colonisation suivant leurs lois et leurs coutumes, rappelant de tous les côtés les autres exilés de Kolophôn². Y vint-il de nouveaux colons d'Athènes même ? Il ne le semble pas ; mais la démarche avait pour but de conférer une sorte de droit de cité hellénique et de personnalité collective reconnue à la ville récemment née de Notion ; sans quoi ni sa théorie ou députation solennelle n'aurait été admise à faire de sacrifice public, ni ses simples citoyens ne l'auraient été à combattre pour le prix à Olympia et aux autres grandes fêtes.

Après avoir purgé les eaux asiatiques des ennemis d'Athènes, Pachês retourna à Lesbos, réduisit les villes de Pyrrha et d'Eresos, et bientôt se trouva si complètement maître et de Mitylênê et de toute l'île qu'il put renvoyer à Athènes la plus grande partie de ses forces : avec elles partirent comme prisonniers ces Mitylênæens qui avaient été déposés à Ténédos, aussi bien que d'autres fort compromis dans la dernière révolte, au nombre d'un peu plus de mille en tout. Le Lacédæmonien Salæthos, qu'on avait récemment découvert dans le lieu où il se cachait, fut compris parmi les prisonniers envoyés.

C'était sur le sort de ces prisonniers que les Athéniens avaient alors à prononcer. Ils entamèrent la discussion dans des dispositions d'extrême colère et de vengeance. Quant à Salæthos, leur résolution de le mettre à mort fut unanime et immédiate. Ils furent sourds à ses promesses, assurément trompeuses, de terminer le blocus de Platée, dans le cas où l'on épargnerait sa vie. Que devait-on faire à l'égard de Mitylênê et de ses habitants, c'était là un point plus douteux, et qui fut soumis à un débat formel dans l'assemblée publique.

C'est dans ce débat que Thucydide pour la première fois signale Kleôn, qui cependant est mentionné par Plutarque comme s'élevant à un rang important quelques années plus tôt, pendant que Periklês vivait. Dans le grand accroissement que prirent le commerce et la population à Athènes et au

¹ Thucydide, III, 34.

² Thucydide, III, 34 ; C. A. Pertz, *Colophoniaca*, page 36 (Göttingen, 1848).

Peiræeus pendant les quarante dernières années, une nouvelle classe de politiques parait être née ; hommes engagés dans divers genres de commerce et de manufacture, qui commencèrent à rivaliser plus ou moins en importance avec les anciennes familles des propriétaires attiques. Ce changement fut analogue en substance à celui qui s'opéra dans les villes de l'Europe au moyen âge, où les marchands et les commerçants des diverses corporations commencèrent à entrer en concurrence avec les familles patriciennes dans lesquelles la suprématie avait résidé primitivement, et finirent par les supplanter. A Athènes, les personnes de famille et de condition anciennes ne jouissaient à cette époque d'aucun privilège politique, puisque par les réformes d'Ephialtès et de Periklès, la constitution politique était devenue entièrement démocratique. Mais elles continuaient encore à former les deux plus hautes classes dans le cens solonien fondé sur la propriété, — les Pentakosiomedimni et les Hippeis ou Chevaliers. Des hommes nouveaux enrichis par le commerce entraient sans doute dans ces classes, mais probablement en minorité seulement, et s'imprégnaient du sentiment de la classe tel qu'ils le trouvaient, au lieu d'y apporter aucun esprit nouveau. Or, un Athénien de cette classe pris individuellement, bien qu'il n'eût aucun titre- légal à une préférence, s'il se mettait en avant comme candidat pour obtenir une influence politique, continuait cependant à être décidément préféré et bien accueilli par le sentiment social à Athènes, qui conservait dans ses sympathies spontanées des distinctions effacées du code politique¹. Outre cette place toute préparée pour lui dans la sympathie générale, surtout avantageuse au début de la vie publique, il se trouvait en outre soutenu par les liens de famille, par les associations et les réunions politiques, etc., qui exerçaient une très grande influence tant sur la politique que sur la justice à Athènes, et dont il devenait membre tout naturellement. Ces avantages n'étaient sans doute qu'auxiliaires ; ils donnaient à un homme un certain degré d'influence, mais ils le laissaient achever le reste par ses propres qualités et sa capacité personnelle. Néanmoins leur effet était très réel, et ceux qui, sans les posséder, l'affrontaient et l'attaquaient dans l'assemblée publique, avaient à lutter contre de grands désavantages. Une personne d'une telle condition inférieure ou moyenne ne rencontrait ni présomptions favorables ni indulgence de la part du public qui la prissent à mi-chemin ; et elle ne possédait pas non plus de relations établies pour encourager ses premiers succès, ou l'aider à sortir des premiers embarras. Elle en trouvait d'autres déjà en possession de l'ascendant, et bien disposés à abattre de nouveaux compétiteurs ; de sorte qu'elle avait à faire son chemin sans aide, du premier pas jusqu'au dernier, par des qualités toutes personnelles ; par une présence assidue aux assemblées, par la connaissance des affaires, — par la puissance d'un langage frappant, — et en même temps par une audace inébranlable, qui seule pouvait lui permettre de tenir tête à cette opposition et à cette inimitié qu'elle rencontrait de la part d'hommes politiques de haute naissance et de réunions de parti organisées, aussitôt qu'elle paraissait gagner de l'importance.

La libre marche des affaires politiques et judiciaires produisit plusieurs hommes de cette sorte, pendant les années où commence la guerre du Péloponnèse et pendant celles qui la précèdent immédiatement. Même pendant que Periklès vivait encore, ils paraissent s'être élevés en plus ou moins grand nombre. Mais l'ascendant personnel de ce grand homme, qui combinait une position aristocratique avec un fort et véritable sentiment démocratique, et une vaste

¹ Thucydide, 5, 43. Cf. Xénophon, *Memorab.*, I, 2, 25 ; III, 6, 1.

intelligence qui se trouve rarement attachée à l'une ou à l'autre, — donnait à la politique athénienne un caractère particulier. Le monde athénien se partageait en partisans et en adversaires de cet homme d'État, et dans le nombre il y avait des individus de haute et de basse naissance, — bien, que le parti aristocratique proprement appelé ainsi, la majorité des Athéniens opulents et de haute naissance, ou lui fût opposé, ou ne l'aimât pas. Ce fut environ deux, années après sa mort que nous commençons à entendre parler d'une nouvelle classe d'hommes politiques : — Eukratês, le cordier, — Kleôn, le corroyeur, — Lysiklês, le marchand de moutons, — Hyperbolos, le lampiste¹, dont les deux premiers doivent cependant avoir été déjà bien connus comme orateurs dans l'Ekklêsia même du vivant de Periklês. Entre eux tous, le plus distingué était Kleôn, fils de Kleænetos.

Kleôn acquit sa première importance parmi les orateurs opposés à Periklês, de sorte qu'il obtint ainsi, pendant sa première carrière politique, l'appui des nombreux et aristocratiques adversaires de ce personnage. Thucydide le représente en termes généraux comme l'homme du caractère et du tempérament le plus violents à Athènes, — comme déloyal dans ses calomnies et virulent dans ses invectives et ses accusations². Aristophane, dans sa comédie des Chevaliers, reproduit ces traits avec d'autres nouveaux et distincts, aussi bien qu'avec des détails exagérés, comiques, satiriques et méprisants. Sa comédie dépeint Kleôn au point de vue sous lequel le voyaient les chevaliers d'Athènes, — un apprêteur de cuir, sentant la tannerie, — un braillard de basse naissance, terrifiant ses adversaires parla violence de ses accusations, l'élévation de sa voix, l'impudence de ses gestes, — de plus, comme vénal dans sa politique, menaçant d'accuser les gens et recevant ensuite de l'argent pour se désister, — voleur du trésor public, — persécutant le mérite aussi bien que le rang, — et courtisant la faveur de l'assemblée par les cajoleries les plus basses et les plus coupables. Les attributs généraux présentés par Thucydide (séparément d'Aristophane, qui ne fait pas profession d'écrire de l'histoire) peuvent être raisonnablement acceptés, — l'invective puissante et violente, souvent déloyale de Kleôn, — en même temps que son assurance et son audace dans l'assemblée publique. Des, hommes de la classe moyenne, tels que Kleôn et Hyperbolos, qui parlaient sans cesse dans l'assemblée et tâchaient d'y prendre un rôle dominant, contre des personnes qui avaient de plus grandes prétentions de famille qu'eux, devaient être assurément des hommes d'une audace plus qu'ordinaire. Sans cette qualité, ils n'auraient jamais triomphé de l'opposition qui leur était faite. Il est assez probable qu'ils la possédaient à un degré choquant, — et même, s'ils ne l'avaient pas eue, la même mesure d'arrogance que le rang et la position d'Alkibiadês faisaient supporter en lui, eussent passé chez eux pour une impudence intolérable. Par malheur, nous n'avons pas d'exemples qui nous permettent d'apprécier l'invective de Kleôn. Nous ne pouvons déterminer si elle était plus virulente que celle de Démosthène et d'Æschine, soixante-dix ans plus tard ; chacun de ces éminents orateurs imputant à l'autre l'impudence la plus éhontée, la calomnie, le parjure, la corruption, la haute voix, et l'audace révoltante des manières, dans un langage que Kleôn aurait difficilement surpassé par l'intensité de l'objurgation, bien que sans doute il restât infiniment au dessous en

¹ Aristophane, *Equit.*, 130 sqq., et Scholies ; Eupolis, *Demi, Fragm.* XV, p. 466, éd. Meineke. V. les remarques de Ranke, *Commentat. de Vitâ Aristophanis*, p. 334 sqq.

² Thucydide, III, 36.

Il mentionne aussi Kleôn une seconde fois, deux ans auparavant, mais en termes qui semblent également impliquer une première présentation IV, 21-28 et VI, 16.

perfection classique. Et nous ne pouvons même pas dire dans quelle mesure les dénonciations portées par Kleôn contre Periklès à la fin de sa carrière étaient plus violentes que les mémorables invectives contre la vieillesse de sir Robert Walpole, par lesquelles s'ouvrit la carrière politique de lord Chatham. Le talent d'invective que possédait Kleôn, employé d'abord contre Periklès, était regardé comme une grande impudence par les partisans de cet illustre homme d'État, aussi bien que par les citoyens impartiaux et judicieux. Mais parmi les nombreux ennemis de Periklès, il était applaudi comme une explosion d'indignation patriotique, et procurait à l'orateur cet appui étranger d'abord qui le soutenait jusqu'à ce qu'il acquit son empire personnel sur l'assemblée publique¹.

Par quels degrés ou par quelles causes cet empire s'accrut-il graduellement ? C'est ce que nous ignorons. A l'époque où la question de Mitylênê fut mise en discussion, il était arrivé à une sorte d'ascendant que décrit Thucydide en disant que Kleôn était à cette époque l'orateur de beaucoup le plus persuasif aux yeux du peuple. Le fait de la grande puissance de parole de Kleôn et de son talent à traiter les affaires publiques d'une manière populaire, est mieux attesté que toute autre chose relative à lui, en ce qu'il repose sur deux témoins qui lui sont hostiles, — Thucydide et Aristophane. L'assemblée et le dikasterion étaient le théâtre et le domaine de Kleôn : car le peuple athénien pris collectivement dans son lieu de réunion, — et le peuple athénien pris individuellement ; — n'était pas toujours la même personne et n'avait pas la même manière de juger : Dêmos siégeant dans la Pnyx était un homme différent de Dêmos au logis². La haute combinaison de qualités que possédait Periklès exerçait une influence et sur l'un et sur l'autre ; mais Kleôn dominait considérablement le premier, sans être en grande estime auprès du second.

Quand le sort de Mitylênê et de ses habitants fut soumis à l'assemblée athénienne, Kleôn prit la direction du débat. Il n'y eut jamais de sujet plus complètement approprié à son tempérament violent et à sa puissance d'invective ardente. Pris collectivement, le cas de Mitylênê présentait une révolte aussi inexcusable et aussi aggravée que toute révolte pouvait l'être. En effet, nous n'avons qu'à en lire les motifs, tels que les exposèrent les orateurs mitylénæens eux-mêmes devant les Péloponnésiens à Olympia, pour être persuadés qu'une telle conduite, vue du point de vue athénien, était supposée justifier, et même provoquer une indignation portée au plus haut point. Les Mitylénæens reconnaissent non seulement qu'ils n'ont aucun motif de plainte contre Athènes, mais qu'ils ont été bien et honorablement traités par elle, avec un privilège spécial. Mais ils craignent qu'elle ne les opprime dans l'avenir ; ils haïssent le principe seul de son empire, et ils pressent ardemment, aussi bien qu'ils aident, ses ennemis à la réduire ; ils choisissent précisément le moment où elle a été épuisée par une terrible peste, par une invasion et par les frais d'une guerre. Il n'en fallait pas davantage pour allumer la plus intense colère dans le cœur d'un patriote athénien. Mais il y avait encore un autre point qui pesait autant que le reste, sinon plus. Les révoltés avaient été les premiers à inviter une flotte péloponnésienne à franchir la mer Ægée, et les premiers à proclamer, tant à Athènes qu'à ses alliés, le droit précaire de son empire³. Le violent Kleôn en cette occasion trouvait dans l'assemblée un auditoire qui n'était guère moins

¹ Plutarque, *Periklès*, c. 33.

Periklès fut *δηχθείς αἰθῶνι Κλέωνι* — dans les mots de l'auteur comique Hermippos.

² Aristophane, *Equit.*, 750.

³ Thucydide, III, 36.

violent que lui-même, et il pouvait aisément le convaincre que tout ce qui ressemblerait à de la pitié à l'égard des Mitylénæens serait une trahison envers Athènes. Il proposa d'appliquer à la cité captive les peines autorisées par les usages de la guerre, dans leur mesure la plus rigoureuse et la plus complète : de tuer toute la population mâle mitylénæenne en état de porter les armes, probablement six mille personnes environ, — et de vendre comme esclaves toutes les femmes et tous les enfants¹. La proposition, bien que combattue fortement par Diodotos et autres, fut sanctionnée et adoptée par l'assemblée, et on expédia sur-le-champ une trirème à Mitylênê, avec ordre à Pachês de la mettre à exécution².

Une telle sentence n'était en principe rien de plus qu'une application très rigoureuse des lois admises de la guerre. Non seulement le rebelle reconquis, mais même le prisonnier de guerre (excepté le cas de quelque convention spéciale) était à la merci de son vainqueur, qui pouvait le tuer, le vendre, ou l'admettre à rançon. Nous verrons les Lacédæmoniens pratiquer cette maxime sans la moindre atténuation à l'égard des prisonniers plataëens très peu de temps après. Et sans doute le peuple athénien, — tant qu'il resta réuni, sous l'influence temporaire et absorbante du sentiment actuel et prédominant auquel le seul fait du grand nombre donnait plus d'intensité, — et tant qu'il discuta le principe du cas. — Quel sort Mitylênê avait-elle mérité ? — il ne songea qu'à cette idée. Toute autre mesure que la mesure la plus rigoureuse de la guerre (pensait-il) serait au-dessous de la faute commise par les Mitylénæens.

Mais quand l'assemblée se fut séparée, — quand le citoyen, n'étant plus enlacé par des sympathies collectives et par des discours animés dans la Pnyx, rentra dans le calme comparatif de la vie individuelle, — quand l'entretien en vint à rouler, non sur la convenance d'adopter une telle résolution, mais sur les détails de son exécution, — un changement sensible et un repentir marqué ne tardèrent pas à se faire voir. Nous devons aussi nous rappeler, — et c'est un principe qui n'est pas d'une médiocre importance dans les affaires humaines, et en particulier chez un peuple démocratique comme les Athéniens, qui est accusé de tant de résolutions adoptées. et non exécutées ensuite, — nous devons nous rappeler, dis je, que le sentiment de colère contre les Mitylénæens avait été réellement assouvi en partie par l'adoption seule de la sentence tout à fait séparément de son exécution : précisément comme un homme furieux soulage sa colère qui déborde par des imprécations contre d'autres hommes, devant la-,réalisation desquelles il reculerait lui-même plus tard. Les Athéniens, en général le peuple le plus humain de la Grèce (bien que l'humanité, selon nos idées, ne puisse être affirmée d'aucun Grec), sentirent qu'ils avaient sanctionné un décret effrayant et cruel. Même le capitaine et les marins³ chargés de le porter firent leur voyage avec une répugnance pleine de douleur. Les ambassadeurs mitylénæens présents à Athènes (qui avaient probablement été autorisés à parler dans l'assemblée et à plaider leur propre cause), avec ceux des Athéniens qui avaient été les proxeni et les amis de Mitylênê, et la minorité en général de la dernière assemblée, — ne tardèrent pas à discerner ce repentir ; et firent tous leurs efforts pour l'entretenir ; et ce

¹ Je conclus ce total du fait que le nombre envoyé à Athènes par Pachês, comme composé des instigateurs les plus ardents, était un peu au-dessus de mille (Thucydide, III, 50). Le total des ἡβώντες ou mâles en âge de servir a dû être (selon moi) six fois ce nombre.

² Thucydide, III, 36.

³ Thucydide, III, 36.

Les sentiments des marins, dans la trirème désignée pour porter l'ordre d'exécution, sont un point frappant d'évidence dans le cas actuel (III, 50).

sentiment dans le courant du même soir fut si puissant et si répandu, que les stratèges accédèrent à la prière des ambassadeurs, et convoquèrent une nouvelle assemblée pour le lendemain afin d'examiner la mesure de nouveau. En agissant ainsi, ils commettaient une illégalité, et s'exposaient au danger d'être mis en accusation. Mais le changement de sentiment dans le peuple était si manifeste qu'il l'emporta sur tout scrupule de ce genre¹.

Bien que Thucydide ne nous ait donné qu'un court sommaire sans aucun discours de ce qui se passa dans la première assemblée, — cependant, quant à cette seconde, il nous rapporte tout au long les discours et de Kleôn et de Diodotos, — les deux principaux orateurs de la première également. Nous pouvons être sûrs que cette seconde assemblée fut en tout point l'une des plus intéressantes et des plus agitées de toute la guerre ; et bien que nous ne puissions préciser les circonstances qui déterminèrent Thucydide dans son choix des discours, cependant on peut présumer avec probabilité que ce motif, aussi bien que la défaite signalée de Kleôn qu'il n'aimait pas, l'a influencé ici.

Cet orateur, s'avançant pour défendre la proposition adoptée le jour précédent, dénonça en termes d'indignation la sensibilité et les scrupules insensés du peuple, qui ne pouvait se résoudre à considérer ses alliés sujets, suivant la réalité évidente, comme des hommes retenus seulement par la crainte. Il insista sur le danger et la folie de détruire un jour ce qui avait été décidé la veille ; et sur l'ambition coupable d'orateurs qui sacrifiaient les intérêts les plus importants de la république, soit à des avantages pécuniaires, soit à l'honneur personnel de parler avec effet, de l'emporter sur des rivaux, et de mettre leurs propres imaginations à la place des faits et de la réalité. Il repoussa le faux encouragement donné à de telles illusions par un public *plus sage que ce qui était écrit* et qui venait à l'assemblée, non pour appliquer son bon sens à juger des affaires publiques, mais seulement pour le plaisir d'entendre des discours². Il exposa de nouveau l'injure odieuse et gratuite commise par les Mitylénæens et les motifs pour leur infliger ce maximum de châtement qu'ordonnait *la justice*. Il demanda *justice* contre eux, rien de moins, mais rien de plus ; avertissant l'assemblée que les nécessités impérieuses d'Athènes exigeaient essentiellement le maintien constant d'un sentiment de crainte dans l'esprit de sujets mal disposés, et que les Athéniens devaient se préparer à voir leur empire disparaître s'ils se laissaient guider soit par la compassion pour ceux qui, s'ils étaient vainqueurs, n'en auraient aucune pour eux³, — soit par une modération inopportune à l'égard de ceux qui ne sauraient ni la sentir ni la reconnaître, — soit par la seule impression de séduisants discours. La justice contre les Mitylénæens, non moins que les puissants intérêts politiques d'Athènes, demandait que la sentence décrétée le jour précédent fût infligée⁴.

La harangue de Kleôn est remarquable à bien des égards. Si nous sommes surpris de trouver un homme dont toute l'importance résidait dans la parole, dénonçant si sévèrement la licence et l'influence illégitime du discours dans l'assemblée publique, nous devons nous rappeler que Kleôn avait l'avantage de

¹ Thucydide, III, 36. Quant à l'illégalité, voir Thucydide, VI, 14, qui, je crois, est une bonne preuve pour démontrer que c'était une illégalité. Je suis d'accord avec Schoemann sur ce point, malgré les doutes du Dr Arnold.

² Thucydide, III, 37.

Cf. le langage d'Archidamos à Sparte dans le congrès, où il fait honneur aux Spartiates (Thucydide, I, 84). — très semblable en esprit aux remarques de Kleôn au sujet des Athéniens.

³ Thucydide, III, 40.

⁴ Thucydide, III, 40.

s'adresser au sentiment intense qui dominait dans le moment : qu'il pouvait donc faire passer les inspirations de ce sentiment comme celles d'un patriotisme sans fard, sincère et honnête, — tandis que ses adversaires, qui parlaient contre le sentiment dominant et étaient conséquemment réduits à employer des arguments indirects, des circonlocutions, et plus ou moins de manœuvres, pouvaient être représentés comme n'étant que d'habiles sophistes, faisant parade de leur talent pour faire paraître pire la raison la meilleure, — et, s'ils n'étaient réellement gagnés, comme étant du moins dépourvus de principes et de toute sincère conviction morale. Comme c'est un mode de traiter les questions, tant d'intérêt public que de moralité privée, aussi commun aujourd'hui qu'il l'était à l'époque de la guerre du Péloponnèse, — et qui consiste à s'emparer de quelque sentiment fort et assez répandu dans le public, à regarder les inspirations de ce sentiment comme celles du sens commun et du droit évident, et ensuite à exclure toute appréciation raisonnable du bien et du mal à venir comme si c'était une subtilité impie ou immorale, ou tout au moins dépourvue de candeur, — nous pouvons bien signaler un cas dans lequel Kleôn emploie ce mode d'agir pour appuyer une proposition alors regardée justement comme barbare.

En effet, si nous appliquons nos idées modernes à cette proposition, le sentiment dominant non seulement n'était pas en faveur de Kleôn, mais il était irrésistiblement en faveur de ses adversaires. L'idée de mettre à mort de sang-froid quelque six mille personnes révolterait tellement les sentiments modernes, qu'elle ferait oublier toutes les considérations de mauvaise conduite passée dans les personnes à condamner. Néanmoins le discours que prononça Diodotos après Kleôn, et dans lequel il s'opposa à lui, non seulement ne contient aucun appel à ces prédispositions miséricordieuses, mais même en désavoue positivement la pensée : l'orateur repousse, non moins que Kleôn, l'influence d'un sentiment de pitié, ou d'un esprit de simple compromis et de modération¹. Il écarte, en outre, les considérations de justice ou les analogies de justice criminelle², — et appuie entièrement son opposition sur des raisons de prudence publique, portant sur le bonheur et la sécurité à venir d'Athènes.

¹ Thucydide, III, 48. Cf. le discours de Kleôn, III, 40.

Le Dr Arnold distingue οἶκτος (ou ἔλεος) de ἐπιεικεία, en disant que *le premier est un sentiment, la seconde, une habitude : οἶκτος, pitié ou compassion, peut à l'occasion toucher ceux qui sont en général bien éloignés d'être ἐπιεικεία — doux ou compatissants. 'Επιεικεία a trait à toute personne, — οἶκτος, à des individus particuliers.* La distinction faite ici est juste en elle-même, et ἐπιεικεία a parfois le sens que lui attribue le Dr Arnold ; mais dans ce passage je crois qu'il a un sens différent. Le contraste entre οἶκτος et ἐπιεικεία (comme le Dr Arnold les explique) serait trop faible et trop peu marqué pour servir le dessein de Kleôn et de Diodotos. 'Επιεικεία veut plutôt dire ici la disposition à rester au-dessous de vos droits entiers, un esprit de douceur et d'accommodement ; une concession de votre part de nature à être payée par une concession de la part de votre adversaire : cf. Thucydide, I, 76 ; IV, 19 ; V, 86 ; VIII, 93.

² Thucydide, III, 44.

C'est ainsi que M. Burke, dans son discours sur *Conciliation with America* (Œuvres de Burke, vol. III, p. 69-74), dit en discutant la proposition de poursuivre comme criminels les actes des colonies rebelles : *L'affaire semble beaucoup trop grosse pour mes idées de jurisprudence. Il semblerait, dans nia manière de concevoir de telles questions, qu'il y a en raison et en politique une large différence entre le mode de procéder à l'égard de la conduite irrégulière d'individus isolés, ou même de bandes d'hommes qui troublent l'ordre dans l'intérieur de l'État — et les dissensions civiles qui peuvent de temps en temps agiter les diverses communautés dont se compose un grand empire. Il me paraît étroit et pédantesque d'appliquer les idées ordinaires de justice criminelle à cette grande lutte publique. Je ne connais pas la méthode de dresser iule accusation contre tout un peuple. — Ma manière de voir est étroite, bornée, et entièrement limitée à la politique de la question.*

Il commence par justifier¹ la nécessité d'examiner de nouveau la résolution qui vient d'être adoptée, et il insiste sur le danger de décider une question aussi importante à la hâte où sous l'influence d'une forte passion. Il proteste contre les inexcusables insinuations de corruption ou de suffisance à l'aide desquelles Kleôn avait cherché à réduire ses adversaires au silence ou à les décréditer² ; et ensuite, prenant la question au point de vue de la sagesse et de la prudence publiques, il s'applique à prouver que la rigoureuse sentence rendue le jour précédent ne devait pas être défendue. Cette sentence n'empêcherait aucun autre d'entre les alliés sujets de se révolter, s'ils voyaient, ou s'imaginaient voir, une bonne chance de succès ; mais elle les engagerait peut-être³, une fois embarqués dans une révolte, à persister même jusqu'au désespoir, et à s'ensevelir sous les ruines de leur ville. Tandis qu'on devrait employer tous les moyens de prévenir chez eux une révolte, par des précautions prises à l'avance, — c'était un faux calcul que d'essayer de les détourner par l'énormité du châtement, infligé ensuite à ceux que l'on avait reconquis. En développant cet argument ; l'orateur expose quelques idées remarquables sur la théorie de la punition en général, et sur le peu qu'on obtient en plus dans la voie de l'effet préventif, même par la plus grande aggravation de souffrances infligée au criminel condamné, — idées qui auraient pu passer pour rares et profondes même jusqu'au dernier siècle⁴. Et, de plus, il appuie son argument en exposant avec force combien il serait impolitique de confondre le Dêmos mitylénæen dans le même châtement que son oligarchie : la révolte, avait été l'acte exclusivement de la dernière, et le premier non seulement n'y avait pas pris part, mais aussitôt qu'il avait eu des armes en sa possession, il avait livré la ville spontanément. Dans toutes les cités alliées, c'était la bourgeoisie qui avait de bonnes dispositions à l'égard d'Athènes, c'était sur elle que reposait surtout l'empire de la république contre la fidélité douteuse des oligarchies⁵ : mais il n'était, pas possible que ce sentiment durât, si l'on voyait maintenant que tous les Mitylénæens étaient indistinctement confondus dans une commune destruction. Diodotos termine en recommandant que ceux des Mitylénæens que Pachês- avait envoyés à Athènes comme chefs de la révolte, fussent jugés séparément ; mais que le reste de la population fût épargné⁶.

Ce discours est celui d'un homme qui sent qu'il a contre lui le sentiment régnant et avoué de l'auditoire, et qu'il doit en conséquence se faire un chemin par des appels à sa raison. Toutefois les mêmes appels auraient pu être faits, et peut-être l'avaient-ils été, dans la discussion précédente, sans succès. Mais Diodotos savait que le sentiment régnant, bien que prédominant encore en apparence, avait été silencieusement miné pendant les quelques dernières heures, et que la réaction dans le sens de la modération et de la pitié, qui avait grandi en dessous,

¹ Thucydide, III, 42.

² Thucydide, III, 43.

³ Thucydide, III, 45, 46.

⁴ Comparez ce discours de Diodotos avec les idées de châtement indiquées par Xénophon dans son *Anabase*, là où il décrit le gouvernement de Cyrus le Jeune :

Et personne ne pourrait soutenir que Cyrus souffrît que des criminels et des malfaiteurs se moquassent de lui. Il les punissait avec la dernière sévérité. Et l'on pouvait souvent voir le long des routes fréquentées des hommes privés de leurs yeux, de leurs mains et de leurs pieds : de sorte que dans son gouvernement, Grec ou barbare, s'il n'avait pas de dessein criminel, pouvait circuler sans crainte et porter ce qui lui semblait bon. *Anabase*, I, 9, 13.

La sévérité de la punition est, dans l'esprit de Xénophon, ta mesure tant des effets qu'elle produit en effrayant les criminels, que du caractère du maître qui l'inflige.

⁵ Thucydide, III, 47.

⁶ Thucydide, III, 48.

agirait en faveur de ses arguments, quoiqu'il niât toute intention d'invoquer son aide. Après plusieurs autres discours, pour et contre, — l'assemblée vota et la proposition de Diodotos fut adoptée mais adoptée à une si faible majorité, que la décision sembla d'abord douteuse¹.

La trirème qui portait le premier vote était partie la veille, et était déjà depuis vingt-quatre heures en route pour Mitylênê. On mit immédiatement à flot une seconde trirème chargée du nouveau décret ; toutefois il n'y avait que des efforts surhumains qui pussent la mettre en état d'arriver à la ville condamnée, avant que la terrible sentence, alors en route, fût réellement en voie d'exécution. Les ambassadeurs mitylénæens garnirent bien le vaisseau de provisions, et promirent des récompenses considérables à l'équipage s'il arrivait à temps. Une intensité d'effort fut manifestée, sans exemple dans l'histoire de la navigation athénienne. On ne quitta pas la rame une seule fois entre Athènes et Mitylênê ; les rameurs prenaient seulement chacun à leur tour de courts intervalles de repos, avec un rafraîchissement de farine d'orge trempée dans du vin et de l'huile, qu'ils avalaient sur leurs bancs. Par bonheur, il n'y eut pas de vent contraire pour les retarder : mais le but aurait été manqué, s'il ne s'était trouvé que l'équipage de la première trirème mettait autant de lenteur et de répugnance à transmettre son rigoureux mandat, que celui de la seconde avait d'ardeur pour apporter à temps le sursis. Et, après tout, il n'arriva que juste à temps. La première trirème avait abordé ; l'ordre d'exécution était actuellement entre les mains de Pachês, et celui-ci était déjà en train de prendre ses mesures. C'est ainsi que la population mitylénæenne fut près de cette destruction totale² : c'est ainsi qu'Athènes fut près de commettre réellement une atrocité qui aurait soulevé contre elle, d'une extrémité à l'autre de la Grèce, un sentiment d'exaspération plus mortel que celui qu'elle encourut plus tard même à la suite de sa conduite à Mêlos, à Skiônê et ailleurs. Si l'exécution eût été réalisée, la personne qui en aurait le plus souffert, et le plus justement, t'eût été Kleôn, l'auteur de la proposition. Car si la réaction dans le sentiment athénien fut si immédiate et si sensible après l'adoption même de la sentence, elle eût été beaucoup plus violente quand le peuple aurait appris que l'acte avait été irrévocablement accompli, et quand tous ses pénibles détails se seraient présentés à son imagination : et sa responsabilité en serait retombée sur Kleôn comme étant l'auteur de ce qui l'aurait tant déshonoré à ses propres yeux. Comme les choses tournèrent, il fut assez heureux pour échapper à ce danger ; et sa proposition de mettre à mort les Mitylénæens que Pachês avait envoyés à Athènes comme étant le parti actif de la révolte, fut ensuite adoptée et mise à exécution. Sans doute, après le premier décret rendu mais annulé, elle parut assez modérée, pour n'être adoptée qu'avec peu de résistance, et pour ne pas provoquer de repentir ensuite : cependant les hommes tués ainsi étaient au nombre d'un peu plus de mille³.

Outre cette sentence d'exécution, les Athéniens rasèrent les fortifications de Mitylênê, et s'emparèrent de tous ses vaisseaux de guerre. En place de tribut, ils firent en outre une nouvelle distribution permanente de tout le territoire de l'île ; à l'exception de Methymna, qui leur était restée fidèle. Ils le divisèrent en 3.000 lots, dont on réserva 300 pour les consacrer aux dieux, et le reste fut assigné à des Klêruchi athéniens, ou colons propriétaires, choisis au sort parmi les citoyens

¹ Thucydide, III, 49.

² Thucydide, III, 49.

³ Thucydide, III, 50.

; les propriétaires lesbiens restant encore sur le sol qu'ils cultivaient comme fermiers, et payant au Klêruchos athénien une rente annuelle de deux mines (= 195 fr. environ) pour chaque lot. Nous aurions été content d'en apprendre plus au sujet de ce nouvel établissement territorial que le peu de mots de l'historien ne suffisent pas à expliquer. Il semblerait que 2.700 citoyens athéniens avec leurs familles ont dû aller résider, pour le moment du moins, à Lesbos, — comme Klêruchi ; c'est-à-dire sans renoncer à leurs droits comme citoyens athéniens, et sans être exonérés ni de la taxation athénienne, ni du service militaire personnel. Mais il semble certain que ces hommes ne continuèrent pas longtemps à habiter Lesbos. Nous pouvons même soupçonner que le partage entre les Klêruchi a dû être subséquemment abrogé. Il y avait une bande de territoire située sur le continent d'Asie en face de l'île, qui avait jusque-là appartenu à Mitylênê ; elle fut alors séparée de cette ville, et dorénavant inscrite parmi-les sujets tributaires d'Athènes¹.

Aux malheurs de Mitylênê appartient, comme appendice bien approprié, — le sort de Pachês, le commandant athénien dont nous avons récemment raconté la

¹ Thucydide, III, 50 ; IV, 52. Sur les Klêruchi Lesbiens, V. Bœckh, *Public Economy of Athens*, b. III, c. 18 ; Waschsmuth, *Hell. Alt.*, I, 2, p. 36. Ces Klêruchi ont dû y aller dans l'origine comme garnison, ainsi que M. Bœckh le fait remarquer, et ils ont pu probablement en revenir, soit tous ou partie, quand on eut besoin d'eux à Athènes pour le service militaire, et quand il fut reconnu que l'île pouvait être gardée sans eux. Toutefois il y a encore bien des choses embarrassantes dans cet arrangement. Il semble remarquable que les Athéniens, à une époque où leur trésor accumulé avait été épuisé et où ils commençaient à payer des contributions directes de leurs biens privés, sacrifiaient 5.400 mines (90 talents), revenu annuel susceptible d'être approprié par l'État, à moins que cette somme ne fût nécessaire pour maintenir les Klêruchi comme garnison en résidence destinée à garder Lesbos. Et comme il arriva plus tard que leur résidence ne fût pas nécessaire, nous pouvons douter que l'État n'ait pas converti les dons accordés aux Klêruchi en tribut public ; en tout ou en partie.

Nous pouvons, en outre, faire remarquer que si le Klêruchos est supposé être un citoyen résidant à Athènes, mais recevant une rente provenant de son lot de terre dans quelque autre territoire, — l'analogie entre lui et le colon romain n'existe pas. Les colons romains, bien qu'ils conservassent leurs privilèges comme citoyens, étaient envoyés pour résider sur leurs concessions de terre, et pour constituer une sorte de garnison en résidence au-dessus des anciens habitants, qui avaient été dépourvus d'une partie de territoire pour leur faire place.

Voir — sur ce sujet et sur cette analogie — l'excellente dissertation de Madwig — *de Jure et conditione coloniarum populi Romani quæstio historica* — Madwig, *Opuscul.*, Copenhag. 1834. *Diss.* VIII, p. 246.

M. Bœckh et le Dr Arnold soutiennent avec raison qu'à l'époque de l'expédition d'Athènes contre Syracuse, et plus tard (Thucydide, VII, 57 ; VIII, 23), il n'a pu y avoir que peu, si même il y en avait, de Klêruchi athéniens résidant à Lesbos. Nous pourrions même pousser l'argument plus loin, et appliquer la même conclusion à une époque antérieure, la huitième année de la guerre (Thucydide, IV, 75), où les exilés mitylênæens furent si actifs dans leurs agressions dirigées sur Antandros et sur les autres villes, dans l'origine possessions mitylênæennes, sur le continent en face. Il n'y avait pas de forces sous la main pour agir contre ces exilés, si ce n'est les ἀργυρόλογοι νῆες. Mais s'il y avait eu des Klêruchi à Mitylênê, ils auraient probablement été en état de défaire les exilés lors de leurs premières tentatives, et auraient probablement compté parmi les forces les plus importantes pour les accabler plus tard, — tandis que Thucydide ne fait aucune allusion à eux. De plus, le discours d'Antiphôn (*de Cæde Herôd.*, c. 13) ne fait pas allusion à des Klêruchi athéniens, soit comme habitant dans l'île, soit même comme absents et recevant la rente annuelle mentionnée par Thucydide. Le citoyen mitylênæen, père de l'orateur qui pro nonce ce discours, avait été l'un des habitants impliqués (comme il le dit sans le vouloir) dans l'ancienne révolte de la ville contre Athènes ; depuis la déplorable fin de cette révolte, il avait continué d'être possesseur de sa propriété lesbienne, et continué également de remplir ses obligations aussi bien (obligations de chorège — χορηγίας) envers Mitylênê que (ses obligations de paiement pécuniaire — τέλη) envers Athènes. Si l'on avait persisté dans l'arrangement que mentionne Thucydide, ce propriétaire mitylênæen n'aurait rien payé à la cité d'Athènes, mais seulement une rente de deux mines à quelque Klêruchos on citoyen athénien : ce qui ne peut guère se concilier avec les paroles de l'orateur telles que nous les trouvons dans Antiphôn.

perfidie à Notion. Il paraît que, s'étant épris de deux belles femmes libres il Mitylênê, Helianis et Lamaxis, il tua leurs maris et se rendit maître d'elles de force. Il est possible qu'elles aient eu des amis privés à Athènes, ce qui a dû naturellement être le cas pour beaucoup de familles mitylênæennes. De toute manière elles s'y réfugièrent, décidées à obtenir réparation pour cet outrage, et portèrent plainte contre Pachês devant le dikasterion athénien, dans ce jugement de responsabilité auquel tout officier était soumis à l'expiration de son commandement. Le sentiment que leur cas excita, dans cette assemblée publique et nombreuse de citoyens athéniens, fut si profond, que le commandant coupable, sans attendre la sentence, se tua de son épée en pleine audience¹.

La reddition de Platée aux Lacédæmoniens s'effectua peu de temps après celle de Mitylênê aux Athéniens, — un peu plus tard dans le même été. Bien que l'évasion d'une moitié de la garnison eût fait durer plus longtemps les provisions pour l'autre, cependant tout leur fond avait fini enfin par s'épuiser, si bien que ce qui restait de défenseurs fut affaibli et sur le point de mourir de faim. Le commandant lacédæmonien de l'armée de blocus, connaissant leur état désespéré, aurait pu aisément prendre la ville d'assaut, si des ordres exprès de Sparte ne le lui eussent interdit. En effet, le gouvernement spartiate, qui comptait que la paix pourrait un jour se conclure avec Athènes, à la condition d'une cession mutuelle de villes acquises par la guerre, désirait acquérir Platée, non par la force ; mais par une capitulation et une reddition volontaire, qui serviraient d'excuse pour ne pas la donner : bien qu'une telle distinction, entre capture par force et par capitulation, inadmissible dans la diplomatie moderne, se trouvât plus tard nuire aux Lacédæmoniens tout autant qu'elle leur était favorable². Agissant d'après ces ordres, le commandant lacédæmonien envoya dans la ville un héraut, chargé de sommer les Plataëens de se rendre volontairement, et de se soumettre aux Lacédæmoniens comme juges, — avec une stipulation portant *que les méchants³ seraient punis, mais que personne ne serait puni injustement*. Dans l'état de famine sans espoir auquel étaient réduits les assiégés, toutes les conditions étaient à peu près égales, et en conséquence ils livrèrent la ville. Après un intervalle de quelques jours, pendant lequel l'armée de blocus leur fournit de la nourriture, cinq personnes arrivèrent de Sparte pour

¹ V. l'épigramme d'Agathias, 57, p. 377. *Agathias*, éd. Bonn.

Plutarque (*Nikias*, 6 ; cf. Plutarque, *Aristeidês*, c. 26) raconte le fait de Pachês qui se tue devant le dikasterion à l'occasion de son jugement de responsabilité.

Le renseignement de Plutarque et celui de l'épigramme se tiennent si bien que chacun d'eux donne de l'autorité à l'autre, et je pense qu'il y a de bonnes raisons pour ajouter foi à l'épigramme. Le suicide de Pachês, et encore devant les dikastes, implique des circonstances très différentes de celles qui servent ordinairement de chefs d'accusation contre un général en jugement. Il implique une intensité de colère dans les nombreux dikastes plus grande que celle que des actes de péculat étaient propres à soulever, et telle qu'elle devait frapper un homme coupable d'un remords et d'une humiliation insupportables. L'histoire de Lamaxis et de Helianis était précisément de nature à produire cette émotion violente parmi les dikastes athéniens. De plus, les mots de l'épigramme — *μέσφα μιν εἰς ὀλοήν κήρα συνηλασαστην* — sont précisément applicables à une mort qu'on se donne. Il semblerait en outre, par l'épigramme que, même du temps d'Agathias (550 de l'ère chrétienne — règne de Justinien) il a dû rester à Mitylênê un monument sépulcral rappelant cet incident.

Schneider (ad Aristote, Politique, V, 3, 2) identifie par erreur cette histoire avec celle de Doxandros et des deux *ἐπίκληροι* qu'il désirait obtenir eu mariage pour ses deux fils.

² Thucydide, V, 17.

³ Thucydide, III, 32.

décider de leur sort, — l'une d'elles était Aristomenidas, Héraklide de la famille royale¹.

Lorsque les cinq Spartiates eurent pris place comme juges, sans doute en pleine présence de l'armée de blocus, et surtout avec les Thébains, les grands ennemis de Platée, à côté d'eux, — les guerriers faits prisonniers, deux cents Plataëens et vingt-cinq Athéniens, furent amenés pour être jugés ou pour entendre leur sentence. Personne ne porta d'accusation contre eux : mais cette simple question leur fut posée par les juges. *Avez-vous pendant la guerre actuelle rendu quelque service aux Lacédæmoniens ou à leurs alliés ?* Les Plataëens furent confondus à une question à la fois inattendue et déraisonnable. Elle n'admettait qu'une réponse, — mais avant de faire aucune réponse catégorique, ils demandèrent avec prière la permission de plaider leur cause au long. Malgré l'opposition des Thébains², on accéda à leur requête. Astymachos et Lakôn (ce dernier, proxenos de Sparte à Platée) furent désignés pour parler en faveur du corps. Il est possible que ces deux délégués aient parlé ; s'il en est ainsi, Thucydide a réuni les deux discours en un seul.

Une position plus désespérée ne peut s'imaginer. L'interrogatoire était fait expressément de manière à exclure toute allusion à des faits antérieurs à la guerre Péloponnésienne. Mais quoique les orateurs sussent parfaitement combien leurs chances de succès étaient faibles, ils ne s'inquiétèrent pas des limites de la question elle-même, et tout en soutenant avec un courage inébranlable la dignité de leur petite ville, ils ne négligèrent aucun argument capable de toucher les sympathies de leurs juges. Après avoir protesté contre la pure dérision de procès et de jugement à laquelle on les soumettait, ils en appelèrent aux sympathies helléniques et à la haute réputation de vertu supérieure des Lacédæmoniens. Ils firent allusion à la première alliance de Platée avec Athènes, conclue à la recommandation des Lacédæmoniens eux-mêmes, qui avaient ensuite décliné, bien qu'ils en fussent priés formellement, de se charger de protéger la ville contre l'oppression thébaine. Ensuite ils parlèrent de la guerre des Perses, où le patriotisme des Plataëens à l'égard de la Grèce ne s'était pas moins montré que la trahison des Thébains³, — des Perses vaincus sur leur sol, qui, était devenu ainsi sanctifié en vertu des promesses de Pausanias et par des appels solennels aux dieux locaux. De la guerre persane ils passèrent à l'attaque infâme dirigée par les Thébains sur Platée ; en pleine trêve. Ils n'omirent pas de rappeler aux juges une obligation personnelle à Sparte, — l'aide qu'ils lui avaient prêtée, conjointement avec les Athéniens, quand elle était pressée par la révolte des Ilotes à Ithômê. Ce discours est un des plus touchants que nous trouvons dans Thucydide ; son habileté consiste dans la manière fréquente dont les auditeurs sont ramenés, de temps en temps et par des transitions bien ménagées ; à ces mêmes arguments⁴. Et l'impression qu'il sembla faire sur les cinq juges

¹ Pausanias, III, 9, 1.

² Thucydide, III, 60. *Αὐτῶν* veut dire ici les Thébains.

³ V. ce point présenté expressément dans le discours XIV appelé *Λόγος Πλαταιικός*, d'Isocrate, p. 308, sect. 62.

Tout le discours est intéressant à lire comme servant à expliquer les souffrances renouvelées des Plataëens, près de cinquante ans après cette prise.

⁴ Thucydide, III, 54-59. Denys d'Halicarnasse accorde un éloge spécial au discours de l'orateur plataéen (*de Thucyd. Hist. Judic.*, p. 921). D'accord avec lui quant à ses qualités, je ne partage pas son opinion quand il dit qu'il est composé moins artistement que les autres harangues qu'il regarde comme inférieures.

M. Mitford ne croit pas qu'il faille prendre ces discours comme se rapprochant de quelque chose qui ait été réellement prononcé en cette occasion. Mais il me semble que les moyens que possédait

lacédæmoniens fut telle, que les Thébains qui étaient près d'eux se trouvèrent dans la nécessité de faire une réponse ; bien qu'il paraisse évident que tout le plan de conduite, — la question formelle et insultante aussi bien que la sentence destinée à suivre la réponse qui serait faite, — avait été convenu à l'avance entre eux et les Lacédæmoniens.

Les orateurs thébains prétendirent que les Plataëens avaient mérité et attiré sur eux par leur propre faute l'inimitié de Thèbes, — qu'ils ne s'étaient avancés avec empressement contre les Perses que parce qu'Athènes l'avait fait aussi, — et que tout le mérite, quel qu'il fût, qu'ils avaient acquis par là, était contrebalancé et effacé par l'alliance qu'ils avaient faite ensuite avec Athènes pour opprimer et asservir les Æginètes et d'autres Grecs également remarquables par leur zèle contre Xerxès, qui avaient également droit à une protection en vertu des promesses de Pausanias. Ensuite les Thébains s'efforcèrent de justifier leur tentative pour surprendre Platée de nuit, en soutenant qu'ils avaient été appelés par les citoyens les plus respectables de la ville¹, qui désiraient seulement ramener Platée de son alliance avec un étranger à sa patrie bœôtienne naturelle ; et qu'ils s'étaient abstenus de tout traitement injurieux à l'égard des habitants, jusqu'à ce qu'ils fussent contraints de faire usage de la force pour leur propre défense. Puis ils reprochèrent aux Plataëens, à leur tour, cette violation de parole par suite de laquelle les prisonniers thébains dans la ville avaient finalement été mis à mort. Et tout en excusant leur alliance avec Xerxès, à l'époque de l'invasion persane, en affirmant que Thèbes était alors au pouvoir d'un parti oligarchique peu honnête, qui avait adopté cette conduite pour ses propres desseins factieux, et entraîné avec lui le peuple de force, — ils accusèrent en même temps les Plataëens de trahison permanente contre les coutumes et la confraternité thébaines². Ils donnèrent encore plus de force à toutes ces raisons en exposant les droits de Thèbes à la gratitude de Lacédæmone, tant pour avoir amené la Bœôtia dans l'alliance lacédæmonienne à l'époque de la bataille de Korôneia, que pour avoir fourni une partie si considérable des forces communes dans la guerre actuelle³.

Le discours des Thébains, inspiré par une haine amère contre Platée et jusqu'alors non assouvie, produisit son effet ; ou plutôt il était superflu, — les Lacédæmoniens ayant pris leur parti à l'avance. Après la proposition faite deux fois par Archidamos aux Plataëens, qui les invitait à rester neutres et même qui offrait de garantir leur neutralité, — après-la solennelle protestation apologétique que, sur leur refus, il avait adressée aux dieux avant de commencer le siège, — les Lacédæmoniens se crurent libres de toute obligation de respecter la sainteté de la ville⁴ ; ils considérèrent les habitants comme ayant renoncé volontairement à leur inviolabilité et scellé leur propre ruine. De là l'importance attachée à cette

Thucydide de s'instruire, si ce fut réellement dit à cette scène devant Platée prise, ont dû être considérables et satisfaisants : j'y ajoute donc une entière confiance, comme je le fais pour la plupart des autres harangues de son ouvrage, en ce qui concerne la substance.

¹ Thucydide, III, 65.

² Thucydide, III, 66 et III, 62.

³ Thucydide, III, 61-68. Il est probable que le meurtre des prisonniers Thébains faits dans la ville de Platée fut commis par les Plataëens en violation d'une convention conclue avec les thébains. Ainsi, sur ce point, les Thébains avaient réellement un motif de plainte. Toutefois, relativement à cette convention, il y avait deux récits opposés, entre lesquels Thucydide ne se prononce pas. V. Thucydide, II, 3, 4, et le chap. 2 de ce volume.

⁴ Thucydide, III, 68 ; II, 74. Expliquer le premier de ces passages (III, 68) tel qu'il est maintenant, c'est très difficile, sinon impossible. Nous pouvons prétendre seulement à donner ce qui semble en être le sens en substance.

protestation, et les détails expressifs avec lesquels elle est présentée dans Thucydide. Les cinq juges, comme seule réponse aux deux harangues, rappelèrent les Plataëns devant eux, et répétèrent à chacun d'eux individuellement la même question qui avait été posée auparavant. Chacun d'eux, à mesure qu'il répondait par la négative¹, était emmené et tué ; il en fut de même pour les vingt-cinq prisonniers athéniens. Les femmes faites prisonnières furent vendues comme esclaves ; et la ville et le territoire de Platée furent remis aux Thébains, qui d'abord y établirent un petit nombre d'exilés plataëns oligarchiques, avec quelques exilés mégariens ; — mais, peu de mois après, ils révoquèrent cette mesure, et effacèrent Platée², comme ville et territoire séparés, du rôle de la Hellas. Après avoir abattu tous les bâtiments privés, ils employèrent les matériaux à construire un vaste édifice tout autour de l'Hêræon ou temple de Hêrê, de deux cents pieds dans chaque direction, avec des appartements de deux étages en haut et en bas, en partie comme logement pour les visiteurs du temple, en partie comme habitation pour les fermiers ou éleveurs qui devaient occuper le pays. Un nouveau temple, de cent pieds de longueur, fut aussi bâti en l'honneur de Hêrê, et orné de lits préparés au moyen des meubles d'airain et de fer trouvés dans les demeures privées des Plataëns³. Le territoire plataéen fut affermé pour dix ans, comme propriété publique appartenant à Thèbes, et des cultivateurs thébains, simples particuliers, le prirent à bail.

Tel fut le lamentable sort que subit Platée, après avoir subi un blocus d'environ deux ans⁴. Son identité et ses traditions locales furent anéanties, et les sacrifices en l'honneur des vainqueurs morts qui avaient combattu sous Pausanias suspendus, — mesure qui, suivant l'argument présenté par les orateurs plataëns devant les Lacédæmoniens, était une impiété à ne pas tolérer⁵, et à laquelle ces derniers auraient peut-être difficilement consenti dans toute autre circonstance, s'ils n'avaient été poussés par un extrême désir de satisfaire l'antipathie prononcée des Thébains pour se les concilier. C'est de cette manière que Thucydide explique la conduite de Sparte, qu'il déclare avoir été rigoureuse à l'extrême⁶. Et, en vérité, elle fut plus rigoureuse, à ne considérer que le principe du cas et le nombre des victimes à part, que même la première sentence d'Athènes contre les Mitylénæens, qui ne fut pas exécutée. Car ni Sparte, ni

¹ Diodore (XII, 56), dans son maigre abrégé du siège et du sort de Platée, amplifie quelque peu la brièveté et la simplicité de la question telle qu'elle est donnée par Thucydide.

² Thucydide, III, 57.

³ Thucydide, III, 69.

⁴ Démosthène (ou le pseudo-Démosthène), dans le discours *contre Neæra* (p. 1380, c. 25), dit que le blocus de Platée fut continué pendant dix ans avant que la ville se rendit. Que la durée réelle du blocus ait été seulement de deux années, c'est ce qui est très certain. En conséquence, plusieurs éminents critiques, — Palmerius, Wasse, Duker, Taylor, Auger, etc., — tous d'un commun accord nous enjoignent avec confiance de corriger le texte de Démosthène et de mettre *δύο* au lieu de *δέκα*. *Repone fidenter duo* — dit Duker.

J'ai déjà protesté contre des corrections du texte d'auteurs anciens fondées sur la raison que tous ces critiques jugent si manifeste et si convaincante, et je dois renouveler encore ici cette protestation. Ce qui montre combien on a peu réfléchi sur les principes de l'évidence historique, c'est quand des critiques peuvent ainsi s'accorder pour mettre forcément d'accord des témoins qui se contredisent, et pour substituer une assertion vraie qui leur est propre à une assertion erronée que donne l'un de ces témoins. Et dans l'exemple actuel, le principe adopté par ces critiques est d'autant moins défendable que le pseudo-Démosthène introduit une foule d'autres erreurs et d'inexactitudes relativement à Platée, outre sa méprise au sujet de la durée du siège. Les dix années du siège de Troie étaient constamment présentes à l'imagination de ces Grecs lettrés.

⁵ Thucydide, III, 59.

⁶ Thucydide, III, 69.

même Thèbes, n'avait de prétexte honnête pour considérer Platée comme une ville rebelle, tandis que Mitylênê était une ville qui s'était révoltée dans des circonstances particulièrement blessantes pour Athènes. De plus, Sparte promit un procès et un jugement aux Plataëens s'ils se rendaient. Pachês ne promit rien aux Mitylênæens, si ce n'est que leur sort serait remis à la décision du peuple athénien. Cette petite ville, — intéressante par son patriotisme hellénique, par ses affections reconnaissantes et tenaces, et par ses souffrances imméritées, — n'exista plus dès lors que dans les personnes de ses citoyens recueillis à Athènes. Nous la verrons ci-après rétablie ; détruite de nouveau, et finalement rétablie encore : tant variait le sort d'un petit État grec balayé par la politique rivale de voisins plus grands. Le meurtre des vingt-cinq prisonniers athéniens, comme celui de Salæthos par les Athéniens, ne dépassa pas la rigueur admise et tolérée, bien que non pas toujours mise en pratique des deux côtés, — à l'égard de prisonniers de guerre.

Nous venons de parcourir les circonstances qui suivirent la reddition de Mitylênê et de Platée, circonstances expliquant d'une manière douloureuse les mœurs de l'époque. Nous passons maintenant à l'ouest de la Grèce, — à l'île de Korkyra, — où nous verrons des scènes non moins sanglantes, et même plus révoltantes.

Nous avons déjà mentionné¹ que, dans les batailles navales que se livrèrent les Corinthiens et les Korkyræens pendant l'année qui précéda la guerre du Péloponnèse, les premiers avaient fait deux cent cinquante Korkyræens prisonniers, hommes de premier rang et de conséquence dans l'île. Au lieu de suivre l'inspiration d'une haine aveugle en égorgeant leurs prisonniers, les Corinthiens firent preuve, sinon d'une humanité plus grande, du moins d'un calcul plus prévoyant. Ils avaient bien traité les prisonniers et fait tous leurs efforts pour les gagner, dans le dessein de s'en servir à la première occasion pour opérer une révolution dans l'île, — pour l'amener à une alliance avec Corinthe² et la détacher d'Athènes. Une telle occasion paraît s'être présentée pour la première fois pendant l'hiver ou le printemps de la présente année, tandis que Mitylênê et Platée étaient toutes les deux sous blocus ; probablement vers le temps où Alkidas quittait l'Iônia, et on l'on espérait que non seulement Mitylênê serait délivrée, mais que les dépendances d'Athènes seraient poussées à la révolte, et que toute son attention serait ainsi dirigée de ce côté. Conséquemment les prisonniers korkyræens furent alors renvoyés de Corinthe chez eux, nominalement à la condition d'une lourde rançon de huit cents talents, dont les citoyens korkyræens, qui remplissaient le rôle de proxeni de Corinthe, se reconnurent responsables³. Les proxeni, se prêtant ainsi à la détention, eurent sans doute part à tout le dessein.

Mais on vit bientôt sous quelle forme la rançon devait être payée réellement. Les nouveaux venus, reçus probablement d'abord avec cordialité après une si longue détention, employèrent toute leur influence, combinée avec la brigue personnelle la plus active, pour amener une rupture complète de l'alliance avec Athènes. Un avis indirect fut donné à Athènes de ce qui se tramait ; une trirème athénienne arriva avec des ambassadeurs qui devaient tâcher de faire échouer ces manœuvres ; tandis qu'une trirème corinthienne apporta également des envoyés de Corinthe pour servir les projets du parti opposé. La présence seule d'envoyés corinthiens indiquait un changement dans le sentiment politique de l'île. Mais ce

¹ V. le chapitre premier de ce volume.

² Thucydide, I, 55.

³ Thucydide, III, 70 ; cf. Diodore, XII, 57.

changement devint encore plus manifeste quand une assemblée publique formelle, après avoir entendu les ambassadeurs des deux villes, décida que Korkyra maintiendrait son alliance avec Athènes suivant les termes limités de simple défense mutuelle stipulée dans l'origine¹ ; mais qu'elle serait en même temps en relations d'amitié avec les Péloponnésiens, comme elle l'avait été avant la querelle au sujet d'Epidamnos. Toutefois, depuis cet événement, l'alliance entre Athènes et Korkyra était devenue en pratique plus intime, et la flotte korkyræenne avait aidé les Athéniens à envahir le Péloponnèse². Conséquemment, la résolution adoptée alors abandonnait le présent pour retourner au passé, — et à un passé qui ne pouvait pas être rétabli.

Si l'on considère la guerre qui sévissait alors entre Athènes et les Péloponnésiens, une telle déclaration se contredisait elle-même. Elle n'était dans la pensée du parti oligarchique qu'un pas qui mènerait à une révolution plus complète, tant étrangère qu'intérieure. Ils la firent suivre d'une persécution politique contre Peithias, le citoyen qui jouissait de la plus grande influence personnelle parmi le peuple, et qui spontanément remplissait les fonctions de proxenos des Athéniens. Ils l'accusèrent d'employer des menées pour faire de Korkyra l'esclave d'Athènes. Quelles étaient les institutions judiciaires de l'île d'après lesquelles il fut jugé, c'est ce que nous ignorons ; mais il fut débouté de l'accusation. Alors il se vengea en accusant à son tour cinq des plus riches parmi ses persécuteurs oligarchiques du crime de sacrilège, — c'est-à-dire d'avoir violé la sainteté du bois sacré de Zeus et d'Alkinoos, en y faisant couper des pieux pour leurs échelas³. C'était un acte formellement interdit par la loi, sous peine d'un statère ou quatre drachmes pour chaque pieu ainsi coupé. Mais c'est un phénomène qui n'est pas rare, même dans des sociétés politiquement mieux organisées que Korkyra, de trouver des lois qui existent et ne sont pas abrogées, cependant violées habituellement, quelquefois même par tout le monde, mais plus souvent encore par des hommes riches et puissants, que bien des gens craindraient d'attaquer en justice. De plus, dans le cas actuel, comme l'acte ne faisait tort à aucun individu, quiconque se mettait en avant pour tenter des poursuites se chargeait du rôle odieux de délateur, — ce à quoi Peithias n'aurait sans doute pas voulu s'exposer dans des circonstances ordinaires, bien qu'il se crût justifié en adoptant ce mode de représailles contre ceux qui l'avaient persécuté. Les paroles de Thucydide impliquent que le fait ne fut pas nié : et il n'est nullement difficile de croire que ces hommes riches aient eu habituellement recours au domaine sacré pour y prendre leurs échelas. Reconnus coupables et condamnés, ils se jetèrent en qualité de suppliants dans les temples, et demandèrent comme faveur qu'on leur permit de s'acquitter de l'amende par paiements partiels. Mais Peithias, alors membre du sénat (annuel), auquel la

¹ Thucydide, I, 44.

² Thucydide, II, 25.

³ Thucydide, III, 70.

Le présent *τέμνειν* semble indiquer qu'ils continuaient à se servir habituellement des arbres du bois dans ce dessein. C'est probablement cette opération de couper et de fixer des pieux pour supporter les vignes, que signifie le mot *χαρᾶκισμὸς* dans Pherekratès, *Pers. ap. Athenæum*, VI, p. 269.

Le discours de Lysias (*Or. VII*) contre Nikomachos jettera du jour sur cette accusation portée par Peithias à Korkyra. Il y avait certains oliviers anciens près d'Athènes consacrés et protégés par la loi, de sorte qu'il était interdit aux propriétaires du terrain sur lequel ils se trouvaient de les déraciner ou de creuser assez près pour nuire aux racines. L'orateur dans ce discours se défend contre l'accusation d'avoir déraciné un de ces arbres et d'en avoir vendu le bois. Il paraît qu'il y avait des inspecteurs publics dont le devoir était de veiller sur ces vieux arbres. V. la note de Markland sur ce discours, p. 270.

pétition fut présentée, s’y opposa et la fit rejeter, laissant la loi suivre son cours. On sut, en outre, qu’il était sur le point de profiter de son caractère de sénateur — et de l’accroissement de faveur que lui avait probablement procuré son récent acquittement judiciaire — pour proposer dans l’assemblée publique l’annulation de la décision adoptée récemment, avec une résolution nouvelle, à savoir, de reconnaître seulement les mêmes amis et les mêmes ennemis qu’Athènes.

Poussé par la ruineuse amende imposée aux cinq personnes condamnées, comme par la crainte que Peithias ne réussit et ne fît échouer complètement son projet d’alliance corinthienne, le parti oligarchique résolut d’en venir à ses fins par la violence et le meurtre. Il réunit une troupe armée de poignards, s’élança soudainement dans la salle du sénat en pleine séance, et là tua. Peithias avec soixante autres personnes, en partie sénateurs, en partie simples citoyens. Quelques autres de ses amis échappèrent au même sort en se rendant à bord de la trirème athénienne qui avait amené les ambassadeurs, et qui était encore dans le port, mais qui partit sur-le-champ pour Athènes. Ces assassins, sous l’impression de la nouvelle terreur produite par leur acte récent, convoquèrent une assemblée, affirmèrent que ce qu’ils avaient fait était inévitable pour empêcher que Korkyra ne devînt esclave d’Athènes, et proposèrent une décision de neutralité absolue tant à l’égard d’Athènes qu’à l’égard des Péloponnésiens, — ne permettant de visite d’aucune des deux parties belligérantes, si ce n’est une visite d’un caractère pacifique et avec un seul vaisseau à la fois. Et l’assemblée fut contrainte d’adopter cette résolution, — probablement elle n’était pas très nombreuse, et les partisans oligarchiques étaient à peu de distance en armes¹. En même temps ils envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour communiquer les événements récents avec la couleur qui convenait à leurs vues, et pour dissuader les partisans fugitifs de Peithias de provoquer une intervention athénienne armée, capable de causer une contre-révolution dans l’île². Quelques-uns des fugitifs cédèrent à des représentations de cette sorte, ou peut-être à la crainte de compromettre leurs propres familles laissées derrière eux. Mais la plupart d’entre eux, ainsi que les Athéniens, apprécièrent mieux et ce qui avait été fait et ce qui arriverait vraisemblablement. Les ambassadeurs oligarchiques, avec ceux des fugitifs qui avaient été amenés à partager leurs vues, furent saisis par les Athéniens comme conspirateurs et placés en détention à Ægina, tandis qu’une flotte de soixante trirèmes athéniennes, sous Eurymedôn, fut immédiatement équipée pour cingler vers Korkyra, — ce qui était d’autant plus nécessaire qu’on savait que la flotte lacédæmonienne sous Alkidas, récemment passée en revue à Kyllênê après son retour d’Îônia, était sur le point de s’y rendre³.

Mais les chefs oligarchiques à Korkyra ayant peu de foi, dans les chances de cette mission à Athènes, procédèrent à l’exécution de leur conspiration avec cette rapidité qui était la mieux faite pour en assurer le succès. A l’arrivée d’une trirème corinthienne, — qui amenait des ambassadeurs de Sparte, et probablement aussi apportait la nouvelle que la flotte d’Alkidas ne tarderait pas à paraître, — ils organisèrent leurs forces, et attaquèrent le peuple et les autorités démocratiques. Le dêmos korkyræen fut d’abord vaincu et dispersé. Mais pendant la nuit, il se réunit et se fortifia dans les parties supérieures de la ville, près de l’acropole, et ensuite il s’empara du port Hyllaique, — l’un des deux

¹ Thucydide, III, 71.

² Thucydide, III, 71.

³ Thucydide, III, 80.

ports que possédait la ville, tandis que l'autre port et le principal arsenal, faisant face au continent de l'Épire, étaient occupés par le parti oligarchique, avec la place du marché qui en était voisine, et qui servait surtout de résidence aux riches Korkyræens, soit en elle-même, soit par ses alentours. La ville resta dans cet état de division tout le jour suivant, pendant lequel le dêmos envoya dans tout le territoire des émissaires chargés de solliciter l'aide des esclaves ouvriers, et de leur promettre l'émancipation comme récompense ; tandis que l'oligarchie se procura et soudoya aussi huit cents mercenaires épirotiques du continent. Renforcé par les esclaves, qui accoururent en foule à l'appel qui leur fut fait, le dêmos recommença la lutte le matin avec plus de fureur qu'auparavant. Sous le rapport et de la position et du nombre, il avait l'avantage sur l'oligarchie, et la résolution intense avec laquelle il combattait se communiqua même aux femmes, qui, bravant le danger et le tumulte, prirent une part active au combat, surtout en lançant des tuiles du haut des maisons. Vers l'après-midi, le peuple finissait par être décidément victorieux, et était même sur le point d'emporter d'assaut la ville basse, avec l'arsenal voisin. L'oligarchie n'avait pas d'autre chance de salut que la ressource désespérée d'incendier cette partie de la ville, avec la place du marché, les maisons et les bâtiments qui l'entouraient, les leurs avec le reste. Cette mesure repoussa les assaillants, mais détruisit beaucoup de bien en magasin appartenant aux marchands, avec une partie considérable de la ville ; dans le fait, si le vent eût été favorable, la ville entière aurait été consumée. Le peuple étant ainsi victorieux, la trirème corinthienne, avec la plupart des mercenaires épirotiques, jugea plus sûr de quitter l'île, tandis que les vainqueurs se virent encore renforcés le lendemain matin par l'arrivée de l'amiral athénien Nikostratos, avec douze trirèmes de Naupaktos¹ et cinq cents hoplites messéniens.

Nikostratos fit tout ce qu'il put pour apaiser la furieuse excitation qui régnait et pour persuader au peuple d'user avec modération de sa victoire. Sous ses auspices, une convention d'amnistie et de paix fut conclue entre les partis rivaux, à l'exception seulement de dix individus désignés, par leurs noms, les oligarques les plus violents, qui durent être jugés comme meneurs. Ces hommes disparurent naturellement bientôt, de sorte qu'il n'y aurait pas eu de jugement du tout, ce qui semble avoir été ce que Nikostratos désirait. En même temps une alliance offensive et défensive fut établie entre Korkyra et Athènes, et l'amiral athénien était alors sur le point de partir, quand les chefs korkyræens le prièrent de laisser chez eux, pour plus de sûreté, cinq vaisseaux de sa petite flotte de douze, — lui offrant cinq de leurs propres trirèmes en place. Nonobstant le péril de cette proposition pour lui-même, Nikostratos y accéda ; et les Korkyræens, en préparant les cinq vaisseaux qui devaient être envoyés avec lui, commencèrent par inscrire parmi les équipages les noms de leurs principaux ennemis. Ceux-ci y virent l'intention de les envoyer à Athènes, ce qu'ils regardaient comme une sentence de mort. Dans cette pensée, ils se réfugièrent comme suppliants dans le temple des Dioskuri, où Nikostratos alla les visiter et essaya de les rassurer par la promesse qu'on ne voulait rien faire contre leur sûreté personnelle. Mais il lui fut impossible de les convaincre ; et, comme ils persistaient à refuser de servir, le dêmos korkyræen commença à soupçonner de la trahison. Il s'arma de nouveau, fouilla les maisons des récalcitrants pour y chercher les armes, et était disposé à mettre à mort quelques-uns d'entre eux, si Nikostratos ne les avait pris sous sa protection. Les hommes principaux du parti vaincu, au nombre d'environ

¹ Thucydide, III, 74, 75.

quatre cents, cherchèrent alors un asile dans le temple et dans le bois sacré de Hêrê ; sur ce, les chefs du peuple, craignant que dans cette position inviolable ils n'occasionnassent encore une nouvelle insurrection dans la ville, ouvrirent une négociation et les décidèrent à être traversés dans la petite île immédiatement en face de l'Hêræon, où ils furent tenus sous bonne garde, avec des provisions qu'on leur y fit passer régulièrement pendant quatre jours¹.

A la fin de ces quatre jours, pendant que l'inquiétude des chefs populaires durait encore, et que Nikostratos continuait à différer son départ, il s'ouvrit une nouvelle phase dans ce triste drame. La flotte Péloponnésienne, sous Alkidas, arriva à la rade de Sybota, sur le continent situé en face, — au nombre de cinquante-trois trirèmes, vu que les quarante trirèmes ramenées d'Iônia avaient été renforcées par treize en plus de Leukas et d'Ambrakia. En outre, les Lacédæmoniens avaient envoyé comme conseil Brasidas, — qui valait à lui seul plus que les treize trirèmes nouvelles, s'il avait été envoyé pour remplacer Alkidas, au lieu de n'avoir pour toute autorité que celle de donner des avis². Méprisant la petite escadre de Nikostratos, alors à Naupaktos, les Spartiates désiraient seulement en finir avec Korkyra avant que des renforts arrivassent d'Athènes ; mais les réparations nécessaires aux vaisseaux d'Alkidas, après leur désastreux voyage de retour, causa un retard fâcheux. Quand on vit la flotte Péloponnésienne venir de Sybota au lever du jour, la confusion dans Korkyra fut inexprimable. Le dêmos et les esclaves nouvellement émancipés étaient agités à la fois par le dernier et terrible combat et par la crainte des envahisseurs, — le parti oligarchique, bien que vaincu, était encore présent et formait une minorité considérable, — et la ville était à moitié brûlée. Au milieu de ces éléments de trouble, il y avait peu d'autorité pour commander, et encore moins de confiance ou de bonne volonté pour obéir. On avait, il est vrai, sous la main abondance de trirèmes, et des ordres furent donnés afin qu'on en montât soixante sur-le-champ, tandis que Nikostratos, le seul homme qui conservât le sang-froid nécessaire pour opposer une résistance efficace, pria les chefs korkyræens de procéder avec régularité, et d'attendre qu'elles fussent toutes prêtes, de manière à sortir du port en corps. Il s'offrit avec ses douze trirèmes athéniennes à s'avancer d'abord seul, et à occuper la flotte Péloponnésienne, jusqu'à ce que les soixante trirèmes korkyræennes pussent toutes sortir en ordre de bataille pour l'appuyer. En conséquence, il s'avança avec son escadre ; mais les Korkyræens, au lieu de suivre son avis, envoyèrent leurs vaisseaux un à un et sans aucun choix dans les équipages. Deux d'entre eux passèrent immédiatement à l'ennemi, tandis que d'autres présentaient le spectacle d'équipages se battant entre eux même ceux qui réellement en vinrent aux mains ne s'avancèrent que par vaisseaux isolés, sans le moindre ordre ni le moindre concert.

Les Péloponnésiens, qui virent bientôt qu'ils avaient peu de chose à craindre de tels ennemis, crurent suffisant d'envoyer vingt de leurs vaisseaux contre les Korkyræens, tandis qu'avec les trente-trois autres ils marchèrent en avant pour combattre les douze athéniens. Nikostratos, ayant devant lui un vaste espace de mer, ne fut pas effrayé de cette supériorité numérique, d'autant moins que deux des douze trirèmes étaient les deux vaisseaux d'élite de la flotte athénienne, —

¹ Thucydide, III, 75, 76.

² Thucydide, III, 69-76.

la Salaminia et la Paralos¹. Il eut soin d'éviter de s'engager dans le centre de l'ennemi et de rester à ramer sur les flancs de ce dernier ; et comme, bientôt il réussit à désemperer un de ses vaisseaux, par un heureux coup de l'éperon de l'un de ses navires, les Péloponnésiens, au lieu de l'attaquer avec leur nombre supérieur, se formèrent en cercle et se tinrent sur la défensive, comme ils l'avaient fait lors du premier combat avec Phormiôn au milieu du golfe, à Rhion. Nikostratos (comme Phormiôn) rama autour de ce cercle, essayant de causer de la confusion par de feintes approches, et attendant qu'il vît quelques-uns des vaisseaux perdre leurs places ou s'aborder de manière à lui donner une occasion d'attaquer. Et il aurait réussi peut-être, si les vingt autres vaisseaux Péloponnésiens, voyant ce qui se passait et se rappelant avec effroi le succès d'une manœuvre semblable dans la première bataille, n'eussent abandonné les vaisseaux korkyræens, dont ils méprisaient l'état désordonné, et ne se fussent hâtés de rejoindre ceux qui luttaient contre Nikostratos. Toute la flotte de cinquante-trois trirèmes prit alors de nouveau l'offensive, et s'avança pour attaquer l'amiral athénien, qui se retira devant elle, mais en reculant de l'arrière et en tenant la tête de ses vaisseaux dirigée vers l'ennemi. Par cette manœuvre, il réussit à les éloigner de la ville, de manière à laisser à la plupart des vaisseaux korkyræens une occasion pour retourner dans le port, tandis que la supériorité des manœuvres dans les trirèmes athéniennes était telle, que les Péloponnésiens ne purent jamais en venir aux mains avec lui ni le forcer à un engagement. Ils retournèrent le soir à Sybota, sans un triomphe plus grand que leur succès contre les Korkyræens, dont ils emmenaient treize trirèmes comme prises².

A Korkyra, on s'attendait que le matin ils attaqueraient directement la ville et le port (ce qui n'aurait pu guère manquer de réussir). Nous pouvons aisément croire (ce que la rumeur publique confirma plus tard) que Brasidas conseilla à Alkidas cette opération décisive. Les chefs korkyræens, plus terrifiés que jamais, commencèrent à ramener les prisonniers de la petite île dans l'Îtæræon, et ensuite tâchèrent d'en venir à un compromis avec le parti oligarchique en général, dans le dessein d'organiser une défense combinée et efficace. On disposa et on équipa trente trirèmes, et on persuada à quelques-uns même des Korkyræens oligarchiques de faire partie de leurs équipages.

Mais la lâcheté d'Alkidas fut leur meilleure défense. Au lieu de venir droit à Korkyra, il se contenta de débarquer dans Pile, à quelque distance de la ville, sur le promontoire de Leukimnê ; après avoir ravagé les terres voisines pendant quelques heures, il retourna à sa station de Sybota. Il avait perdu une occasion qui ne revint jamais : car précisément la même nuit, les fanaux de Leukas lui annoncèrent l'approche de la flotte d'Athènes sous Eurymedôn, — soixante trirèmes. Sa seule pensée fut alors de sauver la flotte Péloponnésienne, qui le fut, en effet, par cette indication télégraphique. On profita des ténèbres pour se retirer en rasant la terre jusqu'à l'isthme qui sépare Leukas du continent ; — on traîna les vaisseaux à bras ou par des machines à travers l'isthme, pour qu'et doublant le promontoire leukadien, ils ne tombassent pas dans la flotte athénienne, ou ne fussent pas aperçus par elle. De là, Alkidas retourna le mieux

¹ Ces deux trirèmes avaient été avec Pachês à Lesbos (Thucydide, III, 33) ; immédiatement à leur retour, elles ont dû être envoyées pour rejoindre Nikostratos à Naupaktos. Nous voyons à quel service constant elles étaient occupées.

² Thucydide, III, 77, 78, 79.

qu'il put dans le Péloponnèse, abandonnant à leur sort les oligarques Korkyræens¹.

Ce sort fut extrêmement déplorable. L'arrivée d'Eurymedôn ouvre une troisième transition inattendue dans ce récit varié, — le Dêmos korkyræen passant, brusquement et contre toute attente, d'une alarme et d'un désespoir intenses à un empire hautain et irrésistible. Dans le cœur de Grecs, et dans une population qui était vraisemblablement parmi les moins raffinés de tous les Hellènes, — comprenant aussi une grande quantité d'esclaves récemment émancipés contre la volonté de leurs maîtres, et qui étaient naturellement les plus farouches et les plus mécontents de tous les esclaves de l'île, — il n'était que trop certain qu'un tel changement allumerait une ardeur de vengeance presque sans frein, comme seule compensation aux terreurs et aux souffrances passées.

Aussitôt qu'on sut que la flotte Péloponnésienne avait fui et que celle d'Eurymedôn était en vue, les chefs korkyræens amenèrent dans la ville les cinq cents hoplites messéniens qui jusqu'alors avaient été campés en dehors ; ils s'assuraient ainsi une ressource contre un dernier effort de désespoir de la part de leurs ennemis intérieurs. Ensuite, les trente vaisseaux récemment garnis d'hommes, — et tenus tout prêts dans le port faisant face au continent, pour s'avancer contre la flotte Péloponnésienne, mais dont on n'avait plus besoin maintenant, — reçurent l'ordre de cingler vers l'autre port ou Hyllaïque. Même pendant qu'ils faisaient ainsi le tour, quelques hommes détestés du parti vaincu, étant vus en public, furent tués. Mais quand les vaisseaux arrivèrent au port Hyllaïque et que les équipages furent débarqués, un massacre plus général s'accomplit, par le meurtre de ces individus de la faction oligarchique qu'on avait persuadés le jour précédent de monter à bord pour faire partie des équipages². Ensuite s'accomplit le sort de ces suppliants, au nombre de quatre cents environ, qui avaient été ramenés de l'îlot situé en face de l'île, et qui étaient encore dans l'asile de l'enceinte sacrée de l'Hêræon. On leur proposa de quitter le sanctuaire et de se présenter en justice. Cinquante d'entre eux acceptèrent la proposition, furent jugés, — tous condamnés, et tous exécutés. Leur exécution, à ce qu'il semble, se fit immédiatement sur place, et sous les yeux mêmes des infortunés qui se trouvaient encore sur le terrain sacré³ ; ceux-ci, voyant que leur sort était désespéré, aimèrent mieux périr de leurs propres mains que de mourir de faim ou par l'épée de leurs ennemis. Quelques-uns se pendirent aux branches des arbres qui entouraient le temple, d'autres aidèrent leurs amis à se suicider, et d'une manière ou d'une autre la troupe entière périt ainsi. Ce fut probablement une consolation pour eux que de croire que cette profanation de l'enceinte attirerait la colère des dieux sur leurs ennemis survivants.

Eurymedôn resta avec sa flotte sept jours, et pendant tout ce temps, les Korkyræens victorieux exercèrent une persécution sanguinaire sur le parti qui avait été compromis dans la dernière révolution oligarchique. Cinq cents hommes de ce parti réussirent à s'échapper en s'enfuyant sur le continent ; tandis qu'on

¹ Thucydide, III, 80.

² Thucydide, III, 80, 81. Il est certain que la leçon ἀνεχώρησαν doit ici être fautive. On ne peut en tirer aucun sens satisfaisant. Le mot substitué par le Dr Arnold est ἀνεχρῶντο ; — celui que préfère Gœller est ἀνεχρῶντο ; — d'autres recommandent ἀνεχώρησαντο. — Hermann adopte ἀνεχώρισαν, — et Denys, dans sa copie, lit ἀνεχώρησαν. Je suis le sens des mots proposés par le Dr Arnold et par Gœller, qui me paraissent tous deux équivaloir à ἐκτείνον. Ce sens est du moins plausible et logique, bien que je ne regarde pas comme certain que nous ayons le sens véritable du passage.

³ Thucydide, III, 81. Le maigre abrégé de Diodore (XII, 57), par rapport à ces événements de Korkyra, ne mérite guère d'être mentionné.

tua, partout où on les put trouver, ceux qui ne s'enfuirent pas, ou qui ne purent le faire. Quelques-uns reçurent le coup mortel même sur l'autel, — d'autres partagèrent le même sort, après en avoir été arrachés de force. Dans un cas, une troupe de meurtriers, après avoir poursuivi leurs victimes jusqu'au temple de Dionysos, s'abstinrent de verser leur sang, mais ils murèrent la porte et les laissèrent mourir de faim : comme les Lacédæmoniens l'avaient fait dans une occasion précédente relativement à Pausanias. La férocité de l'époque était telle, que dans un cas un père tua son propre fils. Ce ne fut pas seulement le parti oligarchique qui souffrit ainsi : on donna aussi libre cours aux querelles privées, et divers individus, faussement accusés d'avoir pris part aux mouvements oligarchiques, furent tués par des ennemis personnels ou par des débiteurs. Cette déplorable suspension de contraintes morales aussi bien que légales dura pendant la semaine du séjour d'Eurymedôn, période assez longue pour rassasier le sentiment farouche qui en était la cause¹, sans toutefois d'effort apparent de sa part pour apaiser les vainqueurs ou protéger les vaincus. Nous verrons ci-après un nouveau motif pour apprécier la bassesse et l'absence d'humanité dans son caractère. Si Nikostratos avait conservé le commandement, nous pouvons raisonnablement présumer, à en juger par ce qu'il avait fait dans la première partie de la sédition avec des forces très inférieures, qu'il aurait arrêté beaucoup plus tôt cette boucherie korkyræenne ; par malheur, Thucydide ne nous dit rien du tout au sujet de Nikostratos, après le combat naval du jour précédent².

Nous aurions appris avec plaisir quelque chose relativement à ce que l'on fit pour rétablir les affaires ou réparer le mal, après cette explosion de furie meurtrière, dans laquelle sans doute les esclaves nouvellement émancipés ne restèrent pas le plus en arrière, — et après le départ d'Eurymedôn. Mais ici encore Thucydide désappointe notre curiosité. Il se contente de nous, dire que les exilés oligarchiques qui s'étaient enfuis sur le continent furent assez forts pour s'emparer des forteresses et de la plus grande partie du territoire que Korkyra y possédait ; précisément comme les exilés de Samos et de Mitylênê devinrent plus ou moins complètement maîtres de la Peræa ou possessions territoriales appartenant à ces îles. Ils envoyèrent même des ambassadeurs à Corinthe et à Sparte, dans l'espoir d'obtenir du secours pour accomplir leur rétablissement par la force ; mais leur requête ne fut pas accueillie avec faveur, et ils furent réduits à leurs propres ressources. Après avoir harassé pendant quelque temps les Korkyræens de l'île par des excursions de pillards, au point de produire une disette et une détresse considérables, ils finirent par réunir une bande de

¹ Thucydide, III, 85.

² En lisant le récit de la conduite de Nikostratos, aussi bien que de celle de Phormiôn, dans les batailles de l'été précédent, nous éprouvons un intérêt personnel relativement à tons les deux. Thucydide ne semble pas avoir pressenti que son récit ferait naître un pareil sentiment dans l'esprit de ses lecteurs, autrement il aurait probablement mentionné quelque chose pour le satisfaire. Quant à Phormiôn, son omission est d'autant plus remarquable que nous sommes réduits à conclure, de la requête faite par les Akarnaniens pour qu'on leur envoyât son fils en qualité, de commandant, qu'il a dû être mort ou devenu invalide ; cependant l'historien ne le dit pas distinctement (III, 7).

Le scholiaste d'Aristophane (*Pac.*, 347) rapporte un récit selon lequel Phormiôn fut demandé par les Akarnaniens ; mais il ne put servir parce qu'à ce moment il était sous le coup d'une grosse amende qu'il était hors d'état de payer. En conséquence les Athéniens trouvèrent un moyen d'éluder l'amende afin qu'il pût servir. Il est difficile de voir comment ceci petit se concilier avec le récit de Thucydide, qui dit que le fils de Phormiôn alla à la place de son père.

Cf. Meineke, *Histor. critic. comic. Græc.*, vol. I, p.144, et *Fragm. Eupol.*, vol. II, p. 527. Phormiôn était présenté comme un caractère principal dans les Ταξιαρχοι d'Eupolis comme un soldat brave, rude et entreprenant ; quelque chose comme Lamachos dans les *Acharneis* d'Aristophane.

mercenaires épirotiques, passèrent dans L'île et y établirent une position fortifiée sur la montagne appelée Istônê, à peu de distance de la ville. Après avoir brûlé leurs vaisseaux pour s'enlever tout espoir de retraite, ils se maintinrent pendant près de deux années par un système de dévastation et de pillage qui causa une grande misère dans l'île¹. C'était un moyen fréquent à l'aide duquel jadis des envahisseurs fatiguaient et réduisaient une ville dont ils trouvaient les murs imprenables. On verra que le sort définitif de ces possesseurs d'Istônê, qui appartient à un futur chapitre, forme une fin bien appropriée au drame sanglant qui n'est pas encore terminé à Korkyra.

Un tel drame ne pouvait se jouer, dans une cité importante appartenant au nom grec, sans produire une impression profonde et étendue dans toutes les autres villes. Et Thucydide en a profité pour donner une sorte d'esquisse générale de la politique grecque pendant la guerre du Péloponnèse ; violence de discordes civiles dans chaque cité, aggravée par une guerre étrangère, et par les efforts rivaux d'Athènes et de Sparte, — la première épousant partout le parti démocratique, la seconde, l'oligarchique. La sédition korkyræenne fut le premier cas dans lequel on vit ces deux causes d'antipathie et d'exaspération politiques agir dans toute leur force combinée, et où la malignité de sentiment et de démoralisation résultant d'une telle combinaison parut sans déguisement. Le tableau tracé par Thucydide du sentiment moral et politique sous ces influences, restera à jamais mémorable comme l'œuvre d'un esprit analytique et d'un philosophe. Il a conçu et décrit les causes corruptrices avec un esprit de généralisation qui ne rend ces deux chapitres guère moins applicables à d'autres sociétés politiques fort éloignées tant par le temps que par l'espace (en particulier, à bien des points de vue, à la France entre 1789 et 1799) qu'à la Grèce dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne. L'acharnement implacable que donnent aux luttes intestines de parti les dangers accessoires de la guerre étrangère et de l'intervention d'ennemis étrangers, — les craintes mutuelles entre rivaux politiques, où chacun pense que l'autre le prévendra en frappant un coup mortel, et où les maximes constitutionnelles ont cessé d'avoir de l'autorité, soit comme contrainte, soit comme protection, — la popularité supérieure de l'homme qui est le plus disposé à user de l'épée, ou qui réduit ses ennemis au silence par le langage le moins mesuré, jointe à la disposition à traiter la prudence dans l'action et la candeur dans les paroles comme pure trahison ou pure lâcheté, — la considération exclusive pour des intérêts de parti, qui fait adopter avec indifférence, et même préférer avec admiration, la fraude ou la violence comme le moyen le plus efficace, — la perte du respect pour l'autorité légale aussi bien que de la confiance dans les rapports privés, et le sacrifice même du sang et de l'amitié à l'ascendant dominant des obligations de parti, — la perversion de la moralité ordinaire, amenant avec elle un changement dans le sens de tous les mots communs qui signifient blâme ou approbation, — la prédominance peu naturelle des passions ambitieuses et querelleuses l'emportant dans les esprits sur tous les objets publics réels, et mettant sur le même niveau, pour le moment, la bonne et la mauvaise cause, en prenant la . démocratie d'un côté, et l'aristocratie de l'autre, comme de simples prétextes à sanctifier un triomphe personnel : — tous ses sombres phénomènes sociaux, indiqués ici par l'historien, ont leurs causes profondément fixées dans l'esprit humain, et il est vraisemblable, à moins que les bases de la moralité constitutionnelle ne viennent à être posées d'une manière plus sûre et plus solide qu'elles ne l'ont été

¹ Thucydide, III, 85.

jusqu'ici, qu'ils reparaitront de temps en temps, avec diverses modifications, « aussi longtemps que la nature humaine sera ce qu'elle est actuellement, n pour employer les paroles de Thucydide lui-même¹. Il a décrit, avec une fidélité qui ne le cède pas à son esquisse de la peste d'Athènes, les symptômes d'un certain état de maladie politique, où la violence des luttes intestines, au lieu d'être retenue dans des limites telles qu'elle s'accorde avec le maintien d'une société entre les partis rivaux, est pour le moment enflammée et envenimée par l'hostilité peu scrupuleuse d'une guerre étrangère, surtout à la suite d'une alliance réelle entre des partis dans l'intérieur de l'État, avec les étrangers au dehors. En suivant la description frappante de l'historien, nous devons ne pas oublier l'état général des amours à son époque, et en particulier les cruautés tolérées par les lois de la guerre, en tant que comparé avec l'humanité plus grande et le respect pour la vie qu'ont vus naître les deux siècles derniers dans l'Europe moderne. Et nous devons en outre nous rappeler que s'il avait eu à décrire les effets d'une furie politique chez les Carthaginois et les Juifs, au lieu des mêmes effets chez les Grecs de son temps, il aurait ajouté à sa liste d'horreurs le crucifiement, la mutilation et d'autres raffinements, accompagnant le meurtre simple.

On doit prendre les paroles de Thucydide plutôt comme une généralisation et une concentration des phénomènes qu'il avait observés dans différentes communautés, que comme appartenant entièrement à l'une d'elles. Je ne pense pas, — ce qu'une lecture superficielle des mots par lesquels il débute pourrait suggérer d'abord, — que le massacre à Korkyra ait été seulement la première, mais nullement la pire d'une série d'horreurs semblables répandues dans le monde grec. Les faits exposés dans sa propre histoire suffisent pour montrer que, — bien que les mêmes causes qui travaillèrent cette malheureuse île se soient disséminées et aient produit des maux analogues dans beaucoup d'autres communautés, — cependant de même que le cas de Korkyra fut le premier, de même il fut aussi le pire et le plus aggravé sous le rapport de l'intensité. Heureusement le récit de Thucydide nous permet de le comprendre depuis le commencement jusqu'à la fin, et d'apprécier le degré de culpabilité des divers partis qui y furent impliqués, ce que nous pouvons, rarement faire avec certitude, parce qu'une fois que les violences réciproques ont commencé, les sentiments que produit la lutte elle-même l'emportent bientôt dans les esprits des deux partis sur la cause primitive de la dispute, aussi bien que sur tous les scrupules quant à la convenance des moyens. Une foule d'actes inexcusables sont commis des deux côtés, et en les comparant tous deux, nous sommes obligés d'employer le langage énergique dont Tacite se sert relativement à Othon et à Vitellius, — *deteriorem fore, quisquis vicisset*, — de deux hommes méchants, tout ce que le monde romain pouvait attendre, c'était que le vainqueur, quel qu'il fût, serait le pire.

Quant à la révolution korkyræenne, nous pouvons arriver à une critique plus précise. Nous voyons que, dès le début, elle est l'œuvre d'un parti oligarchique égoïste, jouant le jeu d'un ennemi étranger, et de l'ennemi le plus acharné et le plus ancien de l'île, — visant à renverser la démocratie existante et à acquérir le pouvoir pour lui-même, — et prêt à employer toute mesure de fraude et de

¹ Thucydide, III, 82.

Le grand nombre d'obscurités et de perplexités d'explication qui règnent dans ces mémorables chapitres, sont familières à tous les lecteurs de Thucydide, dès l'époque même de Denys d'Halicarnasse, dont les remarques à leur sujet sont assez sévères (*Judic. de Thucyd.*, p. 883.)

violence pour atteindre ces buts. Tandis que la démocratie qu'ils attaquent est purement défensive et conservatrice, les meneurs oligarchiques, après avoir essayé en vain des moyens honnêtes, sont les premiers à employer des moyens vils, qu'ils voient renvoyés contre eux-mêmes avec un effet plus grand. Ils donnent l'exemple de poursuites judiciaires dirigées contre Peithias, pour se défaire d'un antagoniste politique ; dans l'emploi de la même arme, celui-ci a l'avantage sur eux et s'en sert pour les perdre. Ensuite, ils en viennent à l'usage du poignard dans la salle du sénat contre lui et les chefs immédiats du parti, et à l'application générale de l'épée contre la démocratie en général. Le Dêmos korkyræen est ainsi forcé de se mettre sur la défensive. A la place des affections de la vie ordinaire, tous les sentiments anti-sociaux, les plus intenses, — la crainte, l'humeur querelleuse, la haine, la vengeance, — s'emparent entièrement de son cœur ; exagérés encore par les alternatives de victoire et de défaite, amenées successivement par Nikostratos, Alkidas et Eurymedôn. Sa conduite après le triomphe est telle que nous devons l'attendre dans ces circonstances propres à troubler la raison, de la part d'hommes grossiers mêlés à des esclaves libérés. Elle est vindicative et meurtrière à l'excès, non sans une violation perfide d'assurances données. Mais nous devons nous rappeler qu'il est contraint de songer à sa défense, et que toute son énergie est indispensable pour en assurer le succès. Il est provoqué par une agression non moins coupable dans sa fin que dans ses moyens, — agression encore d'autant plus gratuite que, si nous considérons l'état de l'île au moment où les captifs oligarchiques furent rendus par Corinthe, il n'y avait aucun prétexte pour affirmer qu'elle eût souffert, ou qu'elle souffrit quelque dommage, quelque traitement dur ou déshonorant, par suite de son alliance avec Athènes. Ces insurgés oligarchiques trouvent l'île dans un état de sécurité et de tranquillité, — puisque la guerre la mettait peu dans la nécessité de faire d'efforts. Ils la plongent dans une mer de sang, avec des atrocités aussi bien qu'avec des souffrances des deux côtés, qui se terminent à la fin par leur extermination complète. Notre compassion pour leur misère finale ne doit pas nous empêcher d'apprécier la conduite qui la causa.

Dans le cours d'un petit nombre d'années à partir de ce moment, nous aurons occasion de raconter deux mouvements politiques à Athènes semblables par les principes et par les résultats généraux à cette révolution korkyræenne ; présentant des conspirateurs oligarchiques contre une démocratie existante et conservatrice ; — et cette conspiration d'abord heureuse, mais accablée dans la suite, et le Dêmos rétabli de nouveau. On trouvera le contraste entre Athènes et Korkyra, dans de telles circonstances, extrêmement instructif, surtout par rapport au Dêmos et dans les heures de la défaite et dans celles de la victoire. On verra alors combien l'habitude d'une participation active aux affaires politiques et judiciaires, — celle d'une discussion publique et contradictoire, dans laquelle la parole sert de canal de dérivation aux passions mauvaises et que suit un appel au vote, — celle enfin de tenir constamment présentes à l'esprit de chaque citoyen, dans son rôle de dikaste ou d'ekklésiaste, les conditions d'une société pacifique et l'autorité dominante d'une majorité constitutionnelle, — on verra, dis-je, combien toutes ces circonstances, appliquées à Athènes plus que dans toute autre démocratie aux sentiments des individus, contribuèrent à adoucir les instincts de violence et de vengeance intestines, même après une très vive provocation.

Mais le cas de Korkyra et celui d'Athènes, différents à tant d'égards, conspirent à mettre en lumière une autre vérité, d'une grande importance dans l'histoire grecque. Tous deux montrent combien fausses et impudentes étaient les

prétentions élevées par les grands et riches personnages des diverses cités grecques à une supériorité de moralité et d'intelligence, et à une plus grande capacité pour user de la puissance de gouverner d'une manière honorable et avantageuse, par comparaison à la masse des citoyens. Bien que les membres des oligarchies grecques, qui exerçaient un puissant empire sur la mode, et plus spécialement sur le sens des mots, s'appelassent *les hommes les meilleurs, les hommes honorables et bons, les élégants, les supérieurs*, etc., et attachassent à ceux qui vivaient en dehors de leur propre cercle des épithètes d'une signification contraire, et impliquant des attributs moraux d'une nature basse, — on verra qu'une telle différence n'a pas d'appui dans les faits de l'histoire grecque¹. Une grande faiblesse, avec de mauvaises passions par occasion, était sans doute de nature à agir sur le peuple en général ; souvent elle corrompit et égara même la démocratie athénienne, la meilleure évidemment de toutes les démocraties de la Grèce. Mais, après tout, les grands et riches personnages n'étaient qu'une partie du peuple, et à les prendre comme classe (abstraction faite d'honorables exceptions individuelles), ils n'en étaient en aucune façon la meilleure partie. S'ils étaient exempts par leur position de quelques-uns des vices qui assiègent les hommes d'une condition plus humble et plus pauvre, ils puisaient dans, cette même position une suffisance démesurée, — et un excès d'ambition personnelle aussi bien que d'appétit personnel, — propres à eux, non moins antisociaux en tendance, et agissant sur une échelle beaucoup plus grande. À les considérer comme classe, ils n'étaient nullement supérieurs aux préjugés et aux superstitions appartenant à l'époque, tandis que leurs animosités réciproques, violentes et peu scrupuleuses, étaient au nombre des principales sources de malheur dans les républiques grecques. En effet, la cause de la plupart des actes les plus répréhensibles commis par les démocraties fut qu'elles souffraient qu'un aristocrate se servit d'elles comme instrument pour en ruiner un autre. Quant à l'intense égoïsme de parti qui les caractérisait comme corps, égoïsme exagéré parfois jusqu'à devenir l'antipathie antipopulaire la plus forte, comme nous le voyons dans le fameux serment oligarchique cité par Aristote², — nous en trouverons de nombreux exemples à mesure que nous avancerons dans l'histoire, mais nous n'en rencontrerons pas de plus frappant que cette révolution koryræenne.

FIN DU HUITIÈME VOLUME

¹ V. l'important discours préliminaire mis en tête de l'édition de Théognis, de Welcker, page XXI, section 9 sqq.

² Aristote, *Politique*, V, 7, 12.